Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala O.S.
~~9 - VIII - 34~~
1 IX 1 (34

III 1 IX : 34

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

Le COMTE DE GABALIS, ou Entretiens sur les Sciences secrètes.

Le SYLPHE AMOUREUX.

Les ONDINS, Conte moral, par Madame ROBERT.

L'AMANT SALAMANDRE.

79738

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS

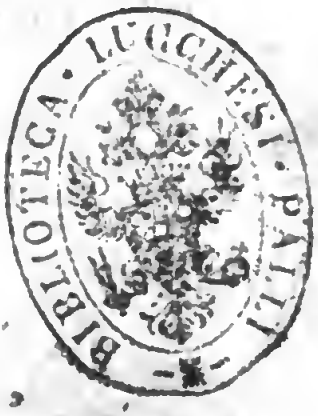
ET

ROMANS CABALISTIQUES,

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

Troisième classe, contenant les *Romans Cabalistiques.*



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

La meilleure manière de combattre les opinions ſingulières & les ſyſtêmes hardis des enthouſiaſtes & des viſionnaires, eſt d'employer contre eux le ridicule ; c'eſt, à ce qu'il nous ſemble, le moyen le plus sûr de les réfuter & d'arrêter les progrès qu'ils peuvent faire auprès des eſprits crédules & de ceux qui deviennent facilement dupes de leur imagination. Telle a été la marche qu'a ſuivi l'auteur du *Comte de Gabalis*, ou *Entretiens ſur les ſciences ſecrètes.* Il eſt étonnant combien les abſurdes rêveries de la cabale avoient de partiſans zélés, lorſqu'il publia ſon livre : cet ingénieux badinage ruina le crédit des Cabaliſtes, & dévoua leurs ridicules myſtères au mépris public.

La fable du roman du comte de Gabalis eſt ſimple : on ſuppoſe qu'un

fameux adepte que l'on nomme le comte de Gabalis, vient trouver l'auteur du fond de l'Allemagne, où il faiſoit ſa demeure; il croit avoir découvert en lui des diſpoſitions naturelles aux grands myſtères de la cabale, & cette découverte détermine notre cabaliſte, non-ſeulement à faire un très-long voyage pour venir chercher ce nouveau ſage, mais à lui développer dans le plus grand détail cette ſcience ſublime & ſecrète. A l'aide de cette ſuppoſition, le comte de Gabalis a cinq entretiens avec l'auteur, où il lui débite d'un ton dogmatique & ſententieux de vraies extravagances. Quelquefois la tête du cabaliſte s'échauffe, de vives apoſtrophes à la divinité & aux eſprits élémentaires prouvent une imagination exaltée & des lueurs de raiſon & de ſaine philoſophie qui s'échappent de tems en tems, prouvent que le viſionnaire avoit originairement un bon eſprit, qui s'eſt laiſſé ſéduire & gâter par l'amour déſordonné du merveilleux.

Cet ouvrage eut le plus grand ſuccès; mais l'auteur paya la ſatisfaction que put lui donner cette réuſſite de beaucoup de traverſes & de perſécutions. On donna une extenſion forcée à ſes intentions, & ceux qui voyoient avec chagrin le ridicule qu'il avoit jetté ſur des viſions qui leur étoient chères, accusèrent l'auteur d'avoir attaqué des vérités reſpectables. Cette accuſation, deſtituée de raiſon & de fondement, n'eut pas long-tems de la confiance.

L'abbé de Villars, auteur de cet ouvrage, étoit d'une famille noble du Languedoc, du nom de Montfaucon, & parent du célèbre don de Montfaucon; il eſt né en 1640. L'état eccléſiaſtique qu'il embraſſa, ouvroit une carrière brillante à ſes talens, celle de la chaire; il y parut avec un ſuccès qui fit concevoir les plus grandes eſpérances. Une figure agréable, un bel organe, de l'eſprit & des connoiſſances, étoient

des qualités ſuffiſantes pour ſoutenir ſes ſuccès, & lui acquérir une haute réputation, lorſque ſon Comte de Gabalis parut : cet ouvrage, on ne ſait trop pourquoi, fit interdire la chaire à l'abbé de Villars. Le fond cependant ne lui appartenoit point ; il étoit tiré d'un ouvrage de *Borry*, intitulé la *Chiave del Gabinetto*. Quoi qu'il en ſoit, les partiſans de la cabale ſe vengèrent ſur l'abbé de Villars, & celui-ci ſe conſola des tracaſſeries qu'ils lui firent eſſuyer en jouiſſant de tout le ſuccès de ſon ouvrage. Une mort inopinée interrompit les travaux littéraires de notre auteur : un de ſes parens le tua d'un coup de piſtolet en 1675 ſur le chemin de Paris à Lyon. L'abbé de Villars n'avoit que 35 ans. Outre le Comte de Gabalis, on a de cet auteur un Traité de la délicateſſe, & un roman biſarre, intitulé d'abord *l'Amour ſans foibleſſe*, & depuis *Géomyler*.

Les peuples élementaires, dont le comte de Gabalis nous a appris l'hiſtoire & les fonctions, figureront encore dans les autres ouvrages qui compoſent ce volume.

Le Sylphe, petit conte dont nous ne connoiſſons pas l'auteur, & qui a été imprimé en 1730, nous préſentera des images riantes & agréables. C'eſt l'hiſtoire de l'intrigue amoureuſe de l'un de ces légers habitans des airs avec une femme. Tout eſt gracieux dans cette hiſtoriette : un réveil vient malheureuſement l'interrompre, & on eſt bien fâché de s'appercevoir alors que tout le bonheur de madame de *** n'eſt qu'un ſonge.

Au Sylphe, nous faiſons ſuccéder *les Ondins* : ce ſont les génies habitans des eaux. Le merveilleux eſt prodigué dans ce roman, qui tient de très-près aux contes de fées. L'auteur eſt madame Robert, à qui nous ſommes déja

redevables du voyage de mylord Céton dans les ſept planètes (1). Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit de madame Robert, dans l'avertiſſement qui précède le XVIIe. volume.

Il ne nous reſte plus qu'à mettre ſur la ſcène les habitans du feu, ou Salamandres. Nous rempliſſons cette tâche dans *l'Amant Salamandre*, ou *Aventures de l'infortunée Julie.* Ce roman eſt intéreſſant & moral. Il apprend aux parens à veiller avec le plus grand ſoin ſur les perſonnes qu'ils mettent auprès de leurs enfans, & à s'aſſurer de leur conduite & de leurs mœurs. On y apprend auſſi à ſe défier des dons extérieurs dont la nature nous gratifie, & à ne point en contracter un orgueil ridicule.

---

(1) Voyez les volumes XVII & XVIII de cette Collection.

Née avec tous les avantages que donnent la naiſſance, la fortune & les agrémens de la figure, la malheureuſe Julie eſt la victime de cet orgueil funeſte qu'une gouvernante ſcélérate avoit eu le ſoin d'entretenir, pour parvenir à ſon but. Cette malheureuſe conçoit & exécute l'odieux projet de ſacrifier l'honneur de ſon élève, pour la mettre dans la néceſſité de faire un mariage diſproportionné, qui aſſure la fortune d'un fils qui eſt le fruit de ſon libertinage. Elle inſpire à la jeune Julie un éloignement pour tous les hommes, qu'elle lui fait regarder comme indignes d'elle; c'eſt à des eſprits d'un ordre ſupérieur qu'une perſonne auſſi accomplie eſt deſtinée. L'imagination de la jeune perſonne s'échauffe; ſon amour-propre flatté contribue à exalter ſa tête; elle ne rêve que Sylphes, Salamandres & autres eſprits élémentaires. Lorſque la gouvernante voit les choſes diſpoſées

à ſon gré, elle fait paroître ſon fils au milieu d'un globe de feu qu'elle a ſu artificieuſement conſtruire, & la trop crédule Julie ouvre avec tranſport les bras pour recevoir cet amant, qu'elle croit une eſpèce de divinité.

Cet ouvrage eſt fait pour plaire aux ames ſenſibles; & l'on ne pourra lire les malheurs de la belle Julie ſans s'attendrir ſur ſon ſort. L'auteur de cette intéreſſante production eſt M. Cointreau, dont nous ne connoiſſons que ce ſeul ouvrage.

LE

LE COMTE DE GABALIS,

OU

ENTRETIENS

SUR LES

SCIENCES SECRÈTES,

Renouvellé & augmenté d'une Lettre ſur ce ſujet.

Quod tanto impendio abſconditur, etiam ſolummodò demonſtrare, deſtruere eſt.

TERTULL.

LE COMTE DE GABALIS, *OU* ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRÈTES.

PREMIER ENTRETIEN.

Apparition du Comte de Gabalis. Il commence à développer à l'Auteur les Myſtères de la Cabale.

DEVANT Dieu ſoit l'ame de monſieur le comte de Gabalis, que l'on vient de m'écrire qui eſt mort d'apoplexie. Meſſieurs les curieux ne manqueront pas de dire que ce genre de mort eſt ordinaire à ceux qui ménagent mal les

ſecrets des ſages, & que depuis que le bienheureux Raymont Lulle en a prononcé l'arrêt dans ſon teſtament, un ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le cou à tous ceux qui ont indiſcrètement révélé les myſtères philoſophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas ſi légèrement ce ſavant homme, ſans être éclaircis de ſa conduite. Il m'a tout découvert, il eſt vrai; mais il ne l'a fait qu'avec toutes les circonſpections cabaliſtiques. Il faut rendre ce témoignage à ſa mémoire, qu'il étoit grand zélateur de la religion de ſes pères les philoſophes, & qu'il eût ſouffert le feu plutôt que d'en profaner la ſainteté, en s'ouvrant à quelque prince indigne, à quelqu'ambitieux, ou à quelqu'incontinent, trois ſortes de gens excommuniés de tout tems par les ſages. Par bonheur je ne ſuis pas prince; j'ai peu d'ambition, & on verra dans la ſuite que j'ai même un peu plus de chaſteté qu'il n'en faut à un ſage. Il me trouva l'eſprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avouer à tous ceux qui voudroient blâmer M. le comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étois un ſujet aſſez propre aux ſciences ſecrètes. Il eſt vrai que ſans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès; mais ce peu que j'en ai

n'avoit garde de le rebuter. Vous avez, m'a-t-il dit cent fois, Saturne dans un angle, dans ſa maiſon, & rétrograde ; vous ne pouvez manquer d'être un jour auſſi mélancolique qu'un ſage doit l'être ; car le plus ſage de tous les hommes, comme nous le ſavons dans la cabale, avoit comme vous Jupiter dans l'aſcendant ; cependant on ne trouve pas qu'il ait ri une ſeule fois en toute ſa vie, tant l'impreſſion de ſon Saturne étoit puiſſante, quoiqu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'eſt donc à mon Saturne, & non pas à M. le comte de Gabalis, que meſſieurs les curieux doivent s'en prendre, ſi j'aime mieux divulguer leurs ſecrets que les pratiquer. Si les aſtres ne font pas leur devoir, le comte n'en eſt pas cauſe ; & ſi je n'ai pas aſſez de grandeur d'ame, pour eſſayer de devenir le maître de la nature, de renverſer les élémens, d'entretenir les intelligences ſuprêmes, de commander aux démons d'engendrer des géans, de créer de nouveaux mondes, de parler à Dieu dans ſon trône redoutable, & d'obliger le chérubin qui défend l'entrée du paradis terreſtre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ſes allées ; c'eſt moi tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre : il ne faut pas pour cela inſulter à la mémoire de cet homme rare, & dire qu'il

eſt mort pour m'avoir appris toutes ces choſes. Eſt-il impoſſible que comme les armes ſont journalières, il ait ſuccombé dans quelque combat avec quelque lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le trône enflammé, il n'aura pu ſe tenir de le regarder en face : or, il eſt écrit qu'on ne peut le regarder ſans mourir. Peut-être n'eſt-il mort qu'en apparence, ſuivant la coutume des philoſophes, qui font ſemblant de mourir en un lieu, & ſe tranſplantent en un autre. Quoi qu'il en ſoit, je ne puis croire que la manière dont il m'a confié ſes tréſors mérite châtiment. Voici comme la choſe s'eſt paſſée.

Le ſens-commun m'ayant toujours fait ſoupçonner qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle ſciences ſecrètes, je n'ai jamais été tenté de perdre le tems à feuilleter les livres qui en traitent : mais auſſi ne trouvant pas bien raiſonnable de condamner ſans ſavoir pourquoi tous ceux qui s'y adonnent, qui ſouvent ſont gens ſages, d'ailleurs ſavans la plupart, & faiſant figure dans la robe & dans l'épée ; je me ſuis aviſé, pour éviter d'être injuſte, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuſe, de feindre d'être entêté de toutes ces ſciences avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en ſont touchés. J'ai d'abord eu plus de ſuccès que je n'en avois même eſpéré. Comme

tous ces meſſieurs, quelque myſtérieux & quelque réſervés qu'ils ſe piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes qu'ils prétendent avoir fait dans la nature, je fus en peu de jours confident des plus conſidérables entr'eux ; j'en avois toujours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à deſſein garni de leurs plus fantaſques auteurs. Il ne paſſoit point de ſavant étranger que je n'en euſſe avis ; en un mot, à la ſcience près, je me trouvai bientôt grand perſonnage. J'avois pour compagnons des princes, des grands ſeigneurs, des gens de robe, des belles dames, des laides auſſi ; des docteurs, des prélats, des moines, des nonnains, enfin des gens de toute eſpèce. Les uns en vouloient aux anges, les autres au diable, les autres à leur génie, les autres aux incubes, les autres à la guériſon de tous maux, les autres aux aſtres, les autres aux ſecrets de la divinité, & preſque tous à la pierre philoſophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands ſecrets, & ſur-tout la pierre philoſophale, ſont de difficile recherche, & que peu de gens les poſsèdent : mais ils avoient tous en particulier aſſez bonne opinion d'eux-mêmes pour ſe croire au nombre des élus. Heureuſement

les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand, grand ſeigneur & grand cabaliſte, de qui les terres ſont vers les frontières de Pologne. Il avoit promis par lettre aux enfans des philoſophes qui ſont à Paris de les venir viſiter en paſſant par la France, pour aller en Allemagne. J'eus la commiſſion de faire réponſe à la lettre de ce grand homme ; je lui envoyai la figure de ma nativité, afin qu'il jugeât ſi je pouvois aſpirer à la ſuprême ſageſſe. Ma figure & ma lettre furent aſſez heureuſes pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre que je ſerois un des premiers qu'il verroit à Paris ; & que ſi le ciel ne s'y oppoſoit, il ne tiendroit pas à lui que je n'entraſſe dans la ſociété des ſages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illuſtre Allemand un commerce régulier. Je lui propoſai de tems en tems de grands doutes, autant raiſonnés que je le pouvois, ſur l'harmonie du monde, ſur les nombres de Pythagore, ſur les viſions de S. Jean, & ſur le premier chapitre de la genèſe. La grandeur des matières le raviſſoit ; il m'écrivoit des merveilles inouies, & je vis bien que j'avois affaire à un homme de très-vigoureuſe & très-ſpacieuſe imagination. J'en ai ſoixante ou quatre-vingt lettres, d'un ſtyle ſi extraordinaire, que je ne pouvois

plus me réſoudre à lire autre choſe dès que j'étois ſeul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus ſublimes, quand je vis entrer un homme de très-bonne mine, qui me ſaluant gravement, me dit en langue Françoiſe, & en accent étranger : « Adorez, mon fils, adorez le très-bon & le » très-grand Dieu des ſages, & ne vous en- » orgueilliſſez jamais de ce qu'il vous envoye » un des enfans de ſageſſe pour vous aſſocier » à leur compagnie, & pour vous faire par- » ticipant des merveilles de ſa toute-puiſ- » ſance ».

La nouveauté de la ſalutation m'étonna d'abord, & je commençai à douter pour la premiere fois, ſi l'on n'a pas quelquefois des apparitions ; toutefois me raſſurant du mieux que je pus, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le put permettre : Qui que vous ſoyez, lui dis-je, vous de qui le compliment n'eſt pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir rendre viſite ; mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant d'adorer le Dieu des ſages, je ſache de quels ſages & de quel Dieu vous parlez ; & ſi vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteuil, & donnez-vous la peine de me dire, quel eſt ce Dieu, ces ſages, cette

compagnie, ces merveilles de toute-puiſſance; & après ou devant tout cela, à quelle eſpèce de créature j'ai l'honneur de parler.

Vous me recevez très-ſagement, monſieur, reprit-il en riant, & prenant le fauteuil que je lui préſentois. Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choſes que je ne vous dirai pas aujourd'hui, s'il vous plaît Le compliment que je vous ai fait ſont les paroles que les ſages diſent à l'abord de ceux à qui ils ont réſolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs myſtères. J'ai cru qu'étant auſſi ſavant que vous m'avez paru dans vos lettres, cette ſalutation ne vous ſeroit pas inconnue, & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le comte de Gabalis.

Ah ! monſieur, m'écriai-je, me ſouvenant que j'avois un grand rôle à jouer, comment me rendrai-je digne de tant de bontés ? Eſt-il poſſible que le plus grand de tous les hommes ſoit dans mon cabinet, & que le grand Gabalis m'honore de ſa viſite ?

Je ſuis le moindre des ſages, répartit-il d'un air ſérieux, & Dieu qui diſpenſe les lumières de ſa ſageſſe avec le poids, & la meſure qu'il plaît à ſa ſouveraineté, ne m'en a fait qu'une part très-petite, en comparaiſon de ce que j'admire avec étonnement en mes compagnons.

j'eſpère que vous les pourrez égaler quelque jour, ſi j'oſe en juger par la figure de votre nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer; mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, monſieur, ajouta-t-il en riant, de ce que vous m'avez pris d'abord pour un fantôme.

Ah! non pas pour un fantôme, lui dis-je; mais je vous avoue, monſieur, que me ſouvenant tout-à-coup de ce que Cardan raconte que ſon père fut un jour viſité dans ſon étude par ſept inconnus vétus de diverſes couleurs, qui lui tinrent des propos aſſez bizarres de leur nature & de leur emploi..... Je vous entends, interrompit le comte, c'étoit des ſylphes, dont je vous parlerai quelque jour, qui ſont une eſpèce de ſubſtances aëriennes, qui viennent quelquefois conſulter les ſages ſur les livres d'Averroës, qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan eſt un étourdi d'avoir publié cela dans ſes ſubtilités: il avoit trouvé ces mémoires-là dans les papiers de ſon père, qui étoit un des nôtres, & qui voyant que ſon fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, & le laiſſa amuſer à l'aſtrologie ordinaire, par laquelle il ne ſut prévoir ſeulement que ſon fils ſeroit pendu. Ce fripon eſt cauſe que vous m'avez fait l'injure de me prendre

pour un ſylphe? Injure! repris-je. Quoi; Monſieur, ſerois-je aſſez malheureux, pour....? Je ne m'en fâche pas, interrompit-il, vous n'êtes pas obligé de ſavoir que tous ces eſprits élémentaires ſont nos diſciples; qu'ils ſont trop heureux, quand nous voulons nous abaiſſer à les inſtruire; & que le moindre de nos ſages eſt plus ſavant, & plus puiſſant que tous ces petits meſſieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelqu'autre fois; il me ſuffit aujourd'hui d'avoir eu la ſatisfaction de vous voir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières cabaliſtiques; l'heure de votre régénération eſt arrivée; il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui qui ſeul a la puiſſance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui ſoit capable des grandes choſes que j'ai à vous apprendre, & de m'inſpirer de ne vous rien taire de nos myſtères. Il ſe leva lors, & m'embraſſant ſans me donner le loiſir de lui répondre, adieu, mon fils, pourſuivit-il, j'ai à voir nos compagnons qui ſont à Paris, après quoi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant, *veillez*, *priez*, *eſpérez* & *ne parlez pas*.

Il ſortit de mon cabinet en diſant cela. Je me plaignis de ſa courte viſite en le reconduiſant, & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Taisez, prince, reprend, et ne parlez point.

C. P. Marillier del. De Gendt Sc.

ſitôt, après m'avoir fait voir une étincelle de ſes lumières. Mais m'ayant aſſuré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente, il monta dans ſon carroſſe, & me laiſſa dans une ſurpriſe que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux, ni à mes oreillles. Je ſuis ſûr, diſois-je, que cet homme eſt de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine; il paroît d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être coëffé de ces folies-là? Il m'a parlé de ces ſylphes fort cavalièrement. Seroit-il ſorcier en effet, & ne me ſerois-je point trompé juſqu'ici, en croyant qu'il n'y en a plus? Mais auſſi s'il eſt des ſorciers, ſont-ils auſſi dévots que celui-ci paroît l'être?

Je ne comprenois rien à tout cela; je réſolus pourtant d'en voir la fin; quoique je préviſſe bien qu'il y auroit quelques ſermons à eſſuyer, & que le démon qui l'agitoit, étoit grandement moral & prédicateur.

SECOND ENTRETIEN.

Sur les quatre eſpèces de Peuples élémentaires, les Sylphes, les Ondins ou Nymphes, les Gnomes & les Salamandres.

LE comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la prière, & le lendemain, dès le point du jour, il me fit ſavoir, par un billet, qu'il viendroit chez moi ſur les huit heures; & que ſi je voulois bien, nous irions faire un tour enſemble. Je l'attendis; il vint; & après les civilités réciproques: allons, me dit-il, à quelque lieu où nous ſoyons libres & où perſonne ne puiſſe interrompre notre entretien. Ruel, lui dis-je, me paroît aſſez agréable & aſſez ſolitaire. Allons-y donc, reprit-il. Nous montâmes en carroſſe. Durant le chemin, j'obſervois mon nouveau maître. Je n'ai jamais remarqué en perſonne un ſi grand fond de ſatisfaction, qu'il en paroiſſoit en toutes ſes manieres. Il avoit l'eſprit plus tranquille & plus libre qu'il ne ſembloit qu'un ſorcier le pût avoir. Tout ſon air n'étoit point d'un homme à qui ſa conſcience reprochât rien de noir, & j'avois une merveilleuſe impatience de le voir

entrer en matière, ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paroiſſoit ſi judicieux & ſi accompli en toute autre choſe, s'étoit gâté l'eſprit par les viſions, dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit bleſſé. Il me parla divinement de la politique, & fut ravi d'entendre que j'avois lu ce que Platon en a écrit. Vous aurez beſoin de tout cela quelque jour, me dit-il, un peu plus que vous ne croyez: & ſi nous nous accordons aujourd'hui, il n'eſt pas impoſſible qu'avec le tems vous mettiez en uſage ces ſages maximes. Nous entrions alors à Ruel; nous allâmes au jardin; le comte dédaigna d'en admirer les beautés, & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions auſſi ſeuls qu'il le pouvoit deſirer; je loue, s'écria-t-il, levant les yeux & les bras au ciel, je loue la ſageſſe éternelle de ce qu'elle m'inſpire de ne vous rien cacher de ſes vérités ineffables. Que vous ſerez heureux, mon fils! ſi elle a la bonté de mettre dans votre ame les diſpoſitions que ces hauts myſtères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la nature; Dieu ſeul ſera votre maître, & les ſages ſeuls ſeront vos égaux. Les ſuprêmes intelligences feront gloire d'obéir à vos deſirs; les démons n'oſeront ſe trouver où vous ſerez; votre voix les fera trembler dans le puits de l'abîme, &

tous les peuples inviſibles qui habitent les quatre élémens, s'eſtimeront heureux d'être les miniſtres de vos plaiſirs. Je vous adore, ô grand Dieu, d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir établi ſouverain monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon fils, ajouta-t-il en ſe tournant vers moi, ſentez-vous cette ambition héroïque, qui eſt le caractere certain des enfans de ſageſſe? Oſez-vous deſirer de ne ſervir qu'à Dieu, & de dominer ſur tout ce qui n'eſt point Dieu ſeul? Avez-vous compris ce que c'eſt qu'être homme? Et ne vous ennuie-t-il point d'être eſclave, puiſque vous êtes né pour être ſouverain? Et ſi vous avez ces nobles penſées, comme la figure de votre Nativité ne me permet pas d'en douter, conſidérez mûrement ſi vous aurez le courage & la force de renoncer à toutes les choſes qui peuvent vous être un obſtacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né? Il s'arrêta là, & me regarda fixement, comme attendant ma réponſe, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de ſon diſcours m'avoit fait eſpérer que nous entrerions bientôt en matière, autant en déſeſpérai-je par ſes dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, & je ne doutois point qu'il n'allât me propoſer

propoſer de renoncer au baptême ou au paradis. Ainſi ne ſachant comme me tirer de ce mauvais pas : renoncer, lui dis-je, monſieur! quoi, faut-il renoncer à quelque choſe? Vraiment, reprit-il, il le faut bien, & il le faut ſi néceſſairement, qu'il faut commencer par-là. Je ne ſais ſi vous pourrez vous y réſoudre ; mais je ſais bien que la ſageſſe n'habite point dans un corps ſujet au péché, comme elle n'entre point dans une ame prévenue d'erreur ou de malice. Les ſages ne vous admettront jamais à leur compagnie, ſi vous ne renoncez dès-à-préſent à une choſe, qui ne peut compatir avec la ſageſſe. *Il faut*, ajouta-t-il tout bas, en ſe baiſſant à mon oreille, *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre propoſition. Vous m'avez, monſieur, m'écriai-je, vous m'avez quitté pour peu de choſe. J'attendois que vous me propoſeriez quelque étrange renonciation ; mais puiſque ce n'eſt qu'aux femmes que vous en voulez, l'affaire eſt faite dès long-tems : je ſuis aſſez chaſte, Dieu merci. Cependant, monſieur, comme Salomon étoit plus ſage, que je ne ſerai peut-être, & que toute ſa ſageſſe ne put l'empêcher de ſe laiſſer corrompre, dites moi, s'il vous plaît,

quel expédient vous prenez, vous autres meſſieurs, pour vous paſſer de ce ſexe-là ? & quel inconvénient il y auroit que dans le paradis des philoſophes chaque Adam eût ſon Eve ?

Vous me demandez-là de grandes choſes, répartit-il en conſultant en lui-même, s'il devoit répondre à ma queſtion. Pourtant, puiſque je vois que vous vous détacherez des femmes ſans peine, je vous dirai l'une des raiſons qui ont obligé les ſages d'exiger cette condition de leurs diſciples ; & vous connoîtrez dès-là dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne ſont pas de notre nombre.

Quand vous ſerez enrôlé parmi les enfans des philoſophes & que vos yeux ſeront fortifiés par l'uſage de la très-ſainte médecine, vous découvrirez d'abord que les élémens ſont habités par des créatures très-parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoiſſance & le commerce à ſa trop malheureuſe poſtérité. Cet eſpace immenſe qui eſt entre la terre & les cieux, a des habitans bien plus nobles que les oiſeaux & les moucherons ; ces mers ſi vaſtes ont bien d'autres hôtes que les dauphins & les baleines ; la profondeur de la terre n'eſt pas pour les taupes ſeules ; & l'élément du feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air eſt plein d'une innombrable multitude de peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en effet: grands amateurs des ſciences, ſubtils, officieux aux ſages, & ennemis des ſots & des ignorans. Leurs femmes & leurs filles ſont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, monſieur, m'écriai-je, eſt-ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là ſont mariés?

Ne vous alarmez pas, mon fils, pour ſi peu de choſe, répliqua-t-il. Croyez que tout ce que je vous dis eſt ſolide & vrai; ce ne ſont ici que les élémens de l'ancienne cabale, & il ne tiendra qu'à vous de le juſtifier par vos propres yeux; mais recevez avec un eſprit docile, la lumière que Dieu vous envoie par mon entremiſe. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir ouï ſur ces matières dans les écoles des ignorans, où vous auriez le déplaiſir, quand vous ſeriez convaincu par l'expérience, d'être obligé d'avouer que vous vous êtes opiniâtré mal-à-propos.

Ecoutez donc juſqu'à la fin, & ſachez que les mers & les fleuves ſont habités de même que l'air; les anciens ſages ont nommé ondiens ou nymphes cette eſpèce de peuple. Ils ſont peu mâles, & les femmes y ſont en grand nombre;

leur beauté eſt extrême, & les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La terre eſt remplie preſque juſqu'au centre de Gnomes, gens de petite ſtature, gardiens des tréſors, des minières & des pierreries: ceux-ci ſont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fourniſſent aux enfans des ſages tout l'argent qui leur eſt néceſſaire, & ne demandent guère, pour prix de leur ſervice, que la gloire d'être commandés. Les Gnomides, leurs femmes, ſont petites, mais fort agréables, & leur habit eſt fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammés de la région du feu, ils ſervent aux philoſophes; mais ils ne recherchent pas avec empreſſement leur compagnie; & leurs filles & leurs femmes ſe font voir rarement. Elles ont raiſon, interrompis-je, & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi, dit le comte? Pourquoi, monſieur, repris-je? & qu'ai-je affaire de converſer avec une ſi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle? Vous avez tort, répliqua-t-il, c'eſt l'idée qu'en ont les peintres & les ſculpteurs ignorans. Les femmes des Salamandres ſont belles, & plus belles même que toutes les autres, puiſqu'elles ſont d'un élément plus pur. Je ne vous en parlois pas, &

je paſſois ſuccinctement la deſcription de ces peuples, parce que vous les verrez vous-même à loiſir & facilement ſi vous en avez la curioſité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police & leurs loix admirables. Vous ſerez charmé de la beauté de leur eſprit encore plus que de celle de leurs corps; mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces miſérables, quand ils vous diront que leur ame eſt mortelle, & qu'ils n'ont point d'eſpérance en la jouiſſance éternelle de l'Être ſuprême, qu'ils connoiſſent & qu'ils adorent religieuſement. Ils vous diront qu'étant compoſés des plus pures parties de l'élément qu'ils habitent, & n'ayant point en eux de qualités contraires, puiſqu'ils ne ſont faits que d'un élément: ils ne meurent qu'après pluſieurs ſiècles. Mais qu'eſt-ce que ce tems, au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette penſée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en conſoler.

Nos pères, les philoſophes parlant à Dieu face à face, ſe plaignirent à lui du malheur de ces peuples; & Dieu, de qui la miſéricorde eſt ſans bornes, leur révéla qu'il n'étoit pas poſſible de trouver du remède à ce mal. Il leur inſpira que, de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait parti-

cipant de la Divinité : les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participans de l'immortalité. Ainsi une nymphe ou une sylphide devient immortelle & capable de la béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage ; & un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel dès le moment qu'il épouse une de nos filles.

De-là nâquit l'erreur des premiers siècles de Tertullien, du martyr Justin, de Lactance, Cyprien, Clément d'Alexandrie, d'Athenagore, philosophe chrétien, & généralement de tous les écrivains de ce tems-là. Ils avoient appris que ces demi-hommes élémentaires avoient recherché le commerce des filles ; & ils ont imaginé de-là que la chûte des anges n'étoit venue que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les femmes. Quelques gnomes desireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos filles, & leur avoient apporté des pierreries, dont ils sont gardiens naturels : & ces auteurs ont cru, s'appuyant sur le livre d'Enoch, mal entendu, que c'étoit les piéges que les anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement, ces enfans du ciel engendrèrent les géans

fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes; & les mauvais cabaliſtes Joſeph & Philon, comme tous les juifs ſont ignorans, & après eux tous les auteurs que j'ai nommés tout-à-l'heure, ont dit, auſſi bien qu'Origène & Macrobe, que c'étoit des Anges, & n'ont pas ſu que c'étoit les ſylphes & les autres peuples des élémens, qui, ſous le nom d'enfans d'Eloim, ſont diſtingués des enfans des hommes. De même ce que le ſage Auguſtin a eu la modeſtie de ne point décider, touchant les pourſuites, que ceux qu'on appelloit faunes ou ſatyres, faiſoient aux Africaines de ſon tems, eſt éclairci, par ce que je viens de dire, du deſir qu'ont tous ces habitans des élémens de s'allier aux hommes, comme du ſeul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah! nos ſages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chûte des premiers anges, non plus que de ſoumettre aſſez les hommes à la puiſſance du démon, pour lui attribuer toutes les aventures des nymphes & des ſylphes, dont les hiſtoriens ſont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des ſylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes pourſuites, bien loin de ſcandaliſer les philoſophes, nous ont paru ſi juſtes, que nous avons tous réſolu d'un commun accord

de renoncer entièrement aux femmes, & de ne nous adonner qu'à immortaliſer les nymphes & les ſylphides.

O Dieu! me récriai-je, qu'eſt-ce que j'entends? Juſqu'où va la f..... Oui, mon fils, interrompit le comte, admirez juſqu'où va la félicité philoſophique. Pour des femmes, dont ſes foibles appas ſe paſſent en peu de jours, & ſont ſuivis de rides horribles, les ſages poſsèdent des beautés qui ne vieilliſſent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoiſſance de ces maîtreſſes inviſibles, & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au philoſophe charitable qui s'applique à les immortaliſer.

Ah! monſieur, je renonce, m'écriai-je encore une fois. Oui, mon fils, pourſuivit-il de rechef ſans me donner le loiſir d'achever, renoncez aux inutiles & fades plaiſirs qu'on peut trouver avec les femmes; la plus belle d'entr'elles eſt horrible auprès de la moindre ſylphide: aucun dégoût ne ſuit jamais nos ſages embraſſemens. Miſérables ignorans, que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés philoſophiques!

Miſérable comte de Gabalis, interrompis-je d'un accent mêlé de colère & de compaſſion, me laiſſerez-vous dire enfin, que je renonce à

cette ſageſſe inſenſée; que je trouve ridicule cette viſionnaire philoſophie; que je déteſte ces abominables embraſſemens qui vous mêlent à des fantômes; & que je tremble pour vous que quelqu'une de vos prétendues ſylphides ne ſe hâte de vous emporter dans les enfers au milieu de vos tranſports, de peur qu'un auſſi honnête homme que vous s'apperçoive à la fin de la folie de ce zèle chimérique, & ne faſſe pénitence d'un crime ſi grand.

Oh, oh, répondit-il en reculant trois pas & me regardant d'un œil de colère, malheur à vous eſprit indocile! Son action m'effraya, je l'avoue; mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moi, il tira de ſa poche un papier, que j'entrevoyois de loin, qui étoit aſſez plein de caractères, que je ne pouvois bien diſcerner. Il liſoit attentivement, ſe chagrinoit & parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques eſprits pour ma ruine, & je me repentis un peu de mon zèle inconſidéré. Si j'échappe à cette aventure, diſois-je, jamais cabaliſte ne me fera rien. Je tenois les yeux ſur lui comme ſur un juge qui m'alloit condamner à mort, quand je vis que ſon viſage redevint ſerein. Il vous eſt dur, me dit-il en riant & revenant à moi, il vous eſt dur de regimber contre l'aiguillon. Vous êtes un vaiſſeau d'élection. Le ciel vous a deſ-

tiné pour être le plus grand cabaliſte de votre ſiècle. Voici la figure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'eſt pas maintenant, & par mon entremiſe, ce ſera quand il plaira à votre ſaturne rétrograde.

Ah! ſi j'ai à devenir ſage, lui dis-je, ce ne ſera jamais que par l'entremiſe du grand Gabalis; mais, à parler franchement, j'ai bien peur qu'il ſera mal-aiſé que vous puſſiez me fléchir à la galanterie philoſophique. Seroit-ce, reprit-il, que vous ſeriez aſſez mauvais phyſicien, pour n'être pas perſuadé de l'exiſtence de ces peuples? Je ne ſais, repris-je; mais il me ſembleroit toujours que ce ne ſeroit que lutins traveſtis. En croirez-vous toujours plus à votre nourrice, me dit-il, qu'à la raiſon naturelle, qu'à Platon, Pythagore, Celſe, Pſelliuns, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Triſmegiſte, Nollius, Dornée, Fludd, qu'au grand Philippe Aureolle, Théophraſte Bombaſt, Paracelſe de Honeinhem, qu'à tous nos compagnons?

Je vous en croirois, monſieur, répondis-je, autant & plus que tous ces gens-là. Mais, mon cher monſieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos compagnons, que je ne ſerai pas obligé de me fondre en tendreſſe avec ces demoiſelles élémentaires? Hélas! reprit-il, vous

êtes libre ſans doute, & on n'aime pas ſi on ne veut ; peu de ſages ont pu ſe défendre de leurs charmes : mais il s'en eſt pourtant trouvé, qui ſe réſervant tout entiers à de plus grandes choſes, comme vous ſaurez avec le tems, n'ont pas voulu faire cet honneur aux nymphes. Je ſerai donc de ce nombre, repris-je; auſſi-bien ne ſaurois-je me réſoudre à perdre le tems aux cérémonies que j'ai ouï dire à un prélat, qu'il faut pratiquer pour le commerce de ces génies. Ce prélat ne ſavoit ce qu'il diſoit, dit le comte ; car vous verrez un jour que ce ne ſont pas-là des génies ; & d'ailleurs jamais ſage n'employa ni cérémonies, ni ſuperſtition pour la familiarité des génies, non plus que pour les peuples dont nous parlons.

Le cabaliſte n'agit que par les principes de la nature : & ſi quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étranges, des caractères & des ſuffumigations, ce n'eſt que pour cacher aux ignorans les principes phyſiques. Admirez la ſimplicité de la nature en toutes ſes opérations merveilleuſes ! & dans cette ſimplicité une harmonie & un concert ſi grand, ſi juſte & ſi néceſſaire, qu'il vous fera revenir malgré vous de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos diſciples que nous ne voulons pas laiſſer tout-

à-fait entrer dans le ſanctuaire de la nature ; & que nous ne voulons pourtant pas priver de la ſociété des peuples élémentaires, pour la compaſſion que nous avons de ces mêmes peuples.

Les ſalamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, ſont compoſés des plus ſubtiles parties de la ſphère du feu, conglobées & organiſées par l'action du feu univerſel, dont je vous entretiendrai quelque jour, ainſi appellé parce qu'il eſt le principe de tous les mouvemens de la nature. Les ſylphes de même ſont compoſés des plus purs atomes de l'air, les nymphes des plus déliées parties de l'eau, & les gnomes des plus ſubtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces créatures ſi parfaites, parce qu'étant compoſé de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre élémens, il renfermoit les perfections de ces quatre eſpèces de peuples, & étoit leur roi naturel. Mais dès-lors que ſon péché l'eût précipité dans les excrémens des élémens, comme vous verrez quelqu'autrefois, l'harmonie fut déconcertée, & il n'eut plus de proportion, étant impur & groſſier, avec ces ſubſtances ſi pures & ſi ſubtiles. Quel remède à ce mal ? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette ſouveraineté perdue ? O na-

ture ! pourquoi t'étudie-t-on ſi peu ? Ne comprenez-vous pas, mon fils, avec quelle ſimplicité la nature peut rendre à l'homme ces biens qu'il a perdus ?

Hélas ! monſieur, répliquai-je, je ſuis très-ignorant en toutes ces ſimplicités-là. Il eſt pourtant bien aiſé d'y être ſavant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'empire ſur les ſalamandres, il faut purifier & exalter l'élément du feu, qui eſt en nous, & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; & c'eſt ici l'artifice que tous les anciens ont caché religieuſement, & que le divin Théophraſte a découvert. Il ſe forme dans ce globe une poudre ſolaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mêlange des autres élémens, & étant préparée ſelon l'art, devient en fort peu de tems ſouverainement propre à exalter le feu qui eſt en nous, & à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès-lors les habitans de la ſphère du feu deviennent nos inférieurs ; & ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie, & que nous nous ſoyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs ſemblables, tout le reſpect qu'ils doivent à l'image & au lieutenant de leur créateur, &

tous les ſoins dont les peut faire aviſer le déſir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il eſt vrai que comme ils ſont plus ſubtils que ceux des autres élémens, ils vivent très-long-tems; ainſi ils ne ſe preſſent pas d'exiger des ſages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon fils, ſi l'averſion que vous m'avez témoigné vous dure juſqu'à la fin : peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en ſeroit pas de même des ſylphes, des gnomes & des nymphes. Comme ils vivent moins de tems, ils ont plutôt affaire de nous; auſſi leur familiarité eſt plus aiſée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air conglobé, d'eau ou de terre, & le laiſſer expoſé au ſoleil un mois; puis ſéparer les élémens ſelon la ſcience; ce qui ſur-tout eſt très-facile en l'eau & en la terre. Il eſt merveilleux quel aimant c'eſt que chacun de ces élémens purifiés pour attirer nymphes, ſylphes & gnomes. On n'en a pas pris ſi peu que rien tous les jours pendant quelques mois, que l'on voit dans les airs la république volante des ſylphes, les nymphes venir en foule au rivage; & les gardiens des tréſors étaler leurs richeſſes. Ainſi, ſans caractères, ſans cérémonies, ſans mots barbares, on devient abſolu ſur tous ces peu-

ples : ils n'exigent aucun culte du ſage, qu'ils ſavent bien être plus noble qu'eux. Ainſi la vénérable nature apprend à ſes enfans à réparer les élémens par les élémens ; ainſi ſe rétablit l'harmonie ; ainſi l'homme recouvre ſon empire naturel, & peut tout dans les élémens, ſans démons & ſans art illicite : ainſi vous voyez, mon fils, que les ſages ſont plus innocens que vous ne penſez. Vous ne me dites rien ?

Je vous admire, monſieur, lui dis-je, & je commence à craindre que vous ne me faſſiez devenir diſtillateur. Ah ! Dieu vous en garde, mon enfant, s'écria-t-il, ce n'eſt pas à ces bagatelles-là que votre nativité vous deſtine : je vous défends au contraire de vous y amuſer ; je vous ai dit que les ſages ne montrent ces choſes qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, & d'infiniment plus glorieux & plus agréables, par des procédés bien autrement philoſophiques. Je ne vous ai écrit ces manières, que pour vous faire voir l'innocence de cette philoſophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, monſieur, répondis-je, je n'ai plus tant de peur que j'en avois tantôt ; & quoique je ne me détermine pas encore à

l'accommodement que vous me propoſez avec les ſalamandres, je ne laiſſe pas d'avoir la curioſité d'apprendre comment vous avez découvert que ces nymphes & ces ſylphes meurent. Vraiment, répartit-il, ils nous le diſent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, répliquai-je, puiſque votre commerce les rend immortels ? Cela ſeroit bon, dit-il, ſi le nombre des ſages égaloit le nombre de ces peuples; outre qu'il y a pluſieurs d'entr'eux qui aiment mieux mourir que riſquer en devenant immortels d'être auſſi malheureux qu'ils voient que les démons le ſont. C'eſt le diable qui leur inſpire ces ſentimens, car il n'y a rien qu'il ne faſſe pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par notre alliance. De ſorte que je regarde, & vous devez regarder, mon fils, comme tentation très-pernicieuſe, & comme un mouvement très-peu charitable, cette averſion que vous y avez.

Au ſurplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui eſt-ce qui obligea l'oracle d'Apollon de dire que tous ceux qui parloient dans les oracles étoient mortels auſſi bien que lui, comme Porphyre le rapporte ? Et que penſez-vous que voulût dire cette voix qui fut entendue dans tous les rivages d'Italie, &

qui

qui fit tant de frayeur à tous ceux qui ſe trouvèrent ſur la mer : *le grand pan eſt mort ?* C'étoit les peuples de l'air, qui donnoient avis aux peuples des eaux que le premier & le plus âgé des ſylphes venoit de mourir.

Lorſque cette voix fut entendue, lui dis-je, il me ſemble que le monde adoroit Pan & les nymphes. Ces meſſieurs, dont vous me prêchez le commerce, étoient donc des faux dieux des païens.

Il eſt vrai mon fils, répartit-il, les ſages n'ont garde de croire que le démon ait jamais eu la puiſſance de ſe faire adorer. Il eſt trop malheureux & trop foible, pour avoir jamais eu ce plaiſir & cette autorité. Mais il a pu perſuader ces hôtes des élémens, de ſe montrer aux hommes & de ſe faire dreſſer des temples ; & par la domination naturelle que chacun d'eux a ſur l'élément qu'il habite, ils troubloient l'air & la mer, ébranloient la terre, & diſpenſoient les feux du ciel à leur fantaiſie : de ſorte qu'ils n'avoient pas grande peine à être pris pour des divinités, tandis que le ſouverain Être négligea le ſalut des nations. Mais le diable n'a pas reçu de ſa malice tout l'avantage qu'il en eſpéroit ; car il eſt arrivé de-là que pan, les nymphes & les autres peuples élémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en

commerce d'amour; (car il vous ſouvient bien que chez les anciens, pan étoit le roi de ces dieux, qu'ils nommoient dieux incubes, & qui recherchoient fort le filles) pluſieurs des païens ſont échappés au démon, & ne brûleront pas dans les enfers.

Je ne vous entends pas, monſieur, repris-je. Vous n'avez garde de m'entendre, continua-t-il en riant & d'un ton moqueur, voici qui vous paſſe & qui paſſeroit auſſi tous vos docteurs, qui ne ſavent ce que c'eſt que la belle phyſique. Voici le grand myſtère de toute cette partie de philoſophie qui regarde les élémens; & ce qui ſûrement ôtera, ſi vous avez un peu d'amour pour vous-même, cette répugnance ſi peu philoſophique, que vous me témoignez tout aujourd'hui.

Sachez donc, mon fils, & n'allez pas divulguer ce grand (1) arcane à quelque indigne ignorant. Sachez que comme les Sylphes acquièrent une ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui ſont prédeſtinés; de même les hommes qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces infortunés à qui l'immortalité n'eſt qu'un avantage funeſte, pour leſquels le Meſſie n'a point été envoyé.....

(1) Terme de l'art, pour dire *Secret*.

Vous êtes donc janſéniſtes auſſi, meſſieurs les cabaliſtes, interrompis-je ? Nous ne ſavons ce que c'eſt, mon enfant, reprit-il bruſquement, & nous dédaignons de nous informer en quoi conſiſtent les ſectes différentes & les diverſes religions dont les ignorans s'infatuent. Nous nous en tenons à l'ancienne religion de nos pères les philoſophes, de laquelle il faudra bien que je vous inſtruiſe un jour. Mais pour reprendre notre propos, ces hommes de qui la triſte immortalité ne ſeroit qu'une éternelle infortune ; ces malheureux enfans que le ſouverain père a négligés, ont encore la reſſource qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les peuples élémentaires : de ſorte que vous voyez que les ſages ne riſquent rien pour l'éternité ; s'ils ſont prédeſtinés, ils ont le plaiſir de mener au ciel en quittant la priſon de ce corps, la ſylphide, ou la nymphe qu'ils ont immortaliſée ; & s'ils ne ſont pas prédeſtinés, le commerce de la ſylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la ſeconde mort. Ainſi le démon ſe vit échapper tous les païens qui s'allièrent aux nymphes. Ainſi les ſages ou les amis des ſages à qui Dieu nous inſpire de communiquer quelqu'un des quatre ſecrets élémentaires, que je vous ai appris à peu près, s'affranchiſſent du péril d'être damnés.

Sans mentir, monſieur, m'écriai-je, n'oſant le remettre en mauvaiſe humeur, & trouvant à propos de différer de lui dire à plein mes ſentimens, juſqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les ſecrets de ſa cabale, que je jugeai bien, par cet échantillon, devoir être fort bizarres & récréatifs, ſans mentir! vous pouſſez bien avant la ſageſſe, & vous avez eu raiſon de dire que ceci paſſeroit tous nos docteurs: je crois même que ceci paſſeroit tous nos magiſtrats; & que s'ils pouvoient découvrir qui ſont ceux qui échappent au démon par ce moyen, comme l'ignorance eſt inique, ils prendroient les intérêts du diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais parti.

Auſſi eſt-ce pour cela, reprit le comte, que je vous ai recommandé & que je vous commande ſaintement le ſecret. Vos juges ſont étranges! ils condamnent une action très-innocente comme un crime très-noir. Quelle barbarie d'avoir fait brûler ces deux prêtres, que le prince de la Mirande dit avoir connus; qui avoient eu chacun ſa ſylphide l'eſpace de quarante ans! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Verviller, qui avoit travaillé à immortaliſer un gnome durant trente-ſix ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de ſorcière, de prendre ſujet de ſon aventure,

d'autoriſer les chimères populaires touchant les prétendus ſorciers, par un livre auſſi impertinent que celui de ſa république eſt raiſonnable!

Mais il eſt tard, & je ne prends pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'eſt donc pour vous que vous parlez, monſieur, lui dis-je; car pour moi je vous écouterai juſqu'à demain ſans incommodité. Ah pour moi, reprit-il en riant & marchant vers la porte, il paroît bien que vous ne ſavez guère ce que c'eſt que philoſophie. Les ſages ne mangent que pour le plaiſir & jamais pour la néceſſité. J'avois une idée toute contraire de la ſageſſe, répliquai-je; je croyois que le ſage ne devoit manger que pour ſatisfaire à la néceſſité. Vous vous abuſiez, dit le comte; combien penſez-vous que nos ſages peuvent durer ſans manger? Que puis-je ſavoir, lui dis-je? Moïſe & Elie s'en paſsèrent quarante jours; vos ſages s'en paſſent, ſans doute, quelques jours moins. Le bel effort que ce ſeroit, reprit-il! Le plus ſavant homme qui fut jamais, le divin, le preſqu'adorable Paracelſe aſſure qu'il a vu beaucoup de ſages avoir paſſé des vingt années ſans manger quoi que ce ſoit. Lui-même, avant qu'être parvenu à la monarchie de la ſageſſe, dont nous lui avons juſtement déféré le ſceptre, il voulut eſſayer de vivre pluſieurs

années en ne prenant qu'un demi-ſcrupule de quinte-eſſence ſolaire. Et ſi vous voulez avoir le plaiſir de faire vivre quelqu'un ſans manger, vous n'avez qu'à préférer la terre, comme j'ai dit qu'on peut la préparer pour la ſociété des gnomes. Cette terre appliquée ſur le nombril, & renouvellée quand elle eſt trop sèche, fait qu'on ſe paſſe de manger & de boire ſans nulle peine, ainſi que le véridique Paracelſe dit en avoir fait l'épreuve durant ſix mois.

Mais l'uſage de la médecine catholique cabaliſtique nous affranchit bien mieux de toutes les néceſſités importunes, auxquelles la nature aſſujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît; & toute la ſuperfluité des viandes s'évanouiſſant par la tranſpiration inſenſible, nous n'avons jamais honte d'être hommes. Il ſe tut alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au village prendre un léger repas, ſuivant la coutume des héros de philoſophie.

TROISIÈME ENTRETIEN.

SUR LES ORACLES.

APRÈS avoir dîné, nous retournâmes au labyrinthe. J'étois rêveur, & la pitié que j'avois de l'extravagance du comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me ſeroit difficile de le guérir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, ſi j'euſſe eſpéré de le ramener au bon ſens. Je cherchois dans l'antiquité quelque choſe à lui oppoſer, où il ne pût répondre; car de lui alléguer les ſentimens de l'égliſe, il m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ſes pères les philoſophes, & de vouloir convaincre un cabaliſte par raiſon, l'entrepriſe étoit de longue haleine, outre que je n'avois garde de diſputer contre un homme de qui je ne ſavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'eſprit que ce qu'il m'avoit dit des faux dieux, auxquels il avoit ſubſtitué les ſylphes & les autres peuples élémentaires, pouvoit être réfuté par les oracles des païens, que l'écriture traite par-tout de diables & non pas de ſylphes. Mais comme je ne ſavois pas ſi, dans les principes de ſa cabale, le comte n'at-

tribueroit pas les réponſes des oracles à quelque cauſe naturelle ; je crus qu'il ſeroit à propos de lui faire expliquer ce qu'il en penſoit.

Il me donna lieu de le mettre en matière, lorſqu'avant de s'engager dans le labyrinthe, il ſe tourna vers le jardin. Voilà qui eſt aſſez beau, dit-il, & ces ſtatues ſont un aſſez bon effet. Le cardinal, répartis-je, qui les fit apporter ici, avoit une imagination peu digne de ſon grand génie. Il croyoit que la plûpart de ces figures rendoient autrefois des oracles ; & il les avoit achetées fort cher ſur ce pied-là. C'eſt la maladie de bien des gens, reprit le comte. L'ignorance fait commettre tous les jours une manière d'idolâtrie très-criminelle, puiſque l'on conſerve avec tant de ſoin & qu'on tient ſi précieux les idoles dont l'on croit que le diable s'eſt autrefois ſervi pour ſe faire adorer. O Dieu, ne ſaura-t-on jamais dans ce monde que vous avez, dès la naiſſance des ſiècles, précipité vos ennemis ſous l'eſcabelle de vos pieds, & que vous tenez les démons priſonniers ſous la terre dans le tourbillon des ténèbres? Cette curioſité ſi peu louable d'aſſembler ainſi ces prétendus organes des démons, pourroit devenir innocente, mon fils, ſi l'on vouloit ſe laiſſer perſuader qu'il n'a jamais été permis aux anges de ténèbres de parler dans les oracles.

Je ne crois pas, interrompis-je, qu'il fut aiſé d'établir cela parmi les curieux; mais il le ſeroit peut-être parmi les eſprits forts; car il n'y a pas long-tems qu'il a été décidé dans une conférence faite exprès ſur cette matière, par des eſprits du premier ordre, que tous ces prétendus oracles n'étoient qu'une ſupercherie de l'avarice des prêtres gentils, ou qu'un artifice de la politique des ſouverains.

Etoient-ce, dit le comte, les Mahométans envoyés en ambaſſade vers votre roi, qui tinrent cette conférence, & qui décidèrent ainſi cette queſtion? Non, monſieur, répondis-je. De quelle religion ſont donc ces meſſieurs-là, répliqua-t il, puiſqu'ils ne comptent pour rien l'écriture divine, qui fait mention en tant de lieux de tant d'oracles différens, & principalement des Pythons, qui faiſoient leur réſidence & qui rendoient leurs réponſes dans les parties deſtinées à la multiplication de l'image de Dieu? Je parlai, répliquai-je, de tous ces ventres diſcoureurs, & je fis remarquer à la compagnie que le roi Saül les avoit bannis de ſon royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de ſa mort, duquel la voix eut l'admirable puiſſance de reſſuſciter Samuël à ſa prière & à ſa ruine; mais ces ſavans hommes ne laiſ-

sèrent pas de décider qu'il n'y eut jamais d'oracles.

Si l'écriture ne les touchoit pas, dit le comte, il falloit les convaincre par toute l'antiquité, dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuſes. Tant de vierges enceintes de la deſtinée des mortels, leſquelles enfantoient les bonnes & les mauvaiſes aventures de ceux qui les conſultoient. Que n'alléguiez-vous Chryſoſtôme, Origène & Œcumenius, qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommoient *engaſtimandres*, de qui le ventre prophétique articuloit des oracles ſi fameux? Et ſi vos meſſieurs n'aiment pas l'écriture & les pères, il falloit mettre en avant ces filles miraculeuſes, dont parle le grec Pauſanias, qui ſe changeoient en colombes, & ſous cette forme rendoient les oracles célèbres des *colombes dondonides :* ou bien vous pouviez dire à la gloire de votre nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des filles illuſtres, qui ſe métamorphoſoient en toute figure, au gré de ceux qui les conſultoient, & qui, outre les fameux oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable ſur les flots, & une autorité ſalutaire ſur les plus incurables maladies. On eût traité toutes ces belles

preuves d'apocriphes, lui dis-je. Eſt-ce que l'antiquité les rend ſuſpectes, reprit-il? Vous n'aviez qu'à leur alléguer les oracles qui ſe rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du monde, lui dis je? A Paris, répliqua-t-il: à Paris! m'écriai-je. Oui, à Paris, continua-t-il. Vous êtes maître en Iſraël & vous ne ſavez pas cela? Ne conſulte t-on pas tous les jours les oracles aquatiques dans des verres d'eau, ou dans des baſſins, & les oracles aëriens dans des miroirs & ſur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas des chapelets perdus & des montres dérobées? N'apprend-on pas ainſi des nouvelles des pays lointains, & ne voit-on pas les abſens? Hé, monſieur, que me contez-vous-là, lui dis-je? Je vous raconte, reprit-il, ce que je ſuis sûr qui arrive tous les jours, & dont il ne ſeroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne crois pas cela, monſieur, répartis-je. Les magiſtrats feroient quelqu'exemple d'une action ſi puniſſable, & on ne ſouffriroit pas que l'idolâtrie..... Ah que vous êtes prompt, interrompit le comte. Il n'y a pas tant de mal que vous penſez en tout cela; & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reſte de philoſophie, qui s'eſt ſauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité. S'il reſte encore quelque

veſtige parmi le peuple de la redoutable puiſſance des noms divins, feriez-vous d'avis qu'on l'effaçât, & qu'on perdît le reſpect & la reconnoiſſance qu'on doit au grand nom *Agla*, qui opère toutes ces merveilles, lors même qu'il eſt invoqué par les ignorans & par les pécheurs, & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche cabaliſtique ? Si vous euſſiez voulu convaincre vos meſſieurs de la vérité des oracles; vous n'aviez qu'à exalter votre imagination & votre foi : & vous tournant vers l'orient, crier à haute voix *AG*.... Monſieur, interrompis-je, je n'avois garde de faire cette eſpèce d'argument à d'auſſi honnêtes gens que le ſont ceux avec qui j'étois, ils m'euſſent pris pour fanatique ; car aſſurément ils n'ont point de foi en tout cela ; & quand j'euſſe ſu l'opération cabaliſtique dont vous me parlez, elle n'eût pas réuſſi par ma bouche : j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien, bien, dit le comte, ſi vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant ſi vous aviez cru que vos meſſieurs n'euſſent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris ; vous pouviez leur citer une hiſtoire d'aſſez fraîche date. L'oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a vu lui-même, rendu ſur la fin du ſiècle paſſé par cet homme extraordinaire, qui parloit & pré-

disoit l'avenir par le même organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu, répondis-je, citer Rhodiginus; la citation eût été pédantesque, & puis on n'eût pas manqué de me dire que cet homme étoit sans doute un démoniaque.

On eût dit cela très-monacalement, répondit-il, Monsieur, interrompis-je, malgré l'aversion cabalistique que je vois que vous avez pour les moines, je ne puis nier que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à-fait qu'il y ait jamais eu d'oracle, que de dire que ce n'étoit pas le démon qui parloit en eux. Car enfin les pères & les théologiens.... Car enfin, interrompit-il, les théologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la savante Sambethé la plus ancienne des sibylles étoit fille de Noé? Eh! qu'importe, repris-je, Plutarque, repliqua-t-il, ne dit-il pas que la plus ancienne sibylle fut la première qui rendit des oracles à Delphes? Cet esprit que Sambethé logeoit dans son sein n'étoit donc pas un diable, ni son Apollon un faux Dieu : puisque l'idolâtrie ne commença que long-tems après la division des langues : & il seroit peu vraisemblable d'attribuer au père de mensonge les livres sacrés des sibylles,

& toutes les preuves de la véritable religion que les pères en ont tirées. Et puis, mon enfant, continua-t-il en riant, il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand cardinal a fait de David & de la ſibylle, ni d'accuſer ce ſavant perſonnage d'avoir mis en parallèle un grand prophête & une malheureuſe énergumène. Car ou David fortifie le témoignage de la ſibylle, ou la ſibylle affoiblit l'autorité de David. Je vous prie, monſieur, interrompis-je, reprenez votre ſérieux.

Je le veux bien, dit-il, à condition que vous ne m'accuſiez pas de l'être trop. Le démon à votre avis, eſt-il jamais diviſé de lui-même? & eſt-il quelquefois contre ſes intérêts? Pourquoi non? lui dis-je. Pourquoi non? dit-il. Parce que celui que Tertullien a ſi heureuſement & ſi magnifiquement appellé la raiſon de Dieu ne le trouve pas à propos. Satan ne s'eſt jamais diviſé de lui-même. Il s'enſuit donc, ou que le démon n'a jamais parlé dans les oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ſes intérêts. Il s'enſuit donc que ſi les oracles ont parlé contre les intérêts du démon, ce n'étoit pas le démon qui parloit dans les oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le démon, lui dis-je, de rendre témoignage à la vérité &

de parler contre lui même ? Mais, reprit-il, ſi Dieu ne l'y a pas forcé ? Ah ! en ce cas-là, repliquai-je, vous aurez plus de raiſon que les moines.

Voyons-le donc, pourſuivit-il, & pour procéder invinciblement & de bonne foi : je ne veux pas amener les témoignages des oracles que les pères de l'égliſe rapportent ; quoique je ſois perſuadé de la vénération que vous avez pour ces grands hommes. Leur religion & l'intérêt qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prévenus, & leur amour pour la vérité pourroit avoir fait, que la voyant aſſez pauvre & aſſez nue dans leur ſiècle, ils auroient emprunté pour la parer, quelque habit & quelque ornement du menſonge même : ils étoient hommes & ils peuvent par conſéquent, ſuivant la maxime du poëte de la ſynagogue avoir été témoins infidèles.

Je vais donc prendre un homme qui ne peut être ſuſpect en cette cauſe : payen, & payen d'autre eſpèce que Lucrèce, ou Lucien ou les Epicuriens, un payen infatué qu'il eſt des dieux & des démons ſans nombre, ſuperſtitieux outre meſure, grand magicien, ou ſoi diſant tel, & par conſéquent grand partiſan des diables, c'eſt Porphyre. Voici mot pour mot quelques oracles qu'il rapporte.

ORACLE.

« Il y a au-deſſus du feu céleſte une flamme incorruptible, toujours étincellante, ſource de la vie, fontaine de tous les êtres, & principe de toutes choſes. Cette flamme produit tout, & rien ne périt que ce qu'elle conſume. Elle ſe fait connoître par elle-même; ce feu ne peut être contenu en aucun lieu; il eſt ſans corps & ſans matière, il environne les cieux, & il ſort de lui une petite étincelle qui fait tout le feu du ſoleil, de la lune, & des étoiles. Voilà ce que je ſais de Dieu : ne cherche pas à en ſavoir davantage, car cela paſſe ta portée, quelque ſage que tu ſois. Au reſte, ſache que l'homme injuſte & méchant ne peut ſe cacher devant Dieu. Ni adreſſe ni excuſe ne peuvent rien déguiſer à ſes yeux perçans. Tout eſt plein de Dieu, Dieu eſt partout. »

Vous voyez bien, mon fils, que cet oracle ne ſent pas trop ſon démon. Du moins, répondis-je, le démon y ſort aſſez de ſon caractère : en voici un autre, dit-il, qui prêche encore mieux.

ORACLE.

« Il y a en Dieu une immenſe profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de

de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché; il ne ſera point conſumé par ce feu ſi doux, dont la chaleur tranquille & paiſible fait la liaiſon, l'harmonie, & la durée du monde. Rien ne ſubſiſte que par ce feu, qui eſt Dieu même. Perſonne ne l'a engendré, il eſt ſans mère, il ſait tout, & on ne lui peut rien apprendre : il eſt inébranlable dans ſes deſſeins, & ſon nom eſt ineffable. Voilà ce que c'eſt que Dieu : car pour nous qui ſommes ces meſſagers, *nous ne ſommes qu'une petite partie de Dieu.* »

Hé bien ! que dites-vous de celui-là ? je dirois de tous les deux, repliquai-je, que Dieu peut forcer le père de menſonge à rendre témoignage à la vérité. En voici un autre, reprit le comte, qui va vous lever ce ſcrupule.

ORACLE.

« Hélas trépieds ; pleurez, & faites l'oraiſon funèbre de votre Apollon. *Il eſt mortel, il va mourir, il s'éteint ;* parce que la lumière de la flamme céleſte le fait éteindre.

Vous voyez bien, mon enfant, que qui que ce puiſſe être qui parle dans ces oracles, & qui explique ſi bien aux payens l'eſſence, l'unité, l'immenſité, l'éternité de Dieu ; il

avoue qu'il eſt mortel & qu'il n'eſt qu'une étincelle de Dieu. Ce n'eſt donc pas le démon qui parle, puiſqu'il eſt immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'eſt point. Il eſt arrêté que ſatan ne ſe diviſe point contre lui-même. Eſt-ce le moyen de ſe faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu ? Il dit qu'il eſt mortel ; depuis quand le diable eſt-il ſi humble que de s'ôter même ſes qualités naturelles ? Vous voyez donc, mon fils, que ſi le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des ſciences, ſubſiſte, ce ne peut être le démon qui a parlé dans les oracles.

Mais ſi ce n'eſt pas le démon, lui dis-je, ou mentant de gaieté de cœur, quand il ſe dit mortel ; ou diſant vrai par force, quand il parle de Dieu : à quoi donc votre cabale attribuera-t elle tous les oracles que vous ſoutenez qui ont effectivement été rendus ? Sera-ce à l'exhalaiſon de la terre, comme Ariſtote, Cicéron & Plutarque ? Ah ! non pas cela, mon enfant, dit le comte. Graces à la ſacrée cabale, je n'ai pas l'imagination bleſſée juſqu'à ce point là. Comment ! repliquai-je, tenez-vous cette opinion-là fort viſionnaire ? ſes partiſans ſont pourtant gens de bon ſens. Ils ne le ſont pas, mon fils, en ce point ici, continua-t-il, & il eſt impoſſible d'attribuer à cette

exhalaiſon tout ce qui s'eſt paſſé dans les oracles. Par exemple, cet homme, chez Tacite, qui apparoiſſoit en ſonge aux prêtres d'un temple d'Hercule en Arménie, & qui leur commandoit de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chaſſe. Juſques-là ce pourroit être l'exhalaiſon : mais quand ces coureurs revenoient le ſoir tous outrés, & les carquois vuides de flêches ; & que le lendemain on trouvoit autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avoit mis de flêches dans le carquois ; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas être l'exhalaiſon qui faiſoit cet effet. C'étoit encore moins le diable ; car ce ſeroit avoir une notion peu raiſonnable & peu cabaliſtique, du malheur de l'ennemi de Dieu, de croire qu'il lui fut permis de ſe divertir à courir la biche & le lièvre.

A quoi donc la ſacrée cabale, lui dis-je, attribue-t-elle tout cela ? Attendez, répondit-il ; avant que je vous découvre ce myſtère, il faut que je guériſſe bien votre eſprit de la prévention, où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaiſon ; car il me ſemble que vous avez cité avec emphaſe Ariſtote, Plutarque & Cicéron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui tout grand eſprit qu'il étoit, fut quelque tems dans cette erreur, qu'il quitta

pourtant bientôt, quand il eut examiné la choſe de près, dans le livre des myſtères.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenius, & Lucilius Vanino, ſont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des anciens. Tous ces prétendus eſprits, qui quand ils parlent des choſes divines, diſent plutôt ce qu'ils deſirent que ce qu'ils connoiſſent, ne veulent pas avouer rien de ſur-humain dans les oracles, de peur de reconnoître quelque choſe au-deſſus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur faſſe une échelle pour monter juſqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoître par les degrés des créatures ſpirituelles : & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour deſcendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le ciel ils creuſent la terre, & au lieu de chercher dans des êtres ſupérieurs à l'homme, la cauſe de ces tranſports qui l'élèvent au-deſſus de lui-même, & le rendent une manière de divinité ; ils attribuent foiblement à des exhalaiſons impuiſſantes cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choſes cachées, & de s'élever juſqu'aux plus hauts ſecrets de l'eſſence divine.

Telle eſt la miſère de l'homme, quand l'eſprit de contradiction & l'humeur de penſer autrement que les autres le poſsède ? Bien loin

de parvenir à ſes fins, il s'enveloppe, & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas aſſujettir l'homme à des ſubſtances moins matérielles que lui, & ils l'aſſujettiſſent à une exhalaiſon: & ſans conſidérer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimérique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choſes futures, entre cette cauſe frivole, & ces effets miraculeux; il leur ſuffit d'être ſinguliers pour croire qu'ils ſont raiſonnables. C'eſt aſſez pour eux de nier les eſprits & de faire les eſprits.

La ſingularité vous déplaît donc fort, monſieur? interrompis-je. Ah! mon fils, me dit-il, c'eſt la peſte du bon ſens & la pierre d'achoppement des plus grands eſprits. Ariſtote tout grand logicien qu'il eſt, n'a ſu éviter le piège, où la fantaiſie de la ſingularité mène ceux qu'elle travaille auſſi violemment que lui; il n'a ſu éviter, dis-je, de s'embarraſſer & de ſe couper. Il dit dans le livre de la génération des animaux & dans ſes morales, que l'eſprit & l'entendement de l'homme lui vient de dehors & qu'il ne peut nous venir de notre père: & par la ſpiritualité des opérations de notre ame il conclud qu'elle eſt d'une autre nature que ce compoſé matériel qu'elle anime, & dont la groſſièreté ne fait qu'offuſquer les

ſpéculations bien loin de contribuer à leur production.

Aveugle Ariſtote, puiſque ſelon vous, notre compoſé matériel ne peut être la ſource de nos penſées ſpirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaiſon puiſſe être la cauſe des penſées ſublimes, & de l'eſſor que prennent les Pythiens qui rendent les oracles? Vous voyez bien, mon enfant, que cet eſprit fort ſe coupe, & que ſa ſingularité le fait égarer. Vous raiſonnez fort juſte, monſieur, lui dis-je, ravi de voir en effet qu'il parloit de fort bon ſens, & eſpérant que ſa folie ne ſeroit pas un mal incurable, Dieu veuille que....

Plutarque ſi ſolide d'ailleurs, continua-t-il en m'interrompant, fait pitié dans ſon dialogue pourquoi les oracles ont ceſſé. Il ſe fait objecter des choſes convaincantes qu'il ne réſout point. Que ne répond-il donc à ce qu'on lui dit; que ſi c'eſt l'exhalaiſon qui fait ce tranſport, tous ceux qui approchent du trépied fatidique ſeroient ſaiſis de l'enthouſiaſme, & non pas une ſeule fille; encore faut-il qu'elle ſoit vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre? De plus cette exhalaiſon eſt une cauſe naturelle & néceſſaire qui doit faire ſon effet régulièrement & toujours; pourquoi cette fille n'eſt-elle agitée que

quand on la consulte ? Et ce qui presse le plus, pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines ? Est-elle moins terre qu'elle n'étoit ? reçoit-elle d'autres influences ? a-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves ? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature ?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, & d'avoir abandonné la manière dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Cicéron & Aristote ; comme il étoit homme de fort bon sens, & ne sachant que conclure de tous ces oracles, après une ennuyeuse irrésolution, il s'étoit fixé que cette exhalaison qu'il croyoit qui sortoit de la terre, étoit un esprit très-divin : ainsi il attribuoit à la Divinité ces mouvemens & ces lumières extraordinaires des prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est*, dit-il, *une haleine, & un esprit très-divin & très-saint.*

Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accommodent pas de ces façons de parler qui suppose la divinité. Ces exhalaisons, disent-ils, étoient de la nature des vapeurs qui infectent les atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas.

Mais Fernel réfute assez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur pec-

cante, ne peut cauſer cette diverſité de langues, qui eſt un des plus merveilleux effets de la conſidération, & une expreſſion artificielle de nos penſées. Il a pourtant décidé la choſe imparfaitement, quand il a ſouſcrit à Pſellus, & à tous ceux qui n'ont pas pénétré aſſez avant dans notre ſainte philoſophie, ne ſachant où prendre les cauſes de ces effets ſi ſurprenans, il a fait comme les femmes & les moines, & les a attribués au démon. A qui donc faudra-t-il les attribuer, lui dis-je ? Il y a long-tems que j'attends ce ſecret cabaliſtique.

Plutarque même l'a très-bien marqué, me dit-il, & il eut bien fait de s'en tenir là. Cette manière irrégulière de s'expliquer par un organe indécent n'étant pas aſſez grave & aſſez digne de la majeſté des dieux, dit ce payen, & ce que les oracles diſoient ſurpaſſant auſſi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand ſervice à la philoſophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les dieux & l'homme, auxquelles on peut rapporter tout ce qui ſurpaſſe la foibleſſe humaine, & qui n'approche pas de la grandeur Divine.

Cette opinion eſt de toute l'ancienne philoſophie. Les Platoniciens & les Pythagoriciens l'avoient priſe des Egyptiens, & ceux-ci de Joſeph le Sauveur, & des Hébreux qui habi-

tèrent en Egypte avant le paſſage de la mer rouge. Les Hébreux appelloient ces ſubſtances, qui ſont entre l'ange & l'homme, *ſadaim*; & les Grecs tranſpoſant les ſyllables, & n'ajoutant qu'une lettre, les ont appellés *daimonas*. Ces démons ſont chez les anciens philoſophes une gent aërienne, dominante ſur les élémens, mortelle, engendrante, méconnue dans ce ſiècle par ceux qui recherchent peu la vérité dans ſon ancienne demeure, c'eſt-à-dire dans la cabale & dans la théologie des Hébreux, leſquels avoient pardevers eux l'art particulier d'entretenir cette nation aërienne & de converſer avec tous ces habitans de l'air.

Vous voilà, je penſe, encore revenir à vos ſylphes, monſieur, interrompis-je. Oui, mon fils, continua-t-il. Le theraphim des Juifs n'étoit que la cérémonie qu'il falloit obſerver pour ce commerce; & ce juif Michas qui ſe plaint dans le livre des juges, qu'on lui a enlevé ſes dieux, ne pleure que la perte de la petite ſtatue dans laquelle les ſylphes l'entretenoient. Les dieux que Rachel déroba à ſon père étoient encore un theraphim. Michas ni Laban ne ſont pas repris d'idolâtrie, & Jacob n'eût eu garde de vivre quatorze ans avec un idolâtre, ni d'en épouſer la fille : ce n'étoit qu'un commerce de ſylphes; & nous ſavons par tradition que la

ſynagogue tenoit ce commerce, & que l'idole de la femme de David n'étoit que le theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les peuples élémentaires ; car vous jugez bien que le prophète du cœur de Dieu n'eût pas ſouffert l'idolâtrie dans ſa maiſon.

Ces nations élémentaires, tant que Dieu négligea le ſalut du monde en punition du premier péché, prenoient plaiſir à expliquer aux hommes dans les oracles ce qu'elles ſavoient de Dieu ; leur montrer à vivre moralement, leur donner des conſeils très-ſages & très-utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les hiſtoriens. Dès que Dieu prit pitié du monde, & voulut devenir lui-même ſon docteur, ces petits-maîtres ſe retirèrent. De-là vient le ſilence des oracles.

Il réſulte donc de tout votre diſcours, monſieur, repartis-je, qu'il y a eu aſſurément des oracles, & que c'étoit les ſylphes qui les rendoient, & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les ſylphes ou les ſalamandres, les gnomes ou les ondins, reprit le comte. Si cela eſt, monſieur, répliquai-je, tous vos peuples élémentaires ſont bien malhonnêtes gens. Pourquoi donc, dit-il ? Hé peut-on rien voir de plus fripon, pourſuivis-je, que toutes ces réponſes à

double ſens qu'ils donnoient toujours. Toujours, reprit-il ? Ah ! non pas toujours. Cette ſylphide qui apparut à ce Romain en Aſie, & qui lui prédit qu'il y reviendroit un jour avec la dignité de pro-conſul, parloit-elle bien obſcurément ? Et Tacite ne dit-il pas que la choſe arriva comme elle avoit été prédite ? Cette inſcription & ces ſtatues fameuſes dans l'hiſtoire d'Eſpagne, qui apprirent au malheureux roi Rodrigues que ſa curioſité & ſon incontinence ſeroient punies par des hommes habillés & armés de même qu'elles l'étoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Eſpagne, & y régneroient long-tems : tout cela pouvoit-il être plus clair, & l'événement ne le juſtifia-t-il pas l'année même ? Les Mores ne vinrent-ils pas détrôner ce roi efféminé ? Vous en ſavez l'hiſtoire ; & vous voyez bien que le diable, qui depuis le règne du Meſſie ne diſpoſe pas des empires, n'a pas pu être auteur de cet oracle, & que ç'a été aſſurément quelque grand cabaliſte qui l'avoit appris de quelque ſalamandre des plus ſavans ; car, comme les ſalamandres aiment fort la la chaſteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais, monſieur, lui dis-je, trouvez-vous bien chaſte & bien digne de la pudeur cabaliſtique, cet organe hétéroclite, dont ils ſe ſervoient pour prêcher leur morale ? Ah ! pour cette fois, dit le comte en riant, vous avez l'imagination bleſſée, & vous ne voyez pas la raiſon phyſique qui fait que le ſalamandre enflámmé ſe plaît naturellement dans les lieux les plus ignées, & eſt attiré par..... J'entends, j'entends, interrompis-je, ce n'eſt pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quant à l'obſcurité de quelques oracles, pourſuivit-il ſérieuſement, que vous appellez friponnerie, les ténèbres ne ſont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité ? Dieu ne ſe plaît-il pas à ſe cacher de leur voile ſombre, & l'oracle continuel qu'il a laiſſé à ſes enfans, la divine écriture n'eſt-elle pas enveloppée d'une adorable obſcurité, qui confond & fait égarer les ſuperbes, autant que ſa lumière guide les humbles ?

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conſeille pas de différer d'entrer en commerce avec les peuples élémentaires. Vous les trouverez très-honnêtes gens ſavans, bienfaiſans, craignant Dieu. Je ſuis d'avis que vous commenciez par les ſalamandres ; car vous avez un Mars au haut du ciel dans votre

figure ; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions : & pour le mariage, je ſuis d'avis que vous preniez une ſylphide ; vous ſerez plus heureux avec elle qu'avec les autres : car vous avez Jupiter à la pointe de votre aſcendant que Vénus regarde d'un ſextil. Or, Jupiter préſide à l'air & aux peuples de l'air. Toutefois il faut conſulter votre cœur là-deſſus; car comme vous verrez un jour, c'eſt par les aſtres intérieurs que le ſage ſe gouverne, & les aſtres du ciel extérieur ne ſervent qu'à lui faire connoître plus sûrement les aſpects des aſtres du ciel intérieur qui eſt en chaque créature. Ainſi, c'eſt à vous à me dire maintenant quelle eſt votre inclination, afin que nous procédions à votre alliance avec les peuples élémentaires qui vous plairont le mieux. Monſieur, répondis-je, cette affaire demande, à mon avis, un peu de conſultation. Je vous eſtime de cette réponſe, me dit-il mettant la main ſur mon épaule. Conſultez mûrement cette affaire, ſur-tout avec celui qui ſe nomme par excellence l'ange du grand conſeil : allez vous mettre en prière, & j'irai demain chez vous à deux heures après-midi.

Nous revînmes à Paris ; je le remis durant le chemin ſur le diſcours contre les athées & les libertins ; je n'ai jamais ouï ſi bien raiſonner,

ni dire des choſes ſi hautes & ſi ſubtiles pour l'exiſtence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui paſſent leur vie ſans ſe donner tout entiers à un culte ſérieux & continuel, de celui de qui nous tenons, & qui nous conſerve notre être. J'étois ſurpris du caractère de cet homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit être tout-à-la-fois ſi fort & ſi foible, ſi admirable & ſi ridicule.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Sur les Mariages des Enfans des Hommes avec les Peuples élémentaires.

J'ATTENDIS chez moi monſieur le comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant : Hé bien, mon fils, me dit-il, pour quelle eſpèce de peuples inviſibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des ſalamandres, ou des gnomes, des nymphes, ou des ſylphides ? Je n'ai pas encore tout-à-fait réſolu ce mariage, monſieur, répartis-je. A quoi tient-il donc, répartit-il ? Franchement, monſieur, lui dis-je, je ne puis guérir mon imagination ; elle me repréſente toujours

ces prétendus hôtes des élémens comme des tiercelets de diables. O Seigneur ! s'écria-t-il, diſſipez, ô Dieu de lumière ! les ténèbres que l'ignorance & la perverſe éducation ont répandu dans l'eſprit de cet élu, que vous m'avez fait connoître que vous deſtinez à de ſi grandes choſes. Et vous, mon fils, ne fermez pas le paſſage à la vérité qui veut entrer chez vous : ſoyez docile. Mais non, je vous diſpenſe de l'être ; car auſſi-bien eſt-il injurieux à la vérité de lui préparer les voies : elle ſait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute la réſiſtance du menſonge. Que pouvez-vous avoir à lui oppoſer ? Eſt-ce que Dieu n'a pu créer ces ſubſtances dans les élémens telles que je les ai dépeintes ?

Je n'ai pas examiné, lui dis-je, s'il y a de l'impoſſibilité dans la choſe même ; ſi un ſeul élément peut fournir du ſang, de la chair, & des os : s'il y peut avoir un tempérament ſans mélange, & des actions ſans contrariété : mais ſuppoſé que Dieu ait pu le faire, quelle preuve ſolide y a-t-il qu'il l'a fait ?

Voulez-vous en être convaincu tout à l'heure, reprit-il, ſans tant de façon. Je m'en vais faire venir les ſylphes de Cardan ; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils ſont, & ce que je vous en ai appris. Non pas cela, mon-

ſieur, s'il vous plaît, m'écriai-je bruſquement; différez, je vous en conjure, cette eſpèce de preuve, juſqu'à ce que je ſois perſuadé que ces gens-là ne ſont pas ennemis de Dieu : car juſques-là j'aimerois mieux mourir que de faire ce tort à ma conſcience de....

Voilà, voilà l'ignorance, & la fauſſe piété de ces tems malheureux, interrompit le comte d'un ton colère. Que n'efface-t-on donc du calendrier des ſaints les plus grands des anachoretes ? Et que ne brûle-t-on ſes ſtatues ? C'eſt grand dommage qu'on n'inſulte à ſes cendres vénérables ! & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui ſont accuſés d'avoir eu commerce avec les démons. S'eſt-il aviſé d'exorciſer les ſylphes ? & ne les a-t-il pas traités en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, monſieur le ſcrupuleux, vous & tous vos docteurs miſérables ? Le ſylphe qui diſcourut de ſa nature à ce patriarche, à votre avis étoit-ce un tiercelet de démon ? Eſt-ce avec un lutin que cet homme incomparable conféra de l'Evangile ? Et l'accuſerez-vous d'avoir profané les myſtères adorables en s'en entretenant avec un phantôme ennemi de Dieu, Athanaſe & Jérôme ſont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos ſavans, d'avoir écrit avec tant d'éloquence

l'éloge

l'éloge d'un homme qui traitoit les diables ſi humainement. S'ils prenoient ce ſylphe pour un diable, il falloit ou cacher l'aventure, ou retrancher la prédication en eſprit, ou cette apoſtrophe ſi pathétique que l'anachorete plus zélé & plus crédule que vous, fait à la ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'aſſuroit, à la rédemption auſſi bien que nous; & ſi cette apparition eſt à leur avis une grace extraordinaire que Dieu faiſoit au ſaint dont ils écrivent la vie; êtes-vous raiſonnable d'être plus ſavant qu'Athanaſe & Jérôme, & plus ſaint que le divin Antoine? Qu'euſſiez-vous dit à cet homme admirable, ſi vous aviez été du nombre des dix mille ſolitaires, à qui il raconta la converſation qu'il venoit d'avoir avec le ſylphe ? Plus ſage, & plus éclairé que tous ces anges terreſtres, vous euſſiez ſans doute remontré au ſaint abbé, que toute ſon aventure n'étoit qu'une pure illuſion, & vous euſſiez diſſuadé ſon diſciple Athanaſe de faire ſavoir à toute la terre une hiſtoire ſi peu conforme à la religion, à la philoſophie, & au ſens commun. N'eſt-il pas vrai ?

Il eſt vrai, lui dis-je, que j'euſſe été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage ; Athanaſe & Jérôme n'avoient

garde, reprit-il, d'en dire davantage ; car ils n'en ſavoient que cela, & quand ils auroient tout ſu, ce qui ne peut être, ſi on n'eſt des nôtres, ils n'euſſent pas divulgué témérairement les ſecrets de la ſageſſe.

Mais pourquoi ? repartis-je, ce ſylphe ne propoſa-t-il pas à ſaint Antoine ce que vous me propoſez aujourd'hui ? Quoi, dit le comte en riant, le mariage ? Ha ! ç'eût été bien à propos. Il eſt vrai, repris-je, qu'apparemment le bon homme n'eût pas accepté le parti. Non, ſûrement, dit le comte, car ç'eût été tenter Dieu de ſe marier à cet âge-là, & de lui demander des enfans. Comment, repris-je, eſt-ce qu'on ſe marie à ces ſylphes pour en avoir des enfans ? Pourquoi donc, dit-il ? eſt-ce qu'il eſt jamais permis de ſe marier pour une autre fin ? Je ne penſois pas, répondis-je, qu'on prétendît lignée, & je croyois ſeulement que tout cela n'aboutiſſoit qu'à immortaliſer les ſylphides.

Ah ! vous avez tort, pourſuit-il ; la charité des philoſophes fait qu'ils ſe propoſent pour fin l'immortalité des ſylphides : mais la nature fait qu'ils déſirent de les voir fécondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles philoſophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y

avoit pas des enfans de péché. Qu'appellez-vous enfans de péché, monſieur, interrompis-je ? Ce ſont, mon fils, continua-t-il, ce ſont tous les enfans qui conçus par la voie ordinaire ; enfans conçus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu ; enfans de colère & de malédiction ; en un mot enfans de l'homme & de la femme. Vous avez envie de m'interrompre ; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oui, mon enfant, ſachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme euſſent des enfans comme ils en ont. Le deſſein du très-ſage ouvrier étoit bien plus noble ; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Si le miſérable Adam n'eût pas déſobéi groſſièrement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve, & qu'il ſe fût contenté de tout le reſte des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautés des nymphes & des ſylphides ; le monde n'eût pas eu la honte de ſe voir rempli d'hommes ſi imparfaits, qu'ils peuvent paſſer pour des monſtres auprès des enfans des philoſophes.

Quoi, monſieur, lui dis-je, vous croyez, à ce que je vois, que le crime d'Adam eſt autre choſe qu'avoir mangé la pomme ? Quoi,

mon fils, reprit le comte, êtes-vous du nombre de ceux qui ont la ſimplicité de prendre l'hiſtoire de la pomme à la lettre ? Ah ! ſachez que la langue ſainte uſe de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a cauſé tous les malheurs du genre humain. Ainſi quand Salomon diſoit, je veux monter ſur la palme, & j'en veux cueillir les fruits ; il avoit un autre appétit que de manger des dattes. Cette langue que les anges conſacrent, & dont ils ſe ſervent pour chanter des hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le ſage démêle aiſément ces chaſtes figures. Quand il voit que le goût & la bouche d'Eve ne ſont point punis, & qu'elle accouche avec douleur, il connoît que ce n'eſt pas le goût qui eſt criminel : & découvrant quel fut le premier péché par le ſoin que prirent les premiers pécheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fuſſent multipliés par cette lâche voie. O Adam ! tu ne devois engendrer que des hommes ſemblables à toi, ou n'engendrer que des héros ou des géans.

Eh ! quel expédient avoit-il, interrompis-je, pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuſes ? Obéir à Dieu, repliqua-t-il, ne toucher qu'aux nymphes, aux gnomes, aux ſylphides, ou aux ſalamandres. Ainſi il n'eût vu naître que des héros, & l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de ſageſſe. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de tems en tems qu'on vît des enfans nés de la force qu'il l'avoit projetté. On a donc vu quelquefois, monſieur, lui dis-je, de ces enfans des élémens ! Et un licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour St. Auguſtin, St. Jérôme, & Grégoire de Nazianze, s'eſt donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des eſprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains démons qu'il nommoit hyphialets.

Lactance a mieux raiſonné, reprit le comte ; & le ſolide Thomas d'Aquin a ſavamment réſolu, que non-ſeulement ces commerces peuvent être féconds : mais que les enfans qui en naiſſent ſont d'une nature bien plus généreuſe & plus héroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puiſ-

ſans & fameux, que Moïſe dit qui ſont nés de la ſorte ; nous en avons les hiſtoires par devers nous dans le livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troiſième chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde ſeroit, ſi tous ces habitans reſſembloient à Zoroaſtre.

Zoroaſtre, lui dis-je, qu'on dit qui eſt l'auteur de la Nécromance ? C'eſt lui-même, dit le comte ; de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'être fils du ſalamandre Oromaſis, & de Veſta femme de Noé. Il vécut douze cens ans le plus ſage monarque du monde, & qui fut enlevé par ſon père Oromaſis dans la région des ſalamandres. Je ne doute pas, lui dis-je, que Zoroaſtre ne ſoit avec le ſalamandre Oromaſis dans la région du feu : mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'eſt pas ſi grand que vous pourriez croire, reprit le comte ; tous ces patriarches-là tenoient à grand honneur d'être les pères putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes : mais ceci eſt encore trop fort pour vous, revenons à Oromaſis ; il fut aimé de Veſta femme de Noé. Cette Veſta étant morte, fut le génie tutelaire de Rome ; & le feu ſacré qu'elle vouloit que des

vierges conſervaſſent avec tant de ſoin, étoit en l'honneur du ſalamandre ſon amant. Outre Zoroaſtre il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une ſageſſe extrême; c'étoit la divine Egérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ſes loix. Elle obligea Numa qu'elle aimoit, de faire bâtir un temple à Veſta ſa mère, où on entretiendroit le feu ſacré en l'honneur de ſon père Oromaſis. Voilà la vérité de la fable, que les poëtes & les hiſtoriens Romains ont contée de cette nymphe Egérie. Guillaume Poſtel, le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la cabale dans les livres ordinaires, a ſu que Veſta étoit femme de Noé: mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Veſta; & n'ayant pas lu les livres ſecrets de l'ancienne cabale, dont le prince de la Mirande acheta ſi chèrement un exemplaire, il a confondu les choſes, & a cru ſeulement qu'Egerie étoit le bon génie de la femme de Noé. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçue ſur l'eau lorſque Noé erroit ſur les flots vengeurs qui inondoient l'Univers: les femmes étoient alors réduites à ce petit nombre qui ſe ſauvèrent dans l'arche cabaliſtique, que ce ſecond père du monde avoit bâtie; ce grand homme gémiſſant de voir le châtiment épouvantable dont le Seigneur puniſſoit les crimes

cauſés par l'amour qu'Adam avoit eu pour ſon Eve; voyant qu'Adam avoit perdu ſa poſtérité en préférant Eve aux filles des élémens, & en l'ôtant à celui des ſalamandres, ou des ſylphes qui eût ſu ſe faire aimer à elle. Noé, dis-je, devenu ſage par l'exemple funeſte d'Adam, conſentit que Veſta ſa femme ſe donnât au ſalamandre Oromaſis, prince des ſubſtances ignées; & perſuada ſes trois enfans de céder auſſi leur trois femmes aux princes des trois autres élémens. L'Univers fut en peu de tems repeuplé d'hommes héroïques, ſi ſavans, ſi beaux, ſi admirables, que leur poſtérité éblouie de leurs vertus les a pris pour des divinités. Un des enfans de Noé, rebelle au conſeil de ſon père, ne put réſiſter aux attraits de ſa femme, non plus qu'Adam aux charmes de ſon Eve: mais comme le péché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ſes deſcendans, le peu de complaiſance que Cham eut pour les ſylphes, marqua toute ſa noire poſtérité. De-là vient, diſent nos cabaliſtiques, le teint horrible des Ethiopiens, & de tous ces peuples hideux à qui il eſt commandé d'habiter ſous la Zone-Torride, en punition de l'ardeur profane de leur père.

Voilà des traits bien particuliers, monſieur, dis-je admirant l'égarement de cet homme, & votre cabale eſt d'un merveilleux uſage pour

éclaircir l'antiquité. Merveilleux, reprit-il gravement, & ſans elle, écriture, hiſtoire, fable & nature ſont obſcurs & inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à ſon père ſoit telle qu'il ſemble à la lettre; vraiment c'eſt bien autre choſe. Noé ſorti de l'arche, & voyant que Veſta ſa femme ne faiſoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec ſon amant Oromaſis, redevint paſſionné pour elle. Cham craignant que ſon père n'allât encore peupler la terre d'enfans auſſi noirs que ſes Ethiopiens, prit ſon tems un jour que le bon vieillard étoit plein de vin, & le châtra ſans miſéricorde.... Vous riez?

Je ris du zèle indiſcret de Cham, lui dis-je. Il faut plutôt admirer, reprit le comte, l'honnêteté du ſalamandre Oromaſis, que la jalouſie n'empêcha pas d'avoir pitié de la diſgrace de ſon rival. Il apprit à ſon fils Zoroaſtre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puiſſant qui exprime ſon éternelle fécondité: Japhet prononça ſix fois, alternativement avec ſon frère Sem, marchant à reculons vers le patriarche, le nom redoutable *Jabamiah;* & ils reſtituèrent le vieillard en ſon entier. Cette hiſtoire mal entendue a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des dieux avoit été châtré par un de ſes enfans; mais voilà la vérité de

la choſe : d'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu eſt plus humaine que la nôtre, & même plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalouſie de ceux-ci eſt cruelle, comme le divin Paracelſe nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, & qui a été vue de toute la ville de Stauffenberg. Un philoſophe avec qui une nymphe étoit entrée en commerce d'immortalité, fut aſſez malhonnête homme pour aimer une femme : comme il dînoit avec ſa nouvelle maîtreſſe & quelques-uns de ſes amis, on vit en l'air la plus belle cuiſſe du monde ; l'amante inviſible voulut bien la faire voir aux amis de ſon infidèle, afin qu'ils jugeaſſent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme. Après quoi la nymphe indignée le fit mourir ſur l'heure.

Ha! monſieur, m'écriai-je, cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes ſi délicates. Je confeſſe, reprit-il, que leur délicateſſe eſt un peu violente. Mais ſi on a vu parmi nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures, il ne faut pas s'étonner que ces amantes, ſi belles & ſi fidèles, s'emportent quand on les trahit, d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abſtenir des femmes, dont elles ne peuvent ſouffrir les défauts, & qu'elles nous permettent d'en aimer autant qu'il nous

plaît. Elles préfèrent l'intérêt & l'immortalité de leurs compagnes à leur ſatisfaction particulière; & elles ſont bien aiſes que les ſages donnent à leur république autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, monſieur, repris-je, d'où vient qu'il y a ſi peu d'exemples de tout ce que vous me dites? Il y en a grand nombre, mon enfant, pourſuivit-il; mais on n'y fait pas réflexion, ou on n'y ajoute point de foi, ou enfin on les explique mal, faute de connoître nos principes. On attribue aux démons tout ce qu'on devroit attribuer aux peuples des élémens. Un petit gnome ſe fait aimer à la célèbre Magdeleine de la Croix, abbeſſe d'un monaſtère à Cordoue en Eſpagne; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'eſpace de trente. Un directeur ignorant perſuade Magdeleine que ſon amant eſt un lutin, & l'oblige de demander l'abſolution au pape Paul III. Cependant il eſt impoſſible que ce fût un démon; car toute l'Europe a ſu, & Caſſiodorus Remus a voulu apprendre à la poſtérité le miracle qui ſe faiſoit tous les jours en faveur de la ſainte fille, ce qui apparemment ne fût pas arrivé, ſi ſon commerce avec le gnome eût été ſi diabolique que le vénérable dictateur l'ima-

ginoit. Ce docteur-là eût dit hardiment, ſi je ne me trompe, que le ſylphe qui s'immortaliſoit avec la jeune Gertrude, religieuſe du monaſtère de Nazareth, au diocèſe de Cologne, étoit quelque diable. Aſſurément, lui dis-je, & je le crois auſſi. Ha! mon fils, pourſuivit le comte en riant, ſi cela eſt, le diable n'eſt guère malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, & lui écrire ces billets doux qui furent trouvés dans ſa caſſette.

Croyez, mon enfant, croyez que le démon a, dans la région de la mort, des occupations plus triſtes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le dieu de pureté; mais c'eſt ainſi qu'on ſe ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite-Live, que Romulus étoit fils de Mars; les eſprits forts diſent, c'eſt une fable; les théologiens, il étoit fils d'un diable incube: les plaiſans, mademoiſelle Sylvie avoit perdu ſes gants, & elle en voulut couvrir la honte, en diſant qu'un Dieu les lui avoit volés. Nous qui connoiſſons la nature, & que Dieu a appellé de ces ténèbres à ſon admirable lumière, nous ſavons que ce Mars prétendu étoit un Salamandre, qui, épris de la jeune Sylvie, la fit mère du grand Romulus, ce héros

qui, après avoir fondé ſa ſuperbe ville, fut enlevé par ſon père dans un char enflammé, comme Zoroaſtre le fut par Oromaſis.

Un autre Salamandre fut père de Servius Tullius; Tite-Live dit que ce fut le dieu du feu, trompé par la reſſemblance, & les ignorans en ont fait le même jugement que du père de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, étoient fils du plus grand des ſylphes. Les hiſtoriens ne connoiſſant pas cela, ont dit que Jupiter en étoit le père: ils diſoient vrai; car, comme vous avez appris, ces ſylphes, nymphes & ſalamandres, s'étoient érigés en divinités. Les hiſtoriens, qui les croyoient tels, appelloient enfans des dieux tous ceux qui en naiſſent.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Ænée, & le fameux Melchiſedech; car ſavez-vous qui fut le père de Melchiſedech? Non vraiment, lui dis-je; car ſaint Paul ne le ſavoit pas. Dites donc qu'il ne le diſoit pas, reprit le comte, & qu'il ne lui étoit pas permis de révéler les myſtères cabaliſtiques. Il ſavoit bien que le père de Melchiſedech étoit ſylphe, & que ce roi de Salem fut conçu dans l'arche par la femme de Sem. La manière de ſacrifier de ce pontife étoit la même que ſa couſine

Egerie apprit au roi Numa, auſſi bien que l'adoration d'une ſouveraine divinité ſans image & ſans ſtatue ; à cauſe de quoi les Romains, devenus idolâtres quelque tems après, brûlèrent les ſaints livres de Numa qu'Egerie avoit dictés. Le premier Dieu des Romains étoit le vrai Dieu ; leur ſacrifice étoit le véritable ; ils offroient du pain & du vin au ſouverain maître du monde ; mais tout cela ſe pervertit enſuite. Dieu ne laiſſa pas pourtant, en reconnoiſſance de ce premier culte, de donner à cette ville, qui avoit reconnu ſa ſouveraineté, l'empire de l'univers. Le même ſacrifice que Melchiſedech.....

Monſieur, interrompis-je, je vous prie laiſſons-là Melchiſedech, la ſylphe qui l'engendra, ſa couſine Egerie, & le ſacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroiſſent un peu éloignées, & vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches ; car j'ai ouï-dire à un docteur, à qui on demandoit ce qu'étoient devenus les compagnons de cette eſpèce de ſatyre qui apparut à ſaint Antoine, & que vous avez nommé ſylphe, que tous ces gens-là ſont morts préſentement. Ainſi les peuples élémentaires pourroient bien être péris, puiſque vous les avouez mortels, & que nous n'en n'avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu, répartit le comte avec émotion, je prie Dieu, qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui décide ſi fortement ce qu'il ignore : Dieu le confonde & tous ſes ſemblables. D'où a-t-il appris que les élémens ſont déſerts & que tous ces peuples merveilleux ſont anéantis? s'il vouloit ſe donner la peine de lire un peu les hiſtoires, & n'attribuer pas un diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui paſſe la chimérique théorie qu'il s'eſt fait de la nature, il trouveroit en tous tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que diroit votre docteur à cette hiſtoire authentique arrivée depuis peu en Eſpagne? Une belle ſylphide ſe fit aimer à un Eſpagnol, vécut trois ans avec lui, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un diable? La ſavante réponſe! ſelon quelle phyſique le diable peut-il s'organiſer un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter? Quelle preuve y a-t-il dans l'écriture de cet extravagant pouvoir que vos théologiens ſont obligés en cette rencontre de donner au démon? Et quelle raiſon vraiſemblable leur peut fournir leur foible phyſique. Le jéſuite Delrio, comme il eſt de bonne foi, raconte naïvement pluſieurs de ces aventures, & ſans s'embarraſſer

de raiſons phyſiques, ſe tire d'affaire, en diſant que ces ſylphides étoient des démons, tant il eſt vrai que nos plus grands docteurs n'en ſavent pas plus bien ſouvent que les ſimples femmes ; tant il eſt vrai que Dieu aime à ſe retirer dans ſon trône nubileux, & qu'épaiſſiſſant les ténèbres qui environnent ſa majeſté redoutable, il habite une lumière inacceſſible, & ne laiſſe voir ſes vérités qu'aux humbles de cœur. Apprenez à être humble, mon fils, ſi vous voulez pénétrer ces ténèbres ſacrés qui environnent la vérité. Apprenez des ſages à ne donner aux démons aucune puiſſance dans la nature, depuis que la pierre fatale les a renfermés dans le puits de l'abîme. Apprenez des philoſophes à chercher toujours les cauſes naturelles dans tous les événemens extraordinaires; & quand les cauſes naturelles manquent, recourez à Dieu & à ſes ſaints anges, & jamais aux démons, qui ne peuvent plus rien que ſouffrir ; autrement vous blaſphémeriez ſouvent ſans y penſer, vous attribueriez au diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la nature.

Quand on vous diroit, par exemple, que le divin Apollonius Thianeus fut conçu ſans l'opération d'aucun homme, & qu'un des plus hauts Salamandres deſcendit pour s'immortaliſer avec

ſa

ſa mère ; vous diriez que ce Salamandre étoit un démon, & vous donneriez la gloire au diable, de la génération d'un des plus grands hommes qui ſoient ſortis de nos mariages philoſophiques.

Mais, monſieur, interrompis-je, cet Apollonius eſt réputé parmi nous pour un grand ſorcier, & c'eſt tout le bien qu'on en dit. Voilà, reprit le comte, un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaiſe éducation. Parce qu'on entend faire à ſa nourrice des contes de ſorciers, tout ce qui ſe fait d'extraordinaire ne peut avoir que le diable pour auteur. Les plus grands docteurs ont beau faire ; ils n'en ſeront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'eſt pas né d'un homme ; il entend les langages des oiſeaux ; il eſt vu en même jour en divers endroits du monde ; il diſparoît devant l'empereur Domitien, qui veut le faire maltraiter ; il reſſuſcite une fille par la vertu de l'onomance ; il dit à Ephèſe, en une aſſemblée de toute l'Aſie, qu'à cette même heure on tue le tyran à Rome. Il eſt queſtion de juger cet homme, la nourrice dit, c'eſt un ſorcier ; ſaint Jérôme & ſaint Juſtin le martyr, dit que ce n'eſt qu'un grand philoſophe. Jérôme, Juſtin & nos cabaliſtes ſeront des viſionnaires, & la femmelette l'emportera.

Ha! que l'ignorant périſſe dans ſon ignorance: mais vous, mon enfant, ſauvez-vous du naufrage.

Quand vous lirez que le célèbre Merlin nâquit, ſans l'opération d'aucun homme, d'une religieuſe, fille du roi de la Grande-Bretagne, & qu'il prédiſoit l'avenir plus clairement qu'une tyréſie; ne dites pas avec le peuple qu'il étoit fils d'un démon incube, puiſqu'il n'y en eut jamais, ni qu'il prophétiſoit par l'art des démons, puiſque le démon eſt la plus ignorante de toutes les créatures, ſuivant la ſainte cabale. Dites avec les ſages, que la princeſſe angloiſe fut conſolée dans ſa ſolitude par un ſylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit ſoin de la divertir, & qu'il ſut lui plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le ſylphe en toutes les ſciences, & apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'hiſtoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux comtes de Clèves, de dire que le diable eſt leur père, & ayez meilleure opinion du ſylphe, que l'hiſtoire dit qui vint à Clèves ſur un navire miraculeux traîné par un cygne, qui y étoit attaché avec une chaîne d'argent. Ce ſylphe, après avoir eu pluſieurs enfans de l'héritière de Clèves, repartit un jour en plein midi, à la vue de tout le monde, ſur ſon navire aërien. Qu'a-t-il

fait à vos docteurs, qui les oblige à l'ériger en démon ?

Mais ménagerez vous assez peu l'honneur de la maison de Lusignan, & donnerez-vous à vos comtes de Poitiers une généalogie diabolique ? Que direz-vous de leur mère célèbre ? Je crois, monsieur, interrompis-je, que vous m'allez faire les contes de Melusine. Ha ! si vous me niez l'histoire de Melusine, reprit-il, je vous donne gagné ; mais si vous la niez, il faudra brûler les livres du grand Paracelse, qui maintient en cinq ou six endroits différens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine étoit une nymphe ; & il faudra démentir vos historiens, qui disent que, depuis sa mort, ou pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendans étoient menacés de quelque disgrace, ou que quelque roi de France devoit mourir extraordinairement) de paroître en deuil sur la grande tour du château de Lusignan, qu'elle avoit fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette nymphe, ou qui sont alliés de sa maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un diable.

Pensez-vous, monsieur, lui dis je, que ces seigneurs aiment mieux être originaires des syl-

phes ? Ils l'aimeroient mieux, ſans doute, répliqua-t-il, s'ils ſavoient ce que je vous apprends, & ils tiendroient à grand honneur ces naiſſances extraordinaires. Ils connoîtroient, s'ils avoient quelque lumière de cabale, que cette ſorte de génération étant plus conforme à la manière dont Dieu entendoit au commencement que le monde ſe multipliât, les enfans qui en naiſſent ſont plus heureux, plus vaillans, plus ſages, plus renommés & plus bénis de Dieu. N'eſt-il pas plus glorieux pour ces hommes illuſtres de deſcendre de ces créatures ſi parfaites, ſi ſages & ſi puiſſantes, que de quelque ſale lutin, ou quelque infâme aſmodée ?

Monſieur, lui dis-je, nos théologiens n'ont garde de dire que le diable ſoit père de tous ces hommes qui naiſſent ſans qu'on ſache qui les met au monde. Ils reconnoiſſent que le diable eſt un eſprit, & qu'ainſi il ne peut engendrer. Grégoire de Nice, reprit le comte, ne dit pas cela ; car il tient que les démons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne ſommes pas de ſon avis, répliquai-je. Mais il arrive, diſent nos docteurs, que..... Ha ! ne dites pas, interrompit le comte, ne dites pas ce qu'ils diſent, ou vous diriez comme eux une ſottiſe très-ſale & très-malhonnête. Quelle abominable

défaite ont-ils trouvé-là ? Il eſt étonnant comme ils ont tous unanimement embraſſé cette ordure, & comme ils ont pris plaiſir de poſter des farfadets aux embûches, pour profiter de l'oiſive brutalité des ſolitaires, & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noirciſſent l'illuſtre mémoire par une ſi vilaine origine. Appellent-ils cela philoſopher ? Eſt-il digne de Dieu de dire qu'il ait cette complaiſance pour le démon de favoriſer ces abominations, de leur accorder la grace de la fécondité qu'il a refuſée à de grands ſaints, & de récompenſer ces ſaletés en créant pour ces embrions d'iniquité, des ames plus héroïques, que pour ceux qui ont été formés dans la chaſteté d'un mariage légitime? Eſt-il digne de la religion de dire comme font ces docteurs, que le démon peut, par ce déteſtable artifice, rendre enceinte une vierge durant le ſommeil, ſans préjudice de ſa virginité ? Ce qui eſt auſſi abſurde que l'hiſtoire que Thomas d'Aquin, d'ailleurs auteur très-ſolide, & qui ſavoit un peu de cabale, s'oublie aſſez lui-même pour conter dans ſon ſixième *quodlibet* d'une fille couchée avec ſon père, à qui il fait arriver même aventure que quelques rabins hérétiques diſent qui avint à la fille de Jérémie, à laquelle ils font concevoir ce grand cabaliſte Benſyrah.

en entrant dans le bain après le prophète. Je jurerois que cette impertinence a été imaginée par quelque ....

Si j'osois, monsieur, interrompre votre déclamation, lui dis-je, je vous avouerois pour vous appaiser, qu'il seroit à souhaiter que nos docteurs eussent imaginé quelque solution, dont les oreilles pures comme les vôtres s'offensassent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits sur lesquels la question est fondée.

Bon expédient, reprit-il! Eh! le moyen de nier les choses constantes? Mettez-vous à la place d'un théologien à fourrure d'hermine, & supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous comme à l'oracle de sa religion....

En cet endroit un laquais vint me dire qu'un jeune seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, dit le comte. Je vous demande pardon, monsieur, lui dis-je, vous jugez bien au nom de ce seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point: prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine, dit-il, je vais me rendre invisible. Ah! monsieur, m'écriai-je, trêve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entends pas raillerie là-dessus. Quelle ignorance, dit le comte en riant, & haussant les épaules, de ne savoir pas que pour être invisible il ne faut que mettre devant

foi le contraire de la lumière ! Il paſſa dans mon cabinet, & le jeune ſeigneur entra preſque en même tems dans ma chambre : je lui demande pardon ſi je ne lui parlai pas de mon aventure.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

LE grand ſeigneur étant ſorti, je trouvai, en venant de le conduire, le comte de Gabalis dans ma chambre. C'eſt grand dommage, me dit-il, que ce ſeigneur qui vient de vous quitter, ſera un jour un des ſoixante-douze princes du ſanhedrin de la loi nouvelle ; car ſans cela, il ſeroit un grand ſujet pour la ſainte cabale : il a l'eſprit profond, net, vaſte, ſublime & hardi ; voilà la figure de geomance que je viens de jetter pour lui durant que vous parliez enſemble. Je n'y ai jamais vu des points plus heureux, & qui marquaſſent une ame ſi belle : voyez cette *mère* (*a*), quelle magnanimité elle lui donne ; cette *fille* (*b*) lui procurera la pourpre : je lui veux du mal, & à la for-

(*a b*) Termes de geomance.

tune, de ce qu'elles ôtent à la philoſophie un ſujet qui peut-être vous ſurpaſſeroit. Mais où en étions-nous quand il eſt venu ?

Vous me parliez, monſieur, lui dis-je, d'un bienheureux que je n'ai jamais vu dans le calendrier Romain ; il me ſemble que vous l'avez nommé *Danhuzerus*. Ah ! je m'en ſouviens, reprit-il ; je vous diſois de vous mettre en la place d'un de vos docteurs, & de ſuppoſer que l'heureux Danhuzerus vient vous découvrir ſa conſcience, & vous dit : Monſieur, je viens de de-là les monts, au bruit de votre ſcience ; j'ai un petit ſcrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une nymphe qui tient là ſa cour ; mille nymphes la ſervent, preſqu'auſſi belles qu'elle : des hommes très-bien faits, très-ſavans & très-honnêtes gens, viennent là de toute la terre habitable ; ils aiment ces nymphes, & en ſont aimés ; ils y mènent la plus douce vie du monde ; ils ont de très-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuiſent à perſonne ; ils eſpèrent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne ; je plus à la nymphe reine ; elle ſe rend viſible, me montre ſa charmante cour. Les ſages qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me reſpectent preſque comme leur prince ; ils

m'exhortent à me laiſſer toucher aux ſoupirs & à la beauté de la nymphe ; elle me conte ſon martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra, ſi je ne veux l'aimer, & que ſi je l'aime, elle me ſera redevable de ſon immortalité. Les raiſonnemens de ces ſavans hommes ont convaincu mon eſprit, & les attraits de la nymphe m'ont gagné le cœur ; je l'aime, j'en ai des enfans de grande eſpérance : mais au milieu de ma félicité, je ſuis troublé quelquefois par le reſſouvenir que l'égliſe Romaine n'approuve peut-être pas tout cela. Je viens à vous, monſieur, pour vous conſulter; qu'eſt-ce que cette nymphe, ces ſages, ces enfans, & en quel état eſt ma conſcience ? Ça, monſieur le docteur, que répondriez-vous au ſeigneur Danhuzerus ?

Je lui dirois, répondis-je ; avec tout le reſpect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu fanatique, ou bien votre viſion eſt un enchantement ; vos enfans & votre maîtreſſe ſont des lutins ; vos ſages ſont des fous, & je tiens votre conſcience très-cautériſée.

Avec cette réponſe, mon fils, vous pourriez mériter le bonnet de docteur ; mais vous ne mériteriez pas d'être reçu parmi nous, reprit

le comte avec un grand ſoupir. Voilà la barbare diſpoſition où ſont tous les docteurs d'aujourd'hui. Un pauvre ſylphe n'oſeroit ſe montrer qu'il ne ſoit pris d'abord pour un lutin ; une nymphe ne peut travailler à devenir immortelle ſans paſſer pour un fantôme impur ; & un ſalamandre n'oſeroit apparoître, de peur d'être pris pour un diable ; & les pures flammes qui le compoſent, pour le feu d'enfer qui l'accompagne par-tout : ils ont beau, pour diſſiper ces ſoupçons ſi injurieux, faire le ſigne de la croix quand ils apparoiſſent, fléchir le genou devant les noms divins, & même les prononcer avec révérence. Toutes ces précautions ſont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les répute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieuſement que ceux qui les fuient.

Tout de bon, monſieur, lui dis-je, vous croyez que ces ſylphes ſont gens fort dévots ? Très-dévots, répondit-il, & très-zélés pour la divinité. Les diſcours très-excellens qu'ils nous font de l'eſſence divine, & leurs prières admirables, nous édifient grandement. Ont-ils des prières auſſi, lui dis-je ? j'en voudrois bien une de leur façon. Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, répartit-il ; & afin de ne point vous en rapporter de ſuſpecte, & que vous me puiſſiez

ſoupçonner d'avoir fabriquée, écoutez celle que le ſalamandre qui répondit dans le temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre rapporte; elle contient une ſublime théologie, & vous verrez par-là qu'il ne tenoit pas à ces ſages créatures que le monde n'adorât le vrai Dieu.

ORAISON DES SALAMANDRES.

« Immortel, éternel, ineffable & ſacré Père » de toutes choſes, qui eſt porté ſur le char- » riot roulant ſans ceſſe des mondes qui tour- » nent toujours. Dominateur des campagnes » Ethériennes, où eſt élevé le trône de ta » puiſſance, du haut duquel tes yeux redou- » tables découvrent tout, & tes belles & » ſaintes oreilles écoutent tout, exauce tes » enfans que tu as aimés dès la naiſſance des » ſiècles; car ta dorée & grande & éternelle » majeſté reſplendit au-deſſus du monde & » du ciel des étoiles; tu es élevé ſur elles, » ô feu étincelant. Là tu t'allumes & t'entre- » tiens toi-même par ta propre ſplendeur; & » il ſort de ton eſſence des ruiſſeaux intariſſables » de lumiere qui nouriſſent ton eſprit infini. » Cet eſprit infini produit toutes choſes, & » fait ce tréſor inépuiſable de matiere, qui ne

» peut manquer à la génération qui l'environne
» toujours à cauſe des formes ſans nombre
» dont elle eſt enceinte, & dont tu l'as remplie
» au commencement. De cet eſprit tirent auſſi
» leur origine ces rois très-ſaints qui ſont
» debout autour de ton trône, & qui com-
» poſent ta cour, ô Père univerſel! ô unique!
» ô Père des bienheureux mortels, & immor-
» tels! tu as créé en particulier des puiſſances
» qui ſont merveilleuſement ſemblables à ton
» éternelle penſée & à ton eſſence adorable.
» Tu les a établies ſupérieures aux anges qui
» annoncent au monde tes volontés. Enfin tu
» nous a créé une troiſième ſorte de ſouve-
» rains dans les élémens. Notre continuel
» exercice eſt de te louer, & d'adorer tes
» deſirs. Nous brûlons du deſir de te poſſéder.
» O père! ô mère, la plus tendre des mères!
» ô l'exemplaire admirable des ſentimens &
» de la tendreſſe des mères! ô fils, la fleur de
» tous les fils! ô forme de toutes les formes!
» ame, eſprit, harmonie, & nombre de toutes
» choſes. ».

Que dites-vous de cette oraiſon des Sala-mandres? N'eſt-elle pas bien ſavante, bien elevée, & bien devote? Et de plus bien obſcure, répondis-je, je l'avois ouie paraphraſer à un prédicateur, qui prouvoit par là que le diable,

entr'autres vices qu'il a, eſt ſur-tout grand hypocrite. Hé bien, s'écria le comte, quelle reſſource avez-vous donc pauvres peuples élémentaires ? Vous dites des merveilles de la nature de Dieu, du Père, du Fils, du Saint-Eſprit, des intelligences aſſiſtantes, des anges, des cieux, vous faites des prières admirables, & les enſeignez aux hommes ; &, après tout, vous n'êtes que lutins hypocrites!

Monſieur, interrompis-je, vous ne me faites pas plaiſir d'apoſtropher ainſi ces gens-là. Hé bien, mon fils, reprit-il, ne craignez pas que je les appelle : mais que votre foibleſſe vous empêche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Hélas! où eſt la femme, à qui vos docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, & qui ne tremblât pas à l'aſpect d'un Sylphe? Où eſt l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il ſe pique un peu d'être homme de bien? Trouvons-nous que très-rarement un honnête homme, qui veuille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que des débauchés, ou des avares, ou des ambitieux, ou des fripons, qui cherchent cet honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais (*vive*

Dieu), parce que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe.

Que deviennent donc, lui dis-je, tous ces peuples volans; maintenant que les gens de bien ſont ſi préoccupés contr'eux? Ha! le bras de Dieu, dit-il, n'eſt point raccourci, & le démon ne retire pas tout l'avantage qu'il eſpéroit de l'ignorance, & de l'erreur qu'il a répandues à leur préjudice; car outre que les philoſophes qui ſont en grand nombre y remédient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à-fait aux femmes, Dieu a permis à tous ces peuples d'uſer de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviſer pour converſer avec les hommes à leur inſçu. Que me dites-vous là, monſieur? m'écriai-je. Je vous dis vrai, pourſuivit-il. Croyez-vous qu'un chien puiſſe avoir des enfans d'une femme? Non, répondis-je. Et un ſinge, ajouta-t-il. Non plus, repliquai-je. Et un ours? continua-t-il. Ni chien, ni ours, ni ſinge, lui dis-je, cela eſt impoſſible ſans doute; contre la nature, contre la raiſon & le ſens commun. Fort bien, dit le comte, mais les rois des Goths ne ſont-ils pas nés d'un ours & d'une princeſſe Suédoiſe? Il eſt vrai, répartis-je, que l'hiſtoire le dit. Et les Peguſiens & Syoniens des Indes, répliqua-t-il, ne ſont-ils pas nés

d'un chien & d'une femme? J'ai encore lu cela, lui dis-je. Et cette femme Portugaiſe, continua-t-il, qui étant expoſée en une île déſerte, eut des enfans d'un grand ſinge? Nos théologiens, lui dis-je, répondent à cela, monſieur, que le diable prenant la figure de ces bêtes..... Vous m'allez encore alléguer, interrompit le comte, les ſales imaginations de vos auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les ſylphes voyant qu'on les prend pour des démons, quand ils apparoiſſent en forme humaine; pour diminuer cette averſion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainſi à la bizarre foibleſſe des femmes, qui auroient horreur d'un beau ſylphe, & qui n'en ont pas tant pour un chien, ou pour un ſinge. Je pourrois vous conter pluſieurs hiſtoriettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde: mais j'ai à vous apprendre un plus grand ſecret.

Sachez, mon fils, que tel croit être fils d'un homme, qui eſt fils d'un ſylphe. Tel croit être avec ſa femme, qui, ſans y penſer, immortaliſe une nymphe. Telle femme penſe embraſſer ſon mari, qui tient entre ſes bras un ſalamandre; & telle fille jureroit à ſon réveil qu'elle eſt vierge, qui a eu durant ſon ſommeil un honneur dont elle ne ſe doute pas. Ainſi

le démon, & les ignorans ſont également abuſés.

Quoi! le démon, lui dis-je, ne ſauroit-il réveiller cette fille endormie, pour empêcher ce ſalamandre de devenir immortel? Il le pourroit, répliqua le comte, ſi les ſages n'y mettoient ordre; mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier le démon & de s'oppoſer à leur effort. Ne vous diſois-je pas l'autre jour que les ſylphes & les autres ſeigneurs des élémens ſont trop heureux! que nous voulions leur montrer la cabale. Sans nous le diable, leur grand ennemi, les inquiéteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliſer à l'inſu des filles.

Je ne puis, répartis-je, admirer aſſez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les puiſſances de l'air aident quelquefois les amoureux à parvenir à ce qu'ils deſirent. La choſe va donc tout autrement; les puiſſances de l'air ont beſoin que les hommes les ſervent en leurs amours. Vous l'avez dit, mon fils, pourſuivit le comte, le ſage donne ſecours à ces pauvres peuples, ſans lui trop malheureux & trop foibles pour pouvoir réſiſter au diable; mais auſſi quand un ſylphe a appris de nous à prononcer cabaliſtiquement le nom puiſſant *Nehmahmihah*, & à le combiner dans les formes

avec

avec le nom délicieux *Eliael*, toutes puiſſances des ténèbres prennent la fuite, & le ſylphe jouit paiſiblement de ce qu'il aime.

Ainſi fut immortaliſé ce ſylphe ingénieux qui prit la figure de l'amant d'une demoiſelle de Seville : l'hiſtoire en eſt connue. La jeune Eſpagnole étoit belle, mais auſſi cruelle que belle. Un cavalier caſtillan qui l'aimoit inutilement, prit la réſolution de partir un matin ſans rien dire, & d'aller voyager juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſon inutile paſſion. Un ſylphe trouvant la belle à ſon gré, fut d'avis de prendre ce tems, & s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui apprit pour ſe défendre des traverſes que le diable, envieux de ſon bonheur, eût pu lui ſuſciter, il va voir la demoiſelle ſous la forme de l'amant éloigné, il ſe plaint, il ſoupire, il eſt rebuté. Il preſſe, il ſollicite, il perſévère ; après pluſieurs mois il touche, il ſe fait aimer, il perſuade, & enfin il eſt heureux. Il naît de leur amour un fils dont la naiſſance eſt ſecrète & ignorée des parens par l'adreſſe de l'amant aërien. L'amour continue, & il eſt béni d'une deuxième groſſeſſe. Cependant le cavalier guéri par l'abſence revient à Seville & impatient de revoir ſon inhumaine, va au plus vîte lui dire qu'enfin il eſt en état de ne plus lui déplaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez, s'il vous plaît, l'étonnement de la fille; ſa réponſe, ſes pleurs, ſes reproches, & tout leur dialogue ſurprenant. Elle lui ſoutient qu'elle l'a rendu heureux; il le nie; que leur enfant commun eſt en tel lieu, qu'il eſt père d'un autre qu'elle porte. Il s'obſtine à déſavouer. Elle ſe déſole & s'arrache les cheveux; les parens accourent à ſes cris; l'amante déſeſpérée continue ſes plaintes & ſes invectives; on vérifie que le gentilhomme étoit abſent depuis deux ans: on cherche le premier enfant, on le trouve, & le ſecond nâquit en ſon terme.

Et l'amant aërien, interrompis-je, quel perſonnage jouoit-il durant tout cela? Je vois bien, répondit le comte, que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné ſa maîtreſſe à la rigueur des parens, ou à la fureur des inquiſiteurs: mais il avoit eu raiſon de ſe plaindre d'elle. Elle n'étoit pas aſſez dévote; car quand ces meſſieurs ſe ſont immortaliſés, ils travaillent ſérieuſement & vivent fort ſaintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la poſſeſſion du ſouverain bien. Ainſi ils veulent que la perſonne à laquelle ils ſe ſont alliés, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuſe aventure d'un jeune ſeigneur de Baviere.

Il étoit inconſolable de la mort de ſa femme

qu'il aimoit paſſionnément. Une ſylphide fut conſeillée par un de nos ſages de prendre la figure de cette femme; elle le crut, & s'alla préſenter au jeune homme affligé, diſant que Dieu l'avoit reſſuſcitée pour le conſoler de ſon extrême affliction. Ils vécurent enſemble pluſieurs années, & firent de très beaux enfans. Mais le jeune ſeigneur n'étoit pas aſſez homme de bien pour retenir la ſage ſylphide, il juroit & diſoit des paroles mal-honnêtes. Elle l'avertit ſouvent; mais voyant que ſes remontrances étoient inutiles, elle diſparut un jour, & ne lui laiſſa que ſes jupes, & le repentir de n'avoir pas voulu ſuivre ſes ſaints conſeils. Ainſi vous voyez, mon fils, que les ſylphes ont quelquefois raiſon de diſparoître; & vous voyez que le diable ne peut empêcher, non plus que les fantaſques caprices de vos théologiens, que les peuples des élémens ne travaillent avec ſuccès à leur immortalité quand ils ſont ſecourus par quelqu'un de nos ſages.

Mais en bonne-foi, monſieur, repris-je; êtes-vous perſuadé que le démon ſoit ſi grand ennemi de ces ſuborneurs de demoiſelles? Ennemi mortel, dit le comte, ſur-tout des nymphes, des ſylphes & des ſalamandres. Car, pour les gnomes, il ne les hait pas ſi fort; parce que, comme je crois vous avoir appris;

ces gnomes effrayés des hurlemens des diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels que courir risque d'être ainsi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De-là vient que ces gnomes & les démons leurs voisins ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux gnomes, naturellement très-amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le délivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa vie durant certain tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte; ainsi le diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce gnome, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, monsieur, m'écriai-je, ces pactes à votre avis, desquels les démonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le démon? Non sûrement, reprit le comte. Le prince du monde n'a-t-il pas été chassé dehors? n'est-il pas renfermé? n'est-il pas lié? n'est-il pas la terre maudite & damnée, qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême & arche-

type diſtillateur ? Peut-il monter dans la région de la lumière, & y répandre ſes ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne peut qu'inſpirer aux gnomes, qui ſont ſes voiſins, de venir faire ces propoſitions à ceux d'entre les hommes, qu'il craint le plus qui ſcient ſauvés, afin que leur ame meure avec le corps.

Et ſelon vous, ajoutai je, ces ames meurent ? Elles meurent, mon enfant, répondit-il. Et ceux qui ſont ces pactes-là ne ſont point damnés, pourſuivis-je ? Ils ne le peuvent être, dit-il, car leur ame meurt avec leur corps. Ils ſont donc quittes à bon marché, repris-je, & ils ſont bien légèrement punis d'avoir fait un crime ſi énorme que de renoncer à leur baptême & à la mort du Seigneur.

Appellez vous, repartit le comte, être légèrement puni, que de rentrer dans les noirs abymes du néant ? Sachez que c'eſt une plus grande peine que d'être damné, qu'il y a encore un reſte de miſéricorde dans la juſtice que Dieu exerce contre les pécheurs dans l'enfer ; que c'eſt une grande grace de ne les point conſumer par le feu qui les brûle. Le néant eſt un plus grand mal que l'enfer ; c'eſt ce que les ſages prêchent aux gnomes, quand ils les aſſemblent, pour leur faire entendre quel tort

ils ſe ſont de préférer la mort à l'immortalité, & le néant à l'eſpérance de l'éternité bienheureuſe, qu'ils ſeroient en droit de poſſéder, s'ils s'allioient aux hommes ſans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient, & nous les marions à nos filles. Vous évangéliſez donc les peuples ſouterrains, monſieur, lui dis-je ? Pourquoi non, reprit-il ? Nous ſommes leurs docteurs auſſi-bien que des peuples du feu, de l'air & de l'eau ; & la charité philoſophique ſe répand indifféremment ſur tous ces enfans de Dieu. Comme ils ſont plus ſubtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils ſont plus dociles & plus capables de diſcipline, & ils écoutent les vérités divines avec un reſpect qui nous ravit.

Il doit être en effet raviſſant, m'écriai-je en riant, de voir un cabaliſte en chaire prôner à ces meſſieurs-là. Vous en aurez le plaiſir, mon fils, quand vous voudrez, dit le comte ; & ſi vous le déſirez, je les aſſemblerai dès ce ſoir, & je leur prêcherai ſur le minuit. Sur le minuit, me récriai-je ! j'ai ouï dire que c'eſt-là l'heure du ſabat. Le comte ſe prit à rire. Vous me faites ſouvenir-là, dit-il, de toutes les folies que les démonographes racontent ſur ce chapitre, de leur imaginaire ſabat. Je voudrois bien pour la rareté du fait que vous le cruſſiez

auſſi. Ah ! pour les contes du ſabat, repris-je, je vous aſſure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon fils, dit-il, car encore une fois, le diable n'a pas la puiſſance de ſe jouer ainſi du genre humain, ni de pactiſer avec les hommes, moins encore de ſe faire adorer, comme le croient les inquiſiteurs : ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'eſt que les ſages, comme je viens de vous dire, aſſemblent les habitans des élémens pour leur prêcher leurs myſtères & leur morale ; & comme il arrive ordinairement que quelque gnome revient de ſon erreur groſſière, comprend les horreurs du néant, & conſent qu'on l'immortaliſe, on lui donne une fille, on le marie ; la nôce ſe célèbre avec toute la réjouiſſance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce ſont-là les danſes & ces cris de joie qu'Ariſtote dit qu'on entendoit dans certaines îles, où pourtant on ne voyoit perſonne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples ſouterrains : à ſa première ſemonce, Sabatius, le plus ancien gnome, fut immortaliſé ; & c'eſt de ce Sabatius qu'a pris ſon nom cette aſſemblée, dans laquelle les ſages lui ont adreſſé la parole tant qu'il a vécu, comme il paroît dans les hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu ces

choſes, & ont pris occaſion de faire là-deſſus mille contes impertinens, & de décrier une aſſemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du ſouverain Être.

Je n'euſſe jamais imaginé, lui dis-je, que le ſabat fût une aſſemblée de dévotion. C'en eſt pourtant une, répartit-il, très-ſainte & très-cabaliſtique; ce que le monde ne ſe perſuaderoit pas facilement. Mais tel eſt l'aveuglement déplorable de ce ſiècle injuſte : on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point être détrompé. Les ſages ont beau dire, les ſots en ſont plutôt crus. Un philoſophe a beau montrer à l'œil la fauſſeté des chimères que l'on s'eſt forgées, & donner des preuves manifeſtes du contraire : quelqu'expérience & quelque ſolide raiſonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inſcrive en faux, l'expérience & la démonſtration n'ont plus de force, & il n'eſt plus au pouvoir de la vérité de rétablir ſon empire. On en croit plus à ce chaperon qu'à ſes propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux cabaliſte Zedechias ſe mit dans l'eſprit, ſous le règne de votre Pepin, de convaincre le monde que les élémens ſont habités par tous ces peuples dont je vous ai décrit la

nature. L'expédient dont il s'aviſa fut de conſeiller aux ſylphes de ſe montrer en l'air à tout le monde ; ils le firent avec magnificence. On voyoit dans les airs ces créatures en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou ſe tenant ſous les armes, ou campées ſous des pavillons ſuperbes ; tantôt ſur des navires aériens d'une ſtructure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des zéphirs. Qu'arriva-t-il ? Penſez-vous que ce ſiècle ignorant s'avisât de raiſonner ſur la nature de ces ſpectacles merveilleux ? Le peuple crut d'abord que c'étoit des ſorciers qui s'étoient emparé de l'air pour y exciter des orages, & pour faire grêler ſur les moiſſons. Les ſavans théologiens & les juriſconſultes furent bientôt de l'avis du peuple : les Empereurs le crurent auſſi ; & cette ridicule chimère alla ſi avant, que le ſage Charlemagne, & après lui, Louis-le-Débonnaire, imposèrent des grièves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des capitulaires de ces deux empereurs.

Les ſylphes voyant le peuple, les pédans, & les têtes couronnées même s'alarmer ainſi contr'eux, réſolurent pour faire perdre cette mauvaiſe opinion qu'on avoit de leur flotte

innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur république & leur gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent comme ils l'avoient projetté. Le peuple qui voyoit descendre ces hommes, y accouroit de toutes parts, prévenu que c'étoit des sorciers qui se détachoient de leurs compagnons pour venir jetter des venins sur les fruits & dans les fontaines; suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, il entraînoit ces innocens au supplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau & par le feu dans tout ce royaume.

Il arriva qu'un jour, entr'autres, on vit à Lyon descendre de ces navires aériens trois hommes & une femme; toute la ville s'assemble à l'entour, crie qu'ils sont magiciens, & que Grimoald, duc de Benevent, ennemi de Charlemagne, les envoie pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du pays même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouies, & les ont priés d'en faire le récit; le peuple entêté n'écoute point leur défense; & il alloit le jetter dans le feu, quand le bonhomme Agobard, évêque de

Lyon, qui avoit acquis beaucoup d'autorité étant moine dans cette ville, accourut au bruit, & ayant ouï l'accuſation du peuple & la défenſe des accuſés, prononça gravement que l'une & l'autre étoient fauſſes; qu'il n'étoit pas vrai que ces hommes fuſſent deſcendus de l'air, & que ce qu'ils diſoient y avoir vu étoit impoſſible.

Le peuple crut plus à ce que diſoit ſon bon père Agobard qu'à ſes propres yeux, s'appaiſa, donna la liberté aux quatre ambaſſadeurs des ſylphes, & reçut avec admiration le livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la ſentence qu'il avoit donnée; ainſi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échappèrent au ſupplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vu; ce qui ne fut pas tout-à-fait ſans fruit; car s'il vous en ſouvient bien, le ſiècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques; ce qui marque que la femme qui avoit été chez les ſylphes, trouva créance parmi les dames de ce tems-là, & que par la grace de Dieu beaucoup de ſylphes s'immortaliſèrent. Pluſieurs ſylphides auſſi devinrent immortelles par le récit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la philoſophie; & de-là

ſont venues toutes ces hiſtoires des fées que vous trouvez dans les légendes amoureuſes du ſiècle de Charlemagne & des ſuivans. Toutes ces fées prétendues n'étoient que ſylphides & nymphes. Avez-vous lu ces hiſtoires des héros & des fées ? Non, monſieur, lui dis-je.

J'en ſuis fâché, reprit-il, car elles vous euſſent donné quelque idée de l'état auquel les ſages ont réſolu de réduire un jour le monde. Ces hommes hércïques, ces amours des nymphes, ces voyages au paradis terreſtre, ces palais & ces bois enchantés, & tout ce qu'on y voit des charmantes aventures, ce n'eſt qu'une petite idée de la vie que mènent les ſages, & de ce que le monde ſera quand ils y feront régner la ſageſſe. On n'y verra que des héros, le moindre de nos enfans ſera de la force de Zoroaſtre, Apollonius, ou Melchiſedech ; & la plupart ſeront auſſi accomplis que les enfans qu'Adam eût eu d'Eve s'il n'eût point péché avec elle.

Ne m'avez-vous pas dit, monſieur, interrompis-je, que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve euſſent des enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux ſylphides, & qu'Eve ne devoit penſer qu'à quelqu'un des ſylphes ou des ſalamandres ? Il eſt vrai, dit le comte, ils ne devoient pas faire des enfans par la voie qu'ils en firent. Votre cabale, monſieur, continuai-je,

donne donc quelque invention à l'homme & à la femme de faire des enfans autrement qu'à la méthode ordinaire ? Assurément, reprit il. Eh, monsieur ! poursuivis-je, apprenez-la moi donc, je vous en prie. Vous ne le saurez pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît, me dit-il en riant. Je veux venger les peuples des élémens, de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétendue diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de méditer & délibérer devant Dieu, à quelle espèce de substances élémentaires il sera plus à propos pour sa gloire, & la vôtre, de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recueillir un peu, pour le discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux gnomes. Allez-vous, lui dis-je, leur expliquer quelque chapitre d'Averroës ? Je crois, dit le comte, qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela ; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës après Aristote, a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse ; l'une sur la nature de l'entendement, & l'autre sur le souverain bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul entendement créé, qui est l'image de l'incréé, & que

cet unique entendement ſuffit pour tous les hommes ; cela demande explication. Et pour le ſouverain bien, Averroës dit, qu'il conſiſte dans la converſation des anges ; ce qui n'eſt pas aſſez cabaliſtique ; car l'homme dès cette vie, peut, & eſt créé pour jouir de Dieu, comme vous entendrez un jour & comme vous éprouverez quand vous ſerez au rang des ſages.

Ainſi finit l'entretien du comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & m'apporta le diſcours qu'il avoit fait aux peuples ſouterrains ; il eſt merveilleux ! Je le donnerois avec la ſuite des entretiens qu'une vicomteſſe & moi avons eus avec ce grand homme, ſi j'étois ſûr que tous mes lecteurs euſſent l'eſprit droit, & ne trouvaſſent pas mauvais que je me divertiſſe aux dépens des fous. Si je vois qu'on veuille laiſſer faire à mon livre le bien qu'il eſt capable de produire, & qu'on ne me faſſe pas l'injuſtice de me ſoupçonner de vouloir donner crédit aux ſciences ſecrètes, ſous le prétexte de les tourner en ridicule ; je continuerai à me réjouir de monſieur le comte, & je pourrai donner bientôt un autre tome.

F I N.

LETTRE

A MONSEIGNEUR ********,

MONSEIGNEUR,

VOUS m'avez toujours paru ſi ardent pour vos amis, que j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prends en faveur du meilleur des miens, de vous ſupplier d'avoir pour lui la complaiſance de vous faire lire ſon livre. Je ne prétends pas vous engager par-là à aucune des ſuites que mon ami l'auteur s'en promet peut-être; car meſſieurs les auteurs ſont ſujets à ſe faire des eſpérances. Je lui ai même aſſez dit, que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous penſez; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité ſi rare & ſi nouvelle à la cour, pour dire que ſon livre eſt bon, ſi vous le trouvez méchant; mais ce que je déſirerois de vous, monſeigneur, & de quoi je vous prie très-humblement, c'eſt que vous ayez la bonté de décider un différent que nous avons eu enſemble. Il ne falloit pas tant étudier, monſeigneur, & devenir un prodige de ſcience, ſi vous ne vouliez pas être expoſé à être conſulté

préférablement aux docteurs. Voici donc la diſpute que j'ai avec mon ami.

J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de ſon ouvrage. Ce tour plaiſant qu'il lui a donné ne me ſemble pas propre à ſon ſujet. La cabale, lui ai-je dit, eſt une ſcience ſérieuſe, que beaucoup de mes amis étudient ſérieuſement : il falloit la réfuter de même. Comme toutes ſes erreurs ſont ſur les choſes divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme ſur quelque ſujet que ce ſoit : il eſt de plus très-dangereux de railler en celui-ci, & il eſt fort à craindre que la dévotion ne ſemble y être intéreſſée. Il faut faire parler un cabaliſte comme un ſaint, ou il joue très-mal ſon rôle ; & s'il parle en ſaint, il impoſe aux eſprits foibles par cette ſainteté apparente, & il perſuade plus ſes viſions que toute la plaiſanterie qu'on peut en faire, ne les réfute.

Mon ami répond à cela, avec cette préſomption qu'ont les auteurs, quand ils défendent leurs livres ; que ſi la cabale eſt une ſcience ſérieuſe, c'eſt qu'il n'y a que des mélancoliques qui s'y adonnent ; qu'ayant voulu d'abord eſſayer ſur ce ſujet le ſtyle dogmatique, il s'étoit trouvé ſi ridicule lui-même de traiter ſérieuſement des ſottiſes, qu'il avoit jugé plus à propos de tourner ce ridicule contre le ſeigneur

gneur comte de Gabalis. La cabale, dit il, eſt du nombre de ces chimères, qu'on autoriſe quand on les combat gravement, & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en ſe jouant. Comme il ſait aſſez bien les pères, il m'a allégué là-deſſus Tertullien. Vous qui les ſavez mieux que lui & moi, jugez, monſeigneur, s'il l'a cité à faux. *Multa ſunt riſu digna revinci, ne gravitate adorentur.* Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une manière de cabaliſtes très-viſionnaires.

Quant à la dévotion qui eſt preſque toujours de la partie en tout cet ouvrage, c'eſt une néceſſité inévitable, dit-il, qu'un cabaliſte parle de Dieu : mais ce qu'il y a d'heureux en ce ſujet-ci, c'eſt qu'il eſt d'une néceſſité encore plus inévitable pour conſerver le caractère cabaliſtique de ne parler de Dieu qu'avec un reſpect extrême ; ainſi la religion n'en peut recevoir aucune atteinte ; & les eſprits foibles le ſeront plus que le ſeigneur de Gabalis, s'ils ſe laiſſent enchanter par cette dévotion extravagante ; ou ſi les railleries qu'on en fait, ne lèvent pas le charme.

Par ces raiſons & par pluſieurs autres que je ne vous rapporterai pas, monſeigneur, parce que j'ai envie que vous ſoyez de mon avis ; mon ami prétend qu'il a dû écrire contre la

cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord s'il vous plaît. Je maintiens qu'il ſeroit bon de procéder contre les cabaliſtes & contre toutes les ſciences ſecrètes par de ſérieux & vigoureux argumens. Il dit que la vérité eſt gaie de ſa nature, & qu'elle a bien plus de puiſſance quand elle rit : parce qu'un ancien, que vous connoiſſez ſans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous ſouvenir avec cette mémoire ſi belle que Dieu vous a donnée ; *convenit veritati ridere quia lætans.*

Il ajoute que les ſciences ſecrètes ſont dangereuſes ſi on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inſpirer le mépris, pour en éventer le ridicule myſtère, & pour détourner le monde de perdre le tems à leur recherche ; en lui en apprenant le plus fin, & lui en faiſant voir l'extravagance Prononcez, monſeigneur, voilà nos raiſons. Je recevrai votre déciſion avec ce reſpect que vous ſavez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

RÉPONSE

A la Lettre de Monſieur ********.

MONSIEUR,

J'AI lu le comte de Gabalis, & je vous tiendrai compte de l'amitié que vous m'avez faite de me l'envoyer. Perſonne ne l'avoit encore vu ici ; j'ai été bien aiſe de le lire des premiers, pour en faire une nouvelle à mes amis ; ils me ſavent bon gré que je le leur aye communiqué. Quoique nous l'ayons lu & relu enſemble, ils ne ſont pas contens ; c'eſt-à-dire, que vous m'en envoyiez encore une douzaine d'exemplaires ; ces meſſieurs en veulent faire une pièce de cabinet. Au reſte vous me faites honneur d'un ſavoir que je n'ai pas ; ſi j'ai lu quelques livres, ç'a été pour voir les différentes opinions qu'ont les hommes, & non pour en garder quelqu'une ; car je ne tiens guère qu'à ce ſentiment, qu'à un petit nombre de vérités près, toutes choſes ſont problématiques. Ainſi je ſuis peu propre à décider ſur le différend que vous avez avec votre ami l'auteur. Cependant j'ai ſi peur que vous ne m'alliez faire la guerre, ſi je vous refuſe

de ce qu'on venoit d'entendre. Il crut avoir compris le deſſein de l'auteur. Aſſurément, dit-il, voici un homme qui joue les cabaliſtes ; il aura ſu qu'il y a un grand nombre de grands ſeigneurs & d'autres perſonnes de tous états, entêtés de ſecrets, les uns d'une manière & les autres d'une autre : peut-être auſſi a-t-il eu la même maladie : au moins je ne crois pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des myſtères au comte de Gabalis ; & de la manière qu'il a commencé de raconter, nous verrons une comédie qui ne ſera pas le pire. Je me récriai ſur le mot de comédie, & je dis au marquis, que je connoiſſois l'auteur : j'entends, me repartit-il, que l'auteur veut mettre en étalage les myſtères de la cabale, & tourner en ridicules ceux qui ont la folie des ſecrets ; pour cela il a pris le ſtyle des entretiens, & il me ſemble que le comte de Gabalis commence de jouer merveilleuſement bien ſon rôle. Pour moi, je le reconnois pour un véritable cabaliſte, & il me fait penſer que ſi j'étois venu au monde quelques années plus tôt, & que j'euſſe ſu par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon cabaliſte Suiſſe Paracelſe, comme les cabaliſtes ſont tous gens généreux ; celui-ci n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne, & ſelon toutes les apparences, il m'au-

roit salué gravement en langue françoise & en accent étranger, à-peu-près dans les termes du comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être surpris, mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre, il m'auroit promis merveilles. Nous verrons, poursuivit le marquis, ce que l'auteur apprendra de son comte, mais je n'espère pas d'être fort savant à la fin du livre. Tous les diseurs de secrets sont comme lui magnifiques en paroles, & après avoir demandé mille fois, discrétion & fidélité pour ce qu'ils ont à dire, on n'apprend à la fin que des secrets vuides, seulement propos à repaître des imaginations vigoureuses & spacieuses; fou qui s'y laisse prendre & plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une comédie de cabalistes, & je souhaite, poursuivit-il en s'adressant à moi, que votre ami l'auteur se soit aussi bien connu en caractères, il pourra beaucoup contribuer à abréger le catalogue des fous; mais encore, monsieur, me dit-il, peut-on apprendre le nom de l'auteur, nous pourrions peut-être mieux juger du livre? Les autres se joignirent à monsieur le marquis, ils me firent tous la même demande. Je m'en défendis jusqu'à ce qu'ils eussent vu tous les entretiens, & je leur de-

mandai à mon tour un jugement déſintéreſſé pour mon ami. On reprit le livre, & on ne diſcontinua guère qu'on ne l'eût tout lu. Ils en étoient charmés, & le marquis ne manqua pas de s'écrier que ſes conjectures ſe trouvoient véritables : il ſoutint de plus, que c'étoit là le tour qu'il falloit prendre pour jouer les cabaliſtes, de faire venir ſur la ſcène un de l'eſpèce qui démêle bien ſes imaginations ; la cataſtrophe eſt que tous ceux qui reſſemblent à cet homme ſont ridicules comme lui. Cependant un de ces meſſieurs fut de votre ſentiment pour le ſtyle ſérieux, il porta à-peu-près vos raiſons. Pour moi, je ſuis pour l'auteur, & je tiens qu'un homme d'eſprit qui parlera ſérieuſement des chimères d'un viſionnaire, impoſera toujours à beaucoup de gens en faveur des chimères : & loin qu'il puiſſe les ruiner par une manière grave, plus les raiſons qu'il portera ſeront ſubtiles & fortes, plus elles ſerviront à faire croire que celui qu'il combat avoit des raiſons auſſi & qu'elles ſont bonnes, puiſqu'un homme d'eſprit les entreprend de toute ſa force. Vous le ſavez, il eſt peu de gens d'eſprit, & de ceux-là, il n'en eſt preſque point, qui dans la conteſtation de deux perſonnes, veuillent ſe donner la peine d'examiner ſérieuſement qui des deux a raiſon : outre que l'on a un pen-

chant horrible à favoriſer le parti de ceux qui nous fourniſſent des doutes ſur la religion & ſur les autres vérités qui nous intéreſſent beaucoup ; au moins, je ne doute pas que le comte de Gabalis n'eût perſuadé beaucoup de gens, ſi l'auteur lui eût répondu, comme il le pouvoit à toutes ces imaginations fantaſtiques ; au lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme lui, qui croiront à ces peuples élémentaires & qui leur attribueront tous ces effets qu'il rapporte. Vous auriez ri, ſi vous aviez entendu l'impertinence qu'un médecin me dit l'autre jour, ſur ce que le comte de Gabalis dit, que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Je lui paſſerois volontiers, me dit ce docteur d'un ton grave, qu'Eve & toute autre femme auroit pu faire des enfans ſans que les hommes les euſſent touchées ; car je conçois facilement que puiſque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous diſſéquons, on pourroit compoſer un breuvage pour faire prendre à la femme, qui feroit deſcendre l'œuf dans la matrice & l'y conſerveroit tout de même que la ſem.... Je l'y empêchois d'expliquer plus avant ſa ſottiſe, & je vous réponds, qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriez pitié, peut-être des gens, qui comme ce médecin, cher-

cheroient des raiſons pour juſtifier des chimères ; mais moi, je crois qu'on ne ſauroit aſſez les mortifier. Ce ſont ordinairement gens pleins d'orgueil, qui ſe piquent de rendre raiſon de toutes choſes & qui appuyeront même, pour faire valoir leur eſprit, les opinions les plus abſurdes. Il eſt vrai qu'ils ſont déjà bien punis, de ne ſe repaître que de chimères, mais il y a toujours de la charité de leur faire bien ſentir le ridicule de leurs viſions. Il faut que je vous confeſſe que je ne ſaurois, ſans éclater de rire, ou me mettre furieuſement en colère, entendre des perſonnes qui cherchent à ſe confirmer & à s'aſſurer dans les ſentimens du comte de Gabalis ; ſi je diſſimule, c'eſt pour les pouſſer à bout, & pour voir juſqu'où va l'étendue de leur imagination. Je n'en ai pas trouvé qui prît pour vérités tout ce qu'on lit dans les entretiens ; les uns en vouloient ſeulement aux ſylphes & croyoient véritable leur commerce avec les hommes ; les autres ſouhaitoient avoir de la poudre ſolaire de Paracelſe ; d'autres plus timides en demeuroient ſeulement au doute, ſi les oracles & les exemples de l'écriture qui ſont rapportés étoient bien expliqués par le comte de Gabalis. Le médecin ne me parut pas donner dans ces viſions. Mais quand je lui entendis dire ſa ſottiſe, il me ſouvint de ce

qui m'arriva en une rencontre que j'allai mener un de mes amis de province voir les fous des petites maiſons, vous ſavez que les provinciaux ſont curieux de voir tout. Un homme d'aſſez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée; quand il eut appris pourquoi nous venions, il nous voulut mener par tous les endroits, & à chacun il nous faiſoit l'hiſtoire de la folie de chaque fou: il continua ainſi avec toutes les apparences qu'il étoit dans ſon bon ſens. A la dernière chambre qui nous reſtoit à voir: Meſſieurs, voilà, nous dit-il, un fou qui croit être Jéſus-Chriſt, il faut qu'il ſoit bien fou pour le croire, car moi qui ſuis le père Eternel, je n'ai point de fils comme lui. Ah, ma foi! me dit alors le provincial, cet homme a auſſi ſa folie; j'en dis de même au médecin; vous condamnez un tel & un tel de folie, mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, monſieur, que penſerez-vous de ceux qui attendent avec impatience le ſecond volume des Entretiens? Pluſieurs qui ne ſavent pas les liaiſons que j'ai avec l'abbé de Villars, ni qu'il ſoit auteur du livre, m'ont aſſuré, qu'on verroit bientôt paroître la ſuite du comte de Gabalis, & un de nos conſeillers après m'avoir dit qu'on parloit de cenſurer les entretiens & de les défendre, ajouta en bon politique que ſi cela étoit, l'auteur ne balan-

ceroit plus à publier tous ſes ſecrets. A votre avis, le conſeiller n'avoit-il pas auſſi ſa folie d'attendre de nouveaux ſecrets ? Je ne lui répondis rien, mais je lui ai ſouhaité depuis que quelque Italien lui vînt eſcroquer ſa bourſe en lui promettant des ſecrets. Ce n'eſt pas que je ne croye que le comte de Gabalis aura mille fois plus de vogue ſi on le défend que ſi on lui laiſſoit ſon ſort ; mes baiſemains à monſieur l'Abbé. Adieu, je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

LE SYLPHE AMOUREUX.

LE SYLPHE AMOUREUX.

La marquiſe d'Autricourt eſt certainement une des plus aimables perſonnes de l'Univers; elle a de beaux yeux, un teint de blonde, avec des cheveux bruns qui en redoublent l'éclat; ſa bouche eſt charmante, vermeille & petite, de jolies dents, une gorge parfaite, ſes mains auſſi belles que ſa gorge. Elle n'eſt pas fort grande, mais ſa taille eſt aiſée, & les graces ſont répandues ſur toute ſa perſonne; elle danſe à merveille, elle chante parfaitement, & elle ſait la muſique comme ceux qui l'ont faite; mais tous ces biens, quelques précieux qu'ils ſoient, ne ſont rien en comparaiſon des charmes de ſon eſprit & des qualités de ſon cœur. Ceux qui la voyent le plus familièrement, n'ont jamais pu trouver un défaut dans ſon humeur; elle ſait tout ce qu'on peut ſavoir de ſolide & d'agréable; elle écrit mieux que perſonne en

proſe & en vers, & avec une facilité ſurprenante; elle eſt bonne amie, ſa converſation eſt délicieuſe, & il n'y a que ſes amans qui puiſſent juſtement ſe plaindre d'elle. L'amour eſt une paſſion qu'elle mépriſe, & quoiqu'elle en parle & qu'elle écrive avec des graces infinies, elle n'en fait qu'un jeu d'eſprit où ſon cœur ne prend point de part. Je ne ſais ſi ce portrait ne vous paroîtra point celui d'une héroïne de roman, mais j'oſe vous aſſurer qu'elle n'eſt point flattée, & que ce n'eſt qu'en peintre ſincère que je vous donne les charmes de la marquiſe d'Autricourt.

Elle revint à Paris il y a deux ans, après un aſſez long & ennuyeux ſéjour en province où ſes affaires la retenoient. Après la mort de ſon époux, elle retrouva tous ſes anciens amis, & ſon mérite lui en acquit bientôt un grand nombre de nouveaux. Mademoiſelle de Fontenay, plus favoriſée qu'aucune autre, demeuroit avec elle; cette demoiſelle eſt chérie des muſes, & le plaiſir de faire enſemble de jolis vers & d'agréables ouvrages en proſe, faiſoit ſouvent ſon amuſement & celui de madame d'Autricourt. Un ſoir qu'elles avoient lu enſemble le comte de Gabalis, après avoir eu une converſation fort vive ſur les ſujets dont il traite, mademoiſelle de Fontenay ſe retira dans ſon

ſon appartement ; la marquiſe ſe coucha & s'endormit d'un ſommeil fort tranquille : il y avoit peu de tems qu'elle en goûtoit les douceurs, quand elle fut éveillée par du bruit qu'elle entendit dans ſa chambre ; elle ouvrit promptement ſon rideau : & à la clarté d'une bougie qu'elle avoit accoutumé de laiſſer allumée toutes les nuits près de ſon lit, elle apperçut remuer ſes rideaux, & une petite clef dorée qui paroiſſoit ſuſpendue au ciel de ſon lit, avec une eſpèce de tiſſu d'or & bleu. La marquiſe qui ſe croyoit encore endormie, prend tout ce qu'elle voit pour l'effet d'un ſonge, & faiſant ſes efforts pour ſe réveiller, elle ſe lève, va chercher la lumière, la met ſur un guéridon à côté de ſon lit : elle voit encore ſes rideaux agités, & la petite clef ſuſpendue. Elle eſt naturellement peu crédule ſur les apparitions, & point du tout peureuſe ; cependant ſa bravoure l'abandonna, elle pâlit & courut chercher mademoiſelle de Fontenay, qu'elle fit venir paſſer le reſte de la nuit avec elle ; elle lui conta ſon aventure, qu'el e eût priſe à ſon tour pour un ſonge, ſi les marques de frayeur qu'elle apperçut ſur le viſage de la marquiſe ne l'euſſent perſuadée que c'étoit quelque choſe d'extraordinaire. Vous verrez, dit-elle à madame d'Autricourt en riant, que

c'eſt un ſylphe qui vient éprouver ſi votre cœur ſi peu touché pour tous les hommes, le pourroit être pour un habitant des airs. On dit qu'ils aiment ſi fidellement, reprit la marquiſe qui commençoit d'être raſſurée par la préſence de ſon amie, que je les eſtime déjà beaucoup plus que tous les amans du monde; & de plus, ajouta-t-elle en ſouriant, comme ils n'ont de défaut en amour que de vouloir une fidélité trop exacte, il me ſemble que je ſerois aſſez leur fait; car vous ſavez que par le traitement que je fais à ceux qui diſent avoir de l'amour pour moi, je ne leur donnerois pas grands ſujets de jalouſie. A peine la marquiſe eut-elle achevé ces paroles, qu'elle entendit frapper trois fois ſur une urne de porcelaine qui étoit ſur une petite table à l'autre bout de la chambre. Ceci paſſe la raillerie, reprit l'épouvantée Fontenay en s'enfonçant dans le lit, je n'aime que le commerce des vivans, & je vous ſupplie, madame, de vouloir bien appeller quelqu'un à notre ſecours. Cela me paroît fort inutile, reprit la marquiſe, puiſqu'on ne nous fait point de mal, & de plus nos gens nous croiroient folles, il vaut mieux attendre le jour, les nuits ſont courtes en ce tems-ci. Elle me paroîtra pourtant fort longue, reprit l'effrayée Fontenay, & vous trouverez bon que

demain je n'aye pas l'honneur de vous tenir compagnie. Nous verrons, répondit la marquiſe, peut-être demain trouverons-nous quelque raiſon naturelle de tout ceci, qui nous raſſurera abſolument. La marquiſe ne le penſoit pas trop, mais l'extrême frayeur de ſon amie lui faiſoit chercher des raiſons pour la modérer. Le jour parut enfin & diſſipa toute leur crainte; elles ſe levèrent, & voulant regarder s'il n'étoit arrivé aucun accident à cette urne ſur laquelle on avoit frappé, elles l'apportèrent près de la fenêtre, en ôtèrent le couvercle, & mademoiſelle de Fontenay ayant vu briller quelque choſe dans le fond, elle y porta la main, & la marquiſe & elle ne furent pas peu ſurpriſes de voir que c'étoit une table de bracelets entourée de diamans brillans; ſur cette table qui étoit d'or émaillée de bleu, elles lurent ces paroles:

Quel autre amant dans l'univers
A l'honneur de porter vos fers,
A plus que moi droit de prétendre?
J'aurai toujours pour vous l'ardeur d'un Salamandre,
Et la fidélité des habitans des airs.

Et même les tréſors *des gnomes*, dit mademoiſelle de Fontenay, après avoir remarqué la beauté des diamans: ceci continua-t-elle en

riant, devient plus galant que capable de faire peur. Je n'y comprends plus rien, dit la marquiſe ; il ne vint qui que ce ſoit hier ici, vous ſavez que nous ne voulûmes voir perſonne pour achever la lecture du comte de Gabalis que l'on nous preſſoit de rendre, & hier au ſoir je changeai cette urne de place, & certainement il n'y avoit rien dedans. Je n'éclaircirai pas vos doutes, reprit mademoiſelle de Fontenay, car je ne comprends rien à cette aventure : mais je vais tâcher de réparer la mauvaiſe nuit qu'elle m'a fait paſſer. La marquiſe paſſa avec ſon amie dans ſa chambre, & s'étant miſe au lit avec elle, elles repoſèrent tranquillement juſqu'à midi. Il faut avouer, dit mademoiſelle de Fontenay à la marquiſe, dès qu'elle fut éveillée, qu'il y a bien des commodités à n'être pas ſi belle que vous : nul amant céleſte ni terreſtre ne vient troubler mon repos. Il faut abſolument, reprit la marquiſe en riant de la penſée de ſon amie, éclaircir l'aventure de la nuit paſſée, le préſent que l'on m'a fait malgré moi eſt trop conſidérable pour ne le pas rendre ; ſi ce n'étoit qu'une bagatelle, je la garderois ſans conſéquence. Peut-être, dit mademoiſelle de Fontenay, ces diamans ne ſont-ils pas ſi beaux qu'ils me l'ont paru d'abord, revoyons-les au grand jour ; elles ſe

levèrent & paſſèrent dans l'appartement de la marquiſe ; elles reprirent la table de bracelets où elles l'avoient laiſſée, les diamans leur parurent également beaux ; mais au lieu des vers qu'elles y avoient lu le matin, elles virent ſur de l'or émaillé de bleu un petit amour à demi caché dans un nuage, avec ces mots autour : *Je n'oſe.* Qu'en dites-vous, madame la marquiſe, s'écria mademoiſelle de Fontenay ; ſommes-nous folles ? n'avons-nous pas lu ce matin des vers ſur cette table de bracelets ? c'eſt la même que nous avons trouvée dans l'urne, & elle a changé de décoration tandis que nous avons dormi. En vérité, reprit la marquiſe, il y a quelque choſe de fort ſurprenant à tout cela, n'en parlons point, je vous prie, que nous ne ſoyons mieux éclaircies de tout ce qui s'eſt paſſé. La journée s'écoula ſans que l'on entendît parler de l'inviſible amant de la marquiſe ; elle eut toute l'après-dînée du monde, & ſur le ſoir elle monta en carroſſe avec mademoiſelle de Fontenay pour aller à la promenade. Comme elles avoient envie de s'entretenir de leur aventure, elles choiſirent au lieu des tuileries, un jardin ſolitaire, mais très-agréable, qu'une eſpèce de philoſophe fait cultiver avec ſoin dans un des fauxbourgs de Paris. Il les reçut avec politeſſe, & peu après

il y vint quelques hommes de la cour, avec qui la marquiſe ne put ſe diſpenſer de lier converſation, parce qu'ils étoient de ſa connoiſſance. Le maître du jardin leur fit voir des oiſeaux aſſez rares, dont il fait ſon amuſement, des vers à ſoie, & un grand nombre de papillons, dont les aîles étoient ſi merveilleuſement mêlées de diverſes couleurs, que le plus habile peintre du monde auroit eu bien de la peine à ſurpaſſer ces petits chefs-d'œuvre de la nature. Toute la compagnie les admira, & la marquiſe en fut ſi charmée, qu'elle dit à demi bas à ſa chère Fontenay en ſouriant : ſi notre ſylphe veut m'apparoître ſans me faire peur, je ſuis d'avis qu'il prenne cette figure. Mademoiſelle de Fontenay alloit lui répondre, quand elle apperçut que le jeune comte de Ponteuil écoutoit leur converſation. Vous êtes trop curieux, monſieur le comte, lui dit mademoiſelle de Fontenay, de vouloir écouter ainſi les ſecrets des dames. J'en ai été aſſez puni, par le mauvais ſuccès de ma curioſité; car je n'ai rien entendu du tout. Peu après le comte de Ponteuil ſe retira avec ſes amis, & la marquiſe ayant encore fait quelques tours de jardin avec mademoiſelle de Fontenay, s'en retourna chez elle; la nuit ſe paſſa tranquillement; la marquiſe fit coucher ſon amie avec elle, & rien

ne troubla leur repos : il étoit déjà plus d'onze heures quand elles entendirent tomber quelque choſe ſur le parquet aſſez près du lit, & la marquiſe ouvrant ſon rideau, elle vit que c'étoit la même petite clef dorée attachée à un tiſſu or & bleu qu'elle avoit vue la nuit précédente ; elle la montra à mademoiſelle de Fontenay & s'étant levées, elles la ramaſſèrent, ſans ſavoir à quel uſage elle pouvoit ſervir : elles la regardèrent avec attention. Notre amant, dit en riant l'enjouée Fontenay à la marquiſe, a ſans doute paſſé la nuit à aller chercher cette jolie clef à Londres, c'eſt pourquoi il nous a laiſſé ſi bien dormir cette nuit. Il eſt vrai, reprit la marquiſe, qu'elle eſt faite préciſément comme les clefs d'Angleterre ; mais il faut, continua-t-elle en badinant, que mon amant ait paſſé la nuit à quelqu'autre choſe qu'à faire ce voyage, car c'eſt aſſurément la même clef que je vis hier. N'êtes-vous point déjà inquiéte de ſes occupations, reprit l'agréable mademoiſelle de Fontenay ? & ne craignez-vous point qu'il ne doive à quelqu'autre les douceurs de l'immortalité ? la marquiſe rit de la plaiſanterie de ſon amie, & la pria d'imaginer à quel uſage cette clef pourroit être miſe ; elles y rêvèrent vainement, & la marquiſe la voulant enfermer dans un bureau de marqueterie qu'elle avoit

acheté chez Dotel depuis huit jours, elle trouva dans le premier tiroir qu'elle ouvrit ce que mademoiſelle de Fontenay & elle avoient cherché inutilement : c'étoit une petite caſſette de la Chine parfaitement belle ; elle ſe douta que la clef y devoit être bonne, & elle ne ſe trompa pas, elle trouva la caſſette remplie de bouteilles de criſtal de roche, garnies d'or, ſéparées les unes des autres par des compartimens de velours bleu, l'odeur des eſſences dont ces fioles étoient pleines, leur fit juger qu'elles étoient des meilleures d'Italie ; elles en prirent une, & trouvèrent qu'elle portoit un petit écriteau, ſur lequel au lieu d'avoir en écrit, comme de coutume, jaſmin ou fleur d'orange, il y avoit ces mots en lettres d'or : *recette immanquable contre l'infidélité.* O ! vraiment, dit mademoiſelle de Fontenay en riant, ce préſent eſt encore bien plus précieux qu'il ne nous l'avoit paru d'abord ; votre amant aërien veut apparemment nous faire part des ſecrets merveilleux que poſſédent les peuples céleſtes que les hommes ne connoiſſent point. Voyons, reprit la marquiſe en prenant la ſeconde bouteille, à quoi ſera bonne celle-ci ; elles y lurent : *Préſervatif contre l'indiſcrétion des amans.* On trouvera bien le débit de ce ſecret là, dit l'enjouée Fontenay, & je vous prie de me le don-

ner pour faire promptement ma fortune. J'y conſens, dit la marquiſe en badinant auſſi, & d'autant plus facilement que je compte qu'il me ſera toujours inutile. Encore ne faut-il jurer de rien, reprit mademoiſelle de Fontenay, ſi ce n'eſt que vous comptez extrêmement ſur la loyauté des ſylphes. Mais voyons la troiſième bouteille, continua-t-elle en la prenant entre ſes mains, elle y lut ces paroles : *Philtre pour conſerver ou faire naître l'amour dans le mariage.* O ! pour celui-là, reprit la marquiſe, c'eſt en vérité dommage que la fiole ſoit ſi petite, car on ne manqueroit pas de gens à qui en diſtribuer. Et de celle ci qu'en direz-vous, reprit mademoiſelle de Fontenay, qui liſoit l'écriteau de la bouteille : *Eſſence de vrai pavot de Cythère, pour endormir les jaloux.* Celui-là n'eſt point trop indifférent, reprit mademoiſelle de Fontenay, & je connois des gens qui ne ſeroient pas fâchés d'en emprunter quelques priſes. Voyons ce que celle-ci contient, dit la marquiſe, & elle lut : *Spécifique pour ranimer une paſſion que le tems commence à éteindre.* Voilà, reprit mademoiſelle de Fontenay, le ſecret dont nous nous déferons le moins bien ; quand une paſſion commence à s'éteindre, je crois qu'on n'a pas grande envie de la rallumer. Voyons ſi celle-ci contiendra quelque choſe de plus utile,

dit la marquiſe en prenant la dernière fiole ; elle y lut ces mots : *Secret trouvé par Bacchus pour aſſoupir les maux de l'abſence.* Ce devroit donc être du vin de champagne, dit mademoiſelle de Fontenay en riant : mais ſachons ce que renferme une boëte que je vois qui occupe le milieu de la caſſette ; c'eſt une fort belle boëte à mouche, dit la marquiſe en la regardant ; elle l'ouvrit, & y trouva un billet dans lequel étoient ces vers.

Entre tant de rares ſecrets,
Je n'en ai mis aucun de ceux par qui les belles
Peuvent conſerver leurs attraits ;
Vous en avez, Iris, comme les immortelles,
Qui ne s'effaceront jamais.

Quel que ſoit cet amant inviſible, dit la marquiſe, quand elle eut achevé de lire ces vers, il faut convenir qu'il a bien de l'eſprit & de l'imagination à tout ce qu'il fait, & de la magnificence, reprit mademoiſelle de Fontenay. Je veux abſolument éclaircir cette aventure, dit la marquiſe ; & je vais ſi bien ſerrer la clef de ce bureau, qu'il ne ſera pas poſſible à l'avenir d'y mettre quelque choſe ſans ma permiſſion, à moins qu'effectivement quelque puiſſance ſupérieure ne s'en mêle ; il faut de plus examiner tous mes gens, pour juger s'ils

n'ont point d'intelligence avec ceux qui me font toutes ces galanteries. Je m'y appliquerai avec ſoin, reprit mademoiſelle de Fontenay, mais ne perdez pas votre clef de vue. La marquiſe la ſerra avec ſoin : ce ſoir-là elle & mademoiſelle de Fontenay allèrent à la comédie, & de-là faire un tour aux Tuileries; le comte de Ponteuil & quelques autres les joignirent : leur converſation fut agréable, & elles reſtèrent fort tard. Dès qu'elles eurent ſoupé, leurs gens étant ſortis de la chambre, pour ce ſoir, dit la marquiſe nous ſerons à couvert des préſens; je tiens encore la clef de mon bureau dans ma poche, & il eſt impoſſible qu'on y ait rien mis. Voyons, dit mademoiſelle de Fontenay en prenant la clef & ouvrant un des tiroirs; mais à peine l'eut-elle ouvert, que quelque choſe en ſortant avec précipitation lui toucha le viſage, & éteignit la lumière : elle fit un grand cri. La marquiſe s'approcha d'elle tenant une autre bougie allumée, & elles virent que ce déſordre avoit été cauſé par une centaine de papillons qui étoient ſortis du tiroir, & qui volant tout-à-la-fois à la lueur de la bougie, l'avoient éteinte avec beaucoup de facilité : ces petits animaux continuoient de voler par la chambre & autour d'elles : hé, bon Dieu ! s'écria la marquiſe,

qu'eſt-ce que ceci ? Je meurs de frayeur, reprit l'épouvantée Fontenay. Hé ! ne vous ſouvenez-vous pas que vous vous aviſâtes de ſouhaiter avant-hier dans ce maudit jardin où nous étions, que votre ſylphe vous apparût ſous la figure de ces papillons que nous trouvâmes ſi jolis ? Mais j'ai bien affaire, moi qui n'ai aucune part ni à l'amour, ni à votre curioſité, d'eſſuyer toutes ces frayeurs-là ? En vérité, dit la marquiſe, je ſuis ſi effrayée moi-même que je ne ſais que vous dire ; appellons quelqu'un : elles appellèrent les femmes de la marquiſe, qui parurent fort étonnées de voir ce grand nombre de papillons qui voloient par la chambre & autour des bougies, dont ils éteignoient quelqu'une de tems en tems, parce qu'ils paſſoient pluſieurs à la fois dans la flamme. La marquiſe prit le parti d'aller coucher dans la chambre de mademoiſelle de Fontenay, & elle fit laiſſer toutes les fenêtres de la ſienne ouvertes, pour faire, comme l'on dit, un pont d'or à l'ennemi qui ſe retire. La marquiſe & ſon amie ne dormirent pas tranquillement ; il n'y eut ſortes de raiſonnemens qu'elles ne firent ſur cette dernière aventure, qui leur paroiſſoit la plus ſurprenante de toutes ; car, quelqu'intelligence qu'il y eût entre quelqu'un de ſes domeſtiques, & un amant qui les

auroit ſéduits, aucun d'eux n'auroit pu ſavoir ce que la marquiſe n'avoit dit qu'à ſon amie en badinant chez celui qui leur faiſoit voir ces papillons & ces vers à ſoie. Enfin le jour parut, & la marquiſe qui ne pouvoit dormir, propoſa à ſon amie d'aller prendre un peu le frais ſur un petit balcon qui donne ſur le jardin; elles ſe levèrent; & la marquiſe en prenant ſa robe de chambre, en vit ſortir un papillon qui redoubla ſa frayeur, & qui s'envola rapidement par la porte du balcon que mademoiſelle de Fontenay venoit d'ouvrir: elle n'oſoit preſque plus toucher à ſa robe de chambre, mais mademoiſelle de Fontenay la raſſura un peu, & lui aidant à la mettre ſur elle, il tomba un billet d'une des manches; elles y trouvèrent ces vers, quand elles eurent repris aſſez d'aſſurance pour l'ouvrir & pour le lire.

Iris, pourquoi me voulez-vous
Sous une forme ſi légère?
Je vous obéis pour vous plaire;
Mais ce déguiſement ne me peut être doux;
Même en daignant me voir, que vous m'êtes cruelle!
Mais mon ſort ſeroit trop heureux,
Si vous me permettiez de paroître à vos yeux,
Comme un amant tendre & fidèle.

Je n'oſe plus former aucun ſouhait, dit la marquiſe; & quand même mon cœur le déſi-

reroit, je ſens bien que je n'ai pas aſſez de force d'eſprit pour ſoutenir des choſes ſurnaturelles. J'avois cru, ou du moins ſoupçonné juſqu'à préſent, reprit la belle Fontenay, que quelqu'une de vos femmes, d'intelligence avec un amant caché, pouvoit être la cauſe ſecrète de tout ceci; mais l'aventure des papillons me dérange de cette opinion : car qui pourroit avoir deviné une choſe que vous n'avez dite qu'à moi ? Et comment avoir mis ces papillons dans ce bureau, dont nous gardions la clef ſi ſoigneuſement ? Je ſuis ſi étonnée, reprit la marquiſe, que je ne puis ſeulement raiſonner ſur ce dernier événement; & pour voir ſi cet amant inviſible ne nous abandonnera point, je veux dès aujourd'hui aller coucher à ma maiſon de Surêne : l'aimable de Fontenay approuva ce deſſein; & ſe trouvant trop éveillées pour pouvoir ſe rendormir ſur le champ, elles appellèrent les gens de la marquiſe, & voulant éviter la chaleur pour le petit voyage, elles partirent ſur les ſix heures du matin : comme le tems étoit admirable, elles ordonnèrent au cocher d'aller fort doucement, & elles envoyèrent devant un valet-de-chambre de la marquiſe, pour trouver un lit prêt, & à dîner en y arrivant : quand elles furent au bord de l'eau, elles deſcendirent,

Mademoiſelle de Fontenay, naturellement peureuſe, ne pouvant ſe réſoudre à paſſer le bac en carroſſe, la marquiſe deſcendit auſſi par compagnie ; à peine le maître du bac eut-il apperçu la marquiſe, qu'il connoiſſoit fort, parce qu'il la paſſoit ſouvent pour aller à ſa maiſon de campagne, que s'approchant d'elle, & lui préſentant un billet : Tenez, madame, lui dit-il, voilà une lettre que l'on m'a chargé de vous rendre dès que vous ſeriez arrivée ici. Et qui ? dit la marquiſe fort ſurpriſe ; car je n'ai dit à perſonne que je devois venir : il y a pourtant plus de deux heures qu'un grand homme à cheval me l'a apportée, & je l'aurois donnée à votre valet-de-chambre quand je l'ai paſſé, ſi l'on ne m'eût bien recommandé de ne la donner qu'à vous-même. Comment cette lettre eſt ici, s'écria mademoiſelle de Fontenay, avant que le valet-de-chambre de madame la marquiſe ſoit paſſé ? Plus d'une bonne heure auparavant, reprit le batelier. Voyons donc, dit madame d'Autricourt, en prenant la lettre, ce que c'eſt encore que ceci ; elle ſourioit, & mademoiſelle de Fontenay & elle y lurent ces paroles :

A LA BELLE MARQUISE D'AUTRICOURT.

Si ce n'eſt que pour fuir mes ſoins & mon amour que vous allez à la campagne : que ce

voyage eſt inutile ! En quel lieu de l'univers n'irois-je pas pour vous ſuivre ? & quel climat eſt inacceſſible à l'amour ?

Oh ! pour le coup, s'écria mademoiſelle de Fontenay, après avoir achevé de lire, le diable s'en mêle ; il eſt impoſſible qu'un voyage qui n'eſt propoſé que depuis quelques heures ſoit déjà ſu, & que le billet ait été apporté le moment d'après que nous l'avons réſolu ; car l'heure où le batelier dit qu'il l'a reçu, & celle où vous l'avez propoſé, eſt à-peu-près la même. Elles firent mille queſtions au batelier, ſur l'heure, ſur cet homme, ſur ſon cheval, & elles n'en furent pas plus ſavantes : enfin, elles remontèrent en carroſſe & arrivèrent à la maiſon de la marquiſe. Dès qu'elles furent deſcendues, un valet-de-chambre qui étoit dans la cour dit à la marquiſe : Il étoit inutile, madame, que je fiſſe tant de diligence ; car la concierge étoit avertie il y avoit plus de deux heures. Et par qui, dit la marquiſe ? Par un jeune homme fort bien fait, dit la concierge qui étoit préſente, qui m'eſt venu dire que je fiſſe votre lit tout prêt, parce que vous vous coucheriez en arrivant, n'ayant point dormi cette nuit. La marquiſe & mademoiſelle de Fontenay ſe regardèrent, ne voulant rien dire devant

devant leurs gens. Et qu'eſt devenu cet homme ? dit l'étonnée mademoiſelle de Fontenay. Je ne ſais, dit la concierge ; car il a pouſſé ſon cheval à toute bride, & je l'ai perdu de vue en un moment. La marquiſe & ſon amie ayant l'eſprit rempli de leur aventure, en vraies héroïnes de roman, ne firent qu'un léger repas ; elles ſe couchèrent enſuite ; & comme elles étoient laſſes d'avoir veillé & d'avoir fait ce petit voyage ſi matin, elles s'endormirent profondément : à peine furent-elles éveillées, qu'on vint avertir la marquiſe qu'un laquais de la comteſſe de Roſieres arrivoit de Paris pour lui apporter une lettre. La marquiſe le fit entrer promptement ; elle demanda au laquais ce qu'il y avoit de ſi preſſé : je ne ſais, madame, lui dit-il ; mais ayant été chez vous ce matin à onze heures, croyant vous trouver au lit, on m'a dit que vous étiez partie de bon matin pour Surêne, & madame la comteſſe à qui j'ai porté cette réponſe, m'a ordonné de partir ſur le champ pour vous apporter cette lettre. Madame la marquiſe d'Autricourt la lut, & y trouva que la comteſſe de Roſieres la prioit de ſe rendre chez elle le lendemain pour une affaire preſſée qu'elle ne lui expliquoit point. La marquiſe dit au laquais qu'elle alloit faire réponſe ; elle montra cette lettre à ſa chère Fontenay, & elles

ne purent deviner quelle pouvoit être cette affaire ſi preſſée. Il n'importe, dit madame d'Autricourt, quoi que ce puiſſe être, il eſt de mon devoir de me rendre demain chez madame de Roſieres, comme elle le déſire. La comteſſe de Roſieres étoit tante de madame d'Autricourt; elle l'avoit élevée, parce qu'elle avoit perdu madame ſa mère preſqu'en naiſſant, & la marquiſe conſervoit de grands égards pour elle: elle renvoya donc ſon laquais dès ce jour même, avec une réponſe conforme à ce que ſa tante ſouhaitoit. Hé bien! lui dit mademoiſelle de Fontenay dès que ce garçon fut parti, votre amant aërien a mis apparemment madame votre tante dans ſon parti; car vous voyez, vous n'êtes qu'à peine arrivée, qu'il trouve le ſecret de preſſer votre départ. La marquiſe rit de l'imagination de ſon amie. Elles raiſonnèrent long-tems ſur leur aventure, & ayant ſoupé d'aſſez bonne heure, comme la chaleur étoit paſſée, & le tems fort propre pour la promenade, elles ſe rendirent dans le jardin, paſſèrent dans un petit bois en étoile, qui ſe terminoit & n'étoit fermé que d'une eſpèce de haie vive, très-facile d'y entrer ſans paſſer par le jardin de la marquiſe. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle s'y promenoit avec ſa chère compagne, quand elles entendirent des haut-

bois qui jouèrent des endroits choiſis de quelques opéra de Lully. Voici aſſurément, dit mademoiſelle de Fontenay à la marquiſe, un divertiſſement que votre amant vous envoye. Je ne crois pas, dit madame d'Autricourt, il y a d'autres amans à Surêne, qui veulent peut-être ce ſoir donner une ſérénade, & ces hautbois apparemment la répètent. Cela n'a point l'air d'une répétition, dit mademoiſelle de Fontenay, & ces gens-là ſont concertés à merveille, & de plus, ils ſont préciſément chez vous. Il faut donc s'éclaircir, reprit madame d'Autricourt. Elles s'approchèrent du lieu où étoit la ſymphonie : auſſi-tôt qu'elles furent près de ceux qui la compoſoient, quittant leurs haut-bois, ils formèrent un concert de flûtes douces, qui fut ſi charmant, qu'il eut le pouvoir de ſuſpendre la curioſité de la marquiſe & de ſon amie ; elles s'aſſirent ſur des ſiéges de gazon pour l'écouter avec plus d'attention, & cet aimable concert ayant duré aſſez longtems, une fort belle voix chanta ces paroles :

Devrois-je me cacher encore ?
Amour cruel, quel deſtin rigoureux !
Viens ſecourir un amant malheureux ;
Puiſque les beaux yeux que j'adore
Ont enfin vu briller mes feux,
Devrois-je me cacher encore ?

Oh! pour le coup, dit mademoiſelle de Fontenay en riant, madame la marquiſe, vous ne pouvez vous diſpenſer d'accepter la ſérénade : en vérité, dit-elle, au moins c'eſt malgré moi. Elle ſe leva auſſi-tôt pour aller faire des queſtions aux muſiciens ; & elle n'en put apprendre autre choſe, ſinon qu'un jeune homme les étoit venu chercher, les avoit amenés dans un carroſſe qui les attendoit encore à deux pas de-là, & que cet homme qui les avoit eſcortés à cheval, les avoit fort bien payés, & qu'il s'en étoit allé dès qu'il les avoit mis en place dans ce petit bois, leur ordonnant de jouer dès qu'ils verroient deux dames s'y promener ; & ſi vous ne fuſſiez pas venues, dit l'un des muſiciens, nous avions ordre d'avancer dans le jardin, & de jouer ſous vos fenêtres. Mais ces paroles que vous venez de chanter, où les avez-vous priſes, leur dit madame d'Autricourt ? Ce même homme nous les a données par écrit, reprit le muſicien, & comme elles ſont faites ſur un air d'opéra que tout le monde ſait, je n'ai eu la peine que de les apprendre par cœur. La marquiſe jugeant bien qu'elle ne pouvoit pas être inſtruite par des gens qui ignoroient eux-mêmes ce qu'elle vouloit ſavoir, ſe retira avec ſa chère Fontenay. Après avoir encore écouté quelques tems cette agréable ſymphonie, elles

ſe couchèrent, & la nuit ne fut troublée par aucun nouvel événement ; elles dînèrent le lendemain de fort bonne heure, & elles montèrent auſſi-tôt en carroſſe pour retourner à Paris. Mademoiſelle de Fontenay ſe fit deſcendre chez une de ſes amies, & madame d'Autricourt ſe rendit chez madame ſa tante, comme elle lui avoit promis ; ſur le ſoir elle fut reprendre mademoiſelle de Fontenay où elle l'avoit laiſſée, & elles s'en retournèrent enſemble. Hé bien ! dit l'inquiète Fontenay à la marquiſe, avec un empreſſement qui eſt inſéparable de la véritable amitié, avez-vous appris de madame votre tante quelque choſe qui puiſſe vous faire plaiſir ? Ce ſeroit certainement une propoſition agréable pour une autre, reprit la marquiſe, mais elle n'eſt pas de mon goût ; c'eſt, en un mot, une propoſition de mariage. De mariage ? s'écria mademoiſelle de Fontenay, voici bien pis que notre amant inviſible ! Et le nom de ce nouvel adorateur, dites-le moi promptement, je vous prie. C'eſt le comte de Ponteuil, reprit la marquiſe, & rien n'eſt plus ſurprenant que ce jeune homme que je vois aſſez ſouvent, me faſſe faire des propoſitions de mariage, ſans m'avoir jamais donné nulle marque de l'eſtime particulière qu'il ſemble avoir pour moi. L'affaire me paroît avantageuſe, repri.

mademoiſelle de Fontenay ; monſieur de Ponteuil eſt jeune, beau, bien fait, maître de ſon bien, & on prétend qu'il a vingt mille livres de rente, & l'état de vos affaires que feu monſieur votre époux a fort dérangées, doit, ce me ſemble, vous faire écouter cette propoſition favorablement. C'eſt l'avis de ma tante, dit la marquiſe ; mais je ſuis bleſſée, je vous l'avoue, que le comte de Ponteuil ne m'ait pas cru digne de ſes ſoins, car il eſt né galant ; je l'ai vu amoureux d'une femme de ma connoiſſance, il y a deux ou trois ans, il n'oublioit rien de tout ce qu'un amant tendre & délicat doit eſſayer pour plaire, & ſa conduite à mon égard me perſuade qu'il croit qu'on doit agir fort cavalièrement avec une perſonne dont on veut faire ſa femme.

Voici bien de la délicateſſe mal-à-propos, dit mademoiſelle de Fontenay en riant : monſieur de Ponteuil vous aime apparemment, puiſqu'il déſire de vous épouſer ; il a cru que dans un deſſein auſſi ſolide que le ſien, on ne devoit point employer la bagatelle. Mais peut-être, continua-t-elle, que c'eſt le ſylphe amoureux qui lui diſpute votre cœur & votre tendreſſe. Certainement, dit la marquiſe en badinant auſſi, je voudrois que mon inviſible amant eût la figure de M. de Ponteuil, ou que M. de

Ponteuil eût l'amour & la délicateſſe de l'eſprit aërien. Il a l'un & l'autre, dit le jeune comte de Ponteuil lui-même ſortant d'un cabinet & ſe jettant aux pieds de la marquiſe, & une paſſion encore plus ardente & plus fidelle que vous ne pouvez vous l'imaginer. La marquiſe fut fort ſurpriſe de voir le comte qu'elle n'attendoit pas, & de comprendre par ſes paroles qu'il avoit écouté ſa converſation. Mais, monſieur le comte, lui dit-elle, qui vous a permis de venir ici, ſans m'en faire avertir? & qui vous a fait entrer dans le cabinet dont vous ſortez? C'eſt le ſylphe votre amant, reprit-il en ſouriant; il m'a rendu inviſible & ma cédé tous ſes droits ſur votre cœur; & pour que vous ne doutiez pas que je vienne de ſa part, voilà ce qu'il m'a donné pour vous montrer. Il préſenta alors à la marquiſe cette table de bracelets qu'elle & mademoiſelle de Fontenay avoient trouvé dans l'urne, & ſur laquelle il y avoit des vers, & qu'on avoit changé contre un autre pendant qu'elles étoient endormies. J'ouvre enfin les yeux, dit agréablement la marquiſe à ſon jeune amant, je connois le ſylphe, & je ne ſuis point fâchée qu'il vous ait ainſi cédé ſes prétentions; mais comme toutes les choſes qui ſe ſont paſſées avoient

assez l'air d'aventures surnaturelles, je vous prie de m'avouer de bonne foi comment vous avéz pu faire, & qui vous a aidé à me tromper ? Le peu de disposition, reprit monsieur de Ponteuil, que je vous ai vu à recevoir les soins de tous ceux qui ont osé vous adorer, me fit imaginer de vous rendre les miens, d'une manière si singulière, qu'il ne fut pas en votre pouvoir de les refuser ; je vous entendis parler du comte de Gabalis, & ce fut moi qui vous fit prêter ce livre par mademoiselle de Tilly ; elle le mit exprès sur sa table, vous ne manquâtes pas de l'ouvrir, & de lui emprunter avec empressement ; je séduisis un de vos gens, je suis contraint de vous l'avouer, mais je me flatte d'obtenir son pardon : il couche au-dessus de votre chambre ; nous fîmes percer le plafond qui n'est pas fort épais, & ayant attaché aux rideaux du lit des nonpareilles de la même couleur que l'étoffe pour qu'elles fussent moins remarquées, il fut facile d'agiter les rideaux, & de passer sa petite clef qui vous effraya si fort, & nous eûmes soin de détacher ces nonpareilles dès que vous fûtes passée dans la chambre de mademoiselle de Fontenay : pour la table de bracelets, on l'avoit mise dès le soir où vous la trouvâtes, & l'on frappa trois

fois ſur cette urne de porcelaine par le moyen d'un fil d'archal que nous avions paſſé par le plafond; pour les papillons, ayant entendu ce que vous diſiez à mademoiſelle de Fontenay chez le philoſophe, où vous aviez choiſi votre promenade, j'en fis mon profit pour continuer de vous allarmer, & cet homme étant aſſez de mes amis, j'en obtins une centaine de papillons que j'enfermai ſans peine dans votre bureau, parce que j'en ai une clef; il y en avoit deux quand vous l'achetâtes, j'eus la précaution de m'en aſſurer d'une: celui qui porta votre bureau chez vous, n'eut pas grande peine à ſe réſoudre de me donner une clef que je lui demandai avec les circonſtances qui perſuadent ces ſortes de gens; vous ne fîtes heureuſement nulle attention à la perte de cette double clef que vous n'aviez guères remarquée; & les papillons enfermés depuis deux heures dans ce tiroir voyant tout d'un coup la lumière, jouèrent leur rôle comme ſi on leur avoit appris; le hazard en fit attacher un à votre robe de chambre, qui vous fit grande peur; le lendemain & dès que votre voyage de Surêne fut réſolu, votre valet de chambre, qui étoit de mon intelligence, m'en étant venu avertir avant que de prendre le chemin de Surêne, je fis monter à cheval

un homme à moi, qui fut à toute bride porter mon billet au maître du bac & avertir votre concierge; votre valet de chambre vint exprès plus lentement pour lui donner tout le tems qu'il lui falloit pour la prévenir. Pour la ſymphonie d'hier, elle n'eut rien d'extraordinaire, je ne cherchai ſeulement qu'à vous amuſer, & je ne ſaurois me ſavoir mauvais gré de vous avoir marqué mon empreſſement, ſans m'être attiré votre colère. La marquiſe répondit à ſon amant avec beaucoup de politeſſe; elle pardonna, à ſa priere, au domeſtique qu'il avoit gagné. Mademoiſelle de Fontenay ſe mêla dans la converſation, qui fut fort agréable; le comte de Ponteüil la remercia du ſoin qu'elle avoit pris de ſi bien défendre auprès de la marquiſe ſon prétendu manque de délicateſſe. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi; monſieur de Ponteüil voulut ſe retirer, mais l'aimable de Fontenay qui crut remarquer que la marquiſe ne ſeroit pas fâchée qu'il demeurât, lui dit en riant, que c'étoit elle qui le prioit à ſouper, & qu'il lui ſembloit qu'il devoit commencer à ſe familiariſer dans la maiſon. Le comte demeura avec joie; il continua de rendre ſes ſoins à la marquiſe, & quelques jours après, leurs articles ayant été ſignés chez la comteſſe de

Roſières, ils furent, avec peu de perſonnes, célébrer cette heureux hymenée à la maiſon de campagne de la marquiſe : la joie y fut beaucoup plus grande que la magnificence, & l'amour fit les honneurs de la fête, comme il faiſoit la félicité de ces jeunes époux.

FIN du Sylphe amoureux.

LES ONDINS,

CONTE MORAL.

Par Madame Robert.

LES ONDINS,

CONTE MORAL.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Naiſſance de Tramarine.

LA Lydie, qui contient une partie de l'Afrique, fut autrefois gouvernée par Ophtes, prince belliqueux. Pluſieurs guerres lui furent ſuſcitées par différens petits ſouverains, jaloux de l'étendue de ſes états. Ce monarque les combattit tous, remporta ſucceſſivement ſur eux des victoires complettes, & les rendit enfin tributaires de ſon royaume. Après avoir pacifié les troubles que ces princes excitoient

déja d'un certain âge, ſe plaiſoit beaucoup aux divertiſſemens de ſa cour ; d'ailleurs il vouloit, par cette complaiſance, faire connoître à la reine, ainſi qu'aux princes & princeſſes qui l'avoient accompagnée, la ſatisfaction qu'il avoit de les voir embellir ſa cour ; les courtiſans, à leur tour, pour marquer leur zèle & leur attachement au roi & à leur ſouveraine, s'empreſsèrent à imaginer de nouveaux divertiſſemens qui puſſent l'amuſer & lui plaire.

Pluſieurs années ſe paſsèrent ainſi dans les plaiſirs, ſans qu'ils fuſſent troublés que par l'inquiétude que le roi fit paroître de n'avoir point de ſucceſſeur. Le deſir d'en obtenir fit enfin ſuccéder les vœux & les ſacrifices aux ris & aux jeux ; le roi & la reine en firent offrir dans tous les temples, où ils aſſiſtèrent l'un & l'autre avec une piété digne d'exemple.

Des vœux que le cœur avoit formés ne pouvoient manquer de fléchir les dieux ; ils furent enfin exaucés ; la reine déclara qu'elle étoit enceinte. On ne peut exprimer la joie que cette nouvelle répandit dans tous les cœurs ; le roi ordonna des prières en actions de graces ; les peuples coururent en foule aux temples pour prier les dieux de leur accorder un prince qui les gouvernât avec autant de ſageſſe, de raiſon, de juſtice & de douceur, que celui

qui régnoit ſur eux ; qu'il fût en même-tems l'héritier de ſes vertus, de ſa clémence & de tous ſes talens, comme il devoit l'être de ſes états. Les dieux furent ſourds à leurs prières ; la reine mit au monde une princeſſe ; l'on fit néanmoins beaucoup de réjouiſſances à la naiſſance de cette princeſſe, qui fut nommée Tramarine.

Ophtes, curieux d'apprendre la deſtinée d'un enfant ſi long-tems deſiré, ordonna à ſon premier miniſtre d'aller conſulter l'oracle de Vénus. Il le chargea en même-tems de riches préſens qui devoient ſervir à orner le temple de la déeſſe. Lorſque la pythie ſe fut miſe ſur le trépied, elle parut d'abord agitée par l'eſprit divin qui la rempliſſoit ; ſes cheveux ſe hériſſèrent, tout l'antre retentit d'un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Alors ſe fit entendre une voix qui paroiſſoit ſortir du fond de ſa poitrine, qui prononça que cet enfant, en prenant une forme divine, ne reverroit ſon père qu'après ſa ruine.

Cette réponſe à laquelle il auroit fallu un ſecond oracle pour l'expliquer, affligea ſenſiblement le miniſtre, qui revint à la cour avec un viſage conſterné, n'oſant annoncer au roi la réponſe que la déeſſe avoit prononcée par la bouche de la pythie. D'abord il chercha quel-

que phraſe qui pût éclaircir la réponſe de l'oracle, & y donner un ſens plus favorable. Mais le roi jugeant, par ſon air triſte, que les prédictions n'étoient pas favorables à la princeſſe, lui ordonna ſi poſitivement de ne lui rien cacher, ſous peine de la vie, que le miniſtre ſe vit dans la néceſſité d'obéir. C'eſt avec bien de la douleur, ſeigneur, lui dit-il, que je me vois contraint d'annoncer à votre majeſté les funeſtes décrets que l'oracle a prononcés ſur la deſtinée de la princeſſe Tramarine. Je voulois épargner à votre majeſté la douleur de l'entendre; la voici:

Cet enfant, en prenant une forme divine;
Ne reverra ſon père qu'après ſa ruine.

Mais, ſeigneur, ajouta le miniſtre, votre majeſté n'ignore pas que les dieux ne s'expliquent jamais qu'avec beaucoup d'obſcurité: ſans doute, ce n'eſt que pour tromper la curioſité des foibles mortels qui veulent pénétrer trop avant dans l'avenir, dont eux ſeuls ſont les dépoſitaires. Il eſt de la prudence & de la ſageſſe de ſe ſoumettre à leurs décrets, ſans chercher à en pénétrer le ſens, qu'ils nous cachent toujours par des réponſes ambiguës, auxquelles il eſt facile de donner pluſieurs interprétations. Pardonnez, ſeigneur, à mon zèle

la hardieſſe de mes réflexions, mais j'obéis aux ordres de votre majeſté en ne lui diſſimulant aucune de mes penſées.

Il eſt vrai que ces réflexions étoient d'un homme ſage & prudent. Son ame s'y déployoit, & l'on y liſoit l'intérêt qu'il prenoit à la tranquillité & au repos de ſon maître. Mais, que ne peut l'opinion & le préjugé ? Ni le roi, ni la reine ne voulurent profiter des ſages avis de leur miniſtre. La réponſe de l'oracle fut examinée en plein conſeil; on en tira pluſieurs conſéquences ſiniſtres qui augmentèrent la douleur que le roi avoit de ne pouvoir deviner le ſens de cette prédiction; on fut long-tems à ſe déterminer ſur le parti qu'on devoit prendre; mais une ſeconde groſſeſſe de la reine décida le ſort de la princeſſe, en l'envoyant dans le royaume de Caſtora, gouverné alors par la reine Pentaphile, ſœur du roi de Lydie.

Cette princeſſe étoit une amazone qui ne devoit ſon royaume qu'à ſa valeur, elle en avoit banni tous les hommes. On prétend que la haine que cette princeſſe avoit conçue pour les hommes, venoit du ſouvenir amer d'avoir été cruellement trompée par un prince dans lequel elle avoit mis toute ſa confiance. Il eſt vrai qu'il arrive ſouvent que le choix qu'on fait d'un favori dans la jeuneſſe, n'eſt preſque jamais

éclairé par la raiſon. Ce n'eſt ni le plus zèlé, ni le plus eſtimable qui obtient la préférence, parce que l'on ne réfléchit point ſur le prix de la vertu; le clinquant ſéduit, un étourdi ſe préſente avec le brillant de la vivacité & des ſaillies; on ſe livre à lui ſans réſerve, & ſans ſe donner le tems de l'examiner; on ne diſtingue point en lui la réalité d'avec l'apparence; on eſt preſque toujours la dupe d'un dehors impoſant, & malheureuſement ces hommes ne font ſervir les dons qu'ils ont de plaire qu'au triomphe de leur indiſcrétion & de leur perfidie. Il eſt à préſumer que ce furent des raiſons à-peu-près ſemblables, qui déterminèrent la reine de Caſtora à bannir tous les hommes de ſes tats.

Comme c'étoit la meilleure princeſſe du monde, l'amour qu'elle avoit pour ſes ſujets & le déſir de les rendre parfaitement heureux, lui firent convoquer une aſſemblée générale de toute la nobleſſe, je veux dire en femmes, car pour les hommes ils en furent exclus. Ce fut dans cette aſſemblée que pluſieurs queſtions furent agitées ſur les avantages qu'on pouvoit retirer de la ſociété, en les comparant aux maux qui réſultoient tous les jours de cette même ſociété. Après bien des ſéances où chacune dit ſon avis, que je ne rapporterai point;

parce que je n'ai pas été appellé à ce conseil, que d'ailleurs je craindrois de m'attirer la censure des deux sexes, en composant un discours qui seroit sans doute trop simple pour l'importance des matières qui doivent y avoir été proposées; je me bornerai donc à dire qu'il fut enfin décidé, à la pluralité des voix, que la reine établiroit une loi expresse par laquelle il seroit défendu à tous les hommes, de quelque qualité ou condition qu'ils puissent être, de rester plus de vingt-quatre heures dans toute l'étendue de ses états, sous peine d'être sacrifiés à la déesse Pallas, protectrice de ce royaume.

On a peine à se persuader que les jeunes femmes ayent eu la liberté d'opiner dans cette assemblée, où il paroît qu'il entra beaucoup de partialité; il est presque probable que les vieilles douairières s'emparèrent seules des voix délibératives, ce qui parut aux hommes une chose criante. Car enfin, disoient-ils, ne doit-on pas craindre que, par l'observation d'une loi aussi rigoureuse, ce royaume ne se trouve dépeuplé en très-peu d'années? Cependant tout ce peuple d'Amazones s'y soumit sans marquer aucune résistance. Mais la déesse Pallas, contente du sacrifice qu'elles venoient de lui faire, voulut les récompenser en leur donnant une

marque éclatante de ſa puiſſante protection ; &, pour perpétuer ce peuple d'héroïnes en leur procurant les moyens de ſe multiplier, la déeſſe fit paroître tout-à-coup au milieu du royaume une fontaine, que quelques ſavans mythologiſtes prirent d'abord pour celle où ſe plongea le beau Narciſſe, lorſqu'il devint amoureux de ſa propre figure. Cette fontaine fut pendant un tems la matière de bien des réflexions, & devint la ſource de pluſieurs diſputes : chacun voulut en découvrir l'origine, quoiqu'ils en ignoraſſent entièrement la propriété. Cette découverte ne fut due qu'au haſard : voici ce qui la produiſit.

Pluſieurs jeunes perſonnes attachées au ſervice de la reine, tombèrent dans une maladie de langueur : tout l'art de la médecine fut épuiſé à leur procurer des ſoulagemens ; mais cette maladie, à laquelle on ne connoiſſoit rien, ſembloit empirer tous les jours ; ce qui détermina les médecins, inſpirés ſans doute par la déeſſe, d'ordonner les eaux à la nouvelle fontaine, eſpérant que la diſſipation d'un aſſez long voyage pourroit contribuer au rétabliſſement de leur ſanté. Ce voyage réuſſit parfaitement au gré de leurs déſirs ; les jeunes perſonnes, de retour à la cour, reprirent leur embonpoint & leur gaieté naturelle, & même

quelque choſe de plus, ce qui mit d'abord la fontaine en grande réputation. Toutes les Amazones, celles du premier ordre comme les autres, firent tous les jours de nouvelles parties de s'y aller baigner pour ſe rendre le teint plus frais; mais qu'on juge de la ſurpriſe de la reine, lorſqu'au bout des neuf mois chacune de ces jeunes perſonnes mit au monde une fille. Un événement ſi ſingulier fit connoître la vertu des eaux de cette fontaine, & un pareil prodige augmenta le reſpect & l'admiration des grands & des peuples pour la déeſſe.

La reine, pour marquer ſa reconnoiſſance à la déeſſe Pallas de la nouvelle faveur qu'elle venoit de lui accorder, ordonna qu'il fût bâti un temple vis-à-vis de la fontaine miraculeuſe. Quelques critiques trouveront peut-être ridicule que des femmes entreprennent de bâtir un temple : je réponds à cela qu'une femme qui reçoit une éducation pareille à celle que l'on donne aux hommes, peut tout entreprendre. N'eſt-ce pas des hirondelles que nous tenons l'art de bâtir ? Quoi qu'il en ſoit, ce temple fut achevé en peu de tems; il fut ſoutenu par vingt-quatre colonnes de marbre blanc; au milieu s'élève un piedeſtal de douze coudées de haut ſur huit de face, repréſentant les attributs de la déeſſe, dont la ſtatue d'or &

enrichie des plus beaux diamans eſt poſée au milieu ; autour du temple eſt un cloître qui diſtribue pluſieurs appartemens deſtinés à loger les filles conſacrées au culte de la déeſſe Pallas. La reine nomma d'abord cinquante jeunes perſonnes qui furent choiſies dans les plus nobles familles, leſquelles devoient, pendant dix années, n'être occupées qu'à chanter les louanges de la déeſſe. Au bout de ce tems il leur étoit permis de ſortir pour paſſer dans les troupes : tous les enfans qui devoient naître de ces prêtreſſes étoient élevés dans le temple, leur naiſſance leur donnant à tous, les droits & les privilèges de leurs mères.

Penthaphile, dont les vaſtes vues s'étendoient juſqu'aux tems les plus reculés, ſe crut obligée, par ce nouvel établiſſement, de faire encore une loi qui tendît à augmenter la population, en ordonnant à tous ſes ſujets de viſiter au moins une fois l'année le temple de la déeſſe Pallas, & d'y prendre les bains ſalutaires, afin de contribuer, autant qu'il ſeroit en leur pouvoir, à multiplier le nombre des Amazones, qui doit toujours être la richeſſe d'un état, par l'émulation que chacune ſe donne pour ſe procurer le néceſſaire & même les aiſances de la vie, & pour contenir les peuples dans leur devoir. On ajouta que toutes celles qui con-

treviendroient à cette loi, ſoit en négligeant le culte qu'on devoit rendre à la déeſſe, ſoit en recherchant la compagnie d'un ſexe banni depuis long-tems par les loix, ſeroient condamnées à être renfermées pour le reſte de leurs jours dans la tour des regrets, ſans égard à la jeuneſſe, ni à la naiſſance, ni aux dignités.

Ce fut plus de vingt ans après ce grand événement que les ambaſſadeurs du roi de Lydie arrivèrent à la cour de la reine Pentaphile, où ils furent reçus avec une magnificence digne de cette princeſſe. Comme, ſuivant les loix du royaume, ils ne pouvoient ſéjourner dans ſes états, l'audience leur fut accordée ſur le champ. La reine, après avoir accordé leur demande, les renvoya avec de riches préſens, en les chargeant de lettres pleines de tendreſſe, pour le roi ſon frère & pour la reine Cliceria.

Pentaphile, charmée de la propoſition que le roi de Lydie lui faiſoit faire de permettre que la princeſſe Tramarine fût élevée à ſa cour, nomma les premières dames du palais pour aller au-devant de la jeune princeſſe, la prendre ſur la frontière, afin de la ramener avec les femmes de ſa ſuite. Un nombreux cortège d'Amazones fut commandé pour les accompagner. On prépara, pendant leur voyage, l'appartement que devoit occuper la jeune princeſſe, qui fut à

côté de celui de la reine ; ſa majeſté voulant elle-même veiller ſur la conduite des perſonnes qui ſeroient chargées de l'éducation de la princeſſe.

Quelques critiques diront peut-être qu'on ne devoit pas craindre la ſéduction dans une cour, & même dans un royaume où nul homme n'oſoit paroître, & que l'on pouvoit comparer à une république d'abeilles dont les bourdons ſont chaſſés à coups de flèches. Cependant, quoique la reine eût délivré ſes peuples de la dépendance des hommes, en leur faiſant enviſager la domination qu'ils s'étoient appropriée comme un joug tyrannique, & malgré le deſpotiſme qu'elle avoit établi, elle fit néanmoins de mûres réflexions ſur les abus qui pouvoient s'introduire ſoit par des déguiſemens ou d'autres intrigues des femmes de ſa cour. Elle n'ignoroit pas que leur ſociété devient quelquefois auſſi dangereuſe que celle des hommes, ſur-tout lorſque l'ambition, l'intérêt ou la jalouſie s'emparent de leur eſprit. Ces différentes paſſions agiſſent avec tant d'empire ſur le cœur qui en eſt flétri, qu'elles font ſouvent négliger les devoirs les plus eſſentiels. Il eſt vrai qu'où il y a des hommes, ces paſſions ſe font ſentir avec beaucoup plus de force ; eux-mêmes les fomentent & les animent : mais

l'habitude que les hommes ſe forment d'une profonde diſſimulation, fait qu'ils ſavent infiniment mieux cacher leurs défauts, ſur-tout lorſqu'il s'agit de tromper un ſexe trop foible & trop crédule : d'ailleurs, il s'étoit auſſi introduit de nouvelles ſectes dans ſes états qui augmentoient ſes craintes ; elle ne pouvoit donc prendre trop de précautions pour en garantir la jeune princeſſe.

Lorſque Tramarine fut arrivée à la cour de Pentaphile, ſa majeſté ſe chargea elle-même de l'inſtruire de la religion & des loix de l'état, lui deſtinant le trône qu'elle occupoit, & formant dès-lors le projet de lui réſigner ſa couronne dès qu'elle ſeroit en âge de régner ; ce qui néanmoins ne pouvoit arriver qu'après que la jeune princeſſe auroit donné des preuves de ſa fécondité, en prenant les bains ſalutaires à la fontaine de Pallas.

Tramarine avoit à peine atteint ſa douzième année, qu'elle parut un prodige de beauté & d'eſprit ; toutes les graces & les talens étoient réunis dans ſa perſonne, il ſembloit que la prudence eût chez elle devancé l'âge, rien n'échappoit à ſa pénétration. Mais ſon eſprit & ſes lumières ne ſervirent qu'à lui faire connoître qu'elle n'étoit pas faite pour paſſer ſa vie avec tout ce qui l'entouroit ; &, ſans avoir d'objet

déterminé, elle éprouvoit déja cette mélancolie qu'on pourroit mettre au rang des plaiſirs, quoique ſouvent elle ne ſerve qu'à en deſirer de plus vifs. Déja Tramarine ſoupiroit, déja elle ſe plaiſoit dans la ſolitude, pour avoir le tems de débrouiller ſes idées. Ses réflexions, dictées par l'ennui, lui donnèrent un air de mélancolie, qui inquiéta beaucoup la reine & toute la cour; Céliane ſur-tout, jeune princeſſe parente de Tramarine, & qui l'avoit accompagnée, en fut fort alarmée.

Cependant l'amour, qui eſt une des paſſions dont les reſſorts ſont les plus étendus, & qui cauſe le plus de troubles, devoit être banni pour toujours d'un royaume habité par un même ſexe. On n'y voyoit plus de ces agréables du jour, qui ſont l'amuſement d'une cour par leur continuel perſifflage, occupation bien digne de la frivolité de leur eſprit; ces galans petits-maîtres, avec leurs tons emmiellés, dont les différentes inflexions de la voix paroiſſent d'accord avec leurs geſtes, & qui chargés de mille brinborions, ſouvent parés de mouches, de rouge & de bouquets, peuvent faire aſſaut de charmes avec les femmes les plus coquettes: tous ces adonis étoient proſcrits des états de Pentaphile. Quel dommage! Je doute néanmoins, qu'on y perdît beaucoup. Mais laiſſons

les réflexions pour passer à des choses plus intéressantes.

CHAPITRE II.

Voyage de la Princesse Tramarine à la Fontaine de Pallas.

DÈS que Tramarine fut entrée dans sa quinzième année, on lui fit sa maison. Céliane fut nommée pour être sa première dame d'honneur; c'étoit une personne d'un esprit vif & brillant, &, comme je l'ai dit, parente de la princesse du côté de la reine Cliceria. Tramarine l'aimoit beaucoup; elle lui avoit accordé toute sa confiance: il est vrai que personne n'en étoit plus digne, par son mérite, son zèle & son attachement.

La reine jugeant alors la princesse assez formée pour soutenir la neuvaine prescrite par les loix, fit assembler son conseil pour ordonner les bains que Tramarine ne pouvoit se dispenser de prendre à la fontaine miraculeuse; elle voulut que ce voyage se fît avec toute la pompe & la magnificence convenables à une princesse destinée à remplir le trône de Castora. Quatre mille Amazones furent com-

mandées pour eſcorter la jeune princeſſe, & les dames les plus qualifiées briguèrent à l'envi l'honneur de l'accompagner : chacune s'empreſſa à lui faire la cour, n'ignorant pas qu'elle devoit régner immédiatement après avoir donné des preuves de ſa fécondité ; faveurs qu'elles ne doutoient pas que la déeſſe ne lui accordât.

Lorſque la princeſſe fut arrivée au temple, les prêtreſſes & ſes jeunes filles, conſacrées au culte de la déeſſe, vinrent au-devant d'elle, &, après l'avoir reçue des mains de ſes dames d'honneur, elles l'introduiſirent dans l'enceinte du temple aux ſons de mille inſtrumens. Tramarine préſenta alors à la déeſſe Pallas des offrandes dignes du rang qui l'attendoit ; elle fit enſuite ſes prières ſuivant le rit accoutumé, auxquelles les filles de Pallas ſe joignirent par des chœurs délicieux. Lorſque toutes les cérémonies qui s'obſervent à la réception des princeſſes furent achevées, on la conduiſit à la fontaine pour y prendre les bains ſalutaires, ce qui fut continué pendant les neuf jours, ſans qu'il fût permis à la princeſſe de parler à aucune des femmes de ſa ſuite, leſquelles s'étoient retirées aux environs du temple ſous des tentes qu'elles y avoient fait dreſſer : les prêtreſſes ſervirent elles-mêmes la princeſſe, & ne la quittèrent ni le jour ni la nuit.

Pendant la neuvaine de la princeſſe, on fit défenſes à toutes perſonnes d'approcher de la fontaine, afin d'éviter qu'elle ne fût confondue avec le vulgaire. Ce fut auſſi dans la vue de conſtater les faveurs que la déeſſe répandroit ſur elle; ce qui fait que toutes les Amazones qui vinrent ſe préſenter, dans l'eſpérance de participer aux bienfaits de la déeſſe, furent obligées d'attendre le départ de Tramarine, & même aucune de ſes femmes ne put profiter de l'avantage du voyage.

La neuvaine finie, la grande-prêtreſſe remit la princeſſe entre les mains de Céliane, qui fut la première à lui marquer le plaiſir qu'elle reſſentoit d'avance ſur ſon avénement au trône. Ses autres femmes l'entourèrent, & ſe placèrent dans ſon char pour retourner à la cour, où elles arrivèrent à l'entrée de la nuit. La princeſſe fut reçue dans la ville aux acclamations de tout ce peuple d'Amazones; les gardes de la reine étoient ſous les armes, & le palais ſi bien illuminé qu'on l'auroit pris pour un globe de feu. La reine reçut Tramarine avec une joie & une magnificence qui ne ſe peut décrire; des fêtes de toute eſpèce furent inventées pour amuſer la princeſſe; mais lorſqu'on ne put plus douter des faveurs qu'elle avoit reçues de la déeſſe, la joie redoubla; on fit des

odes,

odes, des épîtres, des élégies & des chanſons, qui toutes étoient adreſſées à la princeſſe, afin de lui prédire les dons dont les dieux devoient combler celle qui naîtroit des faveurs de Pallas.

Cependant on remarquoit, dans toutes les actions de Tramarine, une langueur & un fonds de triſteſſe qu'elle ne pouvoit vaincre, malgré les fêtes toujours variées qu'on ne ceſſoit de lui donner; mais on attribua cette mélancolie à ſon état. Lorſqu'elle fut entrée dans le neuvième mois, la reine envoya inviter pluſieurs magiciennes, qui étoient ſes amies particulières, pour être préſentes à la délivrance de la princeſſe.

Le royaume de Caſtora eſt rempli de fées & de magiciennes, à cauſe des antres & des montagnes qui l'environnent; d'ailleurs, le terrein y produit en abondance toutes les plantes qui leur ſont néceſſaires pour la compoſition de leurs maléfices: on prétend même que c'eſt de ces climats que Médée retiroit celles qui lui étoient les plus propres pour ſes enchantemens.

Bagatelle, Pétulante, Minutie & Légère, que la reine n'avoit point invitées, redoutant leurs ſciences & plus encore leurs méchancetés, arrivèrent néanmoins des premières. Elles

étoient chacune dans un cabriolet des plus brillans, traîné par des hirondelles; la Folie, habillée en coureur, les devançoit. La reine qui craignoit quelque maléfice de leur part, s'avança au-devant d'elles, pour leur faire des excuſes de ce qu'on ne les avoit point invitées des premières. Sa majeſté en rejetta la faute ſur la chancelière. Les autres étant arrivées, on les fit entrer dans l'appartement de la princeſſe: Légère, Pétulante, Minutie & Bagatelle, commencèrent par s'emparer des quatre colonnes du lit, quoique cet honneur ne fût dû qu'à la fée Bonine & aux premières dames de la cour. Mais ce n'étoit pas le moment de diſcuter leurs droits : Lucine s'étant approchée de la jeune princeſſe, n'eut pas plutôt reçu l'enfant, que Pétulante & Légère s'écrièrent toutes deux à la fois, que Tramarine avoit enfreint les loix de l'état. Camagnole & Bonine, qui ne pouvoient le croire, prirent chacune leurs grandes lunettes pour le viſiter; mais ne pouvant diſſimuler le ſexe de l'enfant, la fée Camagnole aſſura la reine qu'elle ſe chargeroit de l'éducation de ce prince, & qu'elle n'en fût point inquiéte. Heureuſement que Bonine, quoique fâchée d'avoir été prévenue par Camagnole, commença par douer ce prince de ſageſſe, de ſcience, de valeur & de prudence: les autres magiciennes

le douèrent, à leur tour, ſuivant leur génie; mais elles ne purent détruire les bonnes qualités dont Bonine l'avoit doué. Cette fée étoit la meilleure & la plus prudente de toutes les magiciennes, jamais elle n'employoit ſon art que pour faire des heureux.

Bonine remarqua la douleur de la reine, qui paroiſſoit déſeſpérée qu'un pareil accident fut arrivé à Tramarine, le regardant comme le plus ſanglant affront qu'on pût faire contre ſon autorité. S. M. ne pouvant imaginer que la jeune princeſſe eût pu ſeule former un tel attentat, elle fit paſſer Bonine dans ſon cabinet pour tâcher d'en découvrir les auteurs. La fée fut d'avis qu'on prévînt d'abord les magiciennes, ſeules témoins de ce malheur, afin de les engager à garder un ſecret qu'il ſeroit enſuite très-facile de cacher à toute la cour, en déclarant ſimplement que la princeſſe n'étoit délivrée que d'une môle; mais Pétulante, ennemie de Bonine, n'avoit averti Bagatelle, Minutie & Légère, qui lui étoient dévouées en tout, que dans le deſſein de la barrer dans toutes ſes déciſions. Elles déclarèrent donc qu'elles s'oppoſoient formellement à toutes les idées de Bonine; que Pentaphile ayant elle-même établi de nouvelles loix, c'étoit attaquer les fondemens de l'état en tolérant de pareils abus, qu'il

falloit un exemple frappant, & qu'il étoit fâcheux qu'il tombât ſur la princeſſe, qui, quoique mieux inſtruite que les autres, avoit peut-être un peu trop compté ſur l'impunité de ſon crime, par la grandeur de ſa naiſſance, ce qui la rendoit encore plus coupable. Les ſentimens des autres furent partagés; mais la pluralité opina pour l'exil.

Cependant Bonine, qui étoit une des plus ſavantes & celle en qui la reine avoit le plus de confiance, employa ſon éloquence pour combattre les raiſons des magiciennes, & conclut enfin à remettre le jugement de Tramarine juſqu'à ſon parfait rétabliſſement, puiſque l'on ne pouvoit, ſans une injuſtice criante, la condamner ſans l'entendre. La reine goûta ſes raiſons, & accorda deux mois de délai.

Bonine paſſa enſuite dans l'appartement de Tramarine, qu'elle trouva dans un aſſoupiſſement léthargique, & Lucine occupée à préparer des remèdes pour le ſoulagement de la princeſſe. La fée entretint Céliane, & l'inſtruiſit du malheur qui venoit d'arriver à Tramarine, la nouvelle ne s'en étoit point encore répandue à la cour. Céliane, ſurpriſe & déſeſpérée, ne pouvoit comprendre par quelle fatalité les bains avoient produit ſur elle un effet ſi contraire aux vœux de toute la nation. Son premier

mouvement fut de croire que la déeſſe, par ce changement, vouloit abattre l'orgueil de quelques femmes qui s'étoient emparées du gouvernement, pour le faire repaſſer entre les mains du prince qui venoit de naître. Elle communiqua ſes idées à Bonine qui les trouva très-ſenſées, elle ſe promit même de les faire valoir, lorſqu'il s'agiroit de plaider la cauſe de la princeſſe; mais elle n'oſoit lui en parler tout le tems qu'elle fut en danger, ce qui dura plus de ſix ſemaines.

Pendant que Bonine ne s'occupoit qu'à adoucir les eſprits en faveur de Tramarine, les mauvaiſes magiciennes s'étoient fait un plaiſir malin de publier ſon aventure. La reine accablée de douleur, ſe trouva néanmoins fort embarraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre; elle fit aſſembler un conſeil extraordinaire, mais elle ne put empêcher les magiciennes d'y préſider. Bonine y ſoutint toujours avec feu les intérêts de Tramarine, & il fut enfin décidé de faire arrêter toutes les perſonnes qui avoient accompagné la princeſſe au temple, ſans diſtinction de rang & de qualité. Quatre conſeillères d'état furent nommées pour cet examen: cet ordre inquiéta la cour & la ville, & chacun en raiſonna ſuivant la portée de ſon génie.

Cependant le rapport des arbitres fut à la décharge de la princeſſe, tout ſe trouva conforme aux loix de l'état. On fut enſuite faire la viſite du temple & des prêtreſſes qui le deſſervoient, pour tâcher de découvrir s'il ne s'étoit point introduit quelque abus; & pour que perſonne ne pût échapper à cet examen, des Amazones furent commandées pour entourer toutes les avenues du temple, avec un ordre précis qu'au cas de contravention, le coupable ſeroit ſur-le-champ ſacrifié à la déeſſe.

Pendant ces recherches, Tramarine reprenant peu à peu ſes forces, ſe plaignoit ſouvent à Bonine & à ſa chère Céliane de l'indifférence de la reine qui ne l'avoit point viſitée. Comme tout le monde fuit ceux dont la diſgrace eſt preſque aſſurée, dans la crainte d'être entraîné dans leur chûte; c'eſt ce qui fit que toute la cour avoit également abandonné Tramarine. Hélas! je ne m'apperçois que trop qu'on me fuit, diſoit cette malheureuſe princeſſe. Cependant j'ignore ce qui peut occaſionner ce refroidiſſement; je crois du moins qu'on n'eſt pas aſſez injuſte pour m'imputer quelque choſe qui puiſſe être contraire à ma gloire. Pourquoi me refuſer juſqu'à la foible ſatisfaction d'embraſſer

ma fille? Cette jeune princeſſe doit-elle auſſi partager ma diſgrace? Céliane gémiſſoit intérieurement de l'erreur où étoit Tramarine, mais elle n'oſoit encore lui déclarer ce qui occaſionnoit les troubles dont la cour étoit agitée; elle étoit donc contrainte de renfermer ſa douleur, afin de tâcher d'adoucir l'amertume de ſon cœur ſans néanmoins lui donner trop d'eſpérance.

Les deux mois expirés, la magicienne Bonine vint trouver Tramarine, pour l'inſtruire du ſort qui lui étoit deſtiné, à moins que les raiſons qu'elle pourroit alléguer pour ſa défenſe ne fuſſent aſſez fortes pour entraîner les ſuffrages en ſa faveur. C'eſt avec bien de la douleur, dit Bonine, que je me vois forcée de vous annoncer le plus grand des malheurs : mais, ma chère Tramarine, ce ſeroit vous perdre entièrement ſi l'on vous les cachoit plus longtems. En vain demandez-vous tous les jours à voir l'enfant à qui vous avez donné le jour; cet enfant n'eſt plus en mon pouvoir, la fée Camagnole s'en eſt emparée. Vous n'avez néanmoins rien à craindre pour ſes jours, cette magicienne employera vainement la force de ſon art, je l'ai prévenue en empêchant qu'elle ne puiſſe lui nuire. Mais, ma chère, il eût été beaucoup plus heureux pour votre repos &c

celui de l'état, que cet enfant fût mort avant d'avoir vu la lumière. Comment avec l'eſprit & la raiſon qui s'eſt toujours fait remarquer en vous, comment, dis-je, après avoir enfreint les loix de cet empire, avez-vous eu encore la témérité de vous expoſer à toutes leurs rigueurs ? Vous, ma chère, qui deviez être l'exemple de tout ce royaume, faut-il que vous en deveniez le ſcandale par votre imprudence ? Un peu plus de confiance en moi vous eût peut-être ſauvée : vous n'ignorez pas le pouvoir que j'ai ſur l'eſprit de la reine, je l'aurois empêchée de convoquer l'aſſemblée des magiciennes; reſtée ſeule auprès de vous avec Lucine, il nous eût été facile de déguiſer le ſexe de votre enfant. Que me voulez-vous dire, reprit Tramarine, en interrompant la magicienne avec des yeux pleins de courroux ? A quoi tendent vos diſcours injurieux ? Avez-vous oublié qui je ſuis, & ce que l'on doit à mon rang ? Moi, enfreindre les loix ! Quelle raiſon a-t-on de m'en accuſer ? Princeſſe, reprit la fée d'un ton ſévère, eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe ? Vous ignorez ſans doute juſqu'où s'étend mon pouvoir; mais, pour vous punir de votre témérité, je me retire & vous abandonne; d'autres que moi vous inſtruiront de votre ſort.

Il fut heureux pour Tramarine que Céliane ſe trouvât préſente à cette converſation. Quoi, madame, dit-elle à Bonine! Vous qui êtes la bonté même, auriez-vous la cruauté d'abandonner la princeſſe? Loin de vous fâcher de ſa vivacité, vous devez plutôt en tirer des conſéquences favorables à ſon innocence : convenez du moins qu'il eſt bien humiliant pour une jeune princeſſe, dont la conduite a toujours été éclairée ſous les yeux de toute la cour, de ſe voir accuſée injuſtement.

Tramarine fâchée d'avoir irrité la fée contre elle, & jugeant, par le diſcours de Céliane, que l'affaire dont on l'accuſoit étoit des plus graves, qu'elle auroit peut-être plus que jamais beſoin du ſecours de la fée, lui fit quelques excuſes ſur ſa vivacité, en la priant de lui expliquer le crime dont on oſoit la noircir; & Bonine jugeant, à l'ignorance de la princeſſe, qu'elle n'étoit point coupable, ſe radoucit en ſa faveur & lui promit ſon ſecours, après lui avoir raconté ce qui s'étoit paſſé, & la réſolution où l'on étoit de la bannir de la cour.

La princeſſe dont le cœur étoit pur, aſſura Bonine qu'elle n'avoit rien à ſe reprocher. Sans doute, dit-elle, que la déeſſe veut éprouver ma conſtance : je n'en ſaurois douter par les ſonges dont j'ai été agitée dans ſon temple;

il eſt encore vrai que la figure dont je me ſuis formé l'image, a toujours été depuis préſente à mon eſprit. En vérité ma chère Tramarine, reprit la fée, vous me ſurprenez infiniment. Il faut aſſurément que vous ayez l'imagination bien vive : n'aurez-vous point d'autres raiſons à alléguer pour votre défenſe? Non, dit Tramarine ſuffoquée par ſa douleur, je n'ai rien autre choſe à y ajouter : ce n'eſt point l'exil qui me fait de la peine, puiſqu'il me délivre d'une cour injuſte, mais la honte des indignes ſoupçons qu'on a répandus dans tous les eſprits. Je ne compte plus que ſur vous, ma chère Bonine, & ſur l'attachement de Céliane ; votre amitié me tiendra lieu de toutes les grandeurs que je perds. Céliane ne put répondre que par des larmes. Qu'eut-elle dit qui pût adoucir les peines de Tramarine ? Il n'y a que le tems qui puiſſe effacer le ſouvenir des grandes douleurs ; les conſeils & toutes les conſolations s'affoibliſſent contre les coups du ſort, lorſqu'ils viennent d'être portés. La Nature a ſes droits qu'elle ne veut pas perdre, juſqu'à ce que le chagrin en ait épuiſé les forces : alors, par une ſage diſpenſation, la raiſon reprend le deſſus pour ranimer en nous les facultés de notre ame.

CHAPITRE III.

Jugement de Tramarine.

LE lendemain Tramarine fut conduite dans la ſalle du conſeil, pour y être interrogée. La fée Bonine, qui ne la quitta plus, parla d'abord en ſon nom, & dit à l'aſſemblée des magiciennes, que la princeſſe n'avoit point d'autre défenſe à alléguer, pour ſa juſtification, que la force de l'imagination; qu'elle proteſte n'avoir jamais vu aucun des mortels proſcrits par la loi depuis ſon entrée dans le royaume, ſi ce n'eſt en ſonge pendant ſa neuvaine à la fontaine de la déeſſe Pallas. Une pareille déclaration ſurprit infiniment la reine & ſon conſeil; ce qui fit qu'on remit la déciſion de l'affaire juſqu'au retour des conſeillères chargées de la viſite du temple.

Cependant Tramarine étoit dans une perplexité inſupportable, la mort lui paroiſſoit mille fois plus douce que de vivre accuſée d'un crime dont elle ne pouvoit prouver ſon innocence. Pour remédier en quelque ſorte à des maux ſi cruels, Céliane lui conſeilla d'écrire au roi ſon père, pour l'inſtruire de l'af-

front qu'elle étoit ſur le point d'eſſuyer, par un exil qui ne pouvoit être qu'injurieux pour ſa gloire. Tramarine, en ſuivant le conſeil de Céliane, écrivit au roi de Lydie ; mais comme toutes ſes femmes étoient entièrement dévouées à la chancelière, ſes lettres furent interceptées, & cette ennemie de la princeſſe eut encore l'adreſſe d'y répandre un venin dont elle ſeule étoit capable.

Lorſque les conſeillères furent de retour du temple, la reine aſſembla un grand conſeil, afin de pouvoir y examiner l'affaire de la princeſſe. Toutes les grandes de l'état qui avoient été députées pour faire l'examen des prêtreſſes, après avoir fait leur rapport en faveur de Tramarine, déclarèrent qu'elles n'avoient rien trouvé qui ne fût exactement conforme aux loix : on expoſa enſuite les défenſes de la princeſſe.

Il s'étoit formé des brigues dans le conſeil, Tramarine y avoit peu d'amis, la vivacité de ſon eſprit la faiſoit redouter. La reine affoiblie par l'âge, ſe mêloit peu du gouvernement ; & celles qui tenoient les premiers emplois de l'état, craignoient avec raiſon le génie ſolide & pénétrant de la princeſſe. Enfin, l'envie la plus cruelle des Euménides s'empara de tous les cœurs, pour pourſuivre Tramarine juſques dans ſon exil.

Cependant pluſieurs amazones oſèrent encore opiner en ſa faveur ; elles inſiſtèrent même beaucoup pour qu'on fît une nouvelle loi qui admît la force de l'imagination. Il eſt aiſé de penſer que ce furent les jeunes qui ouvrirent cet avis que la reine goûta, penchant naturellement pour la clémence. Cette princeſſe eût été charmée qu'on lui eût fourni les moyens de ſauver Tramarine : mais la vieille chancelière & toutes les vieilles doyennes de la cour, qui avoient le plus de part au gouvernement, s'élevèrent toutes d'une commune voix contre une pareille loi, qui étoit, à ce qu'elles prétendoient, capable de renverſer l'ordre de l'état. D'ailleurs c'étoit vouloir anéantir abſolument les vertus de la fontaine de la déeſſe de Pallas, & mettre la jeuneſſe dans le cas de négliger le culte que l'on devoit à cette déeſſe, dont on recevoit chaque jour de nouvelles faveurs ; qu'on devoit éviter avec ſoin tout ce qui pouvoit irriter la déeſſe contre ce royaume, dont elle s'étoit déclarée ſi ouvertement la protectrice, dans la crainte qu'elle ne s'en vengeât par des calamités qui ruineroient entièrement l'état, en ôtant aux Amazones la force de le défendre contre ſes ennemis.

Je ne rapporte qu'un abrégé du diſcours de la chancelière, qui fut trouvé digne de l'élo-

quence de Démoſthène ou de Cicéron : elle ramena enfin toutes les voix à ſon ſentiment. Comme les moyens que la princeſſe avoit employés pour ſa défenſe avoient tranſpiré, les Amazones qui aimoient beaucoup Tramarine, étoient prêtes à ſe ſoulever. Déjà elles s'aſſembloient dans les places ; elles vinrent même en tumulte juſqu'au palais pour demander la princeſſe, & en même tems qu'on établît la force de l'imagination. Mais la chancelière, toujours plus ferme dans ſes réſolutions, fut d'avis de ne point céder à des peuples mutinés ; elle conſeilla à la reine de leur faire ſentir tout le poids de ſon indignation, en puniſſant ſévèrement celles qui avoient contribué, par leurs diſcours ſéditieux, à répandre le trouble dans la ville. Les magiciennes, dévouées à la chancelière, furent de ſon avis ; & la reine entraînée, pour ainſi dire, par le torrent, ſe crut obligée de donner un arrêt, par lequel elle déclaroit que ſa volonté ſuprême étoit que les loix euſſent leur entier accompliſſement, & que toutes ſes ſujettes ſeroient tenues, ſous les peines ci-devant énoncées, de viſiter du moins une fois l'année le temple de la déeſſe Pallas, d'y prendre les bains ſalutaires à la population, défendant en outre à telle perſonne quelconque d'employer en aucune façon la force de l'imagina-

tion ; condamne en conſéquence la princeſſe Tramarine à être reléguée dans la tour des regrets ; ſera néanmoins, par adouciſſement, ſon exil limité à vingt ans.

Un jugement auſſi rigoureux, prononcé contre une princeſſe du ſang de Pentaphile, fit trembler ce peuple d'amazones, mais ne put les empêcher de murmurer contre une ſévérité auſſi rigoureuſe. Cette tour des regrets étoit connue pour un lieu épouvantable, rempli de monſtres affreux qui en défendoient l'entrée ; ainſi, malgré le pouvoir que la fée Bonine avoit ſur l'eſprit de la reine, la chancelière fit agir tant de brigues, qu'elle l'emporta ſur elle dans cette occaſion, &, ſous le vain prétexte du bien de l'état, elle eut le ſecret d'éloigner de la cour une jeune princeſſe que ſon rang appelloit au trône, dans la crainte que ſi elle y fût montée, elle ne lui eût donné aucune part au gouvernement ; &, pour empêcher la ſédition, elle fit raſſembler les vieilles troupes, & les répandit dans tous les quartiers de la ville afin de maintenir les peuples. Bonine ſe chargea d'annoncer cette triſte nouvelle à la princeſſe, qui la reçut avec beaucoup de conſtance, & marqua, dans cette occaſion, que la grandeur de ſon ame étoit au-deſſus de l'adverſité ; ſon

cœur, ſemblable à un rocher où les flots viennent ſe briſer pendant la tempête, n'en fut point abattu; elle entendit tranquillement l'arrêt foudroyant que ſes ennemies venoient de prononcer contre elle.

CHAPITRE IV.

Départ de Tramarine pour la Tour des Regrets.

De toutes les femmes qui étoient au ſervice de Tramarine, la ſeule Céliane reſta fidelle : ce qui fit voir à cette princeſſe que les démonſtrations d'attachement & de dévouement qu'on avoit toujours montrées pour ſon ſervice, ne pouvoient tenir contre ſes diſgraces ; & elle éprouva, dans cette rencontre, ce que peut l'ingratitude des perſonnes que le ſeul intérêt attache auprès des grands. Toujours prêtes à ſuivre les heureux, elles vous oublient dès que la fortune vous devient contraire ; c'eſt pourquoi on ne doit porter le flambeau de la vérité au fond de la caverne, pour apprendre à diſcerner les motifs ſubtils qui ſe cachent & ſe derobent ſous ceux de la candeur, & ſouf-

fler,

fier, pour ainſi dire, ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente, afin d'en écarter le monſtre affreux qui maſque ſouvent les mortels.

Tramarine envoya Céliane vers la reine, pour lui demander une audience particulière; mais elle eut encore la cruauté de la lui refuſer. Tramarine, ſe voyant privée de l'eſpérance qu'elle avoit conçue de fléchir la reine, engagea de nouveau Céliane d'y retourner, pour la ſupplier de ne lui point imputer une faute dont elle ne pouvoit s'avouer coupable; de ſe reſſouvenir qu'elle n'avoit jamais manqué à la ſoumiſſion qu'elle devoit aux ordres de ſa majeſté; qu'elle ſe flattè qu'elle lui permettra au moins, pour adoucir ſon exil, d'emmener l'enfant dont la naiſſance venoit de cauſer ſon malheur; que ne pouvant être élevé à la cour de ſa majeſté, ſa deſtinée devoit lui être indifférente; que ce ſeroit pour elle la plus grande conſolation qu'elle pût recevoir, de pouvoir inſpirer à ſon fils le reſpect & la vénération qu'elle n'avoit jamais ceſſé d'avoir pour les vertus & les éminentes qualités qui brilloient dans ſa majeſté; qu'elle oſoit eſpérer de ſa clémence qu'elle voudroit bien lui accorder cette dernière grace, comme une faveur dont elle ſeroit toute ſa vie la plus reconnoiſſante. La reine répondit à Céliane que Tramarine ne

devoit pas ignorer que le prince ſon fils étoit au pouvoir de la magicienne Camagnole, & qu'il étoit impoſſible de l'en retirer qu'il n'eût rempli ſa deſtinée; qu'elle pouvoit néanmoins aſſurer la princeſſe que ce n'étoit qu'avec regret qu'elle s'étoit vue contrainte de céder à la force de la loi, & qu'elle lui ordonnoit de ſe diſpoſer à partir le lendemain au lever de l'aurore.

Tramarine fut ſenſiblement touchée d'eſſuyer tant de rigueurs de la part de la reine, à qui elle étoit véritablement attachée, non-ſeulement par les liens du ſang, mais encore par ceux de la plus tendre amitié. Mais que ne peut la ſéduction ! ne diroit-on pas qu'elle couvre d'un voile épais les plus brillantes lumières de la raiſon, & que, fermant les yeux ſur ce qui pourroit l'éclairer, tous ſes mouvemens ſont en rond comme ceux d'un cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un preſſoir; elle roule dans un cercle étroit, lorſqu'elle croit ranger le monde entier ſous ſes loix ?

La fée Bonine vint, ſuivant la parole qu'elle avoit donnée à la princeſſe, la prendre le lendemain pour la conduire dans ſon exil. Son char étoit attelé de huit tourterelles : Tramarine & Céliane y montèrent avec la fée, &

ces oiſeaux fendirent auſſi-tôt les airs avec une telle rapidité, que la Chancelière, qui étoit ſur un balcon avec pluſieurs amazones de ſon parti, qui ſe faiſoient un plaiſir malin de les voir partir, les perdirent de vue dans l'inſtant. Nous les laiſſerons ſe réjouir de leur triomphe pour ſuivre Tramarine.

Aux approches de la tour, la fée, qui vouloit dérober l'horreur de ſa vue aux princeſſes, fit élever ſon char au-deſſus des nues, qui vint enſuite ſe rabattre dans une très-grande cour, où parurent douze demoiſelles vêtues de vert, qui, après avoir aidé aux princeſſes à en deſcendre, les conduiſirent dans un ſallon ſuperbe, dans lequel étoit un riche dais, deſtiné pour la princeſſe Tramarine. Alors ſe fit entendre une muſique, dont les accords étoient délicieux. Tramarine, ſurpriſe d'une pareille réception, ſe ſentit pénétrée des nouvelles obligations qu'elle avoit à Bonine.

Le concert fini, elle deſcendit de ſon trône pour paſſer dans une autre pièce, où elle fut ſervie de mets les plus délicats. La fée, en ſe mettant à table entre Tramarine & Céliane, leur demanda ſi elles croyoient que le ſéjour qu'elle leur avoit préparé, fût capable d'adoucir les rigueurs de l'exil de la princeſſe. Je n'ai pu m'oppoſer à votre deſtinée, ajouta

Bonine ; mais ce que je puis vous apprendre, c'eſt que vous êtes ſous la puiſſance d'un grand génie, auquel tout mon pouvoir doit céder. Je vous protégerai autant que je pourrai ; les deſtins vous condamnent à coucher dans la tour : mais pour adoucir la rigueur de votre ſort, j'ai fait élever ce palais à côté ; les jardins que vous voyez en dépendent, & quoique vous couchiez tous les jours dans la tour, il vous ſera facile d'en ſortir au moyen d'une porte ſecrète que j'y ai fait ouvrir, afin que vous puiſſiez jouir, ſans contrainte, des amuſemens qu'on aura ſoin de vous procurer : je ſouhaite qu'ils puiſſent bannir de votre eſprit cette ſombre triſteſſe qui s'y remarque depuis long-tems. J'aurois pu vous inſtruire, chez la reine de Caſtora, des favorables intentions que je ne ceſſerai d'avoir pour contribuer à votre bonheur, ſi je n'avois craint que Turbulente, qui eſt votre plus cruelle ennemie, ne les eût prévenues par quelque noir complot, qui, malgré mon ſecours, vous eût encore accablée de mille maux. Tramarine remercia la fée, en l'aſſurant d'une reconnoiſſance ſans bornes. Je reconnois, pourſuivit la princeſſe, toute l'étendue de votre pouvoir, & je m'apperçois déja que vous avez chaſſé l'ennui de ce ſéjour ; car j'ai peine à me perſuader que je

ſois dans cette terrible fortereſſe, dont l'idée ſeule me faiſoit horreur. Je vois, au contraire, que j'y ſuis ſervie en ſouveraine ; & loin de regarder mon exil comme une punition, je me flatte d'y oublier, auprès de vous, les maux qui l'ont précédé. Je le ſouhaite, dit la fée, & j'y apporterai tous mes ſoins : ſuivez-moi à préſent, ſans aucune crainte, dans mon parc, où je vais vous conduire.

Tramarine & Céliane ſuivirent la fée, qui les fit d'abord entrer dans la tour, & enſuite deſcendre par un eſcalier dérobé, au bas duquel étoit une porte de fer qu'elle ouvrit, & en donna la clef à Tramarine, en lui recommandant de la porter toujours ſur elle. Après avoir traverſé les jardins de la fée, qui étoient les plus beaux du monde, elles admirèrent, ſur-tout, les ſtatues des dieux & déeſſes, diſtribuées dans un ordre admirable. Bonine les conduiſit inſenſiblement dans une allée de citronniers & d'orangers, qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. Tramarine trouva cet endroit ſi agréable, qu'elle propoſa à la fée de ſe repoſer ſous un berceau qui terminoit l'allée, & d'où ſortoit une fontaine qui, par ſon doux murmure, joint au gazouillement des oiſeaux, inſpiroit une douce rêverie.

Elles ſe placèrent au bord d'un ruiſſeau que formoient les eaux de la fontaine, & qui s'élargiſſoit à meſure qu'il s'éloignoit de ſa ſource. Céliane, naturellement gaie & badine, & qui ne cherchoit que les occaſions d'amuſer la princeſſe, qui depuis long-tems paroiſſoit accablée d'une langueur qui commençoit à prendre ſur ſon tempérament, Céliane, dis-je, propoſa à Bonine de paſſer le reſte de la journée dans cet endroit délicieux, & même d'y ſouper, s'il étoit poſſible. Mille zéphirs parurent à l'inſtant agiter les arbres qui entouroient ce ruiſſeau, dont les eaux argentines formoient des ondes légères, qui ſembloient marquer la joie qu'il avoit d'être témoin des tendres ſoupirs de la belle Tramarine. La nuit eut à peine couvert le ciel d'un ſombre voile, qu'à un ſignal que fit la fée, les douze demoiſelles parurent à l'inſtant en poſant une table ſervie de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus délicat. On tint table aſſez long-tems, & Céliane amuſa beaucoup la princeſſe par des propos pleins de ſaillies, que l'enjouement inſpire aux perſonnes d'eſprit.

Plus de ſix ſemaines s'étoient déja paſſées pendant leſquelles la fée eut ſoin de procurer tous les jours de nouvelles fêtes à la princeſſe, ſans qu'elles puſſent diſſiper ſa mélan-

colie. Céliane ne ceſſoit de lui en faire de tendres reproches ; mais Tramarine, gênée par la préſence de ſes femmes qui avoient ordre de ne la point quitter, n'y répondoit que par des ſoupirs.

Une affaire qui ſurvint à la fée, l'obligea de s'abſenter pour quelque tems. Elle prévint Tramarine ſur le voyage qu'elle devoit faire, & dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer. Tramarine en fut déſeſpérée, & par un preſſentiment du malheur qui devoit lui arriver, elle fit ce qu'elle put pour empêcher ce voyage, & pour engager Bonine à ne la point abandonner. Je ne puis abſolument, dit Bonine, me diſpenſer de me rendre à l'aſſemblée des fées, qui doit ſe tenir chez le redoutable Demogorgon, un des plus grands magiciens qu'il y ait dans ce monde: votre intérêt même m'y engage ; j'abrégerai mon voyage autant que je le pourrai ; ne craignez rien de la fée Turbulente. Voici les moyens de vous garantir de ſes méchancetés: tant que vous porterez ſur vous cette reſpectueuſe, elle vous mettra à couvert des piéges que Turbulente pourroit vous dreſſer, pourvu que vous ayez l'attention de ne jamais ſortir de la tour ſans l'avoir ſur vous. Rien ne vous manquera pendant mon abſence ; je viens de donner les ordres néceſ-

faires pour votre sûreté & pour votre amusement ; &, outre les douze femmes qui sont à votre service, je vous en donne encore deux autres, dans lesquelles j'ai beaucoup de confiance, & qui sont assez instruites dans l'art de féerie, pour être en état de vous garantir des dangers imprévus que la négligence des autres pourroit occasionner : souffrez seulement, belle Tramarine, qu'elles ne s'éloignent jamais de vous. Bonine embrassa ensuite la princesse & Céliane, qui la conduisirent jusqu'à son char, qui disparut dans le moment.

CHAPITRE V.

Enlèvement de Tramarine.

CÉLIANE, pour dissiper le chagrin que leur causoit le départ de la fée, proposa à la princesse de descendre dans les jardins ; & Tramarine, ne voulant d'autre compagnie que Céliane, défendit à ses femmes de la suivre : mais les deux que la fée lui avoit laissées pour veiller à sa sûreté, lui représentèrent avec respect, qu'ayant reçu de Bonine des ordres précis de ne la point perdre de vue, elles

ne pouvoient, ſans y contrevenir, ſe diſpenſer de l'accompagner toujours ; mais que, pour ne la point gêner, elles vouloient bien ne la ſuivre que de loin. Tramarine, forcée d'y conſentir, prit l'allée d'orangers pour gagner le berceau couvert, & ſe mit ſur un banc de gazon parſemé de mille & mille petites fleurs, où ſe livrant à toute ſa mélancolie, de triſtes réflexions la jettèrent dans une rêverie profonde.

Céliane, voulant la diſtraire de cette ſombre triſteſſe, ſe mit à ſes pieds : princeſſe, lui dit-elle, je m'étois flattée qu'en éloignant vos femmes, ce n'étoit que pour ſoulager vos peines, en m'en confiant les motifs ; mais puiſque ma princeſſe ne m'eſtime pas aſſez pour m'honnorer de ſa confiance, je la ſupplie au moins d'écouter les concerts que les roſſignols lui donnent. Tramarine les yeux fixes ſur le ruiſſeau fit très-peu d'attention au diſcours de Céliane, qui pourſuivit ainſi : n'admirez-vous pas le bonheur de ces oiſeaux, dont les ſeuls plaiſirs ſont les loix ? Pour moi, je trouve que la nature, en ne leur accordant que l'inſtinct, ſemble les favoriſer beaucoup plus que nous. Qu'avons-nous affaire de cette raiſon que les dieux nous ont réſervée, qui ne ſert qu'à troubler nos plaiſirs ? En vérité,

la condition de ces petits animaux m'enchante ; & l'état d'anéantiſſement où je vois ma princeſſe, me feroit preſque déſirer de leur reſſembler. Que ne ſommes-nous roſſignols l'une & l'autre ? Qu'ils ſont heureux ! jamais l'inquiétude ni le repentir n'empoiſonnent leur félicité, jamais de déſirs qu'ils ne puiſſent ſatisfaire, & jamais leur bonheur ne leur coûte un remords. Pourquoi la fée Boniue, qui a tant de pouvoir, n'a-t-elle pas celui de nous métamorphoſer ainſi ? Du moins, par mes chants & la vivacité de mes careſſes, je pourrois amuſer ma princeſſe, & peut-être lui plaire.

Céliane, s'appercevant que rien ne pouvoit diſtraire Tramarine, prit enfin un ton plus ſérieux. Elle avoit l'éloquence de la figure ; elle reprit celle du ſentiment, & parvint à toucher le cœur de la princeſſe, qui ſe détermina à lui confier ſon ſecret. Hélas ! ma Céliane, lui dit-elle en ſoupirant, tous tes diſcours, loin d'adoucir mes peines, ne ſervent qu'à les renouveller. Faut-il que nous paſſions ainſi les plus beaux de nos jours ? Il eſt tems, ajouta Tramarine, que je t'ouvre mon cœur : toujours obſédée par mes femmes, je n'en ai pu trouver le moment. Je ne te rappellerai point mon enfance, tu te ſouviens aſſez des hon-

neurs auxquels il ſembloit que le ciel m'avoit deſtinée ; cependant tu vois, ma Céliane, que tout ſe réduit à paſſer ma vie dans une ſolitude, &, malgré ton amitié & les attentions de la fée Bonine, je ne puis réſiſter à l'ennui qui m'accable. Ces jardins dont la beauté te ravit & t'enchante, les eaux de ce ruiſſeau dont tu admires le cryſtal, redoublent à chaque inſtant ma peine ; &, par une fatalité que je ne puis vaincre, je ne puis non plus m'en éloigner. Cela te paroît ſans doute un problême ; mais lorſque tu ſeras inſtruite de mes maux, tu n'en ſera plus ſurpriſe. Rappelle-toi, ma chere, le voyage que je fis à la fontaine de Pallas : tu ſais que, pendant ma neuvaine, je reſtai renfermée dans l'enceinte du temple, où je fus ſervie par les prêtreſſes conſacrées au culte de la déeſſe, grace qui ne s'accorde qu'aux femmes de mon rang : mais toute la cour ignore ce qui m'y eſt arrivé. Ce n'eſt qu'à ton zèle & à ton amitié que je vais confier un ſecret qui trouble depuis ſi long-tems le repos de mes jours.

Apprends donc que, lorſque j'eus fait mes prières à la déeſſe, & lui eus préſenté mes offrandes, les prêtreſſes me conduiſirent à la fontaine, où, après m'avoir déshabillée & fait entrer dans le bain, elles s'éloignèrent par

reſpect pour me laiſſer en liberté. Lorſque je fus ſeule, je ſentis les eaux ſe ſoulever ; un léger mouvement les agita, & un jeune homme, tel qu'on nous peint l'amour, ſe préſente à mes yeux. Timide à ſon aſpect, je friſſonne de crainte ; mais s'approchant de moi avec un regard majeſtueux & tendre, il me prend la main, me ſerre dans ſes bras. Hélas ! qu'il étoit ſéduiſant ! Je ne puis, ma Céliane, te peindre le trouble qu'il fit naître dans mon ame. Son premier coup-d'œil y a gravé pour jamais la paſſion la plus vive ; je ne connois de crime que celui d'avoir pu lui déplaire, & tous mes malheurs ne viennent que de celui de l'avoir perdu : c'eſt en vain que je le cherche tous les jours au fond des eaux. Mais que dis-je à ma Céliane ! ma paſſion m'égare ; je ne puis y penſer ſans trouble. Je te parlois de celui qu'il avoit répandu dans tous mes ſens qui m'empêcha de fuir : mes regards, attachés ſur un objet auſſi ſéduiſant, ſembloient encore m'ôter la force de me défendre de ſes careſſes, lorſque les prêtreſſes, en ſe rapprochant, le firent diſparoître, & je remarquai qu'en s'éloignant il mit un doigt ſur ſa bouche, ſans doute pour me faire entendre de ne point révéler ce qui venoit de m'arriver. Le lendemain, à peine fus-je entrée dans le bain, que le

même mouvement qui s'étoit fait ſentir la veille, m'annonça l'arrivée de mon vainqueur. Il s'approcha de moi, me tint des diſcours tendres & paſſionnés. Animée par ſa préſence, je ne ſais, ma chère, ce que je lui répondis qui parut le tranſporter de plaiſir ; car, me ſerrant tout-à-coup dans ſes bras, l'éclat qui ſortit de ſes yeux ſe communiquant dans mes veines, je me ſentis embraſée d'un feu dévorant : je voulus fuir, mes forces m'abandonnèrent ; mais, dans le trouble qui m'agitoit, je crus m'appercevoir qu'il vouloit m'entraîner avec lui. Déja les eaux ſe gonfloient, & je me ſentis prête à périr. Saiſie de frayeur, un cri perçant m'échappe qui attira les prêtreſſes ; mais, malgré le ſaiſiſſement où j'étois, je ne pus m'empêcher de regarder encore ce que deviendroit mon vainqueur. Je le vis s'enfoncer ſous les eaux, & j'entendis, diſtinctement, une voix qui me dit que ma vie & mon bonheur dépendroient de ma conduite, & que la félicité du prince avec lequel je venois de m'unir, étoit attachée au ſilence que je devois garder. Je compris alors la faute que j'avois faite.

Hélas, ma chère! il n'étoit plus en mon pouvoir de la réparer. Tremblante & déſeſpérée, je tombai évanouie dans les bras d'une

prêtreſſe qui s'étoit avancée pour me ſecourir & apprendre le ſujet de ma frayeur. Je n'eus garde de lui en confier le motif; je lui dis ſeulement que la rapidité des eaux m'avoit effrayée: ce qui lui fit prendre la réſolution de faire entrer avec moi dans le bain une des filles deſtinées au culte de la déeſſe. J'avoue que je fûs fâchée de cette réſolution, prévoyant qu'elle alloit me priver de la vue de mon cher prince. Je ne me trompai pas, le reſte de ma neuvaine ſe paſſa ſans que je le vis : depuis ce jour il eſt toujours préſent à mon eſprit, c'eſt en vain que je le cherche. Mais, malgré mon peu d'eſpoir, je ne me plais qu'au bord des eaux qui ne font néanmoins que nourrir mes peines, ſans que l'ingrat qui les cauſe & qui peut-être en eſt témoin, daigne ſeulement en avoir pitié.

En vérité, madame, reprit Céliane, votre aventure eſt des plus ſurprenantes. Vous me permettrez de vous blâmer d'avoir négligé d'employer ces raiſons qui ſont plus que ſuffiſantes pour vous juſtifier. Il eſt très-certain que la reine Pentaphile n'auroit pu ſe refuſer à leur évidence; car ſans doute c'eſt quelque dieu marin qui a pris la forme du jeune homme, qui s'eſt uni avec vous à la fontaine, peut être eſt-ce Neptune lui-même : & je ne fais nul doute, ſi la reine eût ſçu toutes ces circonſ-

tances, que, loin d'ordonner votre exil, elle vous eût immanquablement placée ſur le trône qu'elle occupe; vous auriez dû au moins conſulter la fée Bonine ſur une affaire auſſi délicate, & d'où dépend le repos de vos jours.

Que dis-tu ma Céliane, reprit la princeſſe? Oublies-tu le ſilence qui m'a été impoſé? Peut-être même qu'en ce moment j'offenſe mon époux en oſant te confier mon ſecret. Hélas! il doit me pardonner ce foible ſoulagement. Au reſte, quand je n'aurois pas fait vœu de lui ſacrifier mon repos, quelle preuve aurois-je pu donner de la vérité de mon aventure? J'aurois riſqué ma vie, & perdu tout eſpoir de revoir mon prince. D'ailleurs tu n'ignores pas l'ennui que j'ai toujours eu à la cour de Pentaphile, & cet ennui s'eſt beaucoup augmenté depuis mon union avec le prince des Ondes. Qu'aurois-je pu faire à la cour de Caſtora, y portant ſans ceſſe l'image d'un prince qui ſans doute n'approuve aucune de ſes loix? Je t'aſſure que j'aurois toujours vécu dans la douleur & l'amertume; tu ſais qu'on y eſt gêné juſques dans ſa façon de penſer, ſans ceſſe obſédé par des femmes dont la bigoterie & l'eſprit faux rend le commerce inſoutenable : ces femmes renonceroient plutôt à la vie qu'à leurs opinions, elles ne ſe plaiſent qu'à creuſer les ſentimens

des perſonnes qu'elles veulent noircir, rien ne manque à leurs portraits, leur ſcrupuleux détail découvre aiſément la main qui a tenu le pinceau; du moins, dans cette retraite, je jouirai de la douceur de me plaindre, ſans craindre la critique de mes ennemies. J'en conviens, madame, dit Céliane, mais auſſi eſt-ce la ſeule liberté qui vous reſte; & ma princeſſe ne ſauroit nier que la diſſipation ne ſoit le plus sûr remède contre le chagrin, le vôtre ſe nourrit & s'entretient par la ſolitude. Je ne connois rien de ſi cruel que d'être ſans ceſſe en proie à ſa douleur : mais permettez-moi, madame, d'ajouter encore une réflexion ſur votre divin époux. S'il étoit permis de blâmer la conduite des Dieux, j'accuſerois d'injuſtice celui qui eſt l'auteur de vos peines; car enfin, pourquoi vous a-t-il ſi-tôt abandonnée? une pareille conduite me ſurprendroit moins de la part d'un mortel. Il eſt ſi rare de trouver chez eux un attachement ſincère, que j'ai cru juſqu'à préſent que la conſtance étoit une vertu que les dieux s'étoient réſervée; mais votre aventure me fait changer de ſentiment, elle me fait voir que, ſemblables aux hommes, ils ſe dégoûtent de celle qu'ils ont le plus aimée, ſi-tôt qu'ils ont ſatisfait leurs deſirs.

Ne blâmons point les dieux, dit Tramarine, ils

ils ont ſans doute leurs raiſons, lorſqu'ils nous font ſentir les effets de leur colère. Ce n'eſt point à de foibles mortels à chercher à en pénétrer les cauſes, & nous devons nous ſoumettre ſans murmure à tout ce qu'il leur plaît d'ordonner ſur nos deſtinées qui ſont en leurs mains. Madame, reprit Céliane, je ne puis qu'admirer la piété de vos ſentimens. Hélas! dit la princeſſe en ſoupirant, que je ſuis encore loin d'avoir cette ſoumiſſion aveugle qu'ils exigent de nous! Des éclairs & le bruit du tonnerre qui ſe fit entendre interrompirent cette converſation, & ils reprirent le chemin de la tour.

Tramarine, toujours tourmentée du deſir de revoir le prince ſon époux, ſe trouva fort agitée pendant la nuit. Ne pouvant jouir des douceurs du ſommeil, elle propoſa à Céliane de deſcendre dans les jardins, pour y reſpirer la fraîcheur d'une matinée délicieuſe. L'aurore commençoit à paroître pour annoncer le retour du ſoleil; Céliane eut à peine le tems de paſſer une robe pour ſuivre Tramarine, qui étoit déjà dans les jardins, qu'elle traverſoit à grands pas afin de gagner l'allée d'orangers: mais s'appercevant que la princeſſe avoit négligé de prendre ſa reſpectueuſe, elle alloit la prier de rentrer dans la tour, lorſqu'elle l'entendit pouſſer un cri perçant en retournant ſur ſes pas. Céliane

qui ne voyoit encore perſonne, ne pouvoit imaginer ce qui cauſoit ſon effroi; elle précipite ſa courſe vers la princeſſe, & tombe à la renverſe en appercevant la magicienne Turbulente qui, après s'être ſaiſie de Tramarine, la força de monter dans ſa voiture & diſparut à l'inſtant.

La tendre & fidelle Céliane ſe reprochant la complaiſance qu'elle venoit d'avoir en ſuivant la princeſſe, ſans avoir averti ſes femmes, ou du moins les deux que la fée Bonine avoit commiſes pour ſa garde; cette tendre amie pouſſa des cris qui attirerent les fées : mais pendant qu'elles vont accourir à ſon ſecours & partager ſa douleur, nous allons ſuivre l'infortunée princeſſe.

CHAPITRE VI.

Entrée de Tramarine dans l'Empire des Ondes.

LA princeſſe quoiqu'accablée de ce dernier coup de la fortune, n'en parut pas moins ferme dans ſes adverſités. Indignée des mauvais procédés de la perfide magicienne, elle lui demanda, avec beaucoup de fermeté, ce qui

pouvoit la rendre assez hardie pour oser venir l'enlever jusques dans les jardins de Bonine, puisqu'elle ne devoit pas ignorer la protection que cette fée lui avoit accordée. C'est cette protection qui m'offense, répondit Turbulente; & c'est pour vous en punir l'une & l'autre, que je prétends vous faire subir la peine que mérite votre désobéissance: Bonine s'est trompée grossièrement si elle a cru m'en imposer; mais afin que désormais elle ne cherche plus à nous surprendre, vous allez rester sous ma garde.

A cet impertinent discours, Tramarine se contenta de regarder la magicienne avec un souverain mépris, sans daigner seulement lui répondre. Arrivée dans un antre qui touchoit à la tour, la magicienne ordonna à la princesse d'ôter la robe qu'elle avoit, pour se revêtir d'une espèce de sac de toile brune, mais elle ne fit pas semblant de l'entendre, ce qui obligea Turbulente de lui servir elle-même de femme de chambre, & la fit ensuite descendre dans un cachot rempli de bêtes venimeuses, ne laissant auprès d'elle qu'un peu de mauvaise farine délayée dans de l'eau.

Tramarine restée seule, se livra à tout ce que la douleur a de plus amer. Plusieurs jours se passèrent sans qu'elle pût fermer les yeux; enfin, accablée de peines & d'ennuis & n'at-

tendant plus que la mort, elle s'assoupit. Un songe agréable vint charmer ses esprits, & lui fit voir le prince son époux, aussi tendre & aussi passionné qu'il lui avoit paru à la fontaine de Pallas, lui montrant une porte par où elle pouvoit sortir d'esclavage. Tramarine qu'un peu de repos avoit calmée, réfléchit sur la vision qu'elle venoit d'avoir; &, à la lueur d'une lampe qui répandoit une foible lumière, elle parcourut tout le caveau, & découvrit en effet une porte dont elle s'approcha avec un trouble qui se changea bientôt en une douleur affreuse, en la trouvant fermée de plusieurs cadenas. Toute sa fermeté céda à ce dernier coup de son infortune : se voyant frustrée de l'espérance qu'elle s'étoit formée, elle ne put s'empêcher de répandre des larmes, en réfléchissant sur cette suite de malheurs qui se succédoient sans interruption. Mais comme tout tarit dans la vie, & fait souvent place aux réflexions les plus utiles, la princesse, après avoir épuisé ses larmes, se ressouvint qu'elle avoit encore la clef des jardins de Bonine. La magicienne ayant negligé de lui ôter tout ce qu'elle avoit sur elle, alors elle se rapprocha de la porte pour essayer de l'ouvrir; mais elle n'eut pas plutôt présenté cette clef au cadenas, que la porte tomba d'elle-même & le cachot disparut;

par le pouvoir que la fée avoit attaché à cette clef.

Tramarine ſurpriſe de ſe trouver ſeule ſur le bord de la mer, excédée de peines, de fatigues & de beſoins, s'avança vers les bords dans le deſſein de ſe précipiter. Mais le prince Verdoyant qui, du fond des eaux, examinoit tous les mouvemens de Tramarine, la vit qui regardoit ſes ondes en pouſſant de profonds ſoupirs: il craignit alors les effets d'un déſeſpoir que de trop longues ſouffrances pouvoient avoir excité; il avertit pluſieurs ondines de ſe tenir ſur les bords, & d'avoir inceſſamment l'œil ſur les actions de la princeſſe, de la recevoir dans leurs bras, & de la porter dans une grotte enfoncée ſous la pointe d'un rocher, où nul mortel n'avoit encore oſé ſe réfugier. Les ondines obéirent au prince Verdoyant, & ſe rendirent en grand nombre à l'endroit où étoit la belle princeſſe, ſans chercher à approfondir les deſſeins de leur prince. Tramarine ſe croyant ſeule, & n'appercevant au loin aucune trace qui pût lui faire connoître que cet endroit fut habité, ſe livra à toute l'horreur de ſa ſituation. Hélas! dit-elle en ſoupirant, je ne m'apperçois que trop que c'eſt ici l'endroit que mon époux a choiſi pour mettre fin à mes maux: c'eſt donc dans les ondes que je vais finir ma vie; & le-

dernier ſouhait que je forme en mourant, eſt que ce ſupplice te ſoit au moins agréable. O, Neptune! ajouta la princeſſe, s'il eſt vrai que j'aie pu t'offenſer, tu dois le pardonner à mon ignorance : n'as-tu pas aſſez éprouvé ma conſtance, & n'es-tu pas vengé par les maux que tu me fais ſouffrir depuis ſi long-tems? Alors elle ſe précipita dans la mer; mais les ondines, attentives à tous ſes mouvemens, la reçurent dans leurs bras & la tranſportèrent dans la grotte.

Telle eſt la folie de l'eſprit humain : les perſonnes que l'infortune accable, préfèrent ſouvent la mort aux ſervices qu'on leur peut rendre. Tramarineſe croyant entourée de naïades qui la ſerroient entre leurs bras, laiſſoit aller languiſſamment ſa tête, tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre, en réchauffant leur ſein de ſes larmes. Ces belles ondines employèrent ce qu'elles purent de plus conſolant pour calmer ſa douleur, enſuite elles lui ôtèrent le mauvais ſarreau de toile dont la méchante fée l'avoit couverte, pour la revêtir d'une robe de gaze, d'un verd de mer glacé d'argent, preſſèrent ſes cheveux dans leurs mains, qu'elles laiſsèrent retomber en ondes ſur ſon ſein; puis s'appercevant, au ſoulèvement des ondes, de l'arrivée

N. 63

Les Ondes — Tom 3e pag 2e.

Ces belles Ondines employerent ce qu'elles purent de plus consolant pour calmer sa douleur.

C. F. Marillier del. — Dambrun. Sc.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

du prince Verdoyant, elles se retirèrent par respect.

Tramarine surprise de les voir rentrer dans la mer, s'apperçut que les flots s'agitoient extraordinairement, & vit s'élever dessus un char superbe, fait en forme de coquille, traîné par huit dauphins qui paroissoient bondir sur les ondes. Ce char s'arrêta vis-à-vis de la grotte : alors Tramarine apperçut le jeune prince qui faisoit depuis si long-tems l'objet de tous ses desirs, qui en descendit, entra dans la grotte, se mit à ses pieds ; & se saisissant d'une de ses mains qu'il baisa avec transport, je vous retrouve enfin, lui dit-il, belle Tramarine, & vous jure de ne vous plus abandonner. Il est tems de vous apprendre que je suis le prince des ondins, les états de mon père sont au fond de la mer ; comme je ne puis habiter que les eaux, je n'ai pu vous rejoindre plutôt. Soyez certaine, divine Tramarine, qu'il n'a pas dépendu de moi de vous faire éviter les maux que vous avez soufferts depuis notre union à la fontaine de Pallas ; forcé pour lors de vous abandonner, j'ai partagé vos ennuis sans pouvoir les abréger. Comme il ne nous est pas permis de nous unir à une mortelle, j'ai essuyé bien des contradictions avant de pouvoir déterminer nos peuples à

consentir de vous accorder l'immortalité; & ce n'est qu'en éprouvant votre constance & votre discrétion qu'on vient enfin de m'accorder cette faveur. Le roi mon père a exigé qu'on vous fît passer par les épreuves les plus humiliantes; il est satisfait de la fermeté que vous avez montrée dans les différentes occasions que la jalousie des Amazones leur a fait exercer sur vous. Me pardonnez-vous, mon adorable princesse, les maux que mon amour vous a fait souffrir; mais vous baissez les yeux & ne répondez rien : est-ce à la crainte ou à l'amour que vous donnez ce soupir ? Seriez-vous fâchée de vous unir à un génie? Peut-être, ajouta le prince Verdoyant, que le séjour de mon empire vous effraye; il est vrai que jusqu'à présent aucun mortel n'y est descendu sans y perdre la vie : mais, princesse, rassurez-vous, je viens d'obtenir du roi mon père, de qui le pouvoir s'étend sur tous les ondins, qu'en faveur d'une passion que je n'ai pu vaincre, vous soyez admise à l'immortalité, & reçue dans son empire en qualité de princesse des ondins.

Tramatine étoit encore toute émue de la dernière aventure qui venoit de lui arriver; la joie, la crainte & la honte, ces divers mouvemens agitoient tour-à-tour son ame, & lui

ôtèrent la force de répondre au prince, qui continua ainſi : cependant, belle Tramarine, quoique tout ſoit prêt pour vous recevoir, & que je ſois sûr des ſentimens favorables que vous m'avez conſervés, du moins juſqu'au moment que vous en fîtes la confidence à Céliane, ne rougiſſez point, ma princeſſe, d'avoir fait l'aveu d'un feu légitime; j'étois préſent à vos yeux dans cet inſtant, & du fond de ce ruiſſeau, formé exprès pour vous renouveller le ſouvenir des nœuds que l'amour devoit ſerrer, j'y admirois votre candeur, la piété de vos ſentimens, & je fus prêt vingt fois de me montrer; mais outre que la préſence de Céliane y mettoit obſtacle, c'eſt que je n'avois point encore obtenu de mon père la place que je me propoſe de vous faire occuper; cependant je ne puis abſolument être heureux ſi vous montrez toujours de la répugnance à vous unir pour jamais à mon ſort.

Tramarine ſurpriſe & flattée en même-tems du diſcours du génie, mais ne pouvant ſe perſuader qu'elle pût vivre au fond des eaux, répondit enfin au prince en le regardant d'un air qui exprimoit en même-tems ſon amour & ſa crainte. Pardonnez, ſeigneur, ſi j'ai peine à vous croire; je ne doute point de l'étendue de votre pouvoir, & c'eſt ce qui me fait dou-

ter qu'un auſſi grand prince veuille bien s'abaiſſer juſqu'à s'unir à une foible mortelle, & qu'il la préfère aux belles Ondines dont ſon empire eſt rempli. Je n'ignore pas les loix des génies; je ſais que lorſqu'ils ſe ſont choiſi une compagne, il ne leur eſt plus permis d'en changer, à moins que cette loi n'ait une exception pour les femmes de mon eſpèce; ce qui me rendroit la plus malheureuſe de toutes les créatures, puiſque j'aurois perdu par l'immortalité la ſeule reſſource à laquelle les malheureux ont recours dans l'excès de leurs maux, & je me verrois obligée de traîner une vie qui me deviendroit inſupportable ſi vous ceſſiez de m'aimer, ne pouvant plus mourir de la douleur d'avoir perdu le cœur d'un prince qui ſeul peut m'attacher à la vie.

Le prince Verdoyant, tranſporté d'un aveu ſi tendre, employa les raiſons les plus convaincantes pour raſſurer la princeſſe, lui donna mille louanges, & prit autant de baiſers. Ne craignez rien, divine Tramarine, diſoit le génie : je vous jure ſur ce cœur qui n'a jamais aimé que vous, & par cette vaſte étendue des ondes, que déſormais aucune Ondine ne partagera ma tendreſſe; je jure encore de vous venger des affronts que vous a fait eſſuyer Pentaphile par ſes ſoupçons injurieux; j'abaiſ-

ſerai ſon orgueil en ſoumettant ſon royaume au prince qui vous doit le jour, & je punirai le roi de Lydie de l'injuſtice qu'il vous a faite en vous éloignant de ſa cour. Arrêtez, cher prince, dit Tramarine, ſongez que c'eſt du roi mon père dont vous voulez jurer la perte. Loin de me plaindre de ſon injuſtice, ne dois-je pas au contraire bénir le jour où il me bannit de ſa préſence; & n'eſt-ce pas à cet exil auquel je dois le bonheur de m'être unie à vous pour jamais? D'ailleurs, trompé par les oracles, il a cru ſans doute mon éloignement néceſſaire au repos de ſes peuples. Que de raiſons pour oſer vous demander ſa grace! je me flatte de l'obtenir au nom de cet amour que vous venez de me jurer. Je ne puis rien vous refuſer, dit Verdoyant; & je vois avec plaiſir que la généroſité de votre cœur ſe manifeſte dans toutes vos actions; je ne puis cependant révoquer ce que j'ai prononcé contre le roi de Lydie, mais j'adoucirai, en votre faveur, la rigueur de ſon ſort. Allons, chère Tramarine, ajouta le génie, il eſt tems de deſcendre chez les Ondins, afin de leur préſenter une princeſſe auſſi digne de régner dans tous les cœurs par ſes vertus que par la pureté de ſes ſentimens.

A ces mots, Tramarine ne fut pas maîtreſſe de cacher ſon ſaiſiſſement, à la vue d'un élé-

ment qu'elle avoit toujours regardé comme très-dangereux; & quoique, deux heures avant, ſon déſeſpoir l'eût pouſſée à ſe précipiter, ce qui venoit de lui arriver depuis, avoit ramené en elle ce goût qu'on a pour la vie, lorſque l'on peut ſe flatter de la paſſer dans un bonheur toujours durable.

Cette jenne princeſſe, à la vue du danger qu'elle croyoit courir, tomba évanouie dans les bras du génie qui, ſans s'étonner de ſa foibleſſe, dernière marque de ſon humanité, lui fit prendre pluſieurs gouttes d'élixir élémentaire, qui eurent la vertu non-ſeulement de rappeller ſes ſens & de la fortifier, mais encore de lui ôter ces craintes puériles attachées au ſort des mortels. Alors Tramarine reprenant ſes eſprits, ſemblable à une roſe qui, frappée des rayons brillans du ſoleil, renaît à la fraîcheur d'une belle nuit, & qui, étendant ſes feuilles à une roſée vivifiante, ſe relève ſur ſa tige, & ſemble ſaluer l'aurore bienfaiſante qui la fait renaître, le cœur de cette jeune princeſſe s'ouvre aux doux tranſports de la joie, cette joie ranime ſes ſens affoiblis, ſes yeux éteints ſe rouvrent à la lumière, & brillent du feu du plaiſir. Que je ſuis honteuſe de ma foibleſſe, dit elle au génie avec un regard tendre & animé! mais qui vient tout-à-coup de diſſiper mes

frayeurs ? Cher prince, vous pouvez déſormais ordonner, je ſuis prête à vous ſuivre : alors elle lui préſenta la main avec le ſourire de l'amour.

Verdoyant la conduiſit dans ſon char, & les dauphins qui ſemblent charmés d'enlever une ſi belle princeſſe, caracolent ſur les eaux, ſe plongent en précipitant leur courſe, & arrivent en peu d'heures dans la ville capitale des Ondins, où le roi faiſoit ſon ſéjour ordinaire. Pour entrer dans le palais, ils traversèrent pluſieurs grandes cours dont les pavés ſont d'émeraudes, & entrèrent ſous une arcade ſoutenue par vingt-quatre colonnes de glaces. Là, étoient rangés pluſieurs officiers de la couronne, qui haranguèrent la princeſſe au nom de tout l'état. Il n'y eut point à ſon entrée d'artillerie ; les Ondins, quoiqu'ils la connoiſſent parfaitement, n'en font aucun uſage.

On conduiſit d'abord Tramarine, avec un très-nombreux cortége, dans une grande galerie ornée de tableaux en camaïeux, des plus beaux verres qu'il ſoit poſſible d'unir enſemble ; les bordures en étoient de diamans de différentes couleurs, dont l'aſſortiment formoit un coup-d'œil admirable. Au bout de cette galerie, étoit un trône formé d'un ſeul diamant, qu'on auroit pu prendre pour le char du ſoleil

lorſqu'il paroît dans tout ſon éclat ; il eſt certain que ſi Tramarine n'eût pas déja participé à la divinité de ſon époux, elle n'eût jamais pu en ſoutenir l'éclat.

Sur ce trône étoit aſſis le roi des Ondins, qui tenoit dans ſa main un trident, ſeul ornement de ſa grandeur. A droite, étoient les premiers officiers de la couronne ; & à gauche, les belles Ondines qui faiſoient l'ornement de cette cour. Le génie Verdoyant s'étant approché du trône avec la princeſſe Tramarine, la préſenta à ſa majeſté Ondine, en la ſuppliant de lui accorder toutes les faveurs qu'elle s'étoit acquiſes par ſes vertus, ſon mérite & ſes ſouffrances.

Cette jeune princeſſe, élevée dans la mythologie des Payens, ne connoiſſoit point d'autre religion, ni d'autres principes que ceux qu'elle avoit reçus. Perſuadée qu'elle étoit en préſence de Neptune, elle lui adreſſa ce diſcours : Grand Dieu, ſouverain des ondes, dont l'empire commande à tout l'univers. .... Arrêtez, princeſſe, dit le roi en l'interrompant au milieu de ſa période, je ne ſuis point un Dieu : il eſt vrai que je jouis de l'immortalité, mais je tiens toute ma puiſſance d'une ſeule divinité que nous adorons tous, & qui eſt celle qui a formé tout ce qui eſt dans l'univers ; c'eſt par ſa toute-

puiſſance que nous régnons ſur les ondes. Puis s'adreſſant à ſon fils, d'une voix qui fit trembler les voûtes de ſon palais, & qui, en gonflant tout l'océan, annonça une furieuſe tempête: Comment, prince, avez-vous oſé me ſurprendre, en faiſant choix d'une payenne pour la faire participer à l'immortalité par une union qui ne ſe peut plus rompre?

Le prince Verdoyant, qui s'apperçut que Tramarine étoit interdite & tremblante, n'oſant plus lever les yeux, dit au roi des Ondins pour appaiſer ſa colère: Seigneur, vous n'ignorez pas que l'amour eſt un ſentiment qui naît malgré nous & qui ſe nourrit par l'eſpérance. Cette paſſion étend ſa domination ſur tout ce qui reſpire dans ce vaſte univers, ſon choix naît ſouvent du premier coup-d'œil; l'amour n'examine rien & ne met aucune différence entre le cœur d'une payenne & celui d'un génie, tous deux brûlans d'un même feu ne cherchent qu'à le nourrir. Il eſt vrai que je n'ai point examiné la croyance de la princeſſe Tramarine; ſes malheurs m'ont touché, ſes vertus, ſes graces, ſes talens & ſa beauté m'ont charmé, & je l'ai jugée digne d'un ſort plus heureux. C'eſt par cette raiſon que j'ai cherché tous les moyens pour l'affranchir du joug de la mort; mais, ſeigneur, je puis vous répondre de ſa

docilité à écouter les instructions que vous voudrez bien lui faire donner, & qu'elle se soumettra sans murmure à toutes vos volontés.

Tramarine, après avoir confirmé les paroles que le prince Verdoyant venoit de donner à sa majesté Ondine, ajouta qu'elle promettoit de se conformer à tout ce que l'on voudroit exiger d'elle, persuadée qu'un génie aussi éclairé ne chercheroit point à la surprendre. Le roi parut content de sa réponse, & ordonna qu'elle fût conduite dans l'appartement qui lui étoit destiné.

CHAPITRE VII.

Tramarine est conduite dans le Sallon des Merveilles.

Le génie Verdoyant accompagna Tramarine dans un pavillon de cristal, éclairé par des escarboucles qui paroissoient autant de soleils. Une des faces de ce pavillon donnoit sur un parterre, émaillé de mille sortes de fleurs inconnues sur la terre, & qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. Un concert d'un goût nouveau

nouveau ſe fit entendre ; on y chanta les louanges du génie Verdoyant & celles de la princeſſe Tramarine : ce concert fini, elle fut conduite dans un ſallon de glaces magiques qui avoient la vertu de repréſenter tout ce qui paſſoit dans le monde.

La princeſſe, ſurpriſe de cette merveille, dit au génie qu'elle ſeroit bien aiſe d'apprendre ce qui étoit arrivé à Céliane, depuis que la méchante Turbulente les avoit ſi cruellement ſéparées. Fixez votre attention ſur les glaces, dit le prince, & vos déſirs ſeront remplis à l'inſtant. Tramarine regarde dans une de ces glaces, qui lui repréſente d'abord les jardins de la fée Bonine ; Céliane y paroiſſoit évanouie, & les femmes, commiſes pour garder la princeſſe, s'empreſſoient pour la ſecourir ; leur trouble & leur inquiétude paroiſſoient dans leurs yeux. Revenue de cette foibleſſe, elle la vit leur raconter ſon malheur ; ſon diſcours étoit interrompu par des ſanglots, ſes larmes couloient en abondance, & il ſembloit que ſes mêmes paroles ſe traçoient ſur la glace. Toutes les femmes de la princeſſe, préſentes à ce récit, paroiſſoient au déſeſpoir ; mais l'état déplorable où ſe trouvoit la malheureuſe Céliane, ne leur permit pas de la gronder ſur ſa négligence. Elle vit arriver enſuite la fée Bonine qui, inſ-

truite de l'enlèvement de Tramarine, entre dans ſon cabinet pour y conſulter ſes grands livres; elle fut long-tems à les feuilleter avec une attention ſingulière; puis, après avoir fait pluſieurs figures avec la grande pentacule de Salomon, pour obliger un des génies, habitant de l'air, de deſcendre, afin de l'inſtruire du ſort de Tramarine, elle force enfin, par ſes conjurations, le génie Jaël de venir lui apprendre que la princeſſe eſt unie pour jamais au génie Verdoyant, prince des Ondins, & qu'elle eſt admiſe au ſort des immortels. La fée, contente d'apprendre d'auſſi bonnes nouvelles, ſe hâte d'en faire part à Céliane, en lui donnant le choix de reſter auprès d'elle, ou d'être tranſportée dans tel royaume qu'elle voudroit choiſir. Céliane préfère la ſociété de Bonine à tous les autres avantages que la fée offroit de lui faire.

Voyez à préſent, dit Verdoyant, le déſeſpoir de Turbulente, il doit vous ſervir de comédie. Tramarine voit la magicienne échevelée accourir au bruit éclatant qui frappa ſes oreilles, lorſque le génie briſa & renverſa le cachot qu'elle avoit bâti par la force de ſes enchantemens. Cette mégère s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir, & faiſoit des hurlemens ſemblables à ceux de cerbère, conjurant les furies de ſe-

conder ſa rage & ſa fureur, & faiſant mille imprécations contre Bonine, qu'elle croyoit être celle qui avoit délivré ſa captive. On la vit enſuite monter dans ſa voiture qui étoit attelée de ſix rats des plus monſtrueux, pour aller conſulter Pencanaldon. C'étoit un fameux magicien; mais comme elle n'étoit occupée que de ſa vengeance, elle s'abandonna à la conduite de ſes rats en leur laiſſant la bride ſur le cou, & ils la culbutèrent dans un précipice où elle & ſa voiture furent fracaſſées, & on la vit ſervir de pâture aux rats qui la conduiſoient.

Tramarine dont le cœur étoit excellent, ne put voir ce ſpectacle ſans horreur, malgré les maux qu'elle lui avoit fait ſouffrir. Elle ſe retourna vers une autre glace qui lui fit voir la reine Pentaphile qui, après avoir ſu qu'elle étoit partie pour ſon exil, parut ſe repentir du jugement rigoureux qu'elle avoit été, pour ainſi dire, forcée de prononcer contre la fille du roi de Lydie. Cette princeſſe fut pluſieurs jours renfermée, ſans vouloir permettre à perſonne de ſe préſenter devant elle. Enfin, ne pouvant contenir ſa douleur, elle fit venir la Chancelière, lui fit de vifs reproches de l'avoir privée pour toujours de la vue d'une princeſſe aimable, qui devoit faire pour toujours l'orne-

ment de ſa cour, & à laquelle elle ſe propoſoit de remettre dans peu le gouvernement de l'état, ſentant que ſes forces s'affoibliſſoient chaque jour. N'eût-elle pas été aſſez punie, ajouta Pentaphile, d'ignorer le ſort du prince ſon fils, ſans eſpérance d'en apprendre jamais aucune nouvelle ? D'ailleurs, le roi de Lydie peut ſe repentir de l'avoir privée des droits qu'elle a à ſa couronne ; ne peut-il pas auſſi me la redemander pour former quelques alliances utiles à ſon royaume ? C'eſt contre ma volonté qu'on a prononcé ſon exil, & l'on n'a pas eu aſſez d'égard à ſon rang ni à ſa naiſſance.

La Chancelière jugeant, par les regrets de la reine, qu'elle étoit en danger de perdre ſa faveur, voulut faire un dernier effort pour conſerver au moins ſa place : c'eſt pourquoi elle répondit que pour peu que ſa majeſté déſirât de revoir la princeſſe, il ſeroit très-facile de la faire revenir à la cour ; que la fée Bonine, qui l'avoit priſe ſous ſa protection, ſe feroit un plaiſir de la ramener ; & que l'arrêt que ſa majeſté avoit rendu ſerviroit de même à maintenir ſes peuples dans leur devoir, & que c'étoit le ſeul but que ſon conſeil s'étoit propoſé dans la condamnation qu'on avoit été forcé de prononcer, afin d'aſſujettir ſes ſujets à l'obſervation des loix que ſa majeſté avoit elle-même éta-

blies. Il falloit un exemple frappant, ajouta la Chancelière, & qui pût les intimider; mais votre majeſté eſt toujours maîtreſſe d'accorder des graces aux perſonnes qu'elle juge qui en ſont dignes. J'oſerai ſeulement faire obſerver à votre majeſté, qu'en rappellant la princeſſe dans votre cour, après l'arrêt fatal qu'il a été néceſſaire de prononcer contre elle, il eſt à craindre qu'elle n'en conſerve un ſouvenir amer, & que lorſqu'elle aura l'autorité en main, elle ne vienne à changer toute la forme du gouvernement, en donnant entrée dans le royaume à de nouveaux uſages.

Ce diſcours adroit n'empêcha pas la diſgrace de la Chancelière. Ses ennemies, jalouſes du pouvoir qu'elle avoit uſurpé, ne manquèrent pas de profiter de ces circonſtances pour achever de la noircir dans l'eſprit de leur ſouveraine. Pluſieurs mémoires lui furent préſentés, où il étoit prouvé que la Chancelière n'avoit animé les magiciennes contre la princeſſe, que dans la vue de s'emparer de toute l'autorité; les brigues qu'elle fomentoit depuis long-tems dans les troupes, ne tendoient qu'à ſe faire donner l'adminiſtration du royaume. Toutes ces accuſations furent prouvées, & l'on fit encore remarquer que les principales charges

de l'état n'étoient plus occupées que par ſes créatures.

La reine, ſurpriſe de ſe voir ainſi trompée par une femme dans laquelle elle avoit mis toute ſa confiance, & qu'elle avoit tout lieu de croire lui être attachée par toutes les faveurs dont elle n'avoit jamais ceſſé de la combler, délivra ſur le champ un ordre pour qu'elle fût conduite dans l'iſle de l'Ennui, la trouvant trop coupable pour la priver de la vie. Cet ordre fut exécuté dans l'inſtant, & tous les tréſors qu'elle avoit amaſſés furent confiſqués au profit des troupes.

Tramarine fut curieuſe d'apprendre la ſituation de l'iſle de l'Ennui dont elle n'avoit jamais entendu parler; les glaces lui repréſentèrent auſſi-tôt un endroit marécageux, toujours rempli d'un brouillard épais, où jamais le ſoleil ne fait ſentir ſes rayons; une terre aride & couverte de monſtres affreux qui, par leur venin, répandent un air peſtiféré; il ne croit dans cette iſle que des plantes vénimeuſes. Ce fut dans cet horrible endroit où Tramarine vit arriver ſon ennemie; mais ce qu'elle ne put voir ſans frémir d'horreur, ce furent ces monſtres qui, ſe ſaiſiſſant de cette criminelle, lui dévoroient les entrailles, l'un s'attachoit à

lui ronger le cœur, d'autres attaquoient différentes parties de ſon corps; &, par un prodige inoui, loin que ces cruautés lui ôtaſſent la vie, elle ſembloit ſe renouveller par ſes ſouffrances. C'eſt ainſi, dit le génie Verdoyant, que tous les criminels d'état, qui ont abuſé de la confiance de leur maître en vexant ſes peuples, doivent ſouffrir pendant pluſieurs ſiècles.

La princeſſe, continuant ſes obſervations ſur le royaume de Caſtora, remarqua qu'on venoit de nommer, pour occuper la place de Chancelière, une femme d'un mérite diſtingué & fort attachée à ſes intérêts. Dès qu'elle eut prêté le ſerment de fidélité, ſon premier ſoin fut de propoſer au conſeil le rappel de la princeſſe, dont la vertu & le mérite ſupérieur étoient un sûr garant de ſa bonne conduite. Elle ajouta, en s'adreſſant à la reine, qu'après avoir donné un exemple de ſévérité dans la perſonne de la princeſſe Tramarine, ſa majeſté ne pouvoit en donner un de ſa clémence, dans aucun objet qui fût plus digne & en même-tems plus agréable à ſes peuples.

La reine ſe rendit ſans peine à ce ſage conſeil, &, pour favoriſer celle qui le lui avoit donné, elle la nomma, afin d'annoncer elle-même à la princeſſe la grace qu'elle lui faiſoit en ordonnant ſon rappel. Un détachement de quatre

mille amazones fut commandé pour honorer le triomphe de la princeſſe.

Tramarine, ſatisfaite d'apprendre qu'on étoit enfin forcé de rendre à ſa naiſſance & à ſes vertus la juſtice qui leur étoit due, & s'embarraſſant peu des regrets que ſa perte pourroit occaſionner, d'ailleurs fort impatiente de voir le ſort du prince ſon fils, paſſa à une autre glace où elle vit la magicienne Camagnole, qui, après s'être emparée du jeune prince, remonta dans ſon cabriolet que le caprice conduiſit chez Philomendragon, un des plus grands magiciens qu'il y eût. C'étoit un homme furieux, méchant, fourbe & ſanguinaire; il avoit inſtruit Camagnole dans l'art magique, & l'on peut dire qu'elle en ſavoit preſqu'autant que lui. Dès qu'elle fut arrivée, ils examinèrent enſemble le petit prince; & Philomendragon, après avoir tracé différentes figures ſur une grande table d'ébène, fit une ſi épouvantable grimace, en les montrant à Camagnole, que Tramarine, tremblante pour ſon fils, détourna les yeux de deſſus la glace avec un effroi terrible en regardant le génie. Cher prince, lui dit-elle dans le trouble qui l'agitoit, ſouffrirez-vous que cette abominable magicienne diſpoſe des jours du prince votre fils. Raſſurez-vous, chère Tramarine, il n'eſt pas au pouvoir du

magicien d'attenter ſur les jours d'un enfant qui tient ſa naiſſance d'un génie ; & la grimace que vous venez de lui voir faire, n'eſt occaſionnée que par les connoiſſances qu'il s'eſt acquiſes, par ſon art, qu'il ne pourroit jamais lui nuire. Mais, reprit Tramarine, n'eſt-il pas en votre pouvoir de le retirer des mains de ces deux monſtres, qui vont déſormais ne s'occuper qu'à gâter l'eſprit du jeune prince, en ne lui donnant que de faux principes & une très-mauvaiſe éducation ?

Vos réflexions ſont juſtes, dit Verdoyant ; mais j'ai prévu à tous les inconvéniens qui pourroient arriver, & veux bien vous dire, pour achever de vous tranquilliſer, que déja un ſylphe de mes amis s'eſt chargé de veiller ſur la conduite de votre fils. Je croyois, dit Tramarine, votre pouvoir ſans bornes ; apprenez-moi du moins ſa deſtinée. Je ne puis à préſent, ſur ce point, vous ſatisfaire ; contentez-vous de la parole que je vous donne qu'il ſera très-heureux. Tramarine inſiſta, & le génie, en refuſant de contenter ſa curioſité, l'irrita. Les femmes, ainſi que les hommes, ſont naturellement curieuſes ; le deſir d'apprendre ſemble inné avec nous, & les grands ne devroient rien ignorer par les ſoins qu'on ſe donne pour leur éducation ; les talens, les ſciences & l'humanité

doivent ſervir à ſoutenir la dignité de leur rang, quoique ſouvent la naiſſance ne donne pas toujours l'eſprit & le jugement : on diroit que la nature ſe plaît quelquefois à dédommager ceux qu'elle a fait naître dans un état médiocre; mais c'eſt aſſez moraliſer.

Tramarine inſiſta donc avec beaucoup de chaleur; elle employa tout ce qu'elle put imaginer de plus puiſſant pour vaincre la réſiſtance du génie : mais, malgré ſes inſtances, voyant qu'il ne ſe rendoit point, elle prit ſon refus pour un pur entêtement, lui fit mille reproches, ſe plaignit de ſon peu d'amitié, dit qu'elle étoit bien malheureuſe d'avoir eu tant de confiance & des ſentimens ſi tendres pour un prince qui y répondoit ſi peu. Des pleurs & des ſoupirs ſe joignirent à ſes reproches, ce qui attendrit le génie au point qu'il fut prêt de céder à ſon impatience. Qu'exigez-vous de moi, reprit-il d'un air paſſionné? Sachez qu'à mon ſilence eſt attaché le bonheur du jeune prince; ſi je parle, ſon heureux deſtin eſt changé en des malheurs affreux.

Tramarine, perſuadée que le diſcours du génie ne tendoit qu'à éluder de ſatisfaire l'envie qu'elle avoit d'apprendre le ſort de ſon fils, loin de céder à ſes raiſons, redoubla ſes inſtances. Donnez-moi du moins, ajouta la prin-

ceſſe, cette marque de confiance. Que craignez-vous de mon indiſcrétion ? Les intérêts de mon fils ne ſont-ils pas un motif aſſez puiſſant pour renfermer au-dedans de moi-même un ſecret qui pourroit lui nuire ? D'ailleurs, puiſqu'il ne m'eſt plus permis d'habiter ſur la terre, ce dépôt ne peut lui être contraire.

Que ne peut l'amour ! Son pouvoir ſe manifeſte au ciel, dans les airs, ſur la terre & ſous les ondes. Le génie alloit céder aux inſtances de la princeſſe, lorſque le roi des Ondins parut tout-à-coup dans le ſallon. Sa préſence ſurprit infiniment la princeſſe ; ſon trouble ſe manifeſta par la rougeur dont ſon front ſe couvrit. Elle craignoit que le roi n'eût entendu l'altercation qu'elle venoit d'avoir avec le prince Verdoyant ; elle ignoroit encore qu'un génie a le pouvoir de lire ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une perſonne en la regardant.

Le roi des Ondins jugeant, par ce qui venoit d'arriver ſur les indiſcrètes curioſités de Tramarine, qu'elle n'étoit pas aſſez purgée de la matière terreſtre qui l'avoit enveloppée, & que la doſe d'élixir élémentaire que Verdoyant lui avoit donnée, lorſqu'il la fit deſcendre dans l'empire des ondes, n'étoit pas ſuffiſante pour ſon repos, ordonna de lui en faire reprendre encore un grand verre ; ce qui acheva de la

rendre entièrement ſemblable aux Ondins, en lui faiſant enviſager les choſes qui l'avoient le plus affectée, avec une tranquillité ſtoïque; &, ſans perdre de vue tout ce qui l'intéreſſoit ſur la terre, elle n'en parla depuis qu'avec la modération convenable à une princeſſe des ondes.

Pluſieurs mois ſe paſsèrent après leſquels le roi, content des vertus, des diſpoſitions où il voyoit Tramarine, engagea le prince des Ondins de la faire voyager par toute l'immenſe étendue de ſes liquides états, afin de la faire connoître à tous ſes ſujets, & l'inſtruire en même-tems de la religion & des loix de l'empire. Il accorda quinze ans pour ſon voyage, pour qu'elle pût ſéjourner dans les endroits les plus curieux: peut-être ce tems paroîtra-t-il long aux perſonnes peu inſtruites des uſages de ce monde; mais qu'ils apprennent que, dans les ondes, ce tems paſſe comme un jour. Ce voyage, que le roi des Ondins ordonna à Tramarine, fut regardé comme un trait de ſa politique. Cette princeſſe étoit la première perſonne de la terre qu'il avoit admiſe dans ſon empire, ſans ſubir le joug de la mort; ce qui change entièrement la façon de penſer des habitans de notre hémiſphère. Ce monarque craignit, peut-être avec raiſon, que, malgré la double doſe d'élixir élémentaire qu'on avoit fait prendre à

Tramarine, elle ne retombât encore dans ſes anciennes foibleſſes, ſur-tout ſe trouvant ſans ceſſe à portée d'admirer chaque jour les ſingulières beautés renfermées dans le ſallon des merveilles; ce fut donc afin de la fortifier dans leurs maximes & dans leurs loix que ce voyage fut ordonné.

Il eſt à préſumer que, quoique Tramarine fût la plus parfaite de toutes les femmes, elle n'avoit pas encore acquis les vertus & les dons dont les génies ſont doués dès leur naiſſance; & que, malgré les grandes diſpoſitions qu'elle avoit pour les ſciences, ce ne fut qu'après bien des années qu'elle fut remplie de ces talens admirables qui ne ſont accordés qu'aux génies du premier ordre. Le roi, occupé des préparatifs du voyage du prince & de la princeſſe, & voulant qu'il ſe fît avec toute la pompe due à la majeſté ondine, ordonna que leur ſuite ſeroit compoſée de dix mille Ondins & trois mille Ondines.

Peut être penſera-t-on qu'un auſſi nombreux cortège devoit faire beaucoup d'embarras dans un voyage d'auſſi long cours: c'eſt pourquoi je dois inſtruire mon lecteur que les Ondins n'en cauſent aucun; comme ce ſont des génies, ils n'ont beſoin d'aucunes proviſions, l'air ſuffit à

leur ſubſiſtance. Tramarine, devenue immortelle & par conſéquent participante à toutes les vertus des Ondins, étoit auſſi diſpenſée des beſoins auxquels la nature humaine a aſſujetti les foibles mortels.

CHAPITRE VIII.

Voyages dans l'Empire des Ondes.

LE jour fixé pour le départ du prince & de la princeſſe, ils furent prendre congé de ſa majeſté Ondine, après quoi ils montèrent dans leur char que leur ſuite ſuivit dans des voitures de nacre de perles, faites en forme de coquilles; ce qui devoit repréſenter le plus beau coup-d'œil du monde pour ceux qui ont pu avoir l'avantage d'en être les témoins.

Le génie dirigea d'abord ſa route du côté du midi; il s'arrêta dans un endroit où ſe donnèrent de fréquens combats, qui ne ſervent ſouvent qu'à peupler l'empire des ondes. Je vois, dit le prince, que vous regardez avec ſurpriſe cette multitude de nouveaux habitans qui juſqu'alors vous ont été inconnus. Apprenez,

ma chère Tramarine, que ces gens que vous voyez arriver à tout inſtant, ſont des perſonnes qui viennent de ſubir le ſort attaché à tous les mortels, la mort, & qu'elles ont été condamnées par le Tout-Puiſſant à demeurer parmi les Ondins pendant un certain nombre d'années, proportionné aux fautes qu'elles ont commiſes ſur la terre. Quoique je ſois déja inſtruit de leur conduite, je vais néamoins en interroger quelques-uns, pour vous faire connoître juſqu'où peut aller la méchanceté des hommes qui habitent actuellement ſur la terre.

Le génie fit en même-tems approcher un homme qui paroiſſoit vêtu d'une façon ſingulière, & lui demanda pourquoi il étoit condamné à boire, pendant cent mille ans, 40 pintes par jour de thé élémentaire. Prince, dit ce miſérable, quoique ma pénitence ſoit longue, je rends graces au Tout-Puiſſant de ne me l'avoir pas donnée plus rigoureuſe; l'eſpérance que j'ai d'un avenir heureux m'en fait ſupporter ſans murmure la longueur, parce que rien n'eſt ſi conſolant pour un malheureux que d'être perſuadé que ſes peines ſeront un jour changées en des plaiſirs purs & réels; car il ſemble que l'on anticipe ſur ſon bonheur par la certitude où l'on eſt d'y arriver. Voici donc mon hiſtoire en peu de mots, pour ne point

fatiguer l'attention de la princeſſe qui vous accompagne.

Elevé aux premières dignités de l'état, par les bontés d'un grand monarque qui m'avoit accordé toute ſa confiance, loin d'employer mes talens à mériter ſes bontés par ma reconnoiſſance & un attachement ſincère aux intérêts de mon maître, l'élévation ſubite de ma fortune ne fit qu'augmenter mon orgueil. Devenu inſolent par le ſuccès de quelques entrepriſes, je crus pouvoir tout haſarder. Je commençai par diſſiper les finances, & je fus enſuite obligé de ſurcharger le royaume des dettes onéreuſes à l'état; pour cacher en quelque ſorte le mauvais emploi que je faiſois des ſommes immenſes qui ſe levoient tous les jours ſur les peuples, je ſuſcitai des guerres injuſtes qui firent périr les plus braves officiers & les meilleurs ſoldats, & répandirent la déſolation dans tous les eſprits. J'engageai enſuite le prince dans de fauſſes démarches capables d'abaiſſer ſon pouvoir, parce qu'elles tendoient à augmenter le mien. Une conduite ſi oppoſée à la juſtice du gouvernement, m'a enfin attiré la haine publique; on a approfondi mes démarches, & le monarque déſabuſé vient de me faire ſubir la peine due à mes forfaits.

Tramarine,

Tramarine, ſurpriſe de l'ingratitude & de la mauvaiſe foi de ce favori, demanda au prince ſi on pouvoit ſe fier aux diſcours d'un homme accoutumé depuis ſi long-tems au menſonge & à l'intrigue, & s'il ne cherchoit point encore à lui en impoſer. Non, chère Tramarine, dit le génie; lorſque les humains ont quitté ces corps qui les enveloppent & les tiennent à la terre, (comme ceux que vous voyez ne ſont que fantaſtiques) il n'eſt plus en leur pouvoir de nous déguiſer la vérité, ni de chercher à nous ſurprendre; envoyez ici, afin d'exécuter l'arrêt de leur condamnation; rien ne peut diminuer la rigueur de leur ſort. Dites-moi, je vous prie, ſi tous ces peuples que je vois arriver en foule, & qu'on dit être morts pour la défenſe de leur liberté, ſont condamnés aux mêmes peines; ces gens me paroiſſent pleins de candeur & de bonne foi. Il eſt vrai, dit Verdoyant, qu'ils ſont ſimples & ſans malice: mais ici le châtiment eſt proportionné aux fautes qu'on a commiſes, & ceux que vous voyez ne deſcendent ſous les ondes qu'afin de s'y purifier. Moins coupables que les autres, leurs peines ſont auſſi plus légères & plus courtes, & ils ne ſont point obligés de boire le thé. Tramarine exigea du génie une explication beaucoup plus

étendue, à laquelle il se prêta volontiers pour l'instruction de la princesse ; mais comme cette conversation fut très-longue & peut-être un peu ennuyeuse, nous passerons à d'autres faits plus ou moins intéressans.

FIN de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IX.

Hiſtoire de la grande Géante.

APRÈS que Verdoyant eut inſtruit Tramarine ſur les principaux articles qui devoient l'intéreſſer, ils continuèrent leur route, & s'arrêtèrent ſur les bords d'un fleuve qui ſervoit de limites à deux nations ſujettes à de grandes révolutions. La princeſſe, ſurpriſe de voir une foule de gens campés comme par bataillons, & dont les habillemens différens formoient une eſpèce de tableau aſſez ſingulier : que ſignifient ces déguiſemens ? demanda Tramarine ; ſans doute qu'on ſe prépare à jouer ici quelque comédie, & qu'on a choiſi cet endroit pour leur ſervir de théâtre.

Le génie ſouriant de l'erreur de Tramarine, lui dit que les différens habillemens qu'elle remarquoit, ne ſervoient qu'à diſtinguer les régimens qui compoſoient l'armée d'une ſouveraine très-reſpectable par ſes vertus, & qu'ils avoient autrefois ſervie pendant long-tems avec beau-

coup de zèle & d'attachement. Ces peuples ſont guidés les uns par le goût de la nouveauté, d'autres par celui des richeſſes ; l'ambition domine ceux-là, ceux-ci ſe laiſſent entraîner par foibleſſe ; enfin la plus grande partie s'eſt liguée pour ſecouer l'autorité qui devoit les retenir dans le reſpect : mais, pour vous mettre au fait de leur diſpute, il faut commencer par vous apprendre le ſujet qui l'a fait naître.

Dans une des républiques de cet empire, eſt née de la diſcorde & du menſonge une fille, dont l'eſprit ſéducteur a ſu gagner les principaux officiers de la princeſſe régnante qui, ſéduite elle-même par des dehors trompeurs, l'a fait venir à ſa cour. Perſonne n'a d'abord penſé à s'oppoſer aux progrès que cette fille faiſoit dans le cœur de leur ſouveraine ; mais, en grandiſſant peu-à-peu, elle eſt devenue une géante qui s'eſt ſi bien fortifiée dans l'eſprit de la princeſſe, qu'elle a envahi une partie de ſon autorité, &, malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, elle s'eſt néanmoins procuré quantité d'adorateurs, leſquels, pour captiver ſes bonnes graces & obtenir de ſes faveurs, s'empreſſent chaque jour à compoſer des élégies, des églogues & des épîtres, qu'on lui préſente en grande cérémonie : c'eſt par-là que ſe font connoître ceux qui lui ſont le plus attachés. Comme elle eſt

vaine, ambitieuſe, fière & orgueilleuſe, & qu'elle captive entièrement l'eſprit de la princeſſe, elle a eu l'adreſſe, pour augmenter ſon autorité, de changer toute la forme de l'ancien gouvernement pour établir de nouvelles loix; enfin, rien ne ſe fait plus que par ſes ordres, rien n'eſt ſi audacieux que ceux qui exécutent ſes volontés, on leur voit entreprendre tous les jours les choſes les plus extraordinaires, ſans que perſonne oſe s'oppoſer à leurs deſſeins: par une eſpèce de conſidération qu'on croit devoir aux titres éminens dont ils ſont revêtus, c'eſt là ce qui les enhardit à tout entreprendre; mais ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt qu'ils exécutent avec aſſurance ce que les autres hommes n'auroient jamais oſé penſer.

Les fidèles ſujets de la princeſſe, rebutés par toutes ces raiſons, & encore plus des ſoumiſſions aveugles que la géante veut exiger d'eux, ſe ſont révoltés; d'autres plus hardis attaquent perſonnellement la géante, en diſant que c'eſt une fille dont on ne connoît ni le nom, ni la naiſſance; quelques-uns prétendent la faire paſſer pour bâtarde; ce qui forme différens partis dans les états de la princeſſe, & ce qui fait que beaucoup de ſes ſujets cherchent à ſecouer le joug de cette fille d'adoption, ſur-tout depuis

qu'elle a entrepris d'envahir tous les gouvernemens, & de s'attribuer les graces qui ne pouvoient ci-devant être accordées que par la princeſſe. On prétend même qu'elle n'a en vue que d'éloigner les ſujets de l'obéiſſance qu'ils doivent à leurs ſouverains, par de nouvelles conſtitutions qui paroiſſent contradictoires & entièrement oppoſées à l'ancienne morale : bien des corybantes ont refuſé de s'y ſoumettre, & la plupart ont pris l'étendard de la rebellion, ce qui forme des guerres perpétuelles ; & les différentes nations que vous voyez ſe raſſembler ici, ne viennent que pour demander la tête de la géante.

Dites-moi, demanda Tramarine, quelles raiſons peut avoir la princeſſe de vouloir s'obſtiner de compromettre ſon autorité, en la laiſſant dans les mains d'une fille qui peut mettre tous ſes états en combuſtion ? Ne devroit-elle pas plutôt la reléguer dans quelque isle éloignée, afin de rétablir la paix que tout ſouverain doit déſirer pour aſſurer le bonheur de ſes peuples ? Ne pourroit-on pas encore la marier à quelque prince étranger, aſſez puiſſant & aſſez ferme pour la réduire à l'obéiſſance ? Le grand Turc, ou le grand Kan de Tartarie, me paroîtroit aſſez ſon fait. Il eſt vrai, dit Verdoyant, mais ils l'ont refuſée ; cependant on

vient de nommer des plénipotentiaires pour traiter de la paix, ils ont ordre de propoſer le mariage de la géante avec Philomendragon qui, comme vous ſavez, eſt un grand magicien & un géant des plus monſtrueux qui ait jamais paru. On eſpère que la princeſſe pourra ſe rendre aux vœux de ſes peuples, & que ce mariage les délivrera de la tyrannie de cette fille, d'autant mieux que les états du géant ſont préciſément les antipodes de ceux de la princeſſe, ce qui fait qu'on n'a pas lieu de craindre d'une pareille union. Je la crains beaucoup pour moi-même, dit Tramarine, puiſque le prince notre fils eſt au pouvoir de ce terrible magicien; & je regarde ſon union avec cette méchante géante comme une ſurabondance de maux pour ce cher enfant. Je vous ai déjà dit, princeſſe, reprit le génie, qu'il ne pouvoit rien entreprendre contre mon fils; mais, pour achever de vous tranquilliſer, apprenez que le ſylphe qui s'eſt chargé de ſon éducation, le tient actuellement ſous ſa puiſſance. Le prince & la princeſſe furent alors interrompus par un bruit de guerre qui ſe fit entendre : tous les ſoldats coururent ſe ranger ſous leurs étendards, & l'on vit paroître une nuée noire de troupes auxiliaires qui, s'avançant en déſordre, ſe réunirent enſuite & formèrent un gros bataillon quarré.

Alors on vit paroître la géante : elle étoit ſemblable à une des pyramides d'Egypte. Sa tête, qui étoit triangulaire, repréſentoit trois viſages : dans l'un, elle paroît douce & modeſte, c'eſt celui qu'elle montre lorſqu'elle veut ſubjuguer de nouveaux peuples ; l'autre, peint l'arrogance & la fierté, quand elle eſt parvenue à ſes fins, & ſon troiſième viſage marque un air furieux & menaçant. Ses bras & ſes jambes ſont autant de ſerpens qui la font mouvoir. Tramarine, effrayée à la vue d'un monſtre auſſi hideux, ne voulut pas reſter davantage ſur les bords de ce fleuve ; c'eſt pourquoi on ne put ſavoir le ſuccès de la bataille qui s'y donna.

CHAPITRE X.

L'accompliſſement de l'Oracle.

Le génie, cédant au deſir que Tramarine avoit de s'éloigner, la conduiſit ſur les côtes de la Lydie. La princeſſe, remarquant un vieillard dont l'air majeſtueux ſembloit inſpirer le reſpect, ſe ſentit fort émue. Cher prince, dit-elle au génie, je ne puis réſiſter aux tendres mouvemens que je me ſens pour ce vénérable vieil-

lard : accordez-moi, je vous prie, la ſatisfaction de l'entendre. Le prince des ondins complaiſant, comme le ſont tous les génies amoureux, dit à Tramarine qu'elle étoit la maîtreſſe de l'interroger, & fit ſigne en même tems au vieillard de s'approcher. Quoiqu'il n'ignorât point que c'étoit le roi de Lydie, il voulut néanmoins laiſſer à la princeſſe le plaiſir d'en être inſtruite par lui-même. Tramarine, ſentant redoubler l'intérêt qu'elle prenoit à ce monarque, car elle ne doutoit pas qu'il n'en fût un, lui demanda avec beaucoup de douceur, & de ce ton que la tendreſſe & l'amitié pure inſpire, qui il étoit ? quelle contrée de la terre il avoit habitée avant de deſcendre chez les Ondins ? Je ſuis Ophtes, répondit le roi, j'ai régné plus de ſoixante ans dans la Lydie.

A ces mots, ſi Tramarine n'eût pas joui des prérogatives attachées aux grands génies, qui ne peuvent jamais éprouver aucune foibleſſe, elle ſe fût sûrement évanouie ; mais elle en fut quitte pour un petit ſaiſiſſement. Ah, mon père ! s'écria la princeſſe, je puis donc enfin jouir du bonheur de vous revoir ; mais n'avez-vous point à vous plaindre du deſtin qui me le procure ? Ma fille, reprit le roi de Lydie, en lui marquant cette tendre émotion qu'on reſſent à la vue d'un plaiſir inattendu, vous allez

apprendre, par le récit de mes aventures, la fatalité de mon deſtin, & l'accompliſſement d'un oracle qui, juſqu'à ce moment, m'a toujours paru impénétrable.

Je ſais, pourſuivit le roi, que vous avez été inſtruite chez la reine de Caſtora des principaux événemens qui ſe ſont paſſés dans la Lydie juſqu'au tems de votre exil; je paſſerai donc rapidement ſur les premières années qui ſe ſont écoulées, depuis il ne m'eſt rien arrivé de remarquable. Je jouiſſois d'une ſécurité parfaite, ma couronne étoit aſſurée dans ma famille par la naiſſance de deux princes que les dieux m'avoient accordés, lorſque j'appris que Pencanaldon, dont les états ſont contigus aux miens, venoit de faire une irruption dans une de mes provinces; j'appris en même tems qu'il s'étoit emparé d'une des plus fortes places de la Lydie. Surpris d'un pareil procédé, sûr qu'il n'avoit aucune plainte à me faire d'aucune part que ce pût être, n'ayant jamais eu aucun démêlé avec lui, je me hâtai de faire aſſembler mes troupes, dans la vue de m'oppoſer à la rapidité de ſes nouveaux progrès; je partis à la tête de cinquante mille hommes, tous ſoldats aguerris, dans l'eſpoir de chaſſer le perfide Pencanaldon & de le châtier de ſon audace: mais la fortune qui juſqu'alors m'avoit

toujours été favorable, me fit ſentir vivement, dans cette rencontre, le peu de fonds qu'on doit faire ſur cette inconſtante déeſſe.

Comme les déſordres augmentoient chaque jour, je fus contraint de forcer ma marche pour arrêter les progrès de mon ennemi; j'arrivai enfin à peu de diſtance de l'armée du traître Pencanaldon, qui m'attendoit en bon ordre pour me livrer bataille. J'étois réſolu de tâcher d'éviter le combat, afin de donner à mes troupes le tems de ſe repoſer : mais mes ſoldats étant excités eux-mêmes par les bravades de l'ennemi, je ne fus plus le maître d'arrêter leur courage fougueux; la bataille s'engagea inſenſiblement, elle fut des plus ſanglantes. Cependant je conſervai long-tems l'avantage, &, lorſque j'allois me rendre le maître du champ de bataille, par une fatalité que je ne puis comprendre, l'épouvante ſe mit tout-à-coup dans mon armée, mes troupes ſe débandèrent, la plus grande partie prit la fuite, &, malgré mes efforts, je ne pus jamais les rallier : que vous dirai-je enfin ? ma défaite fut complette, & j'eus encore le malheur d'être fait priſonnier avec la reine qui m'avoit ſuivi dans cette expédition.

Pencanaldon, glorieux du ſuccès de ſa victoire, nous conduiſit dans ſa ville capitale, en

nous menant attachés à ſon char de triomphe comme de miſérables eſclaves. Il nous fit enſuite renfermer dans une tour, bâtie ſur une pointe de rocher qui paroiſſoit fort avancé dans la mer : mais ce qui augmenta ma peine & mon déſeſpoir, c'eſt qu'il eut encore la cruauté de me ſéparer de Cliceria ; & j'appris quelques jours après, par deux officiers commis pour ma garde, qui, me croyant endormi, cauſoient familièrement enſemble .....

J'appris donc que la cauſe de tous les déſordres qui venoient d'arriver, ne provenoit que de l'amour que le perfide Pencanaldon avoit pris pour la reine, parce qu'il ſe flattoit qu'après m'avoir vaincu, il ne lui ſeroit pas difficile de ſéduire l'eſprit de la reine Cliceria, en lui propoſant de partager avec elle ſon royaume, & de la laiſſer diſpoſer entièrement de mes états qu'il venoit de réunir à ſa couronne, ne faiſant aucun doute qu'étant ſon priſonnier, il ne me forçât à la répudier lorſque je croirois ne pouvoir obtenir ma liberté qu'à ce prix. Ainſi, aveuglé par ſa paſſion, il ne crut point trouver d'obſtacle à ſes mauvais deſſeins, il oſa même les déclarer à la reine ſans aucun ménagement. Cliceria, indignée des propoſitions qu'il eut l'audace de lui faire de l'épouſer, lorſqu'il ſeroit parvenu à me faire ſigner

l'acte qui devoit la rendre à elle-même, lui marqua avec beaucoup de fierté tout le mépris qu'elle faiſoit des ſentimens pareils aux ſiens; &, loin de vouloir achever de l'entendre, elle fut ſe renfermer dans ſon cabinet, en lui défendant de reparoître devant elle, à moins que l'honneur, la vertu & la probité, qu'il avoit bannis de ſon cœur, ne revinſſent animer ſon ame, & lui inſpirer des procédés & de nouveaux ſentimens dignes d'être adoptés par Ophtes & par Cliceria.

Cependant l'indigne Pencanaldon employa long-tems les prières & les plus tendres ſupplications, pour tâcher de ſéduire la reine; mais s'appercevant qu'elles ne faiſoient qu'augmenter le mépris qu'elle avoit pour lui, il changea de conduite, en ſubſtituant les menaces les plus terribles ſi elle ne ſe rendoit à ſes deſirs. Toutes ces différentes attaques furent vaines: Cliceria, fortifiée par la gloire & la vertu, les ſoutint avec une fermeté digne de ſon rang.

Je fus inſtruit d'une partie de ſes peines par une des femmes de la reine, qui, jouiſſant d'un peu plus de liberté, avoit trouvé le ſecret de gagner un de mes gardes, qui l'introduiſoit pendant la nuit dans mon appartement. Quoique cette femme s'efforçât de diminuer

une partie de l'affreuſe ſituation dans laquelle ſe trouvoit Clicerta ; mon eſprit, toujours induſtrieux à me tourmenter, me la faiſoit reſſentir telle qu'elle étoit. Accablé de douleur, & ne pouvant rien pour adoucir les peines d'une princeſſe qui m'étoit d'autant plus chère, que j'étois très-perſuadé qu'elle ne devoit ſes maux qu'à l'attachement qu'elle avoit toujours eu pour moi, je ne pouvois néanmoins les adoucir. Il eſt peut-être ſans exemple que des ſujets, que j'avois traités plutôt en père qu'en roi, s'intéreſſaſſent aſſez peu à mon ſort pour n'oſer former le deſſein de me délivrer de ma captivité ; je ne pouvois donc qu'exhorter la reine à ſouffrir conſtamment des peines qu'elle ne pouvoit éviter.

Pencanaldon, qui ne vouloit pas s'éloigner de la reine, donna ordre à ſes généraux de s'emparer de toute la Lydie ; ce qu'ils exécutèrent en deux campagnes, perſonne ne s'oppoſant à leurs rapides conquêtes. J'appris ces fâcheuſes nouvelles, avec celles que mes peuples s'étoient rendus, ſans aucune réſiſtance, à mon perfide tyran ; & ce qui mit le comble à mon déſeſpoir, fut la perte des deux jeunes princes que j'avois laiſſés dans mon palais, ſous la conduite de leur gouverneur, homme dont la probité m'étoit connue. Je re-

doutois, avec raiſon, les cruautés de cet ennemi de l'humanité: mais voici le dernier coup de ſa perfidie.

La reine, qui étoit enceinte, lorſqu'on nous fit priſonniers, avoit caché, avec un ſoin extrême, l'état où elle étoit. Célinde, celle de ſes femmes dans laquelle elle avoit le plus de confiance, s'offrit à la délivrer d'une princeſſe qu'elle ſe diſpoſoit à ſouſtraire aux yeux du cruel Pencanaldon, lorſqu'il entra inopinément dans l'appartement de la reine, où, ſe ſaiſiſſant de cette innocente victime, il l'emporta lui-même pour la donner à ſa fille, nommée Argiliane, avec ordre de la faire expoſer dans la forêt à la voracité des bêtes féroces. Argiliane, frémiſſant d'un arrêt ſi inhumain, loin d'obéir aux ordres de ſon père, conduiſit ſeule la petite princeſſe dans l'île Craintive: cette île lui avoit été donnée pour ſon apanage, avec le pouvoir de commander. Après avoir doué cet enfant de toutes les perfections imaginables, elle lui donna le nom de Brillante; &, pour la ſouſtraire aux recherches de Pencanaldon, au cas qu'il vînt à découvrir ſa déſobéiſſance, elle la dépoſa entre les mains de la femme d'un berger pour la nourrir, lui recommandant ſur toutes choſes

de ne la laiſſer voir à perſonne ſous quelque prétexte que ce fût.

La reine apprit que la princeſſe Argiliane s'étoit chargée de ſa fille. Elle la connoiſſoit pour une grande magicienne, mais elle ignoroit que cette princeſſe ne s'appliquoit à l'étude des ſciences, & ſur-tout à celle de la Chiromancie, que pour faire le bien, & dans la vue d'arrêter les injuſtices & les cruautés de ſon père. Cliceria, dont les maux augmentoient chaque jour, ordonna à Célinde, femme d'un très-grand génie, d'employer tous ſes ſoins pour parvenir juſqu'à la princeſſe. Célinde, remplie de zèle pour le ſervice de ſa maîtreſſe, s'inſinua avec beaucoup d'adreſſe auprès d'Argiliane; elle eut l'art de gagner ſa confiance, & lui peignit les malheurs de la reine avec des traits ſi touchans qu'elle l'attendrit en ſa faveur, & l'engagea enfin à s'intéreſſer vivement pour cette infortunée princeſſe. Argiliane, dont le cœur étoit excellent, gémiſſoit tous les jours, ſans oſer le faire connoître, ſur la conduite barbare du roi ſon père; c'eſt pourquoi elle ſe détermina aiſément à favoriſer de tout ſon pouvoir une reine opprimée, en lui procurant mille ſecours pour la ſoutenir contre les pourſuites

de

de Pencanaldon, & l'aider en même tems à ſupporter ſes peines, ſans néanmoins oſer ſe déclarer ouvertement, dans la crainte d'irriter ſon père.

Depuis long-tems Pencanaldon ſe propoſoit l'union de la princeſſe ſa fille, avec le prince Corydon, ſon neveu, qui lui faiſoit aſſidument ſa cour. Mais, quoiqu'Argiliane reconnût en lui des qualités bien ſupérieures aux autres princes de ſon ſang, l'averſion qu'elle conſervoit pour la dépendance lui fit toujours éloigner cette union. Dans la crainte que le roi ſon père ne voulût un jour la contraindre, elle prit la réſolution de propoſer au prince le mariage de la princeſſe de Lydie, qui avoit la réputation d'être une des plus belles princeſſes de la terre. Je vous connois les ſentimens trop délicats, ajouta Argiliane, pour vous prévaloir du pouvoir que vous vous êtes acquis ſur l'eſprit de mon père. Je ne puis jamais être à vous, malgré la préférence que je vous ai toujours donnée ſur vos rivaux. Si je pouvois me déterminer à faire un choix, vous ſeul ſeriez capable de le fixer; mais la réſolution que j'ai formée de paſſer ma vie dans l'indépendance, me détermine à vous prier de ne plus penſer à notre union.

Le prince Corydon parut anéanti par ces paroles : il ne put y répondre que par un ſoupir ; &, quoiqu'il n'eût jamais reſſenti une grande paſſion pour Argiliane, l'habitude qu'il s'étoit faite de la voir, de s'entretenir ſouvent avec elle de ſcience & des intérêts de l'état ; peut-être auſſi l'eſpérance d'acquérir par ce mariage un des plus beaux royaumes du monde, toutes ces raiſons réunies lui firent ſouffrir impatiemment le diſcours de la princeſſe. Il ſe plaignit amèrement de ſon indifférence, fit de tendres reproches, & employa toute l'éloquence que peut former une ambition fondée ſur des eſpérances que le roi nourriſſoit depuis long-tems ; mais s'appercevant enfin que rien ne pouvoit toucher le cœur d'Argiliane, il ſe borna à la ſupplier de lui conſerver ſon eſtime, ajoutant qu'il mettroit toujours ſon bonheur & ſa gloire à la mériter.

Ce fut après cette converſation que la princeſſe conſeilla à Célinde de voir le prince Corydon, de lui vanter les charmes de la princeſſe de Lydie, qui devoit être à la cour de Pentaphile, reine de Caſtora. Je ſais, dit Argiliane, qu'elle eſt d'une beauté raviſſante, qu'elle a toutes les vertus dignes du trône, & que Pentaphile lui deſtine le ſien. Vous

devez enſuite l'engager à délivrer la reine de Lydie, & lui dire que Tramarine ſera le prix des ſervices qu'il rendra à cette princeſſe; ajoutez-y de ma part les aſſurances de régner dans la Lydie, après la mort d'Ophtes, & que je promets de l'aſſiſter de tout mon pouvoir.

La reine me fit ſavoir cette nouvelle négociation par Célinde, à qui j'ordonnai de ſuivre exactement les conſeils d'Argiliane. Cette femme adroite n'eut pas de peine à déterminer le prince Corydon, qui avoit déja entendu parler pluſieurs fois de la beauté & des avantages que Tramarine s'étoit acquis ſur les autres femmes; il fut charmé de l'ouverture que Célinde lui fit d'une alliance qui pouvoit ſatisfaire ſes deſirs & remplir en même-tems ſon ambition, puiſqu'il ſe voyoit forcé de renoncer à celle d'Argiliane; ces avantages, joints aux promeſſes qu'elle lui faiſoit faire, achevèrent de le déterminer.

La reine, charmée d'apprendre que Célinde eût ſi bien réuſſi dans ſa négociation, m'envoya annoncer cette grande nouvelle. Célinde vint donc une nuit m'apprendre que Corydon s'engageoit de délivrer la reine, & de la conduire dans les états de Pentaphile, aux conditions que je ratifierois le traité que

le prince devoit faire avec la reine Cliceria. Je devois donc m'engager par ce traité, d'accorder au prince Corydon la princeſſe Tramarine qui, par ſa naiſſance & par la mort de ſes frères, étoit devenue héritière préſomptive du royaume de Lydie : je devois encore par le même traité le déclarer mon ſucceſſeur à la couronne, au cas que Tramarine eût diſpoſé de ſa main en faveur de quelque autre prince. A ces conditions, le prince promettoit de revenir avec une puiſſante armée me délivrer de ma captivité, & m'aider enſuite à reconquérir mon trône.

Vous pouvez croire que j'acceptai, ſans balancer, des propoſitions qui, dans les circonſtances où je me trouvois, me parurent fort avantageuſes. Dénué de tout ſecours, & languiſſant, depuis près de dix ans, dans une captivité des plus cruelles, je conſentis, ſans peine, à tout ce qu'on voulut exiger de moi ; & fis dire à la reine que je lui donnois carte blanche, & la laiſſois maîtreſſe d'agir ſuivant les occaſions qui s'offriroient, m'en rapportant entièrement à ſa prudence, dans les différentes négociations qu'elle ſeroit obligée de faire, pour engager nos alliés à lui fournir les ſecours néceſſaires, pour pouvoir rentrer dans mes états & en chaſſer les troupes de Pencanaldon.

Lorſque les articles de notre négociation furent ſignés, Célinde les porta à la princeſſe Argiliane, qui en fut ſi contente que, pour en faciliter l'entière exécution, elle envoya à la reine un taliſman, compoſé des ſept métaux, qui avoit la vertu de rendre inviſibles les perſonnes qui le portoient attaché au cou: ce fut par le moyen de ce taliſman, que la reine ſortit du palais de Pencanaldon, où elle étoit détenue priſonnière depuis ſi long-tems.

Malgré l'empreſſement ſi naturel qu'on a de jouir de la liberté, ſur-tout après une captivité auſſi longue, la reine ne voulut cependant pas ſortir du château, ſans marquer à la princeſſe Argiliane combien elle étoit ſenſible à tous les témoignages de bonté & à tous les ſervices qu'elle lui avoit rendus, & ſingulièrement au préſent qu'elle venoit de lui faire pour faciliter ſa ſortie, dont elle faiſoit le premier uſage pour la ſupplier de répandre ſes bienfaits ſur le roi ſon époux, & de les étendre ſur tout ce qui nous appartenoit. Argiliame le lui promit de fort bonne grace; & ces deux princeſſes, après s'être donné mille aſſurances réciproques d'une amitié ſincère, ſe ſéparèrent remplies d'eſtime l'une pour l'autre.

Cliceria vint enſuite me ſurprendre avec Célinde, qui me dit en entrant dans mon cabinet : je viens enfin, ſeigneur, vous annoncer la délivrance de la reine ; elle eſt ſortie du château, ſans qu'aucun de ſes gardes s'en ſoit apperçu, & ce miracle n'eſt arrivé que par le ſecours d'Argiliane, qui a bien voulu aider au prince à la ſouſtraire à la puiſſance de ſon père. J'en rends graces aux dieux, m'écriai-je, & ſouhaite avec ardeur qu'ils veuillent favoriſer la juſtice de nos droits, afin que je puiſſe jouir de la ſatisfaction de nous voir bientôt réunis. Une partie de vos ſouhaits vous ſont accordés à l'inſtant, dit Cliceria, en ſe précitant dans mes bras. Saiſi de joie à la vue d'une princeſſe que j'ai toujours paſſionnément aimée, je ne pouvois comprendre ce qui avoit pu d'abord la dérober à mes yeux ; mais ſon taliſman qu'elle me montra, en le retournant pluſieurs fois, me fit admirer la vertu de ce chef-d'œuvre de l'art.

Célinde ſortit pour avertir le prince Corydon que la reine ne tarderoit pas à ſe rendre auprès de lui. Je profitai de ſon abſence pour témoigner à Cliceria combien j'étois ſenſible à cette dernière preuve de ſa tendreſſe, puiſqu'elle riſquoit, pour ainſi dire, ſa vie, ou

tout au moins cette liberté qu'elle venoit à peine de recouvrer comme par une eſpèce de miracle. Enfin, après nous être donné mille témoignages de notre tendreſſe mutuelle, je lui communiquai toutes les lumières que je crus être néceſſaires pour agir auprès de la reine de Caſtora, & pour engager nos autres alliés à nous aider de leurs ſecours. Célinde rentra pour nous avertir qu'il étoit tems de nous ſéparer : il fallut céder aux circonſtances ; mais ce ne fut pas ſans verſer beaucoup de larmes.

Cliceria, accompagnée de Célinde, ſe rendit chez le prince Corydon qui les attendoit ; &, tout étant préparé pour leur voyage, ils partirent au lever de l'aurore. Ce prince, pour éloigner les ſoupçons que pourroit donner ſon abſence, avoit pris le prétexe de viſiter les fortifications de l'île forte, appartenante à la princeſſe Argiliane ; mais Pencanaldon, rebuté depuis long-tems des mépris que la reine ne ceſſoit de lui montrer, après avoir inutilement employé les ſecrets de la magie pour la faire condeſcendre à ſes infâmes projets, prit enfin le parti de s'abſenter par le conſeil d'Argiliane. Ce fut ce qui donna le tems à nos fugitives de s'éloigner ; &,

aidées des ſecours d'Argiliane, elle arrivèrent en peu de jours dans le royaume de Caſtora.

Pendant leur route, la reine inſtruiſit le prince, des loix que Pentaphile avoit impoſées ſur tous les étrangers. Corydon en parut d'abord charmé, ſe flattant que, s'il n'avoit pas le bonheur de plaire, du moins n'auroit-il pas de rivaux à craindre : mais ſa joie fut bientôt changée en une triſteſſe profonde, lorſqu'il fit réflexion qu'il ne pourroit reſter dans ce royaume, ſans s'expoſer à mille dangers. Cliceria qui s'apperçut de ſon chagrin, & qui ne vouloit pas être privée de ſes conſeils, pour les différentes négociations qu'elle prévoyoit être obligée de faire dans les circonſtances où elle ſe trouvoit; & qui d'ailleurs n'étoit plus forcée de ſe dérober aux yeux des curieux, offrit au prince le taliſman qui la rendoit inviſible. Corydon le reçut avec de ſi grands témoignages de reconnoiſſance, que la reine fut convaincue de ſon attachement à ſes intérêts.

Le prince muni de ce taliſman, qui le mettoit à portée de ſe trouver par-tout, ſans crainte d'être découvert, & par conſéquent de voir à toute heure la princeſſe Tramarine, dont il s'étoit formé une idée des plus charmantes;

ce prince, dis-je, preſſa ſa marche, donnant à peine le tems à la reine de prendre quelque repos. Arrivé à la cour de Caſtora, le prince ne jugea pas à propos d'y paroître, quoiqu'il accompagnât la reine Cliceria, dans toutes les viſites qu'elle rendit à la reine Pentaphile.

Dans la première entrevue de ces deux princeſſes, Pentaphile parut d'abord un peu déconcertée, lorſque la reine Cliceria demanda des nouvelles de la princeſſe Tramarine, & les raiſons qui pouvoient l'avoir empêchée de ſe trouver à ſa rencontre. La reine de Caſtora ne put s'empêcher de montrer beaucoup de trouble à cette queſtion; mais ne pouvant ſe diſpenſer d'y ſatisfaire, elle lui fit le récit des aventures de Tramarine, & finit par marquer une vraie douleur de ſe trouver dans l'impuiſſance de lui en dire des nouvelles.

Cliceria qui ne comprenoit rien au récit qu'elle venoit d'entendre, ne pouvoit ſe perſuader que la force de l'imagination pût produire des effets auſſi ſurprenans. Elle crut donc que tout ce qu'on venoit de lui raconter, n'étoit qu'une fable inventée pour la ſéduire, & que Pentaphile avoit peut être formé quelque traité ſecret avec ſon ennemi, dont ſa fille avoit été le prix: elle ne voulut cependant pas faire connoître ſes doutes, & ſe re-

tira dans l'appartement qu'on lui avoit deſtiné, pour en conférer avec le prince Corydon, qu'elle craignoit furieuſement que cette premiere diſgrace n'eût rebuté, & que, trompé dans ſon attente, il ne voulût abandonner ſon entrepriſe. C'eſt pourquoi, après s'être long-tems entretenue avec lui des aventures de Tramarine, dont il étoit à préſumer qu'on n'auroit jamais aucune nouvelle, elle lui dit qu'il lui reſtoit encore une jeune princeſſe qu'elle lui offroit pour remplir ſes engagemens. Il eſt vrai, ajouta la reine, que j'ignore entièrement ſon ſort; mais, comme elle eſt entre les mains de la princeſſe Argiliane, je me flatte qu'il ne me ſera pas difficile de la ravoir.

Corydon qui ne s'étoit attaché à Tramarine, que ſur la réputation qu'elle s'étoit acquiſe d'être une des princeſſes les plus accomplies qu'il y eût dans le monde, eut beaucoup moins de peine à ſe réſoudre à l'échange qu'on lui propoſoit. Cependant il perſiſta toujours dans les conſeils qu'il avoit donnés à la reine, d'employer tous les moyens imaginables pour tâcher de découvrir le lieu que Tramarine auroit choiſi pour ſa retraite.

Quoique la reine fût très-piquée de la conduite que Pentaphile avoit gardée, non-ſeu-

lement dans l'affaire de Tramarine ; mais encore dans celle de notre malheureuſe captivité, dont j'éprouvois toujours le déplorable ſort, elle dit néanmoins au Prince qu'elle ne croyoit pas qu'il fût prudent, dans les circonſtances où elle ſe trouvoit, de chercher à aigrir la reine de Caſtora, en faiſant à préſent des perquiſitions qui, ſans doute, deviendroient inutiles ; que le beſoin qu'elle avoit de ſon ſecours pour l'aider à reconquérir la Lydie, lui faiſoit penſer qu'il étoit plus convenable de diſſimuler leurs ſujets de plainte, juſqu'à ce que je fuſſe remonté ſur le trône. Ces raiſons étoient trop ſages pour que le Prince ne s'y rendît pas.

Mais, comme il ſeroit trop long de vous rapporter toutes les négociations qu'il fallut employer, afin d'engager mes alliés de fournir les troupes néceſſaires ; il ſuffira de vous apprendre que, malgré les efforts de Pencanaldon qui s'étoit fait haïr de tous mes peuples par ſes cruautés, la reine rentra dans la Lydie, & que je fus enfin délivré de ma captivité.

Ce ne fut qu'après ce grand évènement que j'appris vos aventures. Auſſi peu porté à les croire que la reine, je fus cependant au déſeſpoir d'y avoir contribué par ma ſotte

crédulité, ou, pour mieux dire, ma ſotte vanité à vouloir pénétrer dans les décrets des dieux, en vous banniſſant de ma cour, par une injuſtice dont j'ai été long-tems puni par mes remords. Je voulus réparer ma faute, en faiſant tout ce qui étoit en mon pouvoir pour découvrir votre ſort; mais ce que j'en pus apprendre, mit le comble à mon déſeſpoir, lorſqu'on vint me dire qu'il n'étoit pas poſſible d'avoir aucune nouvelle de la princeſſe, qu'on préſumoit s'être précipitée dans la mer. Ce doute affreux me fit une ſi furieuſe révolution, qu'après avoir juré la perte de la reine Pentaphile, je tombai dans une apoplexie qui m'a en un inſtant conduit ici.

Je ne regrette point une vie qui n'auroit fait que prolonger des maux inévitables, en me retraçant ſans ceſſe le ſouvenir de mes fautes. Je me flatte, au contraire, que les honneurs dont vous jouiſſez dans cet empire, par votre heureuſe union avec le prince des Ondins, doivent vous faire oublier toutes les peines qui les ont précédés, & que vous n'en conſerverez aucun reſſentiment. Tramarine aſſura le roi ſon père qu'il lui rendoit juſtice; que, quoiqu'elle eût long-tems regretté ſa préſence, elle n'avoit pas lieu de ſe plaindre de l'arrêt rigoureux qu'il avoit prononcé con-

tr'elle ; & que, pour lui montrer qu'elle n'en conſervoit aucun ſouvenir, elle alloit déſormais employer tout ſon pouvoir à lui faire rendre les honneurs dus à ſon rang, & lui procurer en même tems toutes les ſatisfactions qu'il pourroit deſirer.

Perſonne n'ignore que, lorſqu'on a quitté ce corps mortel, tous les rangs ſont confondus, & qu'il n'y a plus de diſtinction parmi les ames, ſur-tout dans l'empire des Ondins. Cependant la princeſſe Tramarine obtint du général Verdoyant, par une grace ſingulière, que le roi ſon père ſeroit admis à ſa cour, & qu'il y jouiroit des mêmes prérogatives que les Ondins. Elle lui demanda auſſi qu'il fût diſpenſé de boire le thé élémentaire; mais elle ne put obtenir cette dernière faveur, pour des raiſons que je n'ai point appriſes, auxquelles ſans doute il n'y avoit aucune réplique.

Ils continuèrent enſuite leur route avec le roi Ophtes, dans le deſſein de viſiter toutes les parties du monde. Tramarine réfléchiſſant ſur les aventures du roi ſon père, qui leur avoit appris par ſon récit, qu'elle avoit une jeune ſœur qui devoit être encore dans l'iſle Craintive, le deſir de la connoître lui fit demander au prince Verdoyant de vouloir bien diriger ſa marche vers cette iſle, afin de lui procurer, s'il étoit

poſſible, la ſatisfaction de la voir, ſans qu'il en dût coûter la vie à la jeune princeſſe. Je puis aiſément vous ſatisfaire, dit Verdoyant; &, pour diſſiper l'ennui d'une auſſi longue route, je vais vous apprendre, ainſi qu'au roi votre père, les aventures d'une princeſſe qui doit aſſurément vous intéreſſer l'un & l'autre.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Brillante & de l'Amour.

LA princeſſe Argiliane, n'oſant encore ſe déclarer en faveur de la reine de Lydie, crut la ſervir plus utilement en affectant de ſe ſoumettre aux ordres de ſon père. Elle connoiſſoit ſa cruauté, & craignant, avec raiſon, que, dans un de ces momens où les mépris de la reine le mettoient au déſeſpoir, il ne donnât des ordres contraires au deſir qu'elle avoit de ſauver la petite princeſſe, étant accoutumé à ſe venger par de pareilles cruautés, lorſqu'elle l'eut portée dans l'iſle Craintive, elle revint à la cour, & dit au cruel Pencanaldon que l'enfant avoit été expoſé & dévoré preſqu'auſſi-tôt.

Brillante fut donc élevée comme la fille du

Berger. Je paſſerai rapidement ſur ſon enfance, qui n'eut rien d'intéreſſant, parce qu'elle n'étoit pas connue pour une princeſſe, dont ordinairement les moindres actions ſont toujours admirées. Cependant, lorſque Brillante eut atteint ſa dixième année, Argiliane penſa qu'il étoit tems de commencer à l'inſtruire des avantages de ſa naiſſance; & comme elle venoit aſſez ſouvent dans ſon iſle, pour y donner elle-même des leçons à la jeune princeſſe, qui, par ſa docilité & ſa douceur, s'étoit entièrement acquis le cœur d'Argiliane; cette princeſſe remarquoit avec plaiſir la beauté & les graces touchantes de ſa jeune élève; elle y voyoit germer ces talens que la nature produit & que l'éducation perfectionne; elle admiroit ſur-tout cette pudeur charmante, vrai ſigne de l'innocence & de la pureté du cœur.

Argiliane, pour des raiſons particulières, n'oſoit encore faire paroître Brillante à la cour de ſon père; cependant elle craignoit que cette jeune princeſſe, dont le cœur lui paroiſſoit diſpoſé à la tendreſſe, ne vînt à former quelque engagement qui pourroit par la ſuite troubler ſon repos. C'eſt pourquoi elle commença à l'entretenir des déſordres que l'amour cauſoit dans tous les cœurs. Vous devez, ma chère Brillante, dit Argiliane dans ſa dernière con-

verſation, vous tenir toujours en garde contre les attaques des hommes qui, la plupart, ne chercheront qu'à ſéduire votre cœur; conſervez cette pudeur qui eſt le plus précieux attribut de notre ſexe, elle doit toujours être la gardienne fidelle de la pureté de l'ame. Gardez-vous de ſacrifier à l'amour ce que vous avez de plus cher: l'amour eſt un dieu inquiet, perfide, tumultueux, & qui n'a de conſtance que dans ſa légèreté; ce dieu ſe fait un jeu cruel des malheurs & du déſeſpoir de ceux qui ſuivent ſes loix; ſouvent on le voit brouiller l'amant avec l'amante, & ſoulever l'ami le plus tendre contre celui qu'il aime le mieux; les fureurs que l'amour inſpire ne reconnoiſſent ni le rang, ni le devoir, ni la nature; il n'eſt rien de ſacré pour lui, ſur-tout lorſque la jalouſie ou la vengeance l'animent, & ce n'eſt qu'en le fuyant qu'on peut éviter ces maux.

N'oubliez pas, ma chère Brillante, ajouta la princeſſe, les avis que je vous donne, le tems approche où ce dieu cherchera à vous ſéduire, il n'eſt point de forme qu'il ne ſache prendre pour y parvenir; car, lorſqu'il a entrepris de plaire, il paroît charmant & rempli d'attraits qui ne ſervent qu'à ſubjuguer la raiſon: le deſir & la volupté marchent ſur ſes pas, l'eſpérance l'accompagne preſque toujours, & il ſemble

ſemble ne faire ſon bonheur que de la félicité des mortels. Vous ne devez pas à préſent vous y laiſſer ſurprendre, après le portrait que je vous en fais.

C'étoit par de ſemblables inſtructions qu'Argiliane s'efforçoit de faire goûter à Brillante les douceurs dont on jouit dans un état tranquille ; mais la jeuneſſe ne cherche que le plaiſir, la ſolitude l'ennuie, & ce n'eſt que l'âge & les réflexions qui puiſſent lui faire goûter les conſeils de la raiſon.

Brillante commençoit à ſentir l'ennui, & ſon cœur lui diſoit qu'il étoit des plaiſirs qu'elle pouvoit goûter ; déja elle formoit des deſirs ſans ſavoir ſur quoi les fixer, & des ſoupirs échappés firent craindre à la princeſſe qu'elle ne formât quelqu'inclination indigne du ſang qui l'avoit formée : c'eſt pourquoi elle lui fit entendre, avant de la quitter, que le ciel l'avoit fait naître fort au-deſſus de l'état dans lequel elle étoit élevée, & lui promit de lui découvrir le myſtère de ſa naiſſance à leur première entrevue.

Brillante, élevée comme ſimple fille de berger, fut néanmoins peu ſurpriſe des ouvertures qu'Argiliane venoit de lui faire ſur ſa naiſſance ; la nobleſſe de ſon ame l'avoit ſans doute avertie qu'un ſang illuſtre devoit couler

dans ſes veines & animer toutes ſes actions. L'impatience qu'elle eut d'apprendre à qui elle devoit le jour, lui fit deſirer de revoir bientôt la princeſſe; &, comme ſi ce deſir eût dû avancer ſon retour, elle ne manquoit plus d'aller ſe promener tous les jours à l'entrée d'une forêt, par où la princeſſe Argiliane avoit coutume de paſſer pour ſe rendre à ſon palais.

Un jour Brillante ſe trouvant beaucoup plus agitée qu'à l'ordinaire, n'avoit pu prendre aucun repos pendant la nuit, ce qui lui fit devancer l'aurore pour ſe rendre à l'entrée de la forêt. A peine y fut-elle arrivée, qu'elle apperçut de loin un équipage dont l'éclat la ſurprit, & fixa en même-tems toute ſon attention. C'étoit une calèche doublée de ſatin & piquée avec des odeurs les plus agréables: l'impériale de cette calèche formoit un tableau qui repréſentoit la déeſſe Vénus, couchée nonchalamment ſur un lit de fleurs, la tête appuyée ſur les genoux du dieu Mars, regardant les Graces qui paroiſſoient occupées à former des couronnes de myrte, pour en orner la tête de ces heureux amans; on voyoit, au derrière de la calèche, le berger Paris choiſir Vénus entre les trois déeſſes, pour lui préſenter la pomme; les côtés repréſentoient les différens attributs de la déeſſe.

L'Amour, assis au fond de cette admirable voiture, paroissoit distrait & rêveur, la tête un peu penchée à droite sur la Modestie, regardant, avec indifférence la Faveur qui étoit assise à sa gauche; la Jouissance, d'un air soumis, se tenoit auprès de l'Amour, & sembloit lui demander qu'il daignât la favoriser; les Graces étoient sur le devant, l'une tenoit le carquois & les flèches dorées de ce dieu, & les deux autres folâtroient avec lui, ne paroissant s'occuper qu'à lui faire des niches, afin de lui rendre sa belle humeur; l'heure du berger servoit de postillon, & tenoit les rênes de huit cygnes plus blancs que la neige; les Jeux, les Ris & les Plaisirs, entouroient cette charmante calèche.

C'étoit l'équipage de Vénus que l'Amour avoit pris avec toute sa suite, pour faire une partie dans sa nouvelle petite maison; mais cette suite ignoroit encore quelle devoit être l'héroïne d'une fête que l'Amour préparoit depuis longtems; car, depuis la brûlure que lui fit Psyché par son indiscrète curiosité, on n'avoit point entendu dire que ce dieu eût eu d'autre maîtresse; on dit même que, dans la douleur qu'il ressentit, il jura fort en colère, ce ne fut pas par le styx, de ne jamais s'attacher à personne. Mais, peut-on se fier aux sermens d'un

dieu qui met toute ſa gloire à les rendre vains ?

Quoique l'Amour fut alors occupé de Brillante, & que cet appareil du dieu, vainqueur de tout ce qui reſpire, ne fut préparé que pour elle ; comme il ne s'attendoit point à la voir paroître avec l'aurore, ce dieu ne put s'empêcher de rougir, la prenant d'abord pour ſa mère. Mais il fut bientôt détrompé en la regardant ; ſon air modeſte lui donna beaucoup d'émotion ; il fit arrêter ſon équipage lorſqu'il fut près d'elle, en deſcendit avec précipitation, puis s'approcha d'un air timide, n'oſant preſque lever les yeux ſur la jeune princeſſe, qui n'étoit occupée qu'à admirer le brillant ſpectacle qui s'offroit à ſes regards ; ce qui fit qu'elle ne s'apperçut pas que l'Amour étoit à ſes pieds en poſture de ſuppliant. Un ſoupir qui échappa à ce dieu, en lui prenant la main, tira Brillante de ſon extaſe ; elle rougit & voulut la retirer : mais voyant qu'il la baiſoit d'un air tendre & ſoumis, ſon trouble augmenta. Levez-vous, ſeigneur, lui dit-elle toute émue, que pouvez-vous attendre d'une jeune perſonne que le haſard a fait rencontrer dans cette forêt ? Parlez ; puis-je vous être utile à quelque choſe ? Qui vous oblige de deſcendre de ce beau char, & de quitter les belles dames dont il eſt rempli ?

C'eſt pour l'offrir, répondit l'Amour ; & ces dames, ſi elles ont le bonheur de vous plaire, ſont deſtinées pour vous ſervir. Souffrez donc, divine princeſſe, que je mette à vos pieds mon carquois & mes flèches ; je vous jure que je vais déſormais ne m'occuper que du ſoin de vous plaire ; vous ſeule pouvez faire mon bonheur. Aſſez & trop long-tems j'ai régné ſur le cœur des foibles humains, je renonce aujourd'hui à l'empire que j'ai toujours exercé dans le monde ; venez, mon adorable princeſſe, jouir du triomphe que l'Amour prépare à vos charmes. Quoi ! dit la jeune princeſſe d'une voix tremblante & le viſage couvert d'un rouge de roſe, eſt-il poſſible que vous ſoyez l'Amour ? Non, je ne le puis croire, à l'affreux portrait que l'on m'en a fait. Qu'a donc ce nom de ſi effrayant, reprit ce dieu ? Oui, ſans doute, je ſuis l'Amour, je ne cherche point à me cacher comme un ſéducteur, qui n'a d'autre objet que celui de tromper.

A ces mots, la princeſſe fit un cri & voulut fuir ; mais elle n'en eut pas la force, & tomba en foibleſſe dans les bras de l'Amour. Ce dieu eſt téméraire, il fit ſigne à Faveur qui accourut d'un pas léger pour ſecourir Brillante ; mais la Modeſtie, qui l'avoit devancée, la fit reculer, & cette déeſſe, aidée des Graces, mit tous ſes

ſoins à faire revenir la princeſſe de ſa foibleſſe. L'Amour, qui étoit reſté à ſes pieds, lui demanda d'un air paſſionné, ce qui pouvoit lui avoir cauſé un ſi grand effroi. Que craignez-vous de moi, diſoit ce dieu? Regardez-moi comme un enfant qui vous adore & qui vous ſera toujours ſoumis : mon intention ne ſera jamais de vous faire du mal, écoutez Faveur, livrez-vous à ſes conſeils; ce n'eſt qu'en les ſuivant que vous jouirez d'un bonheur parfait.

Brillante, attentive aux diſcours de l'Amour, n'oſoit néanmoins jetter ſur lui ſes regards timides; &, repaſſant dans ſa mémoire les ſages leçons qu'elle avoit reçues d'Argiliane, inquiète & rêveuſe, elle leva ſur la Modeſtie des yeux que la tendreſſe & le feu de l'Amour paroiſſoient animer, & ſoupira ſans oſer rien dire. L'Amour, qui l'examinoit, s'apperçut de ſon trouble; il ordonna à la Modeſtie de ſe retirer, croyant qu'elle ſeule s'oppoſoit à ſon bonheur. Cet ordre redoubla les craintes de Brillante, qui ſe jetta dans les bras de la déeſſe. Au nom des dieux, dit la princeſſe ſaiſie de crainte, demeurez & ſecourez-moi. Hélas! que deviendrai-je ſi vous m'abandonnez? L'Amour n'eſt qu'un trompeur qui cherche, ſans doute, à me ſéduire; par pitié, aidez-moi à le

fuir. Qui vous a donc inſpiré d'auſſi mauvaiſes idées de l'Amour, reprit ce dieu en colère ? Mais je puis uſer de mon pouvoir, afin de vous convaincre que je ne cherche point à vous tromper. Arrêtez, dit la jeune princeſſe, & ſe ſaiſiſſant de la flèche qu'il ſe préparoit à lui décocher, elle la lança avec tant d'adreſſe, que ce dieu en fut percé; mais ce coup que reçut l'Amour, loin de lui cauſer de la douleur, ne ſervit qu'à augmenter ſes feux; &, la retirant alors de ſon ſein, encore toute brûlante de ſa propre ſubſtance; il la plongea dans celui de Brillante, ſans que cette jeune princeſſe s'apperçût d'abord du trait qui venoit de lui être lancé.

La Modeſtie qui vit la malice que l'Amour venoit de faire à Brillante, voulut au moins la favoriſer de tout ſon pouvoir, afin de rendre leur union éternelle; elle profita de cet inſtant favorable pour engager l'Amour à rappeller la Conſtance, qu'il avoit depuis long-tems bannie de ſa préſence. Ce dieu, ſatisfait de ſon choix, y conſentit ſans peine; & afin de guérir entièrement les ſoupçons qui pouvoient reſter dans l'eſprit de la princeſſe, il permit encore que les Graces & la Modeſtie l'accompagnaſſent toujours, aux conditions que Faveur ſe joindroit à ces déeſſes. Je ne puis vivre ſans elle, ajouta

l'Amour, ſa converſation m'amuſe, c'eſt toujours elle qui doit m'entretenir par mille petites ſaillies; mais il eſt tems, mon adorable maîtreſſe, de jouir des plaiſirs qui vous ſont préparés. Ce dieu fit ſigne en même-tems à l'heure du berger de s'approcher; la Modeſtie, qui ſoutenoit toujours Brillante, s'oppoſa aux deſſeins de l'Amour. Ce dieu en parut un peu fâché; il n'oſa cependant faire paroître ſon dépit, afin de gagner, par cette complaiſance, la confiance de la princeſſe, à laquelle il préſenta la main avec un ſourire enchanteur.

Brillante, ſans trop ſavoir ce qu'elle faiſoit dans le trouble qui l'agitoit, ſe laiſſa enfin conduire par ce dieu, qui la fit monter dans ſa calèche & ſe plaça à côté d'elle, avec les Graces, la Modeſtie & la Conſtance. Faveur ſe mit derrière eux, accompagnée d'une grande femme que Brillante n'avoit point encore apperçue; elle demanda à l'Amour qui elle étoit, & pourquoi elle paroiſſoit ſi rêveuſe? C'eſt la Jouiſſance, dit ce dieu, qui attend, avec inquiétude, le moment favorable de faire connoiſſance avec vous, pour reprendre ſon enjouement & ſa gaieté ordinaire.

L'Amour ordonna qu'on le conduisît à ſa petite maiſon, que l'on auroit pu prendre pour une de celles du ſoleil, par l'éclat des richeſſes

qui y brillent de toutes parts. Une troupe de plaiſirs ſe détacha pour annoncer l'arrivée de l'Amour & de la princeſſe, qui furent reçu dans ce palais par les Ris, les Jeux & les Plaiſirs. L'Amour conduiſit Brillante dans un cabinet de glaces, en ordonnant aux Graces de la mettre ſur un lit de roſes, que la Volupté & la Délicateſſe leur avoient préparé. Jamais ces deux favorites de l'amour ne quittent ce cabinet; elles ſont chargées l'une & l'autre du ſoin de l'orner, de l'entretenir dans un air tempéré, & d'y répandre les parfums les plus exquis : les Jeux, les Ris, les Plaiſirs, Faveur & Jouiſſance ſuivirent la princeſſe dans ce cabinet.

Faveur & Jouiſſance firent mille tendres careſſes à Conſtance ſur ſon heureux retour; la gaieté ornoit toutes les actions de Jouiſſance, qui ſe flattoit, avec raiſon, que la réunion de ſa compagne avec l'Amour alloit enfin la faire triompher de ſon plus cruel ennemi. Car, avant que ce dieu devînt ſenſible aux charmes de Brillante, quoique Jouiſſance fût preſque toujours à ſa ſuite, il arrivoit ſouvent, par une fatalité qui la déſeſpéroit, que, malgré les ordres que l'Amour lui donnoit de le ſuivre, le Dégoût, cet ennemi de ſon repos, l'entraînoit toujours vers un autre objet. Elle ſe flatta pour lors de l'avoir vaincu; le caractère doux &

complaiſant, & l'humeur toujours égale de la jeune princeſſe, contribuèrent beaucoup à lui faire remporter ſur ſon ennemi la victoire la plus complette.

Brillante, occupée de tout ce qui l'environnoit, ne s'amuſa point à réfléchir; elle oublia la Modeſtie qui n'étoit point entrée avec elle, l'Amour l'avoit exclue de ce cabinet, penſant éviter, par ſon abſence, mille petites vétilleries auxquelles elle étoit fort ſujette; c'eſt pourquoi il avoit donné à l'heure du berger la charge d'huiſſier de ce cabinet. Mais ce dieu, malgré ſes précautions, ne s'attendoit pas à trouver la Pudeur, fidèle compagne de Brillante, qui, pour ne la point abandonner, s'étoit cachée ſous la robe de la jeune princeſſe; &, lorſqu'il voulut s'en approcher, cette impérieuſe déeſſe lui déclara qu'elle ne céderoit ſa place qu'au dieu de l'Hymen. L'Amour, enflammé par cette nouvelle réſiſtance, conſentit que ſon frère l'Hymen vînt allumer ſa torche nuptiale, pour éclairer ſon union avec Brillante, qu'il jura être éternelle.

L'Amour, devenu conſtant par ſon union avec Brillante, jouit à préſent d'un bonheur parfait; & ſon ardeur, loin de diminuer par la préſence continuelle de Faveur & de Jouiſſance, ſemble s'accroître, & les plaiſirs qu'il goûte,

par leurs ſecours, lui paroiſſent toujours nouveaux. Il eſt aiſé de préſumer que Brillante l'a fixé pour jamais ; c'eſt donc en vain qu'on le cherche à préſent dans le monde, puiſqu'il n'y a laiſſé que ſon ombre. Voilà, chère Tramarine, ajouta le génie Verdoyant, l'heureux ſort dont jouit actuellement la princeſſe votre ſœur dans l'iſle Craintive, que le véritable Amour a choiſi pour ſa réſidence, parce qu'il y règne un printems perpétuel.

Arrivés ſur les rives de cette iſle, Verdoyant apperçut l'Amour folâtrant avec Brillante, & les Graces qui ſe promenoient accompagnées de toute leur cour ; le génie les fit remarquer à Tramarine, en faiſant approcher ſon char du rivage. Après avoir aidé la princeſſe à en deſcendre, ils s'avancèrent l'un & l'autre vers l'Amour, qui, reconnoiſſant le génie Verdoyant pour le prince des Ondins, vint au-devant de lui. Qui vous amène ſur ce rivage, dit ce dieu ? Vous n'avez plus beſoin de mon pouvoir pour vous faire aimer de la charmante Tramarine ; l'eſtime & l'amitié qui vous accompagnent, ne me font plus douter du bonheur dont vous jouiſſez.

Il eſt vrai, dit le génie, qu'avec votre ſecours ces deux divinités ſe ſont jointes à nous, afin de reſſerrer les nœuds d'une union qui doit

être éternelle ; & mon premier objet, en vous visitant, est de vous en marquer ma reconnoissance, & vous féliciter en même-tems de l'heureux choix que vous avez fait de la charmante personne qui vous accompagne. Il est si rare de voir à l'Amour un sincère attachement, que, s'il étoit connu dans le monde, on le prendroit actuellement pour un de ces phénomènes qui ne paroissent que rarement, pour annoncer le bonheur des humains. Cette grande victoire n'étoit réservée qu'à la princesse Brillante, qui, suivant toutes les apparences, ne doit plus craindre votre inconstance.

J'avoue, dit l'Amour, que depuis long-tems j'avois banni la Constance de ma suite ; mais, la trouvant inséparable de Brillante, j'ai reconnu que ce n'est qu'avec elle qu'on peut goûter le vrai bonheur, & ne puis plus m'en détacher. Quoi ! répliqua Verdoyant, auriez-vous abandonné pour toujours les mortels ? Ils ne s'apperçoivent seulement pas que je les ai quittés, dit l'Amour ; contens de l'ombre que je leur ai laissée, ils ne savent pas la distinguer d'avec moi. Pourquoi ? C'est que la plupart n'ont plus ni mœurs, ni vertus, ni sentimens : livrés à la brutalité, au changement & au dégoût, que feroient-ils d'un dieu qu'ils méconnoissent ? Je conviens cependant qu'il y

en a qui méritent d'être distingués du vulgaire ; aussi ceux-là sont-ils sous ma protection, & ce n'est plus qu'à eux que je veux départir mes faveurs les plus chères.

Comment, dit le génie en riant, depuis quand l'Amour a-t il appris à moraliser? C'est, reprit ce dieu, depuis que j'ai quitté mon bandeau. On s'en apperçoit aisément, dit le prince, au choix que vous avez fait de l'aimable Brillante ; & le plus grand éloge qu'on puisse lui donner, est celui d'avoir su fixer l'Amour par ses charmes. Mais, dites-moi, avez-vous aussi renoncé pour toujours à l'Olympe? J'en aurois grande envie, dit l'Amour ; car rien n'est à présent plus ennuyeux que ce séjour. Vous ne devez pas ignorer qu'une compagnie n'est amusante qu'autant qu'on y rencontre d'aimables femmes ; & c'est ce qu'il est très-rare d'y trouver. La vieille cybelle ne fait plus que radoter ; pour Junon, sa jalousie la rend toujours de mauvaise humeur; Cérès sent trop sa divinité de province, & n'a point cet air élégant que donne la cour ; Minerve est sans cesse armée comme un don Quichotte, & toujours prête à combattre ; Diane ne se plaît qu'à la chasse, & nous rompt la tête avec son cors : il est vrai qu'on pourroit s'amuser à faire quelque petite partie avec ces deux déesses ; mais

elles ſont ſi farouches qu'on ne leur oſeroit dire un ſeul mot de galanterie. Hébé fait la petite ſucrée depuis qu'elle a cédé ſon emploi à Ganimède ; les occupations de Pomone lui rendent les mains trop rudes, malgré toutes les pâtes qu'elle emploie pour les adoucir. Je conviens que Flore eſt bien aimable, mais elle s'attache trop au jardinage ; d'ailleurs, elle ne ſe plaît qu'avec ce petit fou de Zéphir ; l'Aurore ſe lève ſi matin, qu'on ne peut jamais la joindre, & l'on ne ſait ce qu'elle devient le reſte de la journée. Vénus eſt charmante, mais elle eſt ma mère ; nous ne ſommes pas toujours d'accord ſur bien des points, ce qui fait qu'elle me querelle ſouvent ; d'ailleurs, elle réſide peu dans le même endroit, tantôt à Paphos, d'autres fois à Cythère, à Amathonte, ou dans quelqu'autre lieu, & ſouvent les Graces l'accompagnent. Thétis n'eſt occupée qu'à plaire au dieu du jour : les Muſes ſont des précieuſes qui aiment trop à philoſopher ; les Parques ſont des fileuſes qui ne font grace à perſonne ; les Heures courent ſans ceſſe, & la Folie n'habite plus que la terre. Que faire à-préſent dans l'Olympe ? On s'y ennuie à périr ; car je ne m'amuſe point avec Momus, depuis qu'il ſe donne les airs de critiquer tous les dieux.

Pendant cette converſation, Tramarine, après avoir fait à Brillante mille tendres careſſes, lui apprit les aventures du roi de Lydie; & ces deux aimables princeſſes, charmées l'une de l'autre, auroient bien voulu ne ſe plus ſéparer. Vous êtes venue troubler mon repos, diſoit tendrement Brillante à la princeſſe Tramarine: depuis que je ſuis unie avec l'Amour, je croyois n'avoir jamais rien à déſirer, j'ignorois entiérement ce que peut le ſang & l'amitié. Cependant, malgré le plaiſir que je reſſens en vous voyant, & celui que j'aurois de paſſer ma vie avec vous, je ne me ſens ni la force de quitter l'Amour, ni le courage de vous ſuivre; ſi vous pouviez habiter parmi nous, mon bonheur ſeroit complet: du moins, chère Tramarine, accordez-moi encore quelques jours, afin d'engager le prince Verdoyant à me faire parler au roi notre père. Je ſuis déſeſpérée, dit Tramarine, d'être obligée de vous refuſer; je ne puis me rendre à vos déſirs ſans bleſſer nos loix. Le roi Ophtes, après avoir perdu la vie qui l'attachoit à la terre, eſt à la vérité reçu parmi les Ondins; mais il ne peut jouir du privilége des génies, qui peuvent, quand il leur plaît, ſe découvrir aux mortels. Je vous promets néanmoins de venir vous voir le plus ſouvent que je pourrai.

Le génie s'approchant alors des deux princeſſes, les avertit qu'il étoit tems de ſe ſéparer ; & après les plus tendres adieux, l'Amour conduiſit le génie & Tramarine dans leur char, & leur promit de leur être toujours fidelement attaché.

Cette ſéparation fut le premier chagrin que Brillante éprouva. Il la rendit quelque tems rêveuſe, ſans néanmoins lui donner de l'humeur : elle n'en avoit jamais ; & lorſqu'elle reſſentoit de la douleur, ſes plaintes étoient toujours tendres & touchantes ; mais l'Amour, pour diſſiper ſa triſteſſe, fit naître de nouveaux plaiſirs. On prétend même que c'eſt de ſon union avec Brillante qu'eſt née cette multitude de petits amours folâtres ; & je ſerois aſſez porté à le croire.

Le génie Verdoyant & Tramarine continuèrent leur voyage, en s'entretenant avec le roi de Lydie de l'heureux mariage de l'Amour avec la princeſſe, & lui faiſant une vive peinture des plaiſirs qu'ils goûtoient ſans ceſſe par leur union ; plaiſirs d'autant plus déſirables & plus ſenſibles, que le tems ne pourroit jamais les diminuer.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Hiſtoire du Prince Nubécula, fils du Génie Verdoyant & de la Princeſſe Tramarine.

VERDOYANT voulant procurer à la princeſſe Tramarine une de ces ſurpriſes qui agiſſent toujours avec impétuoſité ſur nos ſens, la conduiſit dans une contrée où la plupart des citoyens ne s'occupent que de l'avenir. Ces peuples, quoique ſans ceſſe en diſpute, ſemblent néanmoins ne chercher qu'à jouir d'une éternelle paix; mais, au milieu de cette prétendue paix, ils ſont preſque tous malheureux; ils s'ennuient & languiſſent, parce qu'ils ne veulent point reconnoître l'amour, qui ſeul eſt capable d'égayer l'eſprit & d'occuper agréablement l'imagination. Car ſans l'amour, n'eſt-on pas privé du plaiſir que donne l'éclat des grandeurs, la pompe & le faſte des richeſſes? Les charmes de la gloire ne ſont rien, & les attraits des beautés les plus touchantes deviennent inſipides. Que je les trouve à plaindre!

Ce fut chez ces peuples que le génie Verdoyant conduisit la princesse Tramarine & le roi de Lydie. Ils arrivèrent dans le tems qu'ils se préparoient à un spectacle usité chez cette nation, lorsqu'il s'agit de marier la fille aînée de leur roi, parce que ce n'est ni le rang, ni la qualité qui la peut obtenir, c'est à la valeur & à l'intrépidité du courage qu'on l'accorde : ce spectacle étoit annoncé depuis long-tems en faveur de la princesse Amasis. Cette princesse n'étoit pas douée de graces, ni de beauté ; & la difformité de son corps sembloit rendre son union moins précieuse.

Il est d'usage de subir des épreuves terribles pour obtenir l'alliance du roi. Personne ne s'étoit encore présenté pour Amasis. Son portrait rebutant, qu'il n'est pas permis de flatter, n'avoit pu engager aucun des princes souverains à se livrer à des dangers inévitables : cependant le roi avoit pour Amasis une amitié si grande, qu'elle dégénéroit souvent en des foiblesses ; & les princesses ses sœurs, quoique douées de toutes les perfections imaginables, ne pouvoient obtenir aucune faveur, si Amasis ne se joignoit à elles pour les demander. Cette princesse qui s'ennuyoit beaucoup d'être privée de vivre à la cour, tomba dans une langueur qui fit craindre pour ses jours ; ce fut ce qui

détermina le roi de permettre à tous les étrangers de ſe préſenter aux épreuves qu'il falloit ſubir, pour ſe rendre digne de la princeſſe.

Toutes les filles de ce roi ſont élevées dans un temple dédié au ſoleil, dont elles ne peuvent ſortir que pour ſe marier. Ce temple eſt bâti ſur le haut d'un rocher, ſon dôme s'élève juſqu'aux nues, & la mer ſert de canal aux jardins qui l'entourent. Avant d'arriver à ce temple, on doit paſſer par ſept portes, qui ſont autant d'épreuves qu'il faut ſouffrir ſans interruption: on les nomme les portes de faveur, parce que l'on regarde ceux qui ont eu le courage de les paſſer, comme les favoris du ſoleil, qu'ils adorent & mettent au nombre de leurs dieux; il eſt vrai que, ſans une grace particulière, il eſt preſque impoſſible de pouvoir franchir toutes les difficultés qui ſe rencontrent. Ce n'eſt cependant qu'en les ſurmontant, qu'ils peuvent acquérir cette gloire qui les immortaliſe. Ces ſept portes ſont des ſept métaux différens qui répondent aux ſept planètes, & la dernière, qui ouvre l'enceinte du temple, eſt d'or, comme le métal ſur lequel préſide le ſoleil. Nul n'a droit d'entrer dans ce temple ſinon le roi, encore n'eſt-ce que par une porte ſecrète dont lui ſeul a la clef; mais tous les princes & gentilhommes de ſa ſuite ſont obligés

purent passer la première porte, & les plus déterminés échouèrent à la seconde. On commençoit à désespérer, lorsqu'il parut un jeune chevalier d'une taille avantageuse : ce chevalier étoit couvert d'une armure verte; sur son écusson on voyoit la figure de Pallas, qui paroissoit gravée de main de maître : la mort de ceux qui l'avoient précédé ne put l'intimider.

Tramarine frémit à la vue de ce chevalier, son cœur palpita de crainte qu'il n'eût le même sort que les autres. Quel dommage, dit cette princesse au génie, si la folle ambition faisoit périr ce jeune chevalier! Voilà donc ce que produisent de vains honneurs; on court après une chimère que la mort vous dérobe en un instant : car ce ne peut être l'amour qui lui fasse desirer la possession d'une princesse qui, malgré sa difformité, n'aura peut-être encore pour lui que des hauteurs & du mépris. Hélas, quelle sera sa destinée! Ne craignez rien pour lui, dit Verdoyant, il sera vainqueur; ses armes sont invulnérables, & un génie supérieur le protège.

Le chevalier s'avança à l'instant d'un air fier & intrépide au devant de la première porte, dont l'entrée étoit défendue par un dragon d'une énorme grosseur. Ce monstre avoit trois têtes qu'il fallut abattre, & leur combat dura prés

de quatre heures; &, quoique le monſtre eût deux de ſes têtes en bas, il eut encore la force de ſe lever ſur ſes pieds pour dévorer le chevalier qui, loin de reculer, lui porta un coup de lance dans le flanc. C'étoit le ſeul endroit par où on put le faire périr, à cauſe des groſſes écailles dont il étoit couvert : l'animal furieux tomba, en faiſant des mugiſſemens qui firent trembler les montagnes & les rochers, & la première porte s'ouvrit avec beaucoup de fracas. Alors le chevalier entra dans une grande cour, où il ſe repoſa quelque tems.

Non loin de-là étoit un mont, dont le ſommet affreux vomiſſoit des tourbillons de flammes & de fumée, & où la terre reluiſoit d'une croûte jaunâtre; ſigne indubitable du ſoufre que formoient ſes entrailles. Au deſſus de ce mont, étoit la ſeconde porte, gardée par des cavaliers de feu. Lorſque le chevalier eut pris un moment de repos, il les combattit, & eut l'avantage de les écarter & de paſſer la ſeconde porte; un géant défendoit la troiſième, mais il lui coupa les deux jambes d'un ſeul revers. Cette victoire lui coûta peu : il marcha enſuite vers la quatrième où étoit un ſerpent aîlé; l'animal jettoit par ſes narines un venin qui infectoit l'air : ce monſtre avoit vingt coudées de longueur.

Le chevalier ne put s'empêcher de frémir à ſon aſpect; ſon cœur friſſonne de crainte & d'horreur, il ſe meut comme les eaux qu'un feu violent agite, & le moment déciſif le fait reculer pour un inſtant. Mais, rougiſſant de ſa foibleſſe, il ranime ſon courage, reprend ſon ſabre, & s'avance vers ce monſtre, qui, ſifflant d'une façon terrible, fit trembler Tramarine pour les jours du chevalier qui, après avoir montré ſa valeur & l'intrépidité de ſon grand cœur, commence à déſeſpérer de pouvoir vaincre ce furieux animal, &, par un mouvement de déſeſpoir, lui lança ſon ſabre dans l'inſtant que le monſtre, en ouvrant une gueule énorme, s'élançoit pour le dévorer. Le ſabre lui ouvrit la gorge, & il en ſortit une ſi grande abondance de venin, que l'air, qui en fut infecté, fit tomber le chevalier ſans connoiſſance.

Tramarine, pénétrée de douleur de cet accident, pria le prince Verdoyant de le ſecourir; ce qu'il fit ſans ſe rendre viſible. Le génie lui ôta d'abord ſon caſque, afin de lui faire prendre d'un élixir merveilleux, qui ranima ſa vigueur & fortifia en même tems ſon courage. Le chevalier, en reprenant ſes eſprits, fut extrêmement ſurpris de n'appercevoir perſonne. A qui dois-je, dit-il, l'heureux ſecours que je viens de recevoir? Sans doute qu'un génie me pro-

tége, & ce ne peut être qu'à lui que je dois mes victoires; je ne puis attribuer des faveurs ſi marquées qu'à la protection de Pallas.

Cet heureux conquérant s'avança vers la cinquième porte entourée d'un large foſſé qui, par ſa profondeur, préſentoit un abîme affreux dans lequel on le vit ſe précipiter avec un courage intrépide : mais on le vit bientôt prendre la route de la ſixième porte gardée par des ſirènes, qui employèrent les ſons les plus flatteurs pour le charmer par leur agréable muſique. Le chevalier ne put d'abord réſiſter à des accens ſi touchans : il s'arrête pour les écouter, déjà ſon cœur ſe livre au plaiſir de les entendre, ſes forces s'affoibliſſent & ſes jambes tremblantes le ſoutiennent à peine, & l'on vit l'inſtant qu'il alloit perdre le fruit de tous ſes travaux. Cette épreuve eſt la plus difficile à ſurmonter : mais, s'appercevant de ſa foibleſſe, il s'arma tout-à-coup d'un courage nouveau, &, par une inſpiration ſingulière, il prit ſon épée dans ſa main, & ſe mit à les fuir avec une extrême vîteſſe, & arriva enfin à la ſeptième porte défendue par un oiſeau monſtrueux pour la groſſeur, qu'on dit être le phénix.

Tramarine, attentive à toutes les actions du chevalier, crut ne jamais voir la fin d'un combat

auſſi ſingulier. Cet oiſeau ne faiſoit autre choſe que de voltiger ſans ceſſe devant le chevalier; il ſembloit qu'il ne cherchât qu'à l'aveugler avec ſes aîles; cent fois on lui vit abattre la tête, & cent fois on la vit ſe reproduire d'elle-même. Le chevalier ne comprenant rien à ce ſingulier animal, vit bien qu'il ne pourroit jamais le vaincre avec ſes armes, & qu'il falloit employer la ruſe pour tâcher de le ſurprendre. Après que cet oiſeau lui eut fait faire mille & mille tours, fatigué ſans doute, il vint enfin lui-même ſe repoſer ſur lui, & il s'en ſaiſit auſſi-tôt. Ce fut alors que les voûtes du temple s'ébranlèrent; la ſeptième porte s'ouvrit avec un fracas épouvantable, & des cris de joie ſe firent entendre de toutes parts.

Le chevalier victorieux, tenant ſon oiſeau, traverſa une grande cour, au bout de laquelle étoit un lac très-profond qu'il fallut encore paſſer à la nage afin de ſe purifier, ſans néanmoins quitter l'oiſeau, ſans quoi il falloit recommencer un nouveau combat. Les eaux de ce lac formoient, par leurs ondes agitées, un bruit ſemblable à un torrent qui ſe précipite du haut d'une montagne eſcarpée. Après que ce vainqueur eut ſubi cette dernière épreuve, il s'avança vers le temple du ſoleil. Ce temple eſt environné d'un double rang de colonnes de

marbre jaſpé; on voit au milieu du temple, ſur un piédeſtal, la ſtatue de ce dieu, dont la tête eſt ornée d'une couronne faite en forme de rayons, qui ſont garnis d'eſcarboucles.

Sous ce vaſte portique que forme le double rang de colonnes qui environnent le temple, étoient rangées de deux côtés de jeunes filles. Ces enfans, tous choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux bouclés qui flottoient ſur leurs épaules; leurs têtes étoient couronnées de fleurs, & ils étoient tous vétus de bleu céleſte. Pluſieurs encenſoient l'autel avec des parfums admirables, d'autres chantoient les louanges du ſoleil. On entendoit de toutes parts des accords parfaits, & les ſons mélodieux de pluſieurs inſtrumens, que des doigts délicats & légers faiſoient mouvoir, juſqu'au moment où l'étoile de Vénus, favorable aux amans, parut ſur leur hémiſphère. Alors le Chœur, rempli d'ardeur & d'allégreſſe, allume les torches nuptiales, en invoquant le dieu de l'Hymen auquel l'Amour fournit ſes traits dorés; & ce fut au flambeau de ce dieu qu'il alluma ſa lampe durable, & que, ſe ſoutenant ſur ſes aîles de pourpre, il ſe plaît à régner avec lui. Ce n'eſt que par cet accord de l'Amour avec ſon frère l'Hymen, qu'on trouve la raiſon, la fidélité, la juſtice & la

pureté ; & ce n'eſt que par l'Hymen que les nœuds du ſang, les douces liaiſons de père, de fils & de frère, peuvent ſe former, lui ſeul préſervant des ſources corrompues du crime.

Le ſon des trompettes ſe fit entendre lorſque l'on vit paroître le grand prêtre ſuivi d'Amaſis & des prêtreſſes. Ce vénérable vieillard, pendant tout le tems des ſacrifices, eut toujours la tête couverte d'un voile couleur de pourpre. Il s'avança enſuite pour conſulter les entrailles des victimes qui palpitoient encore & dont le ſang fumoit de toutes parts. O dieux, s'écrie-t-il ! Quel eſt donc ce héros que le ciel a envoyé dans ces lieux pour y opérer de ſi grandes merveilles ? En diſant ces paroles, ſon regard devient farouche, ſes yeux étincellent, & il ſemble voir d'autres objets que ceux qui paroiſſent devant lui ; il ſe trouble, ſes cheveux ſe hériſſent, ſon viſage s'enflamme, &, élevant ſes bras, il les tient immobiles ; ſa voix s'arrête, il ne reſpire plus qu'à peine, il eſt hors d'haleine, & paroît ne pouvoir renfermer au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agite.

O heureuſe princeſſe, dit-il dans ſon enthouſiaſme ! Que vois-je & quel eſt ton bonheur ? Dieux, couronnez votre ouvrage ! Et toi, pourſuivit-il en s'adreſſant au chevalier, noble étran-

ger dont les travaux ont surpassé ceux de tous les mortels, puisse le Dieu que tu implores, te combler de ses faveurs les plus précieuses!

Le grand prêtre leur fit signe en même tems de s'approcher de l'autel, & le chevalier, qui étoit désarmé, présenta la main à la princesse Amasis: cette princesse étoit encore couverte d'un voile épais. Ils s'avancèrent l'un & l'autre devant la statue du soleil, au bas de laquelle le grand prêtre étoit debout, portant dans ses mains la coupe nuptiale. Les prêtresses étoient rangées des deux côtés du grand prêtre qui, après qu'il eut fait boire aux deux époux ce qui étoit dans la coupe, leur prit les mains qu'il joignit ensemble, en faisant prononcer ces paroles au chevalier:

Je jure par le soleil, père de la nature,
Qui donne la vie & la fécondité:
Par toi aussi, belle lune, seule divinité,
Qui se plaît dans la nuit obscure;
Toi qui fais naître sous tes pas
La volupté & les plaisirs délicats,
Enflamme à jamais le cœur de la princesse;
Fais qu'elle réponde à ma tendresse;
Qu'elle ne craigne pas que ma flamme
Ne se ralentisse un jour;
Puisque sans cesse le même amour
Régnera pour elle dans mon ame.

Les prêtreſſes & les filles du ſoleil reprirent en chœur :

Enflamme à jamais le cœur de la princeſſe.

Ce qui fut répété pluſieurs fois avec des accompagnemens dont les accords étoient délicieux. La princeſſe Amaſis ajouta enſuite d'une voix argentine & ſonore :

Que les dieux répandent dans nos cœurs
Ces torrens de plaiſirs qui en ſont les douceurs ;
Que mon époux, toujours couvert de gloire,
Soit ſans ceſſe accompagné de la victoire,
Et que l'on célèbre à jamais ſon courage
Au-delà des tems & de tous les âges ;
Et qu'une union ſi belle ſoit dans l'hiſtoire
Gravée en lettres d'or au temple de mémoire.

Ce qui fut encore repété pluſieurs fois par les chœurs. On conduiſit enſuite les deux époux, aux ſons de mille inſtrumens, juſqu'à la porte du temple, où le chevalier monta, avec la princeſſe Amaſis, dans un char magnifique, qui fut d'abord enlevé par des aigles qui les tranſportèrent dans le palais du roi.

Le prince des Ondins, voulant procurer à Tramarine la ſatisfaction de voir la fin de cette cérémonie, la conduiſit avec le roi de Lydie par un grand canal, dont les eaux, diſtribuées

avec art, ſe répandoient par différens petits canaux dans une grande galerie, pour y former aux deux bouts de délicieuſes caſcades, où l'on avoit ſoin de faire couler en même tems des eaux diſtillées d'odeurs les plus exquiſes. Ce fut dans une de ces caſcades que le génie Verdoyant fit placer Tramarine & le roi ſon père.

Au milieu de cette galerie étoit un trône élevé, ſur lequel étoit le roi avec la princeſſe, mère d'Amaſis. Ce jour étoit pour elle un jour de triomphe : les deux côtés étoient occupés par les autres femmes du roi & par les princes de ſon ſang. Alors on vit paroître les deux jeunes époux qui, s'avançant d'un air noble, vinrent ſe mettre à genoux aux pieds du roi. Après qu'ils les eurent baiſés, ce monarque que la ſageſſe, la prudence & la raiſon, conduiſoient dans toutes ſes actions, les embraſſa l'un & l'autre, prit des mains de la reine une couronne dont il orna la tête du chevalier, afin de le rendre, par cette marque de diſtinction, égal à la princeſſe qui pour lors releva ſon voile, ſe montrant pour la première fois à ſon illuſtre époux & à toute la cour.

Dès qu'Amaſis eut relevé le voile épais qui la couvroit, un murmure de voix confuſes ſe fit entendre. Toutes s'élevèrent en même tems ; les princes ſur-tout ſe plaignirent hautement

qu'on avoit fait un tort considérable à la princesse Amasis, en distribuant des portraits si dissemblables d'elle-même, puisque personne ne pouvoit se refuser à l'admiration, & à mille autres sentimens que ses vertus, sa beauté & la majesté de sa taille inspiroient.

Il est vrai qu'Amasis parut dans cette cour comme un nouvel astre; il sembloit que l'Amour & les Graces eussent pris plaisir à la former: une taille fine & déliée, un tour de visage admirable, des traits fins & délicats où la sagesse, la candeur & la modestie étoient peintes, ce qui la rendoit encore plus belle; non qu'elle eût cet air farouche qui fait fuir les amours & ternit la beauté, mais cette pudeur douce, innocente & enfantine, qui inspire le respect en même tems qu'elle enflamme les désirs. La princesse Amasis voyant tous les regards fixés sur elle, son front se couvrit d'une rougeur divine; elle regarde tendrement son époux, ses yeux expriment le sentiment qui l'anime, & semblent lui dire que ce n'est que lui seul dont les suffrages puissent la flatter, parce que son cœur, obéissant aux loix du royaume, l'avoit attachée dans l'instant à ce jeune héros, qui lui-même paroissoit ne pouvoir être formé que par quelque divinité.

Cependant la ſurpriſe du roi paroiſſoit extrême; il ne put néanmoins ſe diſpenſer de répondre aux princes, qui le ſupplièrent de vouloir bien leur expliquer les raiſons qu'on avoit eues de ne pas donner un portrait exact des charmes de la princeſſe. Le roi répondit, avec cet air de candeur qui ſied ſi bien à la majeſté d'un ſouverain, qu'à moins que les dieux n'euſſent opéré un miracle en faveur d'Amaſis, il convenoit qu'il ne pouvoit reconnoître, dans la perſonne qui étoit préſente à ſes yeux, que la voix de la princeſſe ſa fille.

Cet aveu du monarque ne fit qu'augmenter la confuſion dans les eſprits; &, comme on ne permettoit l'entrée du temple qu'à ſa majeſté, ce monarque fut très-humblement ſupplié de vouloir bien s'y tranſporter avec la reine, afin de viſiter l'intérieur du temple, d'interroger les autres princeſſes, & voir ſi l'on n'auroit point eu l'audace de ſubſtituer à la place de la princeſſe Amaſis quelque fille du ſoleil. Mais la princeſſe, ſurpriſe qu'on cherchât à répandre des ſoupçons ſur ſa naiſſance, ſupplia le roi ſon père de vouloir bien lui permettre de ſe juſtifier. Ce n'eſt pas, ajouta cette princeſſe, que je veuille entreprendre de détourner votre majeſté de faire le voyage qu'on

lui

lui propoſe ; je trouve au contraire ma gloire intéreſſée à cette viſite, afin d'ôter tous les ſoupçons qui pourroient ternir ma naiſſance, & laiſſer dans les eſprits des doutes injurieux à mon époux : & ſi votre majeſté veut bien ſe rappeller les différentes converſations dont elle m'a honorée pendant le cours de ma vie, peut-être pourrai-je la convaincre qu'il ne peut y avoir que la princeſſe Amaſis en état de lui révéler des ſecrets confiés à elle ſeule ; &, pour l'en aſſurer, j'oſe ſupplier mon père, pourſuivit-elle en tombant à ſes genoux, de vouloir bien m'accorder un entretien particulier. Le roi, ému du diſcours de la princeſſe, la releva à l'inſtant, & ils paſſèrent dans ſon cabinet où ils reſtèrent très-longtems enfermés.

Toute la cour attendoit impatiemment ce qui réſulteroit d'un événement ſi extraordinaire. Le prince, époux d'Amaſis, paroiſſoit ſeul tranquille au milieu de tant de troubles ; mais le roi qui ſortit du cabinet, ſuivi de la princeſſe, calma tous les eſprits par ce diſcours : je ſuis à préſent convaincu, dit ce monarque en s'adreſſant à toute la cour, que voilà la princeſſe Amaſis, je la reconnois pour ma fille, & vous devez déſormais la regarder comme votre ſouveraine, puiſque perſonne au monde ne peut avoir eu connoiſſance des ſecrets qu'elle

vient de me révéler ; mais, quoique le voyage que je dois faire au temple devienne inutile pour la juſtification d'Amaſis, je ne puis cependant me diſpenſer d'accomplir la promeſſe que j'ai faite. Je vais donc y aller avec la princeſſe, pour remercier les dieux des graces qu'ils viennent de m'accorder dans la perſonne d'Amaſis ; je vais offrir de nouveaux ſacrifices, & ordonner en même tems qu'en reconnoiſſance du miracle qui vient de s'accomplir en faveur de ma fille, on célèbre tous les ans à pareil jour une fête en l'honneur du ſoleil, afin d'éterniſer la mémoire d'un auſſi grand jour. Et vous prince, ajouta le roi, s'adreſſant à l'époux d'Amaſis, je vous aſſocie à ma couronne, vous allez déſormais partager mon trône ; je vous en crois d'autant plus digne, que les dieux ſemblent n'avoir opéré un auſſi grand miracle qu'en faveur de vos travaux ; je reconnois à préſent que la vérité, la raiſon, la ſageſſe & la modération, ſeront toujours vos règles, ainſi nous ne pouvons jamais être oppoſés de ſentimens. Le prince ne put répondre à cet éloge que par une profonde inclination.

Le roi fut enſuite conduit à ſon char avec la princeſſe Amaſis, pour aller renouveller leurs offrandes & leurs ſacrifices en l'honneur du ſoleil, auquel on dédia le magnifique char

qui avoit conduit Amaſis & ſon illuſtre époux ; & le roi fit graver, ſur des tables d'airain, le détail de toute cette hiſtoire, afin d'en conſerver la mémoire juſqu'aux ſiècles les plus reculés.

Pendant l'abſence du roi & de la princeſſe Amaſis, on remarqua que tous les courtiſans qui, avant que le prince fût aſſocié au trône, n'avoient preſque pas daigné le regarder, s'empreſſèrent alors à lui faire leur cour. Mais le prince dont le génie étoit bien ſupérieur à tous ces flatteurs mercenaires, leur fit ſentir avec délicateſſe le mépris qu'il faiſoit de leurs fades louanges ; &, s'avançant enſuite vers la reine, il lui témoigna, avec beaucoup de dignité, combien il étoit ſenſible au bonheur dont il alloit jouir, bonheur d'autant plus grand, qu'il lui procuroit l'avantage de partager ſes ſoins entre deux princeſſes ſi dignes l'une de l'autre, & de procurer à toutes une liberté, dont il étoit très-perſuadé qu'elles n'uſeroient que pour faire les délices d'une union formée par les dieux mêmes.

Le roi, de retour du temple, remit la princeſſe Amaſis à ſon illuſtre époux, en le comblant de mille marques d'eſtime & d'amitié auxquelles le prince répondit avec beaucoup de reſpect. L'amour parut peint dans ſes yeux

en regardant Amaſis qui lui préſentoit la main ; ils ſe diſpoſoient à ſortir de la galerie pour ſe retirer dans leurs appartemens, déjà les pages précédoient pour les accompagner, quand ils furent encore arrêtés par un vieillard vénérable, qui parut tout-à-coup au milieu de la galerie. Ce vieillard s'avançoit d'un air grave & majeſtueux ; mais, s'appercevant du trouble que ſa ſubite apparition avoit excité dans tous les eſprits, il fixa quelques inſtans ſes regards ſur les jeunes époux, ſans doute pour leur donner le tems de ſe remettre de leur agitation : puis les tournant vers le roi ; calmez, lui dit-il, ſeigneur, le trouble où je vous vois, je n'ai que d'agréables nouvelles à vous annoncer ; je ſuis le génie Carabiel, envoyé de la part du ſoleil pour vous apprendre que l'époux de la princeſſe Amaſis tient ſa naiſſance du génie Verdoyant, prince des Ondins, & de la princeſſe Tramarine, fille du roi de Lydie, à préſent aſſocié par ſon union à l'empire des Ondes par la protection que ſes vertus lui ont fait obtenir de la déeſſe Pallas, fille de Jupiter, qui a nommé lui-même ce jeune prince, Nubécula. Vous avez dû connoître, par les travaux éclatans qu'il vient d'exécuter, que ce prince ne pouvoit tirer ſon origine que d'un favori des dieux, & ce n'eſt qu'en ſa faveur

que le ſoleil a bien voulu opérer le miracle qui s'eſt fait ſur la princeſſe Amaſis. Ce Dieu eſt content de l'élection que vous venez de faire de ce jeune héros, pour régner avec vous ſur tous les peuples qui dépendent de votre empire ; il me charge de vous annoncer qu'il en étendra les limites en y joignant le royaume de Caſtora, & qu'il répandra ſur toute votre poſtérité ſes plus précieuſes influences ; la campagne floriſſante rendra vos champs toujours fertiles & abondans, la paix & la concorde régneront parmi les citoyens ; & les deſcendans du prince Nubécula jouiront de ſes faveurs pendant des ſiècles innombrables. Alors le génie ſe tournant vers la princeſſe : préparez-vous, ajouta-t-il, charmante Amaſis, au départ de votre illuſtre époux ; n'entreprenez point de retarder la gloire qu'il doit encore acquérir dans la conquête des états de la reine de Caſtora : Pentaphile a offenſé les dieux en y établiſſant des loix injuſtes, & c'eſt, pour l'en punir, qu'ils ont ordonné que ce royaume paſſeroit ſous la puiſſance du prince Nubécula. Reſpectable Carabiel, dit la princeſſe, ne me refuſez pas la grace que j'oſe demander à l'envoyé du ſoleil, & permettez au moins que je puiſſe accompagner le prince, mon époux, dans cette nouvelle expédition.

Le génie y consentit & disparut à l'instant, laissant le roi & toute sa cour dans une surprise, mêlée d'admiration, de toutes les merveilles dont ils venoient d'être les témoins. Il est vrai qu'il sembloit qu'on n'eût pas le tems de se reconnoître, par les prodigieux événemens qui se succédoient l'un à l'autre sans interruption: les courtisans, surtout, parurent soulagés de la déclaration de l'envoyé du soleil; leur amour propre qui depuis long-tems étoit en presse, reprit tout-à-coup toute sa plénitude; leur humiliation disparut, lorsqu'ils apprirent qu'il ne falloit pas moins qu'un demi-dieu pour avoir pu remporter d'aussi grandes victoires en si peu de tems. Ainsi toutes les merveilles que le prince venoit d'opérer augmentèrent de prix à leurs yeux; & cet étranger, à qui d'abord ils trouvoient humiliant d'obéir, ne pouvoit plus que les combler d'honneur & de gloire, dès qu'il fut reconnu pour le petit-fils du souverain des Ondes.

On vit alors briller dans les yeux d'Amasis la joie & la satisfaction, qu'un bonheur si peu attendu produisit dans son ame, & ce bonheur excita dans son cœur les sentimens de la reconnoissance la plus parfaite envers les dieux. Son cœur, déjà disposé à l'amour, lui fit dire au prince son époux les choses du monde les

plus tendres & les plus ſpirituelles ; mais je n'entreprendrai point de rapporter cette converſation, qui fut ſans doute des plus animées entre deux jeunes cœurs que l'amour inſpire.

Quoique le roi fût extrêmement fatigué de tous les événemens qui venoient de ſe ſuccéder, il ne put néanmoins différer plus longtems le plaiſir d'apprendre les aventures du prince Nubécula ; c'eſt pourquoi il congédia une partie de ſa cour, & rentra dans ſon cabinet, ſuivi de la reine, des jeunes époux, & des corybantes les plus élevées en dignité. Vous ne devez pas trouver extraordinaire, dit ce monarque, en s'adreſſant au prince Nubécula, l'empreſſement que j'ai d'apprendre les moindres circonſtances de la vie d'un prince tel que vous ; ne différez donc pas d'un inſtant de m'en inſtruire.

A cet ordre le prince ne put s'empêcher de ſoupirer ; il regarde Amaſis d'un air paſſionné, & elle connoît, par ce regard, combien il eſt fâché d'être obligé de retarder l'inſtant de ſon bonheur en cédant à l'empreſſement de ſa majeſté : mais un ſourire d'Amaſis, ſemblable à celui de l'amour, parut le conſoler & l'inviter en même tems de ſatisfaire promptement les déſirs du roi ſon père ; il commença donc ainſi ſon hiſtoire qu'il finit en peu de mots.

A l'inſtant de ma naiſſance, je fus remis entre les mains d'un fameux magicien, lequel, contraint par une puiſſance ſupérieure de ne point uſer ſur moi de ſon pouvoir, m'abandonna à un faune qui prit ſoin de mon enfance. Ce faune habitoit une caverne proche le temple de Cérès, &, dès l'âge de quatre ans, il me conſacra à la déeſſe pour ſervir au culte de ſes autels. A peine eus-je atteint ma quinzième année, que je me ſentis pénétré d'une fureur poétique. Animé de l'eſprit du Dieu qui me protége, je prononçai pluſieurs oracles, & paſſai quelques années dans cette occupation; mais la prêtreſſe me faiſant un jour approcher de ſon antre: O jeune homme, me dit-elle dans un de ſes enthouſiaſmes que la déeſſe avoit coutume d'exciter en elle, apprends que tu dois être le plus vaillant d'entre les mortels, il eſt tems de quitter ce ſéjour pour aller ſignaler ton courage, mille exploits divers vont être offerts à ta valeur; vas, le Dieu qui te protége prendra ſoin de ta gloire, & ton triomphe ſera admiré dans l'Univers.

Ces paroles, dictées par la déeſſe, firent naître en moi cette noble audace qui doit toujours accompagner les héros. Je ſortis du temple & trouvai, ſous un des portiques, l'armure qui venoit de me ſervir pour exécuter

les exploits dont votre majeſté avoit été le témoin. Quoique leurs majeſtés & ceux qui avoient été admis à cette converſation, euſſent déſiré d'apprendre un plus grand détail des aventures du prince, perſonne ne put néanmoins ſe plaindre de ſa complaiſance, & le roi remit à un autre tems à en exiger les particularités, s'appercevant que le prince brûloit d'impatience de ſe retirer avec la princeſſe Amaſis.

Tramarine & le roi ſon père, charmés l'un & l'autre d'avoir été témoins du triomphe & de la gloire du prince Nubécula, en témoignèrent leur reconnoiſſance au génie Verdoyant, & le remercièrent en même tems de l'agréable ſurpriſe qu'ils avoient éprouvée à l'apparition de l'envoyé du ſoleil, en apprenant, par le diſcours de ce favori, que ce jeune prince étoit ſon fils. Sans doute, ajouta la princeſſe Tramarine, que c'étoit au génie Carabiel que vous aviez confié ſon éducation. Hélas, que j'étois injuſte lorſque j'ai pu douter de ſon ſort! Il eſt votre fils, vous l'aimez, vous faites ſa gloire & ſon bonheur. Sa deſtinée vous eſt à préſent connue, reprit Verdoyant, & je crois qu'il ne doit plus vous reſter aucun doute ſur les honneurs dont il va jouir; c'eſt pourquoi, comme nous ſommes

logés ici fort à l'étroit, je penſe qu'il ſeroit à propos de rejoindre la flotte afin de continuer notre route.

Tramarine, dont tous les objets qui auroient pu exciter ſa curioſité ſe trouvoient remplis, peut-être ennuyée d'une auſſi longue marche, & dans la vive impatience de préſenter le roi ſon père au ſouverain des Ondes, elle ſupplia le génie de faire reprendre à leur flotte la route de la capitale, où ils ſe rendirent en très-peu de tems. Je n'entreprendrai point de faire la deſcription des fêtes qui ſe donnèrent à leur retour; il ſuffira d'apprendre à mes lecteurs que ſa majeſté Ondine, après avoir examiné la princeſſe Tramarine, parut très-contente du changement qui s'étoit fait en elle: le roi Ophtes lui fut préſenté, & il voulut bien, en faveur de l'épouſe de ſon fils, confirmer les honneurs du louvre que le prince Verdoyant lui avoit accordés; & ſa majeſté ajouta à cette grace, qu'il lui fût donné un logement dans le palais, à côté de celui de la princeſſe Tramarine dans le pavillon des glaces.

Par cette nouvelle faveur, il fut permis à Ophtes de viſiter ſouvent le cabinet des merveilles, Tramarine jugeant par elle-même de l'empreſſement que le roi ſon père pouvoit avoir d'apprendre ce qui s'étoit paſſé en Lydie

depuis ſon entrée chez les Ondins, & ſur-tout de ſavoir des nouvelles de la reine Cliceria, la façon dont elle gouvernoit ſon royaume, & mille autres choſes qui devoient l'intéreſſer: c'eſt pourquoi, après avoir fait au roi un détail des attributs de ce merveilleux cabinet, elle s'y rendit pour lui en faire admirer les ſingulières beautés.

Ophtes ſe reſſouvenant de ſon indiſcrette curioſité, lorſqu'il voulut interroger les dieux ſur la deſtinée de Tramarine, n'oſoit preſque lever les yeux ſur les glaces; il craignoit, ſans doute, d'irriter contre lui le monarque des Ondes: mais la princeſſe le raſſura en diſant que, lorſqu'on ne formoit aucun déſir, les glaces n'annonçoient rien. Ophtes croyoit ne plus rien déſirer; mais la penſée eſt ſi prompte qu'on ne peut l'arrêter, le déſir la ſuit de près: Ophtes penſa, il déſira, & les glaces lui montrèrent ce que, dans le fond de ſon cœur, il déſiroit ardemment d'apprendre.

Il vit donc la reine de Lydie, qui, après avoir pleuré long-tems ſa perte, & avoir fait rendre à ſa mémoire les honneurs & les reſpects qu'on ne pouvoit refuſer à un monarque, qui ne s'étoit occupé, pendant le cours de ſa vie, qu'à faire le bonheur de ſes peuples. Il vit l'aimable Cliceria qui, ſe trouvant ſurchargée du

poids de la conduite de ſes vaſtes états, craignant d'ailleurs de nouvelles irruptions de la part de Pencanaldon ; il la vit, dis-je, partager ce fardeau avec le prince Corydon, qu'elle trouva ſeul digne de remplir la place qu'Ophtes avoit occupée ſi long-tems & avec tant de gloire. Le père de Tramarine vit, ſans jalouſie, l'union de la reine avec le prince Corydon ; il contempla leur bonheur dans leur poſtérité, & ce furent pour lui & pour Tramarine de nouveaux ſujets de ſatisfaction, dont ils doivent jouir éternellement.

FIN de la ſeconde & dernière Partie.

L'AMANT SALAMANDRE.

L'AMANT SALAMANDRE,

OU LES AVENTURES DE *L'INFORTUNÉE JULIE*;

HISTOIRE VÉRITABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE n'eſt pas l'envie de paſſer pour auteur qui me met la plume à la main : je vois le public s'intéreſſer vivement à ces ſortes d'ouvrages; celui-ci peut l'amuſer & l'inſtruire: il me ſuffit de le croire pour le lui donner. L'hiſtoire de l'infortunée Julie eſt un tiſſu de ſingularités biſarres & ſurprenantes; auxquelles

l'imagination, même la plus docile, aura peine à ſe prêter; mais un hiſtorien n'eſt pas redevable à ſon lecteur de la vraiſemblance : il ne lui doit que la vérité. Quoi qu'il en ſoit, voici les aventures de cette aimable fille, vertueuſe même par ſes fautes, mais peut-être inconſidérée dans le cours de ſes malheurs. Le Ciel ne lui refuſa rien de tout ce qu'il faut pour être heureuſe; & tout ne ſervit qu'à la conduire au comble de l'infortune. Le lecteur en jugera : j'étois ſon amie; & dans ſa plus intime confidence, c'eſt elle-même qui parle.

Je ſuis née de parens très-qualifiés : mes ancêtres ont occupé des poſtes brillans dans le Militaire, & leur fortune étoit proportionnée à leur rang. Ma mère me donna le jour quatre ans après ſon mariage; & mon père, charmé de ma naiſſance, me fit élever avec la plus grande attention. J'avouerai même que la nature, libérale en ma faveur, me prodigua ſes bienfaits. A meſure que j'avançois en âge & que mes traits ſe développoient, on s'appercevoit que je pouvois aller de pair avec tout ce que la Province avoit de plus aimable. Un certain air de vivacité, ſoutenu de quelques agrémens dans l'eſprit, un goût décidé

cidé pour la parure, me fit donner la préférence ſur les belles de nos cantons; du moins nos agréables vouloient-ils me perſuader que je les effaçois toutes par les charmes de la figure & des talens. Cette prédilection, qui auroit flatté toute autre que moi, excita leur jalouſie, ſans beaucoup piquer mon amour-propre. Par caractère, j'étois douce & complaiſante; quoique dans un âge encore tendre, j'aimois à ſuivre les impreſſions de la vertu & les lumières de la raiſon : avide de tout ce qui pouvoit me former le cœur & l'eſprit, la lecture des bons livres, & les réflexions que je faiſois ſur les ſujets les plus intéreſſans, contribuoient beaucoup à me rendre parfaite : j'aſpirois à le devenir. Au reſte, j'étois bonne & généreuſe; & quoique j'euſſe marqué, dès le berceau même, une averſion preſque invincible pour tous les hommes, cependant je me ſentois un fond de tendreſſe dans le cœur, qui ne dénotoit que trop bien le contraſte de cette prétendue antipathie. Toute jeune que j'étois, j'avois imaginé que je devois aimer un homme extraordinaire. Tous ceux que ma beauté ſembloit attirer près de moi, me donnoient des dégoûts qui me rendoient quelquefois malade, par la ſeule violence que je me faiſois pour leur cacher ce que je

qui j'ai droit de commander ? Non, ſans doute ; & je vous annonce que ſi vous ne changez, je vous en ferai bien repentir... Il me quitta ſans vouloir m'entendre ; & j'en fus au déſeſpoir.

Ma mère, moins ſenſible que lui à la déſertion de la compagnie, ne m'en fit pas plus mauvaiſe mine ; au contraire, m'embraſſant avec tendreſſe ; avoue-le moi, ma chère Julie (c'eſt le nom que je portois) oppoſée au goût de celles de ton ſexe, la vue & la converſation des hommes te déplaît. Quoique je ſouhaite avec paſſion de te voir établie, je ne ſuis point alarmée de ta façon de penſer, ton heure n'eſt point encore venue, & cette eſpèce d'éloignement que tu ſens pour les hommes, ne durera pas long-tems ; il aura ſon terme. Le cœur eſt fait pour aimer : il faut, pour remplir ſon vuide, ou l'amour Divin, ou le profane. Ce qui te donne cette averſion pour les hommes, n'eſt qu'un excès d'amour propre ; tu ne trouves rien qui puiſſe te mériter. A ces mots, je rougis, elle s'en apperçut, & par ménagement, elle changea de converſation. Hélas ! ce fut la dernière que cette tendre mère eut avec moi. S'étant trouvée mal dans la nuit, après deux heures de douleurs inexprimables, elle perdit enfin la

parole & la vie. Jugez combien je fus ſenſible à cette perte. Mon père en fut pénétré, mais ſa douleur ne s'évapora point ; il ne pouſſa ni plaintes ni ſoupirs, & ſe fit mettre au lit. Je me jettai entre ſes bras, en le conjurant de ne pas ſe laiſſer accabler par ce malheur, il me ſerroit ſans me répondre ; on m'arracha d'auprès de lui, jamais objet ne fut ſi touchant. Les amis & les parens, qui ſe rendirent chez nous, firent tous leurs efforts pour tâcher de le conſoler ; mais ils ne purent y parvenir. Ce tendre père avoit le cœur ſi ſerré, qu'après cinq jours d'un morne ſilence cauſé par ſon déſeſpoir, je perdis tout ce que j'avois de plus cher au monde. J'imitai mon père & je ne verſai point de larmes : pour me tirer de l'état accablant où j'étois plongée, on fit venir ma couſine d'un couvent, où le malheur d'avoir perdu comme moi ſa mère, la tenoit enſevelie depuis deux ans. C'étoit ma plus proche parente, elle n'avoit que dix-huit ans. Cette aimable fille n'oublia rien pour adoucir ma douleur. Je m'obſtinai pendant deux jours à garder le ſilence ; mais elle s'inſinua ſi bien dans mon eſprit, que ma douleur en devint moins vive. Cette généreuſe parente, malgré les avantages qu'elle auroit retirés à ma mort, étant mon unique héritière,

mit tout en uſage pour me conſerver une vie dont la fin l'auroit rendue un des meilleurs partis de la Province. Combien d'autres à ſa place euſſent profité des circonſtances!

Par reconnoiſſance autant que par eſtime, je voulus me l'attacher, & je réuſſis. Après avoir mis ordre à mes affaires domeſtiques, où elle me fut d'un grand ſecours, nous reſtâmes bien ſix mois ſans voir perſonne: comme je n'avois que des parens fort éloignés, je ne fus point expoſée à recevoir de fréquentes viſites; ma maiſon fut interdite à tout le monde. Cependant mes amans renouvellèrent leurs pourſuites, s'imaginant que, dans la ſituation où j'étois, je ne pourrois me paſſer d'un mari, ſur-tout mes biens étant de nature à demander quelqu'un de poids pour les régir. On me fit faire des propoſitions; mais la porte fut refuſée aux importuns: ainſi je ne fis point de jaloux. Je reçus même cinq à ſix lettres, au ſujet de mon établiſſement; mais je fus ſourde à toutes les démarches, & ne fis point de réponſe. En général, je remerciai tout le monde de l'honneur qu'on me faiſoit de s'intéreſſer à mon ſort, la perte que je venois de faire ne me laiſſant pas aſſez de liberté d'eſprit pour penſer à aucun établiſſement; que j'étois déterminée à paſſer

une année ou deux dans un couvent; qu'après ce tems, je verrois à me décider.

Je leur disois vrai. J'avois formé ce projet avec ma cousine: qu'elle étoit aimable, cette chère parente! avec la plus jolie figure, elle avoit tout l'esprit imaginable, mais sur-tout une bonté de cœur, qui ne se trouve point sans aversion pour les hommes: elle en avoit vu grand nombre au couvent; mais aucun d'eux n'avoit pu lui plaire, quoiqu'elle fût née avec un cœur extrêmement tendre & susceptible d'une forte passion. Que ferai-je, ma chère Julie, me disoit-elle souvent, de ce fond de tendresse que j'ai dans le cœur? J'espère voir un jour l'objet qui me doit rendre sensible. Vous êtes plus heureuse que moi, ma chère Céline, (c'étoit son nom) puisque vous vous imaginez qu'il est quelqu'un dans le monde, qui pourra vous plaire.... Sans doute, me répartit ma cousine, je fais plus que me l'imaginer; je le crois très-fermement. Que deviendrois-je, si cela n'arrivoit pas? Mais, au reste, ma chère Julie, il me semble que vous étiez en train de m'ouvrir votre cœur: je vous ai peut-être interrompue; comptez à présent sur toute mon attention. Hélas! tendre Céline, que voulez-vous savoir de moi? Je suis folle, & vous me croirez

telle, quand je vous aurai fait l'aveu de mes viſions.

Dès que j'eus l'uſage de la parole, je déteſtai tous les hommes en général ; mon averſion croiſſoit à meſure que j'avançois en âge: cependant je me ſens, pour vous découvrir mon ame toute entière, un fond de tendreſſe comme vous ; mais je ſens en même tems, qu'un homme de ceux qu'on voit dans le monde, ne ſauroit me plaire... Vous avez raiſon, ma chère Julie, (me dit ma couſine) de dire que vous êtes folle; vous l'êtes plus que vous ne penſez. Que prétendez-vous avec votre homme extraordinaire ? Voulez-vous que la nature en faſſe un exprès pour vous ? Eſt-ce un Adonis, un Narciſſe, un Géant, un Ciclope, que vous demandez ? Si c'eſt un de ces hommes-là qu'il vous faut, vous avez la mine de ne faire jamais uſage de la tendreſſe que vous portez dans le cœur : ces héros n'ont jamais exiſté que dans la fable.... Ah ! lui dis-je en riant, il me paroît que vous ne me tournez pas mal en ridicule, ſans égard à l'amitié qui nous lie: ſi j'étois auſſi vive que vous, j'aurois de quoi me venger, en vous privant d'un récit qui paroît beaucoup exciter votre curioſité. Je ne continuerai point aujourd'hui ; mais quand nous ſerons au couvent, je vous développe-

rai mes idées, ſongeons à prendre nos arrangemens pour aller habiter cette charmante retraite que vous m'avez ſi fort vantée...

A la ſuite de cette converſation, je ne changeai rien dans les ordres qu'il me fallut donner à mon intendant pour l'adminiſtration des biens que mon père m'avoit laiſſés. Tout étant diſpoſé pour le mieux, nous prîmes le chemin de l'Abbaye. La ſituation en étoit charmante, & tout au plus à deux lieues de la ville. Cette magnifique retraite étoit compoſée de deux grands corps-de-logis à la moderne, avec un grand & vaſte jardin, au bout duquel s'élevoit un bois de haute-futaye, qui ſembloit le couronner. Une belle terraſſe bordoit le mur du couvent, & faiſoit le tour du jardin. Un des corps-de-logis étoit habité par l'abbeſſe avec ſes chanoineſſes, & l'autre par les penſionnaires.

Pendant le cours de notre petit voyage, nous fûmes d'une gaieté ſans pareille: à notre arrivée dans ce charmant aſyle de la vertu, nous fûmes accueillies avec des façons qui nous enchantèrent. Toutes les dames étoient des femmes de qualité, qui avoient les airs du grand monde; elles étoient ſouvent à portée d'en voir du plus brillant; ce qui, joint à la plus noble éducation, faiſoit un aſſemblage

aſſez rare de perſonnes intéreſſantes pour la ſociété. On nous inſtalla dans un très-bel appartement qui nous avoit été préparé. Eh bien, ma chère Julie, me dit ma couſine, quand nous fûmes ſeules, que penſez-vous de cette demeure & des perſonnes qui l'habitent ? Je penſe, lui répondis-je, que c'eſt un ſéjour d'enchantement, & que les dames que j'ai vues, ſont autant de divinités : tout ceci va m'entretenir dans mes viſions... Point du tout, reprit ma couſine, vous trouverez dans toutes ces belles perſonnes plus de foibleſſes & de défauts que vous ne penſez: elles ont la plupart beaucoup d'eſprit & d'uſage du monde; la douceur eſt leur caractère: voilà le beau; mais voici le contraſte: peu de ſolidité dans l'eſprit, extrêmement prévenues en leur faveur, jalouſes à l'excès, & plus curieuſes de plaire qu'aucunes femmes du monde; ce qui vous paroîtra très-naturel, quand vous ſaurez que ces belles recluſes ſont toutes victimes de l'avarice de leurs parens qui les ont ſacrifiées pour ſoutenir leur nom, en procurant plus d'opulence à leurs héritiers. De toutes ces Nones qui vous enchantent, je n'en ſais que deux qui méritent votre attention : l'une eſt cette petite brune, dont la manière obligeante a renchéri ſur les politeſſes que vous avez reçues

de ſes compagnes : c'eſt une fille de qualité, parente de l'Abbeſſe, auprès de laquelle on l'a miſe dès l'âge le plus tendre. L'Abbeſſe lui a donné tous ſes ſoins ; elle a réuſſi : ſon élève eſt une fille accomplie. Quoiqu'elle fût perſuadée qu'on la deſtinoit pour le cloître, elle n'a pas laiſſé de l'élever comme pour le monde. Elle eſt Profeſſe depuis trois ans ; ayant embraſſé ſon état par raiſon, elle le ſoutient avec dignité : quoique ſon goût ne s'accorde pas trop avec lui, ſa vertu n'en brille que mieux, & ſa gloire n'en eſt que plus grande. Elle a beaucoup d'eſprit, & une ſolidité de jugement au-deſſus de ſon âge ; un cœur grand & généreux, un peu trop tendre ; une ſincérité peu commune, & bonne amie de celle à qui elle trouve du mérite, ne ſe livrant pas trop facilement ; complaiſante, trouvant tout facile quand il s'agit d'obliger : c'eſt avec cette aimable perſonne & cette grande blonde aux yeux mourans, que j'ai ſerré les nœuds de la plus tendre amitié pendant mes deux années de ſéjour dans cette agréable retraite. La blonde en queſtion n'a pas tant d'eſprit que ſa compagne ; mais elle n'en eſt pas moins aimable : elle eſt d'une douceur à ravir ; amie inviolable, mais vive dans ſes paſſions. Voilà les deux perſonnes avec qui nous allons être liées ;

pour toutes les autres, je ne vous en parle point. L'Abbeſſe eſt une dame d'un mérite très-rare; en un mot, ma chère Julie, vous ſerez enchantée de cette demeure... Oui, ma chère couſine, lui répondis-je, en quelque endroit du monde que je ſois, je ſerai toujours bien dès que je vous aurai pour compagne... Ce que vous me dites, ma chère Julie, eſt très-flatteur, reprit ma couſine, mais vous me le devez par reconnoiſſance; du moins ce ſentiment eſt réciproque, & je penſe comme vous... La converſation finit-là : nous quittâmes nos habits de voyageuſes pour en prendre de plus décens. Nous allâmes voir l'abbeſſe, & toute la communauté, qui ſe rendit dans ſon appartement pour nous diſpenſer des viſites que nous aurions été obligées de faire à chacune en particulier: ce petit air aiſé me plut beaucoup; l'abbeſſe & toutes ces dames me comblèrent de politeſſes. La ſéance fut un peu longue, il parut que je ne déplaiſois point. Les deux amies de ma couſine nous reconduiſirent de chez madame l'abbeſſe dans notre appartement: je les trouvai très-aimables, ſans aucune préférence. Après que nous eûmes babillé ſur différens ſujets qui n'étoient pas fort intéreſſans, elles nous laiſsèrent ſeules. Eh bien! chère Julie, me dit ma couſine, que dites-vous de tout

cela ? Je dis que je ſerois la perſonne la plus heureuſe, ſi je n'avois point de viſions dans la tête, qui toujours influent ſur mon cœur : je l'ai reçu de la nature plein de tendreſſe, & je ne prévois pas, à moins qu'il ne ſe faſſe quelque miracle en ma faveur, que je puiſſe trouver ce qui peut ſeul faire ma félicité : cependant d'autres que moi en ont eu de ces amans divins..... Que me dites-vous, ma chère Julie, reprit ma couſine, vous me faites pitié. Je le mérite, repris-je, mais non dans le ſens que vous penſez : vous me croyez l'eſprit aliéné ; mais pour vous tirer de votre erreur, je vais mettre mes idées dans tout leur jour. Il faut pour cet effet que je vous diſe ce qui les a fait naître dans mon eſprit, & ce qui m'a rempli l'imagination de chimères qui paſſeront toujours pour traits de folie dans l'eſprit des perſonnes qui, comme vous & bien d'autres, ne connoiſſent que ce qui tombe ſous les ſens.

Au ſortir de mon enfance, ma mère mit auprès de moi, à titre de gouvernante, une demoiſelle d'un certain âge, qu'on diſoit être une fille de condition ; que le dérangement de ſes affaires avoit déplacée, puiſqu'elle étoit réduite à ſervir : c'étoit une amie de ma mère qui la lui avoit procurée. Cette fille avoit

pour moi une complaiſance qui lui acquit toute ma tendreſſe ; ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne mît tout en uſage pour me donner une éducation parfaite. Elle me faiſoit tout faire par raiſon ; je me plaiſois beaucoup avec elle, contre l'ordinaire des enfans de mon âge : elle me trouva l'eſprit fort avancé, & m'apprit tout ce qu'une perſonne bien née doit ſavoir. Je paſſe au récit de ſes imprudences, qui feront peut-être tout le malheur de ma vie. Elle ne ceſſoit de donner des louanges à ma beauté ; & voyant que j'étois bien perſuadée de ce que je valois, elle m'applaudiſſoit, & me faiſoit entendre qu'il n'y avoit rien dans le monde qui fût digne de moi. Que ferai-je donc, ma bonne amie, (c'eſt ainſi que je la nommois) ? Quand je ſerai en âge d'être mariée, on me propoſera quelqu'établiſſement ; que vais-je devenir ? J'abhorre les hommes : les portraits que vous m'en avez faits m'ont fortifiée dans mon antipathie. Cependant l'obéiſſance que je dois aux perperſonnes qui m'ont donné la vie, me forcera de ſubir le joug de l'hyménée, que je regarde comme une chaîne très-difficile à porter ; puiſqu'elle ne peut ſe briſer que par la mort de l'un des deux époux. Ma chère Julie, me dit ma bonne, je ſuis ravie de

vous entendre raiſonner auſſi juſte, & ſurtout dans un âge où l'on commence à peine à s'énoncer; je n'ai garde de vous exhorter à vaincre la répugnance que vous avez pour les hommes; c'eſt ſans doute une puiſſance ſupérieure qui vous donne ce dégoût; elle vous réſerve pour un amant tout divin; & conduira votre cœur avec une ſageſſe ſi merveilleuſe, que vous n'aurez aucunes perſécutions à craindre de vos parens: vous jouirez bientôt de l'indépendance, & vous attendrez ſans inquiétude à remplir le ſort brillant qui vous eſt réſervé. Que dites-vous, repris-je vivement; eſt-ce que je vais perdre les auteurs de mes jours, eux que je chéris plus que moi-même? Ne vous affligez pas encore, continua ma gouvernante; contentez-vous de ſavoir pour le préſent que c'eſt un eſprit tout de flamme, autrement dit un Salamandre, un dieu ſubalterne, habitant du feu, qui doit être le poſſeſſeur de vos charmes. Je n'ai plus rien à vous dire, ma chère Julie; & je ne ſerai pas toujours auprès de vous, mais quoiqu'éloignée, je partagerai vos peines & vos plaiſirs. En diſant ces dernières paroles, elle ſe jetta à mon cou, me ſerrant dans ſes bras, & m'arroſant des larmes qu'elle répandoit en abondance; mais voyant que je m'obſtinois à

la contredire, elle me dit d'un ſérieux impoſant, qu'elle ne pouvoit me donner de plus grands éclairciſſemens ſur ma deſtinée, & qu'elle étoit forcée de s'arracher malgré elle d'entre mes bras. Elle me recommanda le ſecret ſur tout ce qu'elle m'avoit dit depuis qu'elle étoit auprès de moi, & ſur ce qui venoit de ſe paſſer. Si je vous connoiſſois moins, ma chère Julie, & que je n'euſſe pas des preuves de votre diſcrétion, je n'aurois eu garde de vous dévoiler des myſtères qui ne ſont pas faits pour tout le monde : méritez ma confiance. Elle m'embraſſa plus tendrement encore, en me diſant : Souvenez-vous d'une perſonne qui vous aimera toute ſa vie, & qui mettroit tout en uſage, s'il le falloit, pour rendre la vôtre heureuſe. En la quittant, j'allai faire deux tours de jardin pour diſſiper un peu les impreſſions de triſteſſe que de pareils entretiens avoient faites ſur moi. Comme j'étois avec ma mère, l'on vint m'avertir que ma bonne ſe trouvoit très-mal, & qu'elle étoit ſans connoiſſance. A ce récit, je pouſſai un cri perçant ; & devançant ma mère qui ſe préparoit à paſſer dans l'appartement de ma bonne, je courus de toutes mes forces, & la trouvai ſur ſon lit ne donnant aucun ſigne de vie. Je me jettai ſur ſon corps en la ſerrant

dans mes bras ; c'eſt alors que je lui dis les choſes du monde les plus touchantes ; ce qui faiſoit fondre en pleurs tous ceux qui en furent témoins. Ma mère me voyant ſur le corps de cette moribonde, eut beſoin de toute l'autorité qu'elle avoit ſur moi pour m'en arracher. Les médecins arrivèrent ; mais la malade fut plus de trois heures à revenir de ſon évanouiſſement : m'ayant apperçue auprès de ſon lit fondante en larmes, elle me dit : Ne vous affligez point, mademoiſelle, & gardez ces précieuſes marques de ſenſibilité pour une meilleure occaſion. Faſſe le ciel que vous n'ayez de votre vie un plus grand ſujet de triſteſſe !

Comme les médecins avoient ordonné qu'on la laiſſât dormir, il ne reſta qu'une femme pour la garder dans la crainte de quelque accident. Je fus pendant tout le repas d'une triſteſſe affreuſe. Mon père me badina & me dit mille choſes plaiſantes, s'imaginant par-là faire diverſion à ma douleur, mais elle étoit trop vive pour être diſſipée ; & ma mère s'appercevant que le badinage me déſoloit : j'approuve, dit-elle, que Julie ſoit ſenſible à l'accident de ſa gouvernante ; c'eſt une marque aſſurée de ſon bon cœur. Je demandai la permiſſion de m'aller coucher, mais au lieu de dormir, j'employai toute

toute la nuit à faire des réflexions ſur ce que ma bonne m'avoit dit. Je ne doutai point que la réſolution qu'elle avoit priſe de me quitter, n'eût été la cauſe de ſon accident; je me levai tard, & ma mère me fit dire de l'aller joindre au jardin. Elle obſervoit ma démarche, & comme je voulus paſſer dans l'appartement de ma bonne, elle me dit en m'arrêtant : je ſuis jalouſe, ma chère Julie, des empreſſemens que vous marquez pour votre bonne; il me ſemble que les prémices de votre attention me ſont dues par préférence. J'avoue, lui dis-je, que je mérite ce reproche, & les larmes m'empêchant de pourſuivre, elle m'embraſſa ſans rien dire, me prenant ſous le bras pour nous promener. Elle garda quelque tems le ſilence, & le rompit pour me dire qu'elle avoit une triſte nouvelle à m'apprendre au ſujet de ma gouvernante. Elle eſt morte, m'écriai-je avec tranſport; non ma fille, mais nous ne la verrons plus, ſelon toute apparence : elle eſt morte pour nous. Après un long aſſoupiſſement, ſa garde s'eſt réveillée, & n'a plus trouvé perſonne : la malade avoit diſparu; mais on ne l'a point vu ſortir. Une lettre qu'on a trouvée ſur la table me marque que de fortes raiſons l'ont forcée à me quitter, & qu'il ne lui eſt pas permis de m'en dire davantage : elle

me rend mille graces de mes attentions pour elle. A l'égard de ſon évaſion furtive, que c'eſt la tendreſſe qu'elle a pour vous qui lui fait faire cette démarche; elle vous prie, en finiſſant, de ne point vous attriſter de ſon départ. Que penſez-vous, ma chère fille, me dit ma mère, me voyant tout en larmes? ma réſolution eſt priſe, lui dis-je: laiſſez paſſer ces premiers mouvemens qui ſont aſſez naturels pour une perſonne que je vois auprès de moi depuis mon enfance; je ſerois un monſtre d'ingratitude, ſi je ne donnois pas des preuves de ma ſenſibilité. Je gardai le ſilence: quoique je fuſſe au fond du cœur extrêmement touchée, je ne le fis aucunement paroître aux yeux de ma mère; elle en fut la dupe, ne me croyant pas capable de ce rafinement de politique.

Cependant, ma chère couſine, il n'y a point de jour que je ne la regrette; vous ſeule êtes capable de me faire ſupporter ſa perte: l'image du Salamandre eſt toujours gravée dans mon cœur, je la porte en tous lieux, & je l'adore ſans ceſſe. Vous ne ſavez peut-être pas ce que c'eſt qu'un Salamandre, c'eſt le nom que l'on donne à certains eſprits aériens, car on en diſtingue de deux ſortes; les uns Sylphes, qui habitent dans les airs; les autres ſont Salamandres qui vivent dans le feu; ils prennent ſou-

vent la figure humaine, lorſqu'il leur prend envie de ſe répandre parmi les humains. Pluſieurs d'entr'eux ſe ſont communiqués à des mortelles, pour leſquelles ils ont eu de véritables paſſions. C'eſt un Salamandre qu'il me faut, ma chère couſine; je n'en démordrai point, dites tout ce que vous voudrez, vous n'y gagnerez rien. Je ſuis folle ſelon votre façon de penſer; mais je ſuis hors d'état de guérir de cette prétendue folie.

Oui, vous êtes folle, ma chère Julie, reprit ma couſine; & cette ſorcière de gouvernante eſt un démon ſous une figure humaine, elle a verſé dans votre cœur un poiſon qui fera tout le malheur de votre vie: vous attendrez en vain votre amant chimérique, tandis que votre naiſſance, votre beauté & votre brillante fortune vous rendroient la perſonne la plus heureuſe, ſi vous vouliez faire uſage de votre raiſon pour jouir d'un bonheur qui ne pourroit vous échapper. Que les parens ſont malheureux, lorſqu'ils ſont obligés de confier l'éducation de leurs enfans à des perſonnes qui leur gâtent l'eſprit & le cœur! mais, non, ma chère Julie, je compte que le charme de cette enchantereſſe n'aura qu'un tems. Vous êtes actuellement comme dans le palais d'Armide; mais vous en ſortirez. Penſez tout comme vous

voudrez ſur mon compte ; je vous prie, au nom de l'amitié qui nous lie, de ne plus me remettre devant les yeux mes foibleſſes : occupée à préſent du plaiſir que je me propoſe de goûter dans la ſociété de nos deux aimables nones, je les aime de tout mon cœur, & je ſerois très-flattée, ſi je pouvois mériter leur eſtime. En doutez-vous, reprit ma couſine, faite comme vous êtes, peut-on vous la refuſer ?

Après bien des propos aſſez indifférens pour d'autres que des amies, l'heure du ſommeil nous avertit de nous coucher. Ma couſine dormit profondément ; pour moi, je m'entretenois à mon ordinaire de mes idées ; celles de mon Salamandre m'en donnoient de très-ſéduiſantes, que je n'aurois pas changées contre les plus charmantes réalités. On me dira ſans doute que je ne connoiſſois pas le réel, & que par conſéquent je ne pouvois faire aucune application juſte. Mais paſſez-moi toutes ces perſpectives idéales & déplacées, ſi vous le voulez.

Pendant l'eſpace de quatorze mois, nous paſſâmes une vie enchantée, nous étions inſéparables, les deux nones, ma couſine & moi. Il n'en étoit pas de même des autres religieuſes ; notre union excitoit leur envie. Je ne ferai point ici le détail de la vie du couvent, vous la ſa-

vez comme moi ; la promenade, la récréation, les visites, sur-tout à madame l'abbesse, rempliſſoient le vuide de la journée. Le parloir avoit ſon tour ; je ne pouvois refuſer d'y recevoir pluſieurs dames du voiſinage, amies de ma mère ; elles me louoient beaucoup du parti que j'avois pris. Comme je ne voyois que des dames, je n'avois plus cet air dédaigneux dont on m'avoit fait un crime ; elles étoient enchantées de l'accueil que je leur faiſois. A l'égard de mes anciens adorateurs, il en étoit venu pluſieurs me demander ; je refuſai toujours conſtamment de les voir, je leur fis dire que j'étois très-ſenſible à l'honneur qu'ils me faiſoient, mais que la bienſéance ne me permettoit point de les recevoir. Je me ſatisfaiſois en ne les voyant point, & cette façon d'agir paſſa dans l'eſprit du public pour une marque de prudence & de vertu ; ce qui acheva de me gagner l'eſtime de tout le monde. Dieu ſait comme je la méritois ; ſi l'on avoit pu lire dans mon cœur, on en auroit bien rabattu ; voilà comme on prend ſouvent le change, quand on juge ſur les apparences. A mes idées, j'étois fort contente ; la vie douce & tranquille que je menois, étoit tout-à-fait de mon goût ; j'étois d'ailleurs flattée par l'idée de voir quelque jour paroître mon Salamandre ſous une figure charmante.

J'avois oui-dire que ces divinités habitoient dans le feu ; lorſque la ſaiſon d'en avoir étoit arrivé, je me tenois toujours vis-à-vis le foyer ; & quand je me trouvois ſeule, je comptois voir un tourbillon de feu s'élever du milieu de la cheminée, dont devoit, ſuivant mon idée, ſortir mon amant, pour s'élancer dans mes bras. Ah ! que le moment qui devoit opérer ce grand miracle, tardoit à mon impatience !

Il y avoit du tems que je vivois dans cette belle retraite, lorſque je fus obligée d'en ſortir pour les raiſons que je vais expoſer. L'abbeſſe avoit un neveu d'une figure fort aimable ; il étoit arrivé depuis peu de Paris, où il avoit appris tous les exercices & les ſciences qui conviennent à une perſonne de qualité que l'on deſtine à jouer un grand rôle dans le monde. Il n'étoit pas de notre province ; ſon père étoit attaché à la cour, & pendant ſon quartier, ſa famille venoit paſſer ſix mois de l'année dans la capitale.

Ce jeune homme, outre l'avantage de la figure, avoit un eſprit infini, étoit complaiſant pour les dames, & capable de concevoir une belle paſſion. Quoiqu'il eût vingt ans accompli, & peut-être un penchant naturel au plaiſir, il avoit ſoutenu ſa liberté ſans la perdre au milieu des plus grandes beautés de Paris ; il avoit

même réſiſté, par une ſageſſe bien rare, aux agaceries des coquettes qui ſont des plus ſéduiſantes dans cette voluptueuſe ville. Je ne parle point de celles qui font un commerce infâme des appas qu'elles ont reçus de la nature : ces ſortes de filles révoltent les perſonnes bien nées; la délicateſſe ne ſouffre point de pareilles intrigues. Ce jeune ſeigneur avoit un cœur tout neuf. Il fut reçu dans l'abbaye avec joie & diſtinction. L'abbeſſe lui avoit fait préparer un appartement, & cette bonne dame qui ne l'avoit vu que dans ſa tendre enfance, le dévoroit des yeux ; ce que je ne dis que ſur le rapport de ma couſine. Pour moi, par un preſſentiment que je ne ſais à quoi attribuer, je prétextai une migraine affreuſe : & pour mieux ſoutenir la gageure, je me fis mettre au lit. L'abbeſſe parut ſenſible à mon indiſpoſition : ce qu'elle ne manqua pas de témoigner à ma parente, en l'aſſurant qu'elle me viendroit voir avec ſon neveu. C'eſt alors qu'elle lui fit un portrait ſi avantageux de moi, qu'il brûloit d'impatience de me voir. Son premier ſoin fut au ſortir de table d'engager ſa tante de le conduire chez la belle malade. L'abbeſſe m'envoya demander ſi ſa viſite me feroit plaiſir, je n'héſitai point à lui faire dire que j'étois prête à recevoir l'honneur qu'elle vouloit bien me

faire. Ma couſine m'avoit prévenue, & j'avois eu quelqu'envie de me diſpenſer de la réception. Mais ma parente s'y oppoſa, me diſant que l'abbeſſe pourroit ſavoir que ma maladie n'étoit qu'une feinte, ce qui l'indiſpoſeroit contre moi; que dans l'intention où j'étois de reſter encore dans le couvent, je riſquois de n'avoir plus le même agrément, l'abbeſſe ayant lieu de ſe plaindre de moi: qu'au ſurplus ſi c'étoit pour éviter de voir le jeune comte, je ne pouvois m'en diſpenſer, puiſqu'il avoit annoncé dès ſon arrivée qu'il venoit paſſer un mois avec ſa tante: après tout, pourſuivit ma couſine, craignez-vous que la vue de ce jeune cavalier vous faſſe perdre l'idée de votre eſprit aërien? ou bien êtes-vous devenue raiſonnable? non, lui répondis-je bruſquement, pour mettre fin au ton railleur qu'elle vouloit prendre, rien ne ſauroit me faire perdre l'idée de mon inviſible. L'amant de la mère des amours, avec tous les charmes qui lui méritèrent la tendreſſe de cette immortelle beauté, ne l'emportoit pas ſur mon adorable Salamandre. Vous le prenez ſur un ton divin, reprit ma couſine; c'eſt dommage que vous ne ſoyez pas dans le goût de faire des vers, car vos expreſſions ſont poétiques, & vous feriez les plus belles élégies du monde, ſi vous vouliez vous

amuſer avec les muſes. Avez-vous encore quelque choſe à dire, lui répondis-je, non, ma chère Julie, mettons vos idées à part : vous êtes toute charmante. Je donnerois tout au monde pour que le jeune comte rompît le charme que vous a donné votre indigne gouvernante ; du moins a-t-il tout ce qu'il faut pour opérer ce grand miracle. Je m'imagine que ſon cœur ne vous échappera point, & vous conſeille de n'en point uſer avec lui, comme vous avez fait juſqu'à préſent avec tous vos adorateurs. Vous êtes folle, ma chère couſine ; de quel droit, lui dis-je, venez-vous me jeter à la tête le cœur de ce jeune homme, qui me verra peut-être ſans la moindre émotion ? qui ſait même ſi quelqu'une de ces beautés, dont Paris fourmille, ne s'eſt point emparée de ce cœur dont vous voulez me faire préſent ? Non, ma chère Julie, me dit ma parente, il l'a ſauvé des attaques des coquettes ; il en a fait l'aveu même à ſa tante, de la façon du monde la plus ſpirituelle.

Notre converſation finiſſoit quand on annonça l'abbeſſe & ſon neveu, accompagnés de mes deux amies. J'étois ſur mon lit dans un négligé fort galant, & je n'avois point du tout l'air d'une malade : toutes les graces d'une première jeuneſſe brilloient ſur mon viſage, il

ſembloit que ma ſituation y ajoutoit de nouveaux charmes. L'abbeſſe me badinant ſur ma prétendue migraine : vous voilà charmante, me dit-elle, jamais je ne vous ai vue ſi belle : j'ai cru que mon neveu ſortiroit ſain & ſauve de votre appartement, mais je vois qu'il n'en échappera pas ſans y laiſſer ſa liberté : le mal même reſpecte vos charmes, & vous ménage ſi bien que vous ſouffrez ſans que votre beauté en ſoit altérée. En vérité, ma chère tante, s'écria le jeune comte, vous avez le ſecret de deviner les cœurs : ce que vous venez de dire conviendroit mieux dans ma bouche que dans la vôtre pour une dame qui n'a vécu que dans le couvent, vous n'entendez pas mal le jargon du monde. Vous êtes bien jeune, mon neveu, répondit l'abbeſſe, ſi vous penſez que les religieuſes ne ſavent réciter que leur office : vous ſortirez de cette erreur, lorſque vous aurez paſſé quelques jours dans ce cloître. La converſation roula ſur les plaiſirs que l'on goûtoit à Paris : le comte parla de tout en homme d'eſprit, & ne diſoit pas une parole ſans jetter un regard ſur moi : m'en étant apperçue, je baiſſai les yeux juſqu'au moment que la compagnie prit congé de nous. Après une viſite de deux heures, l'abbeſſe nous invita à dîner pour le lendemain.

Dès que nous fûmes seules avec ma cousine, elle s'empressa de me demander ce que je pensois du comte. Rien ne doit vous avoir échappé, ma chère Julie ; vous avez peu parlé, par conséquent vous avez eu le tems de faire des remarques plus justes que celles que j'aurois pu faire, m'étant engagée plus avant que vous dans la conversation. Oui, ma chère cousine, j'en ai fait, & je vais vous servir à votre goût, car vous me paroissez enthousiasmée du mérite du comte. J'avoue que ce jeune homme est très-aimable, autant par la figure que par l'esprit ; mais, si je ne me trompe, il sent tout ce qu'il vaut. Quoiqu'il se soit bien ménagé dans le récit qu'il nous a fait de Paris, je crois qu'il ne seroit pas fâché qu'on s'imaginât qu'il n'a tenu qu'à lui de captiver le cœur des belles du premier ordre ; défaut que je déteſterois dans un amant. N'êtes-vous pas de mon avis, ma chère cousine ? Non, Julie, reprit-elle ; je n'ai garde de trouver un défaut aussi grossier dans le caractère d'un jeune homme qui me paroît accompli ; vous lui faites un crime d'avoir un peu d'amour-propre : eh ! qui n'en a point ? mais on passe ce petit trait de satyre à l'antagoniste du genre humain. Si jamais je vois sortir de la cheminée votre Salamandre, il aura beau se revêtir d'une belle humanité, je l'examinerai

de ſi près, que je trouverai ſûrement de quoi prendre ma revanche.... De la façon dont vous me parlez, belle couſine, lui dis-je, il ſemble que vous adoptiez le comte pour votre amant: vous ne m'avez demandé mon avis que pour mieux ſavoir à quoi vous en tenir ſur ſon compte. Dans la crainte que vous avez que je ne devienne votre rivale, je ſuis ſûre que vous ne ſouhaitez rien tant à préſent, que de voir paroître mon Salamandre: ne craignez rien, ma chère, je vous céde de bon cœur toutes les conquêtes que mon peu de beauté me pourroit procurer; ſoyez tranquille là-deſſus: quand même le jeune comte me donneroit la préférence ſur vous, la façon dont j'en uſerai à ſon égard ſaura bien le rebuter. Nous ſommes dans un ſiècle où les amans rebutés & toujours conſtans ſont rares.... En vérité, ma chère Julie, je vous ai bien de l'obligation de me céder une conquête dont vous ne voulez faire aucun uſage: mais plutôt nous ſommes bien folles toutes deux de nous renvoyer tour-à-tour un cœur qui ne nous a point été offert; peut-être même que le comte ne penſe ni à l'une ni à l'autre. Je ſouhaite toujours, repris-je, qu'il ne jette point un dévolu ſur moi; ſa tendreſſe me ſeroit à charge, & comme ma rigueur à ſon égard pourroit me

brouiller avec madame l'abbeſſe, je ſerois obligée de quitter le couvent, quoique je m'y plaiſe beaucoup. Parlez ſincèrement, ma chère couſine, le cœur du comte viendroit-il à propos pour mettre à profit la tendreſſe du votre ? Je conviendrai de tout ce que vous voudrez, ma chère Julie, reprit ma couſine.... Elle finiſſoit ces mots, quand nous vîmes entrer nos deux amies. La converſation ne roula que ſur le jeune comte. La blonde aux yeux mourans en paroiſſoit enchantée, mais ſa compagne ne penſoit pas de même. Après bien des propos vagues, nos amies ſe retirèrent. Le lendemain nous fûmes voir l'abbeſſe : le comte ne s'y trouva point : il vint à l'heure du dîner, auquel les deux religieuſes avoient été invitées. Ce jeune homme fit plus briller ſon eſprit que la veille ; mon amie aux yeux mourans acheva d'en être charmée ; à l'égard de ma couſine, elle eut un air rêveur, qui, joint à la converſation de la veille, me donna lieu de penſer que ſon cœur étoit pris : je ne me trompois point, comme vous le verrez par la ſuite.

Le comte m'adreſſoit ſouvent la parole, & me lançoit des regards qui n'étoient point équivoques ; ce qui ne me donna pas lieu de douter qu'il ne fût épris de mes charmes, & ce qui me cauſa un véritable chagrin, pré-

voyant les ſuites que cette paſſion pourroit avoir. Après le dîner l'on propoſa une partie de promenade, & l'abbeſſe, pour mettre le jeune comte à ſon aiſe, lui ordonna de me donner la main, ce qu'il fit avec un tranſport de joie qu'il ne cacha point au yeux de la compagnie. Le comte, quoique jeune, avoit l'air du grand monde, où l'on acquiert cet air libre & aiſé qui fait les délices de la converſation; mais dans ce moment il avoit un air embarraſſé. Que ma tante eſt heureuſe, me dit-il, ma demoiſelle, de renfermer dans ſon petit empire une beauté de votre mérite! mais que ſon bonheur va me coûter cher, puiſque, ſi vous n'avez quelque bonté pour moi, je vais devenir l'homme du monde le plus à plaindre! Oui, mademoiſelle, le premier moment de votre vue a été celui de la perte de mon cœur: vous y avez allumé un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Un aveu ſi ſubit vous ſurprend peut-être: les perſonnes de votre mérite ſont accoutumées à plus de ménagement; ce n'eſt point après deux jours de connoiſſance que l'on ſe trouve expoſé à recevoir une déclaration d'amour auſſi cavalière: je conviens de mes torts & de cette irrégularité; mais, belle Julie, ne vous en prenez qu'à vous-même: la violence de la paſſion

que vous m'avez inſpirée fait tout mon crime....

Il ſe tut : pour moi je pris le parti de tourner le tout en raillerie, quoique dans le fond je fuſſe choquée de l'aveu peu reſpectueux qu'il venoit de me faire. Je vois bien, monſieur, lui répondis-je, que vous voulez vous égayer un moment aux dépens d'une jeune perſonne ſans expérience, & ſavoir de quelle façon je puis recevoir un jargon qui m'eſt inconnu : il eſt vrai que toute jeune que je ſuis, des Adorateurs en aſſez grand nombre m'ont fait la cour ; mais aucun n'a jamais eu la hardieſſe de me tenir des propos pareils aux vôtres. Un jeune homme fait comme vous êtes, ſe croit tout permis ; ainſi, monſieur, ſans pouſſer la matière plus avant, je vous prie de ne me plus parler ſur le même ton.... Je mérite, mademoiſelle, reprit le comte, la réponſe que vous me faites ; mais permettez-moi de vous dire que rien n'eſt ſi réel que les ſentimens dont l'aveu me rend ſi coupable. Je ne vous importunerai plus en vous parlant d'une paſſion qui vous déplaît : mes ſoins, mes attentions parleront pour moi. Si tout cela ne me réuſſit point, je m'interdirai votre vue, ſans ceſſer de vous aimer.....

Pour finir une converſation qui commen-

ce jeune ſeigneur n'y ſouſcrira point : quelle apparence qu'une perſonne qui eſt dans vos fers, veuille les rompre pour prendre d'autres liens ? quand même vous exerceriez ſur lui toutes vos rigueurs, qui pourroient opérer ſa guériſon, pourrai-je me flatter de prendre votre place ? Non, je ne l'eſpère point : j'aime, oui, j'aime le comte à la fureur. J'ai fait tout pour réſiſter à ce malheureux penchant ; mais il l'emporte ſur ma foible raiſon : je vais faire ici le rôle de reine de roman : le comte ne ſaura jamais que je l'aime : je mettrai tout en uſage, pour arracher cet amour malheureux de mon cœur. Si je ne puis réuſſir, comme il y a grande apparence, je prendrai le parti du célibat ; ce qui me fait le plus de peine, c'eſt, que je ſerai forcé de vous quitter & d'abandonner cet aimable aſyle..... Vous parlez de me quitter, ma chère couſine ! que deviendrai-je, étant ſéparée de vous ? livrée à moi-même, quel parti prendrai-je ? Ne m'abandonnez pas : dites-moi plutôt le lieu que vous voulez habiter : je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde. Ma couſine, ſautant à mon cou, m'embraſſa avec tendreſſe, le viſage tout mouillé de larmes : j'en répandis à mon tour, & nous fîmes enſemble des projets dont l'exécution ne fut retardée par aucun obſtacle.

J'écrivis à mon Intendant, avec ordre de m'apporter une ſomme aſſez conſidérable : je pris des meſures avec lui, pour qu'il me fît toucher mes revenus à l'endroit que je lui marquois.

Il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire depuis notre dernière converſation avec ma couſine, ſi ce n'eſt que la jeune Blonde dont j'ai parlé, nous fit l'aveu de ſa paſſion pour le comte. Elle en étoit folle, & chacun s'en apperçut : nous eûmes beau lui conſeiller de ſe contraindre, elle n'en fit rien : à l'égard des autres religieuſes, quelques-unes d'entr'elles n'auroient pas été fâchées de lui plaire ; mais la crainte des ſuites, jointe à l'exactitude de l'abbeſſe à maintenir le bon ordre, les retint dans les bornes de leur devoir. Malgré les agaceries de ce jeune ſeigneur, elles ſurent ſe reſpecter & mettre un frein à leurs déſirs. Cette conduite me charma ; & je me fus bon gré de les avoir eſtimées.

On a bien raiſon de dire que les préjugés de l'éducation, ſoutenus du bon exemple, ſont comme les remparts du cœur, & qu'ils s'oppoſent toujours aux efforts du vice qui voudroit s'y gliſſer : au reſte, le comte me tint parole ; il ne me parla plus de ſa paſſion : ſes reſpects étoient infinis toutes les fois que je me trouvois

avec lui. De mon côté, je le comblois de politeſſe : ma couſine, dont la paſſion prenoit chaque jour de nouvelles forces, ſouffroit mille tourmens ; elle évitoit de ſe trouver avec le comte, mais elle ne pouvoit y parvenir. Il la cherchoit avec empreſſement, pour tâcher de ſe la rendre favorable auprès de moi, & ne ceſſoit de l'entretenir de la tendreſſe que je lui inſpirois.

Il y avoit deux mois que j'avois écrit à mon intendant, & j'attendois ſa réponſe avec impatience, craignant quelqu'attaque de l'abbeſſe au ſujet de ſon neveu. Ce que j'avois craint arriva : l'abbeſſe manda ma couſine pour ſe rendre dans ſon appartement ; je devinai d'abord quel étoit le motif de cette viſite : voici la converſation que je rends telle que ma couſine me la rendit.

Eh bien, mademoiſelle, lui dit l'abbeſſe en la voyant arriver, quel ſera le ſort de l'aimable Julie ? A-t-elle quelque vue d'établiſſement ? Car enfin, il faut qu'une perſonne de qualité prenne ſon parti ; il n'y en a que deux à choiſir pour les perſonnes de ſon rang : l'hymen ou le couvent. Ce dernier ne paroît pas convenir à cette aimable fille ; ce qui m'engage à vous faire un aveu ſincère des vues que j'ai touchant mon neveu : je lui crois toutes les

qualités qui rendent un jeune homme accompli ; mais cet avantage ne ſuffiroit pas, s'il ne convenoit à la belle Julie du côté du bien & de la naiſſance. En un mot, il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuſe. Faites ſavoir mes intentions à votre belle couſine ; je ne doute point qu'elle n'accepte le parti que je lui propoſe.... Elle avoit raiſon de penſer de même ; le jeune comte étoit un parti très-avantageux pour moi de toutes les façons : ſans les chimères dont j'avois été bercée, j'en aurois fait mon époux.

Ma couſine en me rendant compte des diſpoſitions de l'abbeſſe à mon égard, ſe dépouilla de l'intérêt de cœur qu'elle pouvoit avoir dans cette affaire ; elle fit même tout ce qu'elle put pour m'engager à devenir l'épouſe du comte ; mais elle n'avança rien. Quelle réponſe faire à l'abbeſſe, me dit ma couſine ? Je la ferai moi-même, repartis-je. Le lendemain matin je fis demander une audience particulière à cette dame, qui me fut accordée. Après bien des politeſſes de part & d'autre, il fut réſolu que j'écrirois à ma famille, à qui je devois cette attention ; quoique je n'euſſe, comme je l'ai déjà dit, que des parens fort éloignés. J'avois réſolu de ſortir de l'abbaye, & je crus que c'étoit le meilleur parti que j'avois à

prendre pour me défaire des perſécutions de la tante, & des importunités du neveu. Ce dernier, ſans me parler ni de ſon amour ni de ſes prétentions, me faiſoit régulièrement ſa cour : ma couſine avaloit à longs traits le poiſon que cette dangereuſe vue répandoit dans ſon cœur. Cependant mon homme d'affaire m'apporta la ſomme que j'avois demandée, avec une lettre pour Paris, adreſſée à quelqu'un de ſa connoiſſance, qui devoit nous orienter dans cette immenſe ville. Je lui dis de venir nous prendre dans deux ou trois jours, & de ſuppoſer une querelle arrivée entre mes vaſſaux dans une de mes terres, où ma préſence étoit néceſſaire. Au reſte, cet homme, outre qu'il avoit de l'eſprit & de l'intelligence, m'étoit entiérement attaché ; ce qui l'engagea par zèle à me propoſer de me ſuivre à Paris, dont il connoiſſoit parfaitement la carte. Cette propoſition me plut : il fut décidé qu'il ſeroit du voyage ; il étoit même plus décent pour nous d'avoir un conducteur. Après que nous eûmes pris toutes les meſures & les arrangemens convenables pour notre départ, pour ne donner aucun ſoupçon de notre fuite, nous ne fîmes de paquets que ce qu'il en falloit pour la route : le couvent hérita du reſte. Nous mîmes dans la confidence nos deux amies,

avec promeſſe de leur écrire, ſans cependant leur dire où nous allions. Je leur fis entendre que l'averſion que j'avois pour tous les hommes me mettoit hors d'état d'accepter l'honneur que le comte vouloit me faire : ce que j'avois caché parfaitement à l'abbeſſe, ſentant bien que ma ſincérité m'expoſoit à quelque violence de la part de ſon neveu. Ces deux charmantes perſonnes entrèrent dans mes raiſons : nous répandîmes bien des larmes de part & d'autre, en jurant de nous aimer toujours. Après cette converſation, nous allâmes chez l'abbeſſe, où nous ne fûmes pas plutôt, que la portière vint m'avertir de la part de mon intendant, qui demandoit à me parler ; je volai pour l'aller joindre avec ma couſine. Dès que je parus, il me dit ſeulement : Mademoiſelle, il faut partir ; vos vaſſaux ont pris querelle entr'eux, & pluſieurs ſont déjà morts ſur le champ de bataille ; ce qui pourroit avoir des ſuites fâcheuſes, ſi l'on n'appaiſoit ce déſordre. On vous reſpecte, on vous aime, vous n'avez qu'à paroître, tout rentrera dans ſon devoir ; j'ai pour cet effet amené votre équipage, ne doutant point que vous ne vous rendiez à mes juſtes repréſentations. Vous avez eu raiſon de le penſer, lui dis-je : nous allons prendre congé de ces dames, & je pars. J'allai ſur le

champ faire mes adieux à l'abbeſſe & aux religieuſes, en leur diſant le preſſant motif de mon départ. Le comte en ſoupirant me donna la main pour monter en carroſſe. Etes-vous contente de moi, me dit-il, de l'air le plus touchant ? Dois-je me flatter que mon reſpect & mon ſilence auront effacé les impreſſions que mon indiſcrétion vous avoit données ſur mon ſujet ? Eſt-ce en vain que ma tante m'a fait eſpérer la récompenſe de mon amour ? Je ne puis le croire, ſi votre bouche ne me l'aſſure. Je crus devoir diſſimuler juſqu'au bout; ainſi je n'héſitai point à lui répondre que l'abbeſſe s'étoit expliquée ſuivant mes intentions.... A ces mots le comte me ſerra la main, & la baiſa avec le plus vif tranſport; ce qui faillit à faire mourir ma couſine : heureuſement nous n'avions qu'un pas pour monter en carroſſe. Notre équipage étoit brillant; il ne nous manquoit que des laquais; mais nous avions jugé à propos de n'en point prendre, de peur que quelqu'indiſcrétion de leur part ne fît connoître le lieu de notre retraite.

Mon intendant étoit monté comme un Saint-Georges : il pouvoit avoir ſa cinquantaine. Outre qu'il étoit bien fait de ſa perſonne, il avoit eu la précaution de ſe mettre au mieux, on l'auroit pris à ſa figure pour un homme de

qualité : dans la marche il ſe tenoit à la portiere avec un air de gravité qui nous réjouiſſoit; notre converſation pendant la route ne roula que ſur le comte, & ſur les différens caractères des perſonnes que nous venions de quitter. Nous arrivâmes à Paris le quatrieme jour, aux flambeaux; nous fûmes deſcendre au faubourg Saint-Germain, dans un hôtel où nous trouvâmes un très-bel appartement. On nous ſervit à ſouper : ma couſine obſervoit un morne ſilence, & je le rompis en lui diſant : eh bien, ma chère, ne vous ſentez-vous pas plus tranquille que dans le couvent dont nous ſortons ? Que me dites-vous, ma chere Julie ? puis-je l'être nulle part, ayant le cœur déchiré par une paſſion malheureuſe, qui s'irrite encore par les tourmens que je ſouffre. Ce qui me déſeſpère, c'eſt d'avoir une rivale que je ne veux ni ne puis haïr. Ah ! ma chère, malgré vos ſoins & votre amitié, je regrette le couvent; il me ſemble que la vue du comte adouciroit mes maux, au lieu que ſon abſence les redouble. Que vous dirois-je, ma chère Julie; je ne ſuis point d'accord avec moi-même; je ne ſçai ce que je veux; je crains de me voir forcée à vous quitter : non, je ne guérirai jamais; la bleſſure eſt trop profonde : il ne me reſte pour reſſource que le couvent; du moins y ſerai-je à portée

de travailler à mon ſalut : je ne prendrai cependant aucun engagement..... Fort bien, ma chere couſine, lui répondis-je : eſt-il poſſible qu'après toutes les marques d'amitié que vous m'avez données depuis que nous vivons enſemble, vous vouliez les démentir en m'abandonnant ? Que vais-je devenir, ſi vous me livrez à moi-même ? C'en eſt fait, ma chere Julie, reprit ma couſine, voyant que j'avois accompagné mes dernières paroles d'un torrent de larmes; je renonce à tous mes projets; je ne vous quitterai plus : ſongeons à nous arranger de façon que nous ne ſoyons point à portée d'être découvertes par le comte. Quel genre de vie allons-nous mener ? je crois qu'il faut faire l'acquiſition d'un hôtel commode dans ce fauxbourg, qui ſoit à portée du luxembourg, c'eſt une promenade aſſez fréquentée, où l'on reſpire l'air le plus pur, celui de la campagne & de la ſolitude. La promenade, la lecture, les ſpectacles ſeront nos occupations ordinaires: approuvez-vous cette façon de vivre, me dit ma couſine ? J'approuve tout ce qui vous fera plaiſir, lui dis-je, & je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre.

Un moment après, mon intendant vint me dire qu'il venoit prendre mes ordres pour partir: vous êtes bien preſſé, lui dis-je; à peine avons

nous est le tems de respirer, que vous parlez de partir. Je ne puis me passer de vous; il faut que vous m'achetiez une maison qui soit près du Luxembourg; tâchez d'en trouver une avec un jardin; faites-en l'emplette en votre nom: je ne veux point paroître. N'épargnez rien pour que nous soyons bien logées. Cet intendant sortit pour exécuter mes ordres. Il chercha long-tems, & revint me dire qu'il avoit trouvé ce qui pouvoit nous convenir, mais qu'il n'avoit rien conclu pour le marché, se réservant de terminer après que j'en aurois dit mon sentiment. Nous montâmes en carrosse; nous trouvâmes la plus jolie maison du monde, à laquelle on auroit pu donner le nom d'hôtel: il y avoit un beau jardin, & tous les appartemens étoient bien distribués. Mon intendant conclut le marché: dès le lendemain il mit des ouvriers pour y faire les réparations nécessaires; ce qui fut achevé dans quinze jours. Nous allâmes l'habiter, après l'avoir fait meubler très-galamment; nous y trouvâmes l'utile & l'agréable; il avoit eu le soin de nous donner une cuisinière de sa main, un cocher, mais aucuns laquais, pour ne nous pas faire remarquer. Nous avions quatre domestiques en comptant nos femmes-de-chambre, toutes personnes dont nous étions sûres pour la fidé-

lité. Voilà bien des précautions ; à quoi ſervoient-elles, puiſque nous ne dépendions de perſonne ? Ce que j'en faiſois n'étoit que pour n'être pas excédé par le comte ; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, s'il avoit ſu notre demeure : ce n'eſt pas que je n'euſſe pu me diſpenſer de recevoir ſes viſites ; mais il auroit inceſſamment ſuivi nos pas ; ce qui nous auroit extrêmement gênées.

Voilà quel étoit le motif des meſures que je prenois pour être inconnue à Paris, où n'ayant plus beſoin de mon intendant, je le laiſſai partir ; & nous le chargeâmes de deux lettres pour nos deux amies au couvent que nous venions de quitter. Nous leur fîmes un détail de la vie que nous menions, en les priant de nous marquer ce que l'on diſoit de notre fuite. Nos lettres finiſſoient par des proteſtations de la plus tendre amitié, en leur recommandant de faire tenir leurs réponſes à notre intendant.

Nous nous appliquâmes à former une bibliothéque choiſie, & nous nous arrangeâmes avec un libraire qui nous fourniſſoit tout ce qui paroiſſoit de nouveau. La lecture, la converſation, la promenade, le ſpectacle deux fois la ſemaine, varioient nos amuſemens. Quand nous choiſiſſions le ſpectacle, nous allions au paradis, très-négligées, de peur de rencon-

trer le jeune comte, ſans qu'il nous ſoit jamais arrivé la moindre aventure ; ce qui paroîtra ſans doute extraordinaire, étant ſouvent expoſées à n'avoir que du déſagrément dans ces places peu honorables. C'eſt ainſi que nous vivions tout uniment, mais ſans ennui, ſans inquiétude, par les meſures ſages que nous prenions, & que dicte la prudence.

Cependant nous reçûmes les réponſes de nos amies. Elles nous marquoient que l'on preſſentoit bien que je ne reviendrois plus ; que l'abbeſſe étoit piquée au vif contre moi ; que le jeune comte étoit au déſeſpoir ; qu'il étoit parti pour Paris ; que toutes les religieuſes faiſoient de très-mauvais contes à mon ſujet ; qu'elles diſoient que la lecture des romans nous avoit gâté l'eſprit ; que nous étions allé courir le monde pour avoir des aventures, en attendant que nous trouvaſſions quelques chevaliers errans ; que nous avions pris notre intendant en guiſe d'écuyer ; qu'il y avoit cependant apparence que nous avions fait fortune, puiſqu'il étoit de retour dans mes terres ; qu'on avoit voulu le faire venir à l'abbaye pour ſavoir de nos nouvelles, mais qu'il avoit prétexté des affaires indiſpenſables ; qu'à l'égard de l'endroit où je pouvois être, il avoit des ordres précis de moi pour ne le

découvrir à perſonne. Notre amie nous mandoit encore que la belle Blonde ſe mouroit d'amour pour le comte ; qu'elle étoit tombée dans une langueur qui faiſoit craindre pour ſa vie ; qu'elle avoit fait tout ſon poſſible pour la guérir de cette malheureuſe paſſion, mais qu'elle avoit la douleur de voir ſon peu de ſuccès, & que toutes les remontrances ne l'empêcheroient point de perdre une amie ſi chère ; qu'elle en ſeroit inconſolable, & qu'elle ne pourroit lui ſurvivre, après la perte qu'elle venoit de faire par notre ſéparation..... Elle exprimoit tous ſes ſentimens d'un ſtyle qui nous attendriſſoit juſqu'aux larmes.

Nous vivions ainſi tranquilles & heureuſes, autant que peuvent l'être deux perſonnes qui ont le cœur prévenu, lorſqu'un jour nous promenant au Luxembourg, une dame aſſez bien miſe s'offrit à nos regards. Elle paroiſſoit avancée en âge, mais d'ailleurs femme de très-bonne mine ; elle avoit la moitié du viſage cachée dans ſes cornettes, & nous regardoit ſouvent, en affectant de ſe cacher. Nous étions aſſiſes ; elle ſe promenoit devant nous ; faiſant toujours le même manége. Nous étant levées pour nous en aller, elle m'arrêta par la manche, & ſe penchant vers mon oreille, elle me dit : Enfin, ma chère Julie, je vous retrouve

après vous avoir cherchée long-tems.... Au ſon de cette voix qui m'étoit ſi familière, je ne pris point le change ; je reconnus ma chère bonne ; je pouſſai un cri de joie en lui ſautant au col, & la tenant étroitement ſerrée dans mes bras. Ma couſine frémit, & vit trop bien à mes tranſports quel en étoit l'objet : elle avoit conçu pour cette femme une invincible averſion. Elle regarda ſa rencontre comme la ſuite funeſte de mon malheur. Cependant ma bonne nous ſuivit à notre hôtel. Je lui rendis compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois perdue. Ma couſine qui ſouffroit de la préſence de cette femme, avoit paſſé dans ſa chambre. Je pris ce tems-là pour lui faire l'éloge de cette chère parente, en lui peignant les obligations eſſentielles que je lui avois, & ſur-tout la complaiſance avec laquelle ſon amitié ſe prêtoit à la vie retirée que je menois : après quoi je lui demandai les raiſons qui l'avoient obligée de me quitter. Elle me dit qu'elle ne pouvoit pas m'en inſtruire pour le préſent : mais contentez-vous, ma chère Julie, me dit-elle, de ſavoir que la mort ſeule ſera capable de me ſéparer de vous, ſi vous trouvez bon que je vous ſuive. Ce doute m'offenſe, ma chère bonne, lui répondis-je avec vivacité : pouvez-vous me ſoupçonner

d'une pareille ingratitude, vous qui connoiſſez mon cœur depuis qu'il reſpire. Oui, ma chère Julie, me dit-elle, je connois ce cœur tendre & généreux; ce que j'ai dit n'étoit que pour vous éprouver : courage, ma chère enfant, vous touchez au moment qui doit mettre le comble à votre félicité; cet amant tout divin que le ciel vous deſtine depuis que vous êtes au monde va s'offrir à vos regards d'une façon toute extraordinaire..... Ma couſine qui venoit nous rejoindre, entendit ces dernières paroles; elle en rougit de colère; cependant elle ſe contraignit pour ne pas me faire de la peine. Ma bonne, en s'adreſſant à ma couſine, lui demanda ſon amitié; Céline lui répondit fort ſéchement, ſans cependant lui faire aucune impoliteſſe marquée. Enfin ma gouvernante s'établit chez moi dans un appartement très-propre, mais éloigné du mien, puiſque c'étoit un autre corps-de-logis; ce qui ne parut pas être de ſon goût. Je ne pouvois faire mieux, à moins que de lui donner celui de ma couſine; ce qui n'eût pas été dans ſa place. Je la conduiſis dans ſon nouvel appartement, & lui laiſſai ma femme-de-chambre; après quoi j'allai rejoindre ma parente. Vous voilà bien contente, ma chère Julie, me dit-elle en me voyant : vous avez retrouvé votre ſorcière;

je vous en fais mon compliment. Je vous avoue, lui repartis-je, que je ſuis charmée de l'avoir auprès de moi ; je la regarde comme une mère, qui remplace celle que j'ai eu le malheur de perdre : elle ne mérite nullement les épithètes que vous lui donnez.... Elle les mérite plus que vous ne penſez, reprit ma couſine, puiſqu'elle a mis dans votre cœur un poiſon qui fera tout le malheur de votre vie. Non, ma chère; vos prédictions ſeront vaines, & vous verrez dans peu l'effet de ſes promeſſes; je touche à l'heureux moment qui va combler mes eſpérances.... Vous me faites pitié, ma chère Julie, me dit ma couſine. Notre converſation fut pouſſée bien avant dans la nuit, juſqu'à ce que le ſommeil nous força de nous jetter entre ſes bras pour calmer nos déſirs, & ſuſpendre nos inquiétudes.

Ma bonne ſe leva de grand matin, ſortit & rentra ſuivie d'un homme qui portoit ſes malles. La voilà donc inſtallée en forme, au grand regret de ma couſine, avec laquelle je continuois la même tranquillité de vie. Cependant, cette chère parente ne pouvoit ſe guérir de la paſſion qu'elle avoit conçue pour le jeune comte; le peu d'eſpérance de le revoir, ce qu'elle ne ſouhaitoit point pour ſon repos, ne faiſoit qu'irriter ſes tourmens. Pour moi qui comptois ſur

les

les promeſſes de ma gouvernante, & qu'elle avoit grand ſoin de me réitérer chaque jour, j'étois d'une gaieté charmante; ma couſine, à ce qu'elle m'a dit depuis, en gémiſſoit dans ſon cœur. Au reſte, ce que nous avoit mandé notre amie du couvent au ſujet du départ du comte pour Paris, nous fit retrancher de nos plaiſirs: au lieu de la comédie & de l'opéra, comme nous étions au commencement de l'été, nous n'allions au Luxembourg que ſur la brune, & ma couſine, par un excès de complaiſance, cauſoit politiquement avec ma bonne. Le jour de ma fête étant arrivé, ma gouvernante me propoſa de faire tirer un petit feu d'artifice dans le jardin; j'y conſentis: il fut exécuté dans la dernière perfection; on avoit mis des lampions autour des murs & ſur les fenêtres qui donnoient dans le jardin, en ſorte que cela faiſoit un très-bel effet. Après le feu, nous voulûmes profiter de la plus belle nuit du monde; nous deſcendîmes au jardin pour nous promener, & ma bonne me donnoit le bras; ma couſine nous ſuivoit de près en rêvant ſelon ſa coutume. Nous marchions à pas comptés, lorſque je vis venir au-devant de nous un globe de feu, qui ſe ſoutenoit de lui-même, & qui ſembloit immobile. Je frémis à cette vue, & je voulus retourner ſur mes pas, lorſque ma

bonne me força de continuer la promenade. Eh quoi! Julie, me dit-elle, eſt-ce que le feu vous fait peur? il faudra vous y accoutumer..... Ma couſine ne vit rien de tout cela, mais elle entendit les propos que ma gouvernante me tenoit; cependant nous avancions, & le globe étoit toujours au-devant de nous : en arrivant au bout du jardin, nous apperçûmes contre le mur un homme d'une riche taille. Je fus ſi troublée de cette apparition, que je ne pus diſtinguer les traits de cet objet. Le globe avoit diſparu : ma couſine s'étoit retirée. Ma bonne ſe voyant ſeule avec moi, prit la parole : eh bien, mademoiſelle, comment trouvez-vous ce beau cavalier qui s'offre à vos yeux? il eſt d'autant plus digne de vous, qu'il eſt tout divin, & de plus revêtu d'une belle humanité; ne mérite-t-il pas le ſacrifice de toute cette foule de mortels que vos charmes rendent vos eſclaves? S'il vous convient, il va s'attacher à vous pendant tout le cours de votre vie; il ne peut point vous faire part de ſon immortalité; mais, par ſon pouvoir, le tems ni l'uſage n'altéreront jamais vos charmes; vous aurez toujours les graces de la jeuneſſe : parlez, ma chère Julie; ſi cet amant vous déplaît, il va diſparoître, & vous ne le reverrez plus.... Je vous avoue que, malgré l'intime perſuaſion où

j'étois que je devois avoir un amant d'eſpèce divine, je ne laiſſai pas que d'être interdite; mais le cavalier prenant mon ſilence pour un aveu de ma part, abandonna ſon poſte, & vint au-devant de moi me préſenter la main pour m'aider à marcher. Ma bonne nous devança: nous arrivâmes enfin dans mon appartement, que ma gouvernante avoit fait orner d'un nombre infini de bougies. Pour ma couſine, elle s'étoit barricadée dans ſa chambre, ſans donner les moindres ſignes qu'elle s'appercevoit de cette manœuvre. Elle étoit déſeſpérée de voir que cette Circée nouvelle alloit achever ſon funeſte enchantement, dont réſultoit la perte de mon bonheur, & celle de mon innocence. Arrivée dans mon appartement, je fus m'aſſeoir ſur un ſopha. Mon amant vint ſe jetter à mes genoux, & me fit les careſſes les plus flatteuſes & les plus inſinuantes, qu'il accompagna des promeſſes & des aſſurances d'une tendreſſe qui ne finiroit qu'avec ſon être, ſi l'immortalité pouvoit finir. Je n'avois point encore jetté les yeux ſur lui; ce que je fis dans ce moment avec un air timide & déconcerté. Hélas! quel plaiſir & quelle ſatisfaction n'eus-je point de découvrir en lui la plus belle figure que l'on puiſſe imaginer, ornée de toutes les graces de la jeuneſſe. Il me fit l'aveu de ſa paſſion de la manière

du monde la plus ſpirituelle & la plus galante; il m'aſſura que j'étois la première mortelle à qui l'amour l'obligeoit de ſe communiquer, & qu'il n'en avoit point encore trouvée qui méritât comme moi, par la puiſſance de ſes charmes, tout l'attachement qu'il me promettoit; qu'il s'étoit offert à mes regards pluſieurs fois, mais qu'il avoit craint que ma grande jeuneſſe ne me rendît imprudente juſqu'à l'indiſcrétion. Ce n'eſt pas, me dit il, qu'il ne m'eût été facile de vous corriger de ce défaut, ſi vous en euſſiez été capable; j'ai le pouvoir, ma belle Julie, de communiquer des vertus & des graces aux mortelles qui n'en ſont pas pourvues; mais le ciel, en vous prodiguant ſes faveurs, rend ma puiſſance inutile auprès de vous, puiſque rien ne vous manque pour poſſéder un amant d'eſpèce divine. Tout ce que je vous demande, c'eſt un ſecret inviolable: il y va de votre bonheur & du mien. Votre couſine, qui juſqu'à préſent vous a traitée de viſionnaire quand vous lui parliez de moi, eſt cependant diſcrète: elle vous aime, & je ne crains rien de ſa part; encore une fois, ma chère Julie, le myſtère eſt la baſe & le ſoutien de notre tendre union; ſouvenez vous qu'aucun mortel ne doit être inſtruit de notre félicité..... Je promis à mon adorable amant plus encore qu'il ne demandoit de moi;

ma diſcrétion, ma fidélité devoient être à toute épreuve : j'en fis le ſerment. A meſure qu'il me parloit, je me ſentois tout en feu, & dans une agitation qui n'a point d'exemple.

Ma gouvernante avoit fait coucher ma femme-de-chambre dans ſon appartement : elle voulut m'en ſervir dans ce moment, & s'offrit à me déshabiller ; ce que je ne voulus point permettre. D'où vient, ma chère Julie, me dit mon prétendu Salamandre ? eſt-ce que vous ne voulez pas me rendre poſſeſſeur de tous vos charmes ? il le faut cependant pour mettre le ſceau à notre union : ne penſez pas que nous autres dieux, nous ſuivions la maxime des mortels. Nos unions, qui n'ont rien de l'humanité, que dans un ſeul point preſcrit par la nature, n'ont beſoin ni de notaire ni de prêtre ; ces précautions ne ſervent qu'à fixer l'inconſtance trop ordinaire des amans. A l'égard de nos uſages, voulant bien nous accommoder à la foibleſſe des mortelles dont nous faiſons choix, nous nous contentons de jurer par l'Etre ſuprême, que nous reconnoiſſons pour notre épouſe celle que nous avons jugée digne de l'être. Voilà, ma chère Julie, l'uſage établi parmi les dieux de notre eſpèce, lorſqu'ils forment une liaiſon intime avec quelque

mortelle..... Ma fauſſe divinité ſe tut pour attendre ma réponſe ; je me mis à rêver pendant quelque tems ſans ſavoir bien poſitivement à quoi me déterminer. Si j'avois dans le moment ſuivi les mouvemens de mon cœur, j'aurois moi-même entraîné mon amant dans mon lit ; mais un reſte de pudeur m'arrêtoit encore. Ma bonne qui comprit à merveille tous les divers mouvemens qui m'agitoient, prit la parole : eh quoi, ma chère Julie, il ſemble que vous balanciez à vous prêter au ſort brillant qu'on vous prépare ? faut-il qu'une fauſſe délicateſſe s'oppoſe à votre félicité ? ſi la démarche que vous allez faire étoit contraire aux ſentimens de vertu que j'ai pris tant de ſoin de vous inſpirer, je ſerois la première à m'oppoſer au triomphe de ce dieu, quoiqu'il en pût arriver.... Ma gouvernante acheva de vaincre un reſte de honte qui me retenoit, & je ne lui fis plus de réſiſtance. Je me laiſſai déshabiller. Ma bonne, en faiſant cet office, s'y prenoit de façon, qu'elle offroit aux regards avides du Salamandre le peu d'agrémens que j'avois reçus de la nature : elle échauffoit ſon imagination, & ſavoit par ce manége aiguiſer les tranſports & la ſenſibilité de mon amant. Il ne pouvoit contenir ſa joie : elle éclatoit dans ſes yeux, &

dans ſes moindres mouvemens. Ma gouvernante me conduiſit au lit nuptial, & me laiſſa ſeule avec mon Salamandre. Sa toilette ne fut pas longue : il vint ſe jetter dans mes bras avec tranſport, & je goûtai dans les ſiens des plaiſirs inexprimables : careſſes flatteuſes, paroles inſinuantes, tendres mouvemens, rien ne fut épargné ; je nageois dans un torrent de délices. Enfin, enivrée de plaiſir & de volupté, je m'endormis, & le lendemain je ne m'éveillai que très-tard. Je fus ſurpriſe de ne plus trouver mon amant à mes côtés ; j'attribuai ſon abſence à un motif de prudence & de délicateſſe, ne voulant pas m'expoſer à être ſurpriſe avec lui dans mon lit, ſoit par ma couſine, ou par quelque domeſtique de la maiſon. Je réfléchis ſur nos conventions : il ne devoit ſe rendre chez moi que le ſoir à nuit cloſe, en diſparoiſſant dès le retour de l'aurore ; jugez avec quelle impatience je voyois arriver la fin de la journée.

Ma couſine, inquiète de ne point me voir paroître contre mon ordinaire, me vint trouver : je ne faiſois que ſortir du lit, quand elle entra dans ma chambre, ma gouvernante n'y étoit pas. Elle fut ſurpriſe de voir éclater dans mes yeux une joie qu'elle ne m'avoit point encore vue : après la ſcène de la veille au jardin,

elle s'imagina bien qu'il s'étoit paſſé quelque choſe de nouveau ; mais elle n'avoit garde de toucher au but. Que vous eſt-il arrivé, me dit-elle, ma chère Julie ? auriez-vous rencontré votre Salamandre ? eſt-il tel que vous vous le figuriez ? votre gouvernante n'auroit-elle point profité de la fête pour ſatisfaire vos deſirs, & pour accomplir le deſſein qu'elle avoit depuis ſi long-tems de vous livrer à cet eſprit aérien ?... Oui, chère couſine, repris-je avec vivacité ; je ſuis heureuſe autant que les immortelles ; j'ai paſſé la nuit avec mon divin Salamandre ; je l'ai tenu dans mes bras, & je ſuis unie avec lui par des liens indiſſolubles..... Hélas ! chère amie, quels plaiſirs ! & qu'ils ſont au-deſſus de tout ce qu'on peut exprimer ! Non, chère couſine, un ſimple mortel n'eſt pas capable d'en communiquer de pareils ; mais ma félicité doit être un ſecret pour tout le monde, excepté pour vous, ma chère : mon amant m'a permis de vous en faire part... Que me dites-vous, Julie ? vous êtes perdue. Eſt-il poſſible que vous ayez mis le comble à vos malheurs, en vous livrant à quelque miſérable, à qui votre indigne gouvernante vous ſacrifie en lui faiſant jouer le rôle de Salamandre ? .... Elle ſe répandit en invectives contre cette femme aſſez vivement : tout ce que je pus faire pour l'appaiſer, ne ſervit

de rien ; elle parut au déſeſpoir, verſa des torrens de larmes, & ſe montra très-ſenſible à cet événement. Je pris tout en bonne part. Se peut-il, ajouta-t-elle, qu'avec de l'eſprit, de la vertu & des ſentimens, on oublie tout ce que l'on ſe doit, pour ſe plonger dans l'infamie ? Mais je fus ſourde à toutes ces remontrances : j'étois ſi prévenue en faveur de mon Salamandre, que je ne fis que rire de ſa colère juſqu'à la tourner en ridicule ; ce qui redoubla ſon déſeſpoir : elle recommença ſes plaintes qu'elle accompagna de réflexions vives ſur l'irrégularité d'une conduite qui feroit un jour ma honte & mon déſeſpoir. Je fus inſenſible à ſes reproches : mon parti étoit pris ; je n'en voulus point démordre : inſenſée que j'étois, de ne pas voir encore le précipice où je marchois avec une aveugle ſécurité !

Ma bonne entra ſur ces entrefaites, & ma couſine lui donna devant moi des épithètes fort déſobligeantes ; mais on ne répondit rien. Cette chère parente, outrée de dépit, demanda pour dernière reſſource à me quitter, voyant qu'elle ne pouvoit parvenir à me déſiller les yeux ſur les fourberies de ma gouvernante. Je fis tout au monde pour la détourner de ce deſſein ; tout fut inutile. Dans un autre tems, je n'aurois pu ſoutenir ſans mourir de douleur la ſéparation

de Céline ; mais les plaiſirs que je goûtois avec mon amant, me tenoient lieu de tout. Le départ de ma couſine ne fut différé que de deux jours : elle choiſit pour aſyle un couvent très-éloigné de mon hôtel, me pria ſeulement de lui faire tenir les lettres qui lui viendroient de l'abbaye, & partit ſans me dire adieu. Ma gouvernante, ſous le prétexte d'un procès avec ſa famille, ſortoit chaque jour de grand matin, & ne revenoit au logis qu'à l'entrée de la nuit. De mon côté, je paſſois la journée à lire & ſouvent à me promener dans mon jardin. Mon tendre & fidèle Salamandre venoit régulièrement tous les ſoirs ; nous paſſions une partie de la nuit enſemble. Il avoit un eſprit infini, & me contoit mille hiſtoriettes galantes qui m'amuſoient beaucoup. Il me faiſoit part de toutes les nouvelles du jour : par lui je connoiſſois la cour & la ville. Un jour il m'arriva de lui demander ſi les mortelles pouvoient devenir mères, quand elles ſe livroient à des demi-dieux ; il me dit que non, parce que la race qui naîtroit d'un eſprit aérien & d'une mortelle, aviliroit l'eſpèce ; que cependant il avoit ſollicité pour moi la divinité ſuprême ; qu'il eſpéroit que ſa demande lui ſeroit accordée. Je vécus l'eſpace d'un an dans cette ſécurité, me préparant à tout événement.

J'allai voir ma chère couſine, quoique ma bonne fît tout ſon poſſible pour me détourner de cette viſite. Céline me reçut avec tendreſſe, malgré tous mes torts & mes procédés à ſon égard : elle n'oublia rien pour m'engager à ſortir de mon aveuglement : ſon zèle me peignit l'abîme où je me plongeois tous les jours ; mais l'obſtination de mon cœur la rendit inconſolable. Je lui remis une lettre de notre amie du couvent. Elle contenoit le récit le plus touchant de la mort de la belle Blonde ſa compagne & notre amie commune : ſa paſſion pour le comte l'avoit miſe au tombeau ; ce qui donna des matières de réflexions à ma couſine, puiſqu'elle étoit attaquée de la même maladie. Je l'exhortai même à ſe défaire d'une malheureuſe paſſion, qui ne pouvoit ſervir qu'à la tourmenter ſans la ſatisfaire ; mais elle me répondit que l'aſcendant que le comte avoit ſur ſon cœur étoit plus fort que toute ſa raiſon. Je n'eſpère pas, me dit-elle avec un profond ſoupir, pouvoir jamais l'arracher de mon ame. Notre converſation fut pouſſée un peu loin : elle me dit en me quittant, qu'elle alloit faire réponſe à notre amie ; que je n'avois qu'à lui preſcrire ce que je voulois qu'elle lui marquât ſur mon compte. Je la priai de lui faire entendre que

j'étois allée à la campagne avec une dame de mes amies.

Je rentrai donc au logis assez tard, & l'on étoit fort en peine de moi. J'avois pris ma femme-de-chambre pour m'accompagner. Cette fille m'étoit sincèrement attachée, bonne amie de celle de ma cousine, & ne savoit pas que mon amant passoit dans mon esprit pour un Salamandre. Ma gouvernante lui avoit fait entendre que nous étions mariés, mais que des raisons de famille ne permettoient pas de rendre notre union publique : ainsi cette fille étoit dans la bonne-foi. Lorsque ma gouvernante me raconta ce qu'elle avoit dit à ma femme-de-chambre : d'où vient, lui dis-je, que mon amant ne se rend pas invisible, quand il vient m'honorer de sa tendresse immortelle? que n'use-t-il de sa puissance de prendre telle figure qu'il lui plaît, & de se dérober à la vue des mortels? Ma bonne me répondit que cette invisibilité seroit hors de saison, dans l'espérance qu'il avoit de me voir devenir mère; ce qui feroit mal juger de ma conduite par mes domestiques, s'ils ne voyoient point mon époux paroître. Vous verrez, mademoiselle, que cette précaution n'étoit point déplacée, par la suite de mon histoire.

Tout étoit en alarmes quand j'arrivai du couvent, & principalement ma gouvernante, qui craignoit que ma couſine ne fût parvenue à me faire voir clair, dans cet abîme de menſonge & d'impoſture. Pour prévenir cet inconvénient, elle avoit exhorté mon amant à me défendre tout commerce avec ma couſine; c'eſt ce qu'il exigea de moi le même ſoir. Il me dit même avec un ton ſec & d'un air impérieux, qu'il étoit ſurpris de ce que je voyois ma parente, après tout ce qu'elle avoit dit ſur ſon compte; qu'il ne tenoit qu'à lui de la convaincre qu'il n'étoit autre qu'un eſprit divin, & de la punir de ſon incrédulité, mais qu'il n'avoit garde; qu'il reſpectoit tout ce qui m'étoit cher, & qu'il en uſeroit toujours de même à mon égard, n'ayant rien de plus à cœur que de me donner ſans ceſſe des preuves du ſincère attachement qu'il avoit pour moi; que ſa tendreſſe étoit ſans égale, & qu'il la reſpectoit trop pour l'altérer en me donnant le moindre ſujet de chagrin. Pour ne pas déplaire à mon amant, je formai la réſolution de ne plus voir ma couſine; je lui ſacrifiai donc cette aimable parente, qui certainement ne le méritoit pas. Mais alors il étoit bien naturel que l'amour l'emportât ſur l'amitié. Je m'enivrai de plus en plus du poiſon de la volupté; je l'avalois ſans crainte: aucun

remord ne troubloit cette ivreſſe. Mais, quelque tems après, je m'apperçus que j'étois enceinte, & j'en informai mon divin Salamandre; je le ſavois, me dit-il d'un air triomphant, & j'en ai rendu graces au Tout-Puiſſant; c'eſt une faveur qu'il m'accorde, mais qu'il a refuſée juſqu'ici à tous ceux de mon eſpèce. Ah! ma chère Julie, je m'eſtime trop heureux d'avoir des gages de votre tendreſſe. Je lui demandai ſi l'enfant que je portois auroit quelque choſe de divin, & quelqu'attribut d'une émanation céleſte. Non, ma chère Julie, me répondit-il, le nombre des eſprits eſt fixé, il ne peut s'accroître : tout ce que je puis vous promettre, c'eſt que toutes les belles qualités d'eſprit & de corps qui peuvent être réunies dans une mortelle, ſe trouveront dans la petite fille à laquelle vous donnerez le jour : c'eſt là juſqu'où peuvent s'étendre les pouvoirs de ma divinité. Voilà ce que m'annonça mon amant, & ce que ma crédulité ſaiſit ſans aucune défiance; j'étois accoutumée à le croire, & lui plus encore à me tromper. Je fus très-incommodée pendant ma groſſeſſe; ce qui donnoit beaucoup de chagrin à mon amant, qui ſavoit habilement partager mes peines comme mes plaiſirs. Il paroiſſoit m'aimer de bonne foi, & avec la même vivacité que le premier jour; ce qui m'entretenoit

dans mon erreur. L'idée que je m'étois formée de tous les hommes en général, me donnoit lieu de croire que mon époux étoit divin, puiſque la poſſeſſion n'avoit point ralenti ſes feux. Je lui dis un jour que je ſouffrois plus qu'à l'ordinaire. Ne pourriez-vous pas, cher ami, m'exempter, ou du moins diminuer les maux que j'endure? Hélas, non, me dit-il, je n'ai pas le pouvoir de changer l'arrêt du deſtin, il eſt irrévocable: il faut que toutes les mortelles, ſans exception, même dans leur liaiſon avec les demi-dieux, ſoient ſujettes aux infirmités qu'elles ont apportées en naiſſant; croyez-vous que ſi je l'avois pu, je n'aurois pas prévenu votre demande? Je ſouffre plus que vous: mon eſſence divine étant revêtue de l'humanité, me fait partager vos maux. Ce cher époux n'ouvroit la bouche que pour me dire mille paroles conſolantes.

Il ne ſe paſſoit cependant point de jours, que je ne regrettaſſe ma chère couſine; ſon eſprit, la douceur de ſon caractère, & principalement ſon ſincère attachement pour moi me la rendoient infiniment chère, depuis ſix mois je ne l'avois point vue, & je reſpirois ſecrétement après elle. Mais quand même je n'aurois pas promis à mon Salamandre de ne la plus voir, je n'aurois eu garde de me pré-

ſenter devant elle, dans l'état où j'étois. J'approchois des termes redoutables, & je touchois au fatal moment où je devois ſortir de mon erreur: il falloit une cataſtrophe des plus funeſtes pour m'en tirer, & pour me plonger dans une foule de malheurs. L'heure à laquelle mon amant avoit coutume de ſe rendre, étoit paſſée ; je commençois à ſentir l'inquiétude: & en l'attendant, je mis la tête à la fenêtre de mon appartement qui donnoit ſur la rue. Ma bonne, qui ne faiſoit que d'arriver, vola dans la rue, entendant crier la populace: *il eſt mort*, *il expire.* Je voyois de ma fenêtre que ma gouvernante faiſoit tous ſes efforts, pour percer la foule ; tous mes domeſtiques y étoient accourus: il faiſoit auſſi clair qu'en plein midi, par la quantité de lumières que chacun, curieux de voir ce qui ſe paſſoit, avoit apportée. Il n'étoit pas difficile à ceux qui étoient près du moribond de diſtinguer ſes traits : ma femme-de-chambre s'en apperçut plutôt que ma gouvernante : dès qu'elle l'eut reconnu, elle s'écria : *C'eſt mon maître.* Ma bonne à ce cri perçant s'avança, reconnut ſon malheureux fils, & s'évanouit. Elle revint bientôt par la force du tourment : on tranſporta le mourant chez moi ; ſa mère le ſuivoit. J'étois comme immobile à ma fenêtre

en

en attendant la fin de cette cataſtrophe. Mais à l'aſpect du malheureux tout couvert de ſang, & plus encore aux lamentations de ma gouvernante, je perdis l'uſage de mes ſens, & tombai de mon haut ſur le parquet, ſans aucune connoiſſance. Ma femme-de-chambre qui m'avoit apperçue à la fenêtre, ſe doutant bien que je ſavois quelque choſe du malheur qui venoit de m'arriver, monta dans mon appartement, en appellant mes domeſtiques. Je fus l'eſpace de trois heures ſans aucun ſentiment: cependant à force de me jetter des eaux de ſenteur ſur le viſage, on me fit revenir. Que vous ai-je fait, Marianne, dis-je à ma femme-de-chambre, pour me rappeller à la vie, après le malheur qui vient de m'arriver? Je refermai les yeux. Alors cette fille me conjura au nom de ſon maître, qu'elle diſoit n'être pas mort, de reprendre courage, & de me ſervir de ma raiſon pour me remettre. Elle me repréſenta combien je me rendois coupable, ſi je m'abandonnois au déſeſpoir dans l'état critique où je me trouvois, en portant dans mon ſein le fruit d'une tendreſſe que je devois mieux ménager. Je la laiſſai parler ſans lui répondre.... Au nom de Dieu, madame, ne vous laiſſez point accabler par une douleur auſſi funeſte qu'inutile. Après tout, monſieur

n'eſt point bleſſé mortellement ; il peut en échapper ; c'eſt ce qu'on va ſavoir dans le moment par les chirurgiens. Ma chère maîtreſſe, ſecondez mon zèle : laiſſez-moi conſerver des jours qui me ſont plus chers que les miens. Je ne m'oppoſai point au ſoin que l'on prenoit pour me prolonger la vie, mais je gardois le plus morne ſilence. J'étois abîmée dans mes réflexions : dieux ! qu'elles étoient amères & bien touchantes ! Ce que ma couſine m'avoit ſi ſouvent répété revenoit à mon eſprit : je ne doutois plus que je n'euſſe été le jouet de la fourberie de mon indigne gouvernante. Déplorant mon ſort, & gémiſſant de ma ſotte crédulité, je regardois dans ce moment ma fauſſe divinité comme un miſérable ſans nom, ſans naiſſance. Pour comble d'infortune, cet indigne amant, tout impoſteur qu'il me paroiſſoit, tout ſcélérat que je le croyois, ne pouvoit cependant ſortir de mon cœur qu'il outrageoit ſi cruellement. Il étoit même des inſtans où ſa grande paſſion pour moi lui ſervoit d'excuſe. Que vous dirois-je, mademoiſelle, tout dépouillé qu'il étoit de ſa fauſſe divinité dont il s'étoit adroitement ſervi pour tromper ma tendreſſe, je faiſois plus que de l'aimer ; je l'adorois. Il me ſembloit que la pitié que j'avois de ſon malheur, redoubloit mon amour.

Uniquement occupée de ce cher criminel, je dis à ma femme-de-chambre d'envoyer ſavoir par un domeſtique comment il ſe trouvoit. On vint me rapporter que le chirurgien eſpéroit bien du malade, & que ſes bleſſures n'étoient point mortelles. Cette nouvelle me calma pour un moment, & me tranquilliſa l'eſprit que j'avois dans une agitation violente; mais ce calme fit place aux plus cruelles réflexions. Dieux ! quelle eſt mon infortune, de me voir la victime de quelque vil aventurier ! Où cacherai-je mon infamie ? Ah ! ma chère couſine, pourquoi ne vous ai-je pas crue ? Faut-il qu'une malheureuſe prévention m'ait empêchée de ſuivre des avis qui m'étoient dictés par la ſeule amitié ? Ces juſtes, mais inutiles remords, déchiroient ſecrètement mon ame : je me gardois bien de les faire entendre ; ils ſe briſoient dans mon cœur. J'aurois voulu, s'il eût été poſſible, pouvoir dérober au public la connoiſſance de mon aventure. Pour cet effet, je demandai des nouvelles de ma gouvernante ; je parus ſurpriſe de ce qu'elle n'avoit point encore paru dans mon appartement. On me dit qu'elle étoit auprès du malade, & qu'elle paroiſſoit plongée dans un affreux déſeſpoir. J'envoyois

à chaque instant savoir des nouvelles de monsieur. C'est ainsi que je jugeois à propos d'agir dans le cas présent, pour persuader à mes domestiques qu'il étoit réellement mon époux; d'ailleurs, j'aurois été fort embarrassée de le nommer par son véritable nom). On vint me dire qu'il reposoit, que ma bonne ne le quittoit point, & qu'elle avoit engagé le chirurgien à passer la nuit: ce qui me donna quelqu'espérance de sa guérison. Je mourois d'envie de le voir; mais je craignois que ma vue ne lui devînt funeste. Il y avoit des instans où je me représentois toutes les belles qualités que je lui connoissois; ses attentions, sa complaisance & sa soumission pour moi, ces tendres empressemens qui ne s'étoient jamais démentis, & dont il m'avoit donné des preuves si sensibles. Hélas! je convenois que s'il n'étoit pas immortel, comme je ne pouvois plus en douter, il étoit du moins digne de l'être. Je n'en voulois qu'à ma mégère de gouvernante; c'étoit elle dont la fourberie m'avoit conduite comme par la main dans le précipice, en abusant de mon innocence. Je ne doutai point qu'elle n'eût forcé ce jeune homme à seconder les projets diaboliques de me perdre; ce qui m'embarrassoit le plus étoit ce globe de feu,

qui frappant mes regards, avoit pu ſe dérober aux yeux de ma couſine. Je me perdois dans les diverſes penſées que cette malheureuſe affaire lui ſuggéroit; c'étoit un labyrinthe d'où je ne pouvois ſortir. Vous ſuppoſez bien que je paſſai la nuit ſans fermer l'œil, & je vis arriver le jour ſans avoir goûté les douceurs du repos.

Mon premier ſoin fut d'ordonner à Marianne d'aller voir ſi mon époux vivoit encore: ſa réponſe fut qu'il avoit paſſé la nuit dans une eſpèce de délire, par la violence de la fièvre: que le chirurgien avoit viſité ſes bleſſures; qu'ayant levé le premier appareil, il les avoit trouvées en très-mauvais état; que cependant il ne déſeſpéroit pas. (Cette fille me dit ces dernières paroles pour ne me pas porter le coup mortel). Que le malade avoit demandé pluſieurs fois de mes nouvelles; qu'il me prioit de paſſer dans ſon appartement, parce qu'il avoit des affaires de la dernière conſéquence à me communiquer. A ces paroles je ſaute du lit, quoique je fus d'une foibleſſe extrême; & prenant ma femme-de-chambre ſous le bras, je me traînai juſqu'à l'appartement de mon époux. Le chirurgien venoit de ſortir, & je ne trouvai dans la chambre que mon abominable gouvernante; elle étoit aſſiſe à côté du

lit, dont les rideaux étoient fermés; je frémis à la vue de ce monſtre, elle s'en apperçut, & me cédant la place, ſans oſer lever les yeux, cette furie quitta l'appartement. Mon époux ayant bien compris que c'étoit moi qui venoit d'arriver, me pria d'ouvrir les rideaux, n'ayant pas la force de les ouvrir lui-même. Je le fis en tremblant : il fixa ſur moi ſes regards, qui, malgré ſon état, étoient encore pleins d'amour, & me pénétroient juſqu'au cœur. Je ne puis vous exprimer tout ce que je ſentis, à la vue de ce cher criminel; tous mes ſens furent ſuſpendus: il me ſembloit que mon ame étoit ſur le bord de mes lèvres. Le mourant qui s'apperçut de tous les mouvemens qui m'agitoient, me regardoit avec attention; & ſes regards, quoique foibles par les approches de la mort, m'exprimoient encore tout l'excès de ſa tendreſſe & de ſon repentir. Après avoir demeuré quelque tems ſans parler, il rompit enfin le ſilence. Vous voyez, mademoiſelle, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes; vous le voyez aux portes de la mort : les momens me ſont chers, à ce que m'a dit le chirurgien.... A ces paroles mes yeux ſe couvrirent de larmes, & s'en étant apperçu : je ſuis trop indigne, continua-t-il, de la ten-

dreſſe dont vous m'honorez ; je ne mérite pas même votre pitié. Suſpendez le cours de ces précieuſes larmes pour entendre le récit de mes malheurs : vous apprendrez les crimes de celle qui me donna le jour : un mourant ne reſpecte que la vérité : c'eſt le moment de lui rendre hommage : donnez-moi toute votre attention. Ma mère eſt de famille très-noble & très-ancienne. Quand elle vint au monde, elle avoit trois frères extrêmement jeunes. A peine vit-elle la lumière, qu'elle fit les délices de ſes parens ; l'aveugle complaiſance qu'on avoit pour elle, fit que l'on ne la corrigeoit point de mille défauts viſibles, qui ne ſe développèrent que trop, à meſure qu'elle avançoit en âge. Je n'entrerai point dans les détails, le tems eſt précieux : il ſuffit de vous dire qu'elle avoit une inclination marquée pour les vices les plus groſſiers, juſques-là, qu'elle agaçoit ſans aucun ménagement, tous les domeſtiques de la maiſon, qui ſembloient avoir encore plus de honte qu'elle des fauſſes démarches, dont ils étoient les témoins & l'objet. Ses parens ſe repentirent, mais trop tard, du peu de ſoin qu'on avoit pris de ſon éducation ; ils jugèrent à propos, pour réparer leur faute, de la mettre au couvent. Elle pleura, pria, conjura, tout fut inutile ; il fallut partir. C'eſt

Mon aïeule s'applaudiſſoit de l'avoir auprès d'elle ; car elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'avoit très-orné : ſon long ſéjour dans le couvent lui avoit donné du goût pour la lecture, dont elle avoit heureuſement profité, mais qui n'avoit point changé ſes mœurs ni le penchant qu'elle avoit pour le vice. Cette bonne mère penſa ſérieuſement à l'établir. Ses frères arrivèrent de l'armée, & ne parurent pas trop contens de trouver leur ſœur à la maiſon. L'aîné de ces meſſieurs avoit amené de Paris un jeune homme fort aimable qu'il avoit pris comme ſoldat, mais qui lui ſervit de valet-de-chambre après la campagne. Mon oncle l'aimoit beaucoup, & le traitoit plutôt en ami qu'en domeſtique. Il étoit beau & bien fait, d'un eſprit doux & prévenant ; d'ailleurs d'une politeſſe qui paroiſſoit au-deſſus de ſon état. Ce jeune homme, tel que je viens de le dépeindre, n'eut pas plutôt paru devant ma mère, qu'elle en devint folle : elle voulut ſe contraindre pour dérober la connoiſſance de ſon amour à ſes frères, qu'elle craignoit certainement : mais ſa feinte ne put durer longtems, elle devint ſi forcenée qu'elle ne garda plus aucunes meſures dans ſa paſſion : ſes frères furent les ſeuls qui ne s'en apperçurent point, parce qu'ils partoient pour la chaſſe dès le

matin, & qu'ils ne revenoient que le ſoir. La Fontaine, ce valet-de-chambre, ne les ſuivoit que rarement : ainſi ma mère avoit tout le tems de l'agacer par le badinage qu'une fille épriſe peut employer pour parvenir à ſes fins. Mais le jeune homme, trop reſpectueux pour déshonorer la ſœur de ſon maître, & trop timide pour s'expoſer aux ſuites d'une pareille imprudence, n'avoit garde de profiter des avances qu'on lui faiſoit : conduite ſage dont s'irrita ſi fort la paſſion de ma mère, qu'elle réſolut d'attaquer ſon amant à force ouverte. Elle prit le tems favorable que ſes frères étoient à la chaſſe, & la Fontaine dans ſa chambre, lui déclarant en termes énergiques tout ce que ſon fol amour lui dictoit : elle le flatta par les promeſſes les plus inſinuantes, lui prodigua même ſes careſſes, en écartant de ſon eſprit toutes les craintes, par les meſures qu'ils prendroient pour ſe mettre à couvert du danger. Cependant le pauvre garçon ſe défendit de ſon mieux, & donna les meilleures raiſons du monde pour l'engager à réfléchir ſur ſa fauſſe démarche, qui les perdroit indubitablement l'un & l'autre, ſi le myſtère venoit à ſe découvrir : en un mot il n'épargna rien pour ſe tirer des filets de cette effrontée, ſur-tout ſe retranchant ſur le reſpect qu'il avoit pour ſon

maître. Mais ma mère, toujours ingénieuſe dans le vice, ſut ſi bien combattre toutes les objections de la Fontaine, & lui fournit des raiſons ſi bonnes en apparence, qu'il ſe rendit à ſes infâmes déſirs....

Ici mon époux, preſſé par les douleurs que lui cauſoient ſes bleſſures, fut forcé d'interrompre ſon diſcours, juſqu'à ce que la violence de ſon mal lui donnât quelque relâche pour le reprendre : ce qu'il fit après un aſſez long ſilence. Que vous dirai-je, madame ? la Fontaine ſe ſoumit à tout ce que ma mère exigea de lui. Tous deux prirent des meſures pour dérober au public la connoiſſance d'un pareil commerce, ſur-tout aux perſonnes intéreſſées. Ils vécurent plus de deux ans dans cette intelligence, & conduiſirent leur intrigue de façon qu'on ne s'apperçut de rien. Ma mère de ſon côté mit en uſage tous les moyens imaginables pour que nul de la famille ne pût pénétrer dans cet honteux myſtère : elle y réuſſit à merveille, & on l'auroit toujours ignoré ſans les ſuites ordinaires qui ſont attachées à ces ſortes de commerces clandeſtins : ne pouvant plus cacher ſon état, elle prit le parti de déſerter la maiſon paternelle, après avoir exhorté la Fontaine à la ſuivre ; ce qu'il ne voulut point faire dans le moment, mais il

lui promit de la rejoindre en peu de tems. Ma mère lui promit de lui marquer le lieu de ſa retraite : elle ne ſe confia qu'au zèle d'une vieille gouvernante, pour lui mander tout ce qui ſe paſſeroit au château pendant ſon abſence. Après ces précautions, elle prit le moment favorable de plier la toilette de ſa mère, & de partir avec tous ſes bijoux, qu'elle prit ainſi qu'une ſomme d'argent conſidérable. Médée fuyoit à-peu-près ainſi la maiſon paternelle. Après bien des périls & des précautions, ma mère arriva le quatrième jour dans une aſſez grande ville ; elle deſcendit dans la meilleure auberge pour s'y repoſer de ſes fatigues, fit connoiſſance avec l'hôteſſe, diſant que ſon mari la viendroit rejoindre après qu'il auroit terminé quelques affaires de la dernière importance, & qui le retenoient à Paris : elle ajouta que ſa femme-de-chambre étoit morte en chemin, qu'elle la prioit de lui trouver un appartement garni, & une fille pour remplacer celle qu'elle avoit perdue ; ce que l'officieuſe hôteſſe fit dans la même journée. Au bout de trois jours ma mère alla prendre poſſeſſion de ſon nouvel appartement, la femme-de-chambre fut inſtallée, & ſon tems étant proche, elle accoucha peu de tems après de cet infortuné qui vous parle. La vieille gouvernante manda

que mon aïeule avoit penſé mourir de douleur, lorſqu'elle apprit la fuite de ma mère, mais qu'elle ne s'étoit point vantée de la perte de ſes bijoux & de ſon or ; qu'à l'égard du pauvre de la Fontaine, on l'avoit ſans doute fait aſſaſſiner, comme il portoit une lettre de ſon maître pour un gentilhomme qui demeuroit à quelques lieues du château : que ſon maître avoit fort bien joué ſon rôle, en paroiſſant très-inquiet lorſqu'il ne l'avoit point vu revenir : qu'en chemin faiſant ſes chiens l'avoient découvert ſur le bord du chemin : qu'il avoit fait beaucoup de lamentations à la vue de ce cadavre, mais que toute cette manœuvre n'empêchoit pas qu'on ne le regardât comme l'auteur de cet aſſaſſinat, ou du moins qu'il n'eût été fait par ſon ordre : que toute la maiſon regrettoit ce miſérable, & déploroit ſa fin tragique : qu'on avoit trouvé ſur lui la clef d'un coffre dans lequel étoient enfermés des titres d'une très-ancienne nobleſſe, où l'on voyoit ſa filiation avec pluſieurs lettres de l'une de ſes ſœurs, qui faiſoient juger qu'elle étoit religieuſe : que leur père ne leur ayant point laiſſé de bien en mourant, ſa mère s'étoit remariée : que les mauvais traitemens du beau-père avoient déterminé le fils à ſe mettre dans

le ſervice, & la fille à prendre le voile dans une communauté.

Les domeſtiques de la maiſon, qui malgré les précautions que vous avez priſes, continuoit cette femme, n'ont pas laiſſé de développer votre commerce avec la Fontaine, & la raiſon qui vous a fait prendre la fuite, m'ont dit qu'un des laquais de votre frère lui avoit raconté toutes les démarches que vous aviez faites pour ſéduire ce pauvre garçon, & l'état où il vous avoit miſe. Voilà ce que la gouvernante écrivoit à ſon élève ; ma mère verſa des larmes à la nouvelle du triſte ſort de ſon amant. On n'eut pas beaucoup de peine à la conſoler ; elle n'étoit pas d'un caractère à s'affliger long-tems. Cependant elle garda le *decorum*, & pleura pendant quelques jours la perte de ſon prétendu mari qui n'étoit pas irréparable, le tout par bienſéance, & pour en impoſer au public, qui n'étoit point au fait du myſtère. Après toutes ces ſimagrées, elle reprit ſon train ordinaire de vie. Elle avoit fait nombre de connoiſſances qui la jettèrent dans beaucoup de dépenſe. Cependant on m'avoit retiré de chez ma nourrice, depuis plus d'un an. Ma mère ſe voyant hors d'état de me donner une éducation conforme aux vues qu'elle

avoit ſur moi, prit la réſolution de m'envoyer à mon aïeule : ne doutant point qu'elle ne ſuppléât à ſon défaut. Elle me remit entre les mains d'un homme de confiance, en lui diſant qu'elle m'avoit reçu des mains d'un bon religieux : par ſa lettre elle ſe flattoit que le fils ne porteroit pas l'iniquité de ſa malheureuſe mère ; qu'après tout elle connoiſſoit la condition de mon père ; que ſi ſon frère ne lui avoit pas fait arracher la vie, il devoit la venir joindre pour l'épouſer : qu'au ſurplus elle s'alloit renfermer dans un couvent pour le reſte de ſes jours, afin de réparer, s'il étoit poſſible, les déſordres de ſa jeuneſſe... C'eſt ainſi que je paſſai dans les bras de mon aïeule, qui me reçut avec les plus grandes marques de tendreſſe & de compaſſion contre toute apparence.

FIN de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

MON époux reprit haleine dans cet endroit, & après un moment de ſilence il pourſuivit ainſi. Mademoiſelle, dit ce pauvre moribond, ce qui me reſte à vous dire eſt le plus intéreſſant. Ma grand'mère en me recevant me mouilla donc de ſes larmes; je répondois de mon mieux à ſes careſſes, du moins autant que mon âge me le permettoit. Ma figure lui plut, la nature fit le reſte. Je devins ſon idole; elle prit un ſoin particulier de mon éducation & me faiſoit paſſer pour un de ſes petits neveux; mais les domeſtiques ne prirent pas le change. Je me faiſois aimer d'un chacun; & toute la maiſon m'accabloit de careſſes. On m'envoya faire mes études dans une ville peu éloignée du château, j'eus des maîtres de toutes les façons. Mes oncles au retour de la campagne faiſoient ordinairement leur réſidence à Paris; & lorſqu'ils venoient voir leur mère, je diſparoiſſois pour quelque tems. C'eſt de ma grand'mère que je tiens une partie de cette hiſtoire. Voici ce que j'ai ſu par ma mère, &

ce qui commence à vous intéreſſer : ſe trouvant ſans reſſource, elle m'a dit qu'elle s'étoit déterminée, malgré ſa répugnance, au parti d'entrer dans quelque bonne maiſon, ſur le pied de gouvernante. L'hôteſſe dont j'ai parlé, s'offrit à lui faire trouver en peu ce qu'elle cherchoit. En effet, elle vint lui dire quelques jours après, qu'elle pouvoit entrer chez une dame des plus diſtinguées de la ville : ma mère lui demanda ſi c'étoit pour élever une jeune perſonne, & qu'en ce cas, il falloit qu'elle vît la dame pour la mettre au fait de ſa naiſſance & de ſes malheurs ; que cette précaution lui paroiſſoit néceſſaire, ſans quoi, peut-être, on la prendroit pour quelqu'avanturière de la province. L'hôteſſe convint qu'il étoit prudent d'en uſer de la ſorte, & fit à la dame un abrégé de la vie de ma mère, tel qu'il lui plut de l'inſinuer. Celle-ci répondit qu'elle ſeroit charmée que ſa fille fût élevée par une perſonne qui ne fût pas du commun ; que cette infortunée lui ſeroit chère & qu'elle vouloit ſe l'attacher par d'autres liens que l'intérêt. Ma mère fut donc préſentée & plut beaucoup : en effet, avec un eſprit agréable elle avoit des manières très-inſinuantes, & poſſédoit le grand art de perſuader. Mais ſon élève ne vécut pas. L'année n'étoit pas finie que la petite vérole

l'emporta malheureuſement ; je parle ainſi, parce que ſans l'accident de ſa mort, elle eut ſans doute tenu votre place, & vous n'auriez pas été le jouet des fourberies de cette indigne mère. La dame l'affectionnoit, & la garda juſqu'à ce qu'elle fût placée d'une manière convenable à l'idée qu'elle en avoit : ce qui arriva bientôt. Cette dame étoit liée avec la vôtre par un commerce de lettres & d'amitié. Sachant qu'elle avoit une jeune demoiſelle à-peu-près de l'âge de la ſienne qu'elle venoit de perdre, elle crut faire un grand préſent à ſon amie en lui donnant ma mère pour votre gouvernante. Celle-ci ſe rendit auprès de vous, & vous fûtes confiée à ſes ſoins. Dès qu'elle s'apperçut que vous aviez de l'averſion pour les hommes, elle forma le déteſtable projet de l'hymenée céleſte qu'elle n'a que trop bien réaliſé. Je n'ai rien à vous dire de la façon dont elle s'y prit pour vous empoiſonner l'eſprit & le cœur, dans le deſſein de ſéduire votre jeuneſſe & votre innocence. Elle m'a tout raconté pour ſe faire un mérite auprès de moi de tous les artifices qu'elle a mis en uſage pour me conduire, diſoit-elle, au comble de la félicité.

Cependant ma grand'mère vint à mourir, me laiſſant une fortune aſſez conſidérable, mais qui n'étoit pas ſuffiſante pour ſoutenir le vol

qu'elle m'avoit fait prendre. A la nouvelle de cette mort, ma mère qui ſavoit tout par la vieille gouvernante, partit ſur le champ pour me venir joindre dans la ville où j'étois : ce furent les raiſons qui l'obligèrent de ſortir de chez vous bruſquement : nous nous rendîmes à Paris, où je vivois dans un aſſez grand monde. Elle me donna, pour lors, un de vos portraits en mignature : & ce fut pour mon malheur, ou du moins pour le vôtre. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur ce portrait, qu'il s'éleva dans mon cœur des mouvemens qui m'étoient inconnus juſqu'alors. Oui, mademoiſelle, je reſſentis dans le moment l'effet de la paſſion la plus vive. Ma mère qui s'en apperçut en fut enchantée ; ayant d'ailleurs étudié mon caractère, & me trouvant des ſentimens élevés, elle ne douta point qu'il ne lui fût facile de me faire entrer dans ſes vues. Je lui demandois à tout moment : quand me ferez-vous voir l'original du portrait que vous m'avez donné ? d'autres fois je lui diſois que cette peinture n'étoit que l'effet de ſon imagination, ou de celle du peintre ; qu'il n'étoit pas poſſible qu'il y eût au monde une perſonne auſſi parfaite. Ma mère m'aſſuroit du contraire avec raiſon : elle me communiqua le projet qu'elle avoit formé de me mettre en poſſeſſion de vos char-

mes, ſi je voulois repréſenter le perſonnage d'un Salamandre ; & me dit la façon dont je devois m'y prendre pour bien jouer mon rôle. Cependant j'étois répandu dans le monde ; ma mère me faiſoit briller comme un homme qui jouit de trente mille livres de rente. Si je lui demandois comment elle pouvoit ſoutenir une ſi groſſe dépenſe, elle me diſoit que c'étoit des ſecrets dans leſquels il ne m'étoit pas permis d'entrer. Au reſte, je n'ai jamais pu ſavoir par quelle voie elle ſavoit tout ce qui vous arrivoit : elle m'apprit la paſſion que le comte avoit conçue pour vous à l'abbaye. Je frémis à cette nouvelle ; mais elle me raſſura ſur mes craintes. Pour moi, mademoiſelle, je languiſſois dans l'attente des plaiſirs ; la ſeule eſpérance que ma mère me donnoit de vous voir bientôt me ſoutenoit dans ma tendre impatience. Dans l'une des différentes maiſons où j'allois, ne voyant que la bonne compagnie, je vis une perſonne très-jolie qui m'agaçoit aſſez ſouvent ; j'étois ſi préoccupé de la paſſion que j'avois pour vous, que je ne prenois point garde aux avances marquées que cette demoiſelle me faiſoit, ce qui piqua ſon amour propre au point que, ſans réfléchir ſur la fauſſe démarche qu'elle faiſoit, elle m'envoya dans une lettre le libre aveu de ſa paſſion, m'offrant ſa main avec une

fortune assez considérable, dont elle me dit qu'elle étoit la maîtresse de disposer. Cette proposition ne me tenta point ; on me demandoit réponse, je la fis telle qu'il convenoit de la faire. J'évitai d'aller dans cette maison, afin d'être à l'abri de ses persécutions ; mais mes précautions pour l'éviter devinrent inutiles : cette demoiselle se laissant conduire par la seule passion, & perdant toute honte, vint me relancer chez moi. Je vous avoue que je fus surpris de voir faire une pareille démarche à une personne de nom : je la reçus avec toute la politesse qui convenoit, mais ce n'étoit pas ce qu'elle demandoit. Elle me dit les choses du monde les plus touchantes ; je la plaignis, & ce fut tout ce qu'elle eut de moi. Voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle en vint aux menaces ; elle voulut même se saisir de mon épée, dont elle vouloit, disoit-elle, percer son lâche cœur, pour le punir d'avoir conçu de l'amour pour le plus ingrat de tous les hommes. Après une scène assez longue & tragique, elle sortit de chez moi comme une furieuse en me faisant des menaces qu'elle n'a que trop bien effectuées. Je ne doute pas que ma mort ne soit l'ouvrage de sa fureur. Ainsi, mademoiselle, la vengeance d'autrui vous venge vous même d'un malheureux : je reviens à la fourberie de ma mère.

Elle me vint trouver un jour dans mon lit en me criant : bonne nouvelle ! la beauté que je vous déſtine eſt à Paris : je vais à la découverte. Elle partit de ce pas comme un éclair, & vous ayant rencontrée au Luxembourg, elle coucha chez vous. Le lendemain elle vint me dire tout ce qui s'étoit paſſé dans votre entrevue, & finit en m'aſſurant qu'elle trouveroit bientôt une occaſion favorable de me faire paroître à vos yeux ſous la forme d'un eſprit aërien. Hâtez mon bonheur, lui diſois-je, c'eſt à cette marque de tendreſſe que je reconnoîtrai ma mère ; je meurs d'impatience, & je mourrai de regret, ſi vous ne me rendez heureux.... Elle me venoit voir tous les jours pour me rendre un compte exact des converſations que vous aviez enſemble. Vous ſavez tout le reſte, mademoiſelle, excepté la façon dont elle s'y prit pour m'introduire chez vous. Elle eſt bien ſimple, par le moyen d'une échelle je deſcendis dans le jardin ; une allée aſſez obſcure me ſervit pour me cacher. A l'égard du globe de feu, je n'ai pu ſavoir le myſtère de cet artifice, ni les moyens dont ma mère ſe ſervit pour me dérober aux yeux de votre couſine, mais je n'oſe y ſoupçonner de la magie ; le vulgaire en voit par-tout ; le philoſophe n'en voit nulle part, & je ſuis là-deſſus très-philoſophe. Ma mère

aura ſans doute fait jouer le phoſphore & l'illuſion.... Quant à mon aſſaſſinat, je l'attribue à la perſonne qui m'a fait l'aveu de ſa paſſion; c'eſt un effet de la rage qu'elle a conçue de ſe voir mépriſée. Une femme pardonne rarement ces ſortes d'offenſes, ſur-tout lorſque la pudeur ne ſert pas de frein à ſes déſirs. Attaqué par trois hommes, je me ſuis mis en défenſe; mais la partie n'étoit pas égale. J'ai ſuccombé ſous les coups redoublés de mes ennemis. Vous êtes vengée, mademoiſelle; j'avoue que j'ai joué près de vous le rôle d'un ſcélérat; toute la grace que je vous demande, c'eſt de vous conſerver pour le malheureux gage de notre amour. Promettez-moi ſur ce lit de mort qu'il ne portera point la peine de mes crimes, qui ne ſont, après tout, que ceux de l'amour. Je vous avouerai même que dès l'inſtant où ma fourberie a triomphé de vous, les plus cuiſans remords ont empoiſonné les ſéduiſans plaiſirs que m'aſſuroit votre poſſeſſion. Sans ma mère je vous aurois fait un aveu ſincère de mon crime. Malgré ſes défenſes, j'avois réſolu de vous découvrir ce terrible myſtère, ſi ma malheureuſe cataſtrophe n'eût fait échouer mon deſſein. Au reſte, mademoiſelle, je m'eſtimerai trop heureux dans mon infortune, ſi ma mort, que je regarde comme certaine, peut m'obte-

nir le pardon de tant d'indignités qui vous déshonorent & qui m'épouvantent moi-même en mourant. Je puis dire que mon cœur n'étoit point fait pour le crime : c'eſt ma mère qui m'a ſéduit ; l'amour a fait le reſte. La dernière grace que je vous demande au nom de la vertu que vous aimez, & que j'ai trahie malgré moi, c'eſt, mademoiſelle, de réparer, autant qu'il eſt en nous, le défaut de naiſſance de l'innocente créature que vous allez mettre au monde : daignez me permettre d'emporter chez les morts le titre glorieux de votre époux ; mon repentir, mes ſentimens, mon amour, ma façon de penſer, joints à la fidélité la plus inviolable que je vous ai gardée ; tout parle en ma faveur. La mort même que je vois s'approcher vous ſollicite pour moi : ne rougiſſez point d'être mon épouſe ; quand je meurs, votre vengeance doit expirer. Hélas ! je n'ai fait qu'un crime ; ſans l'amour & ſans vos charmes, je vivrois encore, & je n'aurois que des vertus. Que me répondez-vous, me dit ce cher malade ? Je n'ai rien à vous refuſer, lui dis-je avec un ſoupir... Alors ce cher époux, prenant une de mes mains qu'il baiſoit en l'arroſant de ſes larmes, me ſupplia d'employer le miniſtère d'un eccléſiaſtique pour nous donner la bénédiction nuptiale. Le prêtre arrivé fit les céré-

monies néceſſaires pour rendre notre union légitime. Je reſtai ſeule à conſoler mon époux; j'avois ſacrifié tous mes ſujets de plaintes. Sa ſituation me le rendoit encore plus cher; & j'aurois donné la moitié de mon ſang pour lui ſauver la vie. A ſon retour le chirurgien le trouva dans une extrême agitation, ce qui ne pouvoit pas être autrement, après le récit douloureux qu'il venoit de me faire, & la cérémonie touchante qu'on venoit d'achever. Ses bleſſures furent déclarées mortelles. Cet homme lui dit ſans ménagement qu'il pourroit encore vivre deux jours; qu'il lui conſeilloit de mettre ordre à ſa conſcience comme à ſes affaires, n'en pouvant réchapper que par miracle. Je vous avoue que cet arrêt de mort prononcé devant moi me penſa faire expirer de douleur, mon mari s'en apperçut, il fit tous ſes efforts pour me conſoler, car il conſervoit toute la liberté d'eſprit poſſible. Il envoya lui-même chercher un confeſſeur; je paſſai dans mon appartement où je reſtai juſqu'à la ſortie du prêtre, qui m'aſſura des ſentimens de religion dont ce cher époux étoit pénétré; me diſant tout ce qu'il crut capable de me conſoler de ſa perte; mais il ne réuſſit point. Je voulus reſter près de lui, quoiqu'il pût me dire pour m'en détourner. Il avoit fait venir ſa mère dans

ſa chambre en préſence du confeſſeur, au tribunal duquel il s'étoit réconcilié ſincèrement avec elle, en déteſtant la dépravation de ſes mœurs. Il mourut le lendemain. Dès que ſon agonie eut commencé, je perdis l'uſage de mes ſens; on m'emporta dans mon appartement: ce n'eſt qu'à force de ſecours que je revins de cette eſpèce de léthargie. A peine eus-je ouvert les yeux, que je demandai des nouvelles de mon malheureux époux. Ma femme-de-chambre me dit que ce que l'on avoit pris pour agonie, n'étoit qu'une grande foibleſſe, qui pourroit n'avoir pas de ſuites fâcheuſes. Mais à peine eut-elle fini ces dernières paroles, que j'entendis des cris perçans lancés par ma déteſtable gouvernante. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre tout mon malheur: j'en fus frappée comme d'un coup de foudre; & je perdis une ſeconde fois l'uſage de mes ſens, que je ne repris qu'après un tems conſidérable: mais ce fut pour ſouffrir mille fois plus. J'étois ſi pénétrée de ma douleur, que je ne pouſſois ni plaintes ni ſoupirs. Ma conſternation avoit quelque choſe de funeſte qui ſeroit difficile à dépeindre. Dans cet état d'accablement, j'eus encore le chagrin de voir paroître à mes yeux mon indigne gouvernante: elle avoit dans les ſiens toutes les marques d'un

affreux déſeſpoir, & ſur-tout un regard ſiniſtre, avant-coureur de la fin tragique qu'elle alloit faire. Après m'avoir regardée avec attention; je me préſente à vous, me dit-elle, pour vous faire l'aveu de tous mes crimes, ſi vous les ignorez encore; & ſi vous ne m'en jugez pas indigne, pour en obtenir le pardon. Il eſt vrai que je n'en mérite aucun; vous devez me regarder comme un monſtre d'ingratitude & de noirceur: il ne me reſte plus qu'à mourir. Après la perte que je viens de faire, ne cherchez point à connoître un myſtère odieux qui vous feroit frémir. J'ai pris les précautions néceſſaires pour ne pas ſurvivre à mon fils; & j'emporte avec moi des regrets infructueux de la mère la plus tendre. Le ciel a frappé le dernier coup; il veut mon trépas: ſon arrêt va s'accomplir.

Le noir poiſon que j'ai fait couler dans mes veines, me répond d'une mort prompte, qui me délivre enfin de tous les tourmens que je ſouffre. En achevant ces paroles, il lui prit une convulſion des plus violentes; tout ſon corps palpitant, ſon regard égaré, ſes lèvres livides, la rendoient un objet des plus affreux; exemple terrible des vengeances céleſtes. Conſidérant dans ſon air ſtupide les différens effets que produiſoit le déſeſpoir de cette miſérable

ſource de tous mes malheurs, j'ordonnai qu'on l'ôtât de ma préſence, & qu'on la tranſportât dans un autre appartement pour y vomir ſon ame impure. Elle expira preſque dans l'inſtant: ainſi cette cruelle ſuivit de près ſon malheureux fils.

La pompe funèbre de mon époux fut célébrée de la manière qu'il convenoit, & que je pouvois le ſouhaiter dans les circonſtances: je ſuis née généreuſe & ſenſible. On fit pour la mère la même cérémonie qu'on venoit de faire pour le fils. Ma douleur, loin de diminuer, ſembloit prendre tous les jours de nouvelles forces. L'idée du paſſé revenoit ſans ceſſe à mon eſprit: c'étoit un ver rongeur qui ne me quittoit point; il me dévoroit jour & nuit. Marie-Anne, qui ne cherchoit qu'à me diſſiper, me propoſa d'aller voir ma couſine pour lui dire la ſituation déplorable où tant de malheurs m'avoient réduite. Je ne lui fis point de réponſe, & prenant mon ſilence pour un conſentement de ma part, elle ſe rendit au couvent de Céline; la portière lui demanda de quelle part elle venoit, étant ſurpriſe qu'elle ne ſût pas l'enlèvement de cette aimable fille en revenant de S. Cloud avec une de ſes amies, penſionnaire dans le couvent. Marie-Anne fut conſternée de cette nouvelle, & ne put re-

tenir ſes larmes : elle apprit de la portière que l'amie de Céline étoit inconſolable de cette aventure ; qu'elle avoit fait bien des perquiſitions pour tâcher de découvrir l'auteur de cet enlèvement, mais que tous les mouvemens qu'elle s'étoit donnés étoient inutiles. Marie-Anne revint d'un air fort triſte m'annoncer cette affligeante nouvelle. J'en fus accablée ; je penſois que mon malheur étoit à ſon dernier période ; mais la perte de ma couſine y mettoit le comble. J'aimois cette chère parente ; je me flattois de l'avoir pour compagne, ayant pris la réſolution de l'aller joindre dans ſon couvent, pour m'y confiner le reſte de mes jours ; ce que je devois exécuter après mes couches. Au milieu de tant de chagrins & de tourmens, je mis au monde une fille qui mourut le lendemain de ſa naiſſance. Je demeurai trois mois à me remettre de la douleur que me cauſoit la mort de mon époux, & la perte de ma parente. J'écrivis à mon intendant de ſe rendre à Paris au reçu de ma lettre, ce qu'il exécuta ſur le champ, après avoir pris de juſtes meſures pour me faire toucher mes revenus. Je lui dis de me chercher un couvent où je fuſſe inconnue à tout le monde ; qu'il n'avoit qu'à me faire paſſer pour ſa nièce, nouvellement arrivée de province ; qu'au reſte,

il pouvoit ſe défaire de la maiſon que j'avois dans cette ville, & qui me devenoit inutile, ne voulant plus reſter dans le monde. Cet homme ne ſavoit rien de tout ce qui m'étoit arrivé. Marie-Anne avoit impoſé le ſilence à mes domeſtiques, en leur diſant que je ſaurois bien les récompenſer de leur diſcrétion. Ils furent queſtionnés par mon intendant, mais il ne put rien apprendre. Il ſortit pour me chercher un couvent, il fit le marché, m'annonça pour ſa nièce; & vint me rendre compte de ſa conduite. Après avoir récompenſé mes domeſtiques, je pris le chemin de cet aſyle pour y paſſer le reſte de mes jours. Je n'y ſuis connue que ſous le nom de Julie; je m'y communique peu; Marie-Anne eſt mon unique conſolation. Depuis trois ans que je demeure dans cette communauté, vous ſeule avez été capable, mademoiſelle, de m'arracher à moi-même. J'ai tâché de répondre aux avances d'amitié dont vous m'avez toujours honorée. La confidence que je vous fais, doit vous prouver combien je vous eſtime.... Vous me la devez, belle Julie, lui dis-je, en l'embraſſant, & même quelque choſe de plus, puiſque j'ai pour vous l'amitié la plus tendre & la plus ſincère..... Nous goûtâmes toutes deux le plaiſir de répandre des larmes.

L'infortunée Julie avoit rempli mon ame du plus doux attendriſſement, par le récit de ſes malheurs, qu'elle ne me paroiſſoit point mériter. Je la regardois avec étonnement; je l'admirois : je croyois voir une de ces héroïnes malheureuſes, dont l'hiſtoire nous fait quelquefois pleurer l'infortune. Andromaque me ſembloit moins à plaindre que ma chère Julie. Après quelques réflexions ſur les tempêtes de la vie humaine, je la priai d'achever la peinture de ſes malheurs; ceux de Céline, lui dis-je, m'intéreſſent; mais les vôtres, belle Julie, me touchent vivement, & me pénètrent de douleur. Je veux pourtant les apprendre.... Elle pourſuivit ainſi: la candeur & la perſuaſion couloient de ſes lèvres. Son diſcours avoit l'ingénuité de ſon cœur.

L'intérêt vif que je prenois au malheur de Céline, me fit imaginer un jour d'envoyer Marie-Anne à ſon couvent, pour tâcher d'apprendre de la penſionnaire, les circonſtances de l'enlèvement de ma couſine, qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux; & quel en pouvoit être l'auteur. Je la chargeai d'une lettre pour remettre de ma part à cette amie de Céline, & dans laquelle je m'annonçois ſa parente, en la priant de me donner des éclairciſſemens

mens ſur le ſort de cette infortunée. J'en reçus la réponſe ſuivante.

» Je partage avec vous, mademoiſelle, la douleur que vous cauſe la perte de votre aimable parente; j'étois liée avec elle par l'amitié la plus tendre & la plus ſincère, & je n'ai rien négligé pour découvrir l'auteur de ſon enlèvement; mais je n'ai pu juſqu'ici y parvenir: ce qui me déſeſpère, c'eſt que je ſuis la cauſe innocente de ſon malheur: l'ayant engagée à faire avec moi le voyage de S. Cloud pour voir une dame de mes amies; en revenant nous fûmes arrêtées par quatre hommes maſqués, le piſtolet à la main, qui, tous enſemble, invitèrent aſſez bruſquement Céline à ſortir de la voiture. Ce compliment inattendu fit pouſſer des cris aigus à cette infortunée, qui ne ſe preſſoit point de répondre à leur invitation, lorſqu'un d'eux, qui paroiſſoit leur commander, craignant apparemment que ſes cris ne fuſſent entendus & ne lui fiſſent manquer ſon coup, l'arracha avec violence de mès côtés, la fit mettre en croupe ſur ſon cheval, & prit le chemin du bois ſuivi des autres cavaliers; je les perdis de vue dans l'inſtant, & voyant que mon foible ſecours lui devenoit inutile, craignant d'ailleurs que la réflexion ne fît faire à ces raviſſeurs une dé-

marche dont je ſerois devenue la ſeconde victime, je pris le chemin du couvent, en ordonnant au cocher d'uſer de diligence. Voilà, mademoiſelle, tout ce que je ſais de l'accident arrivé à votre chère couſine; ſi je ſuis aſſez heureuſe pour apprendre par la ſuite des particularités plus détaillées de ſon enlèvement, je me ferai un vrai plaiſir de vous en donner avis ».

Lorſque j'eus fait la lecture de cette lettre, Marie-Anne me dit qu'elle avoit appris de cette demoiſelle, que la fille qui ſervoit ma couſine étoit ſortie du couvent quelques jours après la nouvelle du malheur arrivé à ſa maîtreſſe, & qu'elle étoit à la piſte pour découvrir les traces de Céline. Sur le moindre indice qu'elle en pouvoit avoir, elle en devoit rendre compte à la communauté, ſur-tout aux amies de ma couſine, qui ne paroiſſoient pas moins ardentes que moi, pour apprendre quelques circonſtances de cette funeſte aventure; mais toutes ſes recherches furent infructueuſes.

Quelque tems après, Marie-Anne retourna au couvent pour s'informer où logeoit la fille de Céline, avec ordre ſi cela ſe pouvoit, de me l'amener. Marie-Anne revint au logis ſuivie d'Agathe. (c'étoit la fille que je demandois): dès qu'elle me vit, elle fondit en

larmes, & je m'attendris à mon tour ſur la cauſe qui les lui faiſoit répandre. Agathe étoit au ſervice de ma couſine lorſque nous demeurions enſemble, & lui étoit fort attachée. Après avoir eſſuyé ſes pleurs, elle me fit part de toutes les circonſtances que mademoiſelle De*** avoit détaillées par ſa lettre, & me dit qu'elle ne doutoit point que cette fauſſe amie de Céline n'eût donné les mains à ſon enlèvement, & qu'un couſin de cette infidelle, ne fût ſon raviſſeur. Que toute la communauté penſoit comme elle; que le marquis De***, parent de cette penſionnaire, dans quelques viſites qu'il étoit venu lui rendre au couvent, avoit vu Céline, dont il devint tout-à-coup amoureux: qu'après quelques entrevues il lui avoit fait l'aveu de ſa paſſion, en lui offrant ſa main pour prix de ſa tendreſſe: que quoiqu'il fût un parti ſortable & aſſez avantageux pour elle, il en avoit reçu un refus, qui, tout poli qu'il étoit, l'avoit piqué juſqu'au vif. Le marquis avoit beau ſe donner la torture pour pénétrer les raiſons qui donnoient lieu à l'indifférence de cette belle, le vrai motif lui échappoit. C'étoit la paſſion qu'elle avoit autrefois conçue pour le comte, qui l'avoit déterminée à garder un éternel célibat, au cas qu'elle ne pût parvenir

à devenir l'épouse de son amant. Pour se délivrer des importunités du marquis, ma cousine lui avoit ôté jusqu'à l'espérance de la rendre sensible ; & afin de s'en défaire entièrement, elle ne ménagea point les termes dans la réponse qu'elle lui fit ; ce qui le rendit furieux. Ce jeune homme étoit vif de son naturel, & d'une hauteur insupportable : son amour-propre souffroit cruellement des refus de Céline. Prévenu, avec quelque sorte de raison, en sa faveur du côté de la figure, de la naissance & de la fortune, il ne pouvoit pas s'imaginer que cette belle pût refuser le don qu'il lui vouloit faire de son cœur & de sa main. Depuis cette explication, elle ne voulut plus le voir ni l'entendre, & refusa constamment à son amie de se rendre au parloir toutes les fois que le marquis venoit rendre des visites à sa cousine. Celui-ci n'oublioit rien de son côté pour engager son amie à avoir cette complaisance pour elle, si elle ne croyoit rien devoir aux empressemens de son cousin. Mais mon infortunée parente tint ferme, & sa resistance fut la cause de tous ses malheurs : un peu plus de politique & de ménagement l'auroient mieux servie, & lui auroient épargné les suites d'une catastrophe, que vraisemblablement, le marquis & sa cousine avoient

machinée contr'elle, & qu'ils n'ont que trop bien exécutée. Peu de jours après, mademoiſelle De*** propoſa à Céline d'aller à S. Cloud, pour voir une dame de ſes parentes; elle avoit eu la précaution de la prévenir, afin de lui ôter tout ſoupçon, que le marquis étoit parti depuis quelques jours pour aller dans une de ſes terres en Normandie, à deſſein de faire tous ſes efforts pour ſe guérir de la tendreſſe infructueuſe qu'il avoit conçue pour elle; qu'elle ne doutoit point qu'il n'en vînt à bout, ajoutant que ce jeune ſeigneur n'étoit point aſſez fou pour imiter les héros de roman, qui ſe laiſſent plutôt mourir, que de travailler à ſe défaire d'un amour ſans eſpoir, & qui finiſſent ſouvent par enſanglanter la ſcène aux yeux même de la beauté pour laquelle ils ſoupirent. Céline aimoit véritablement cette perfide, & ne ſoupçonna point ſa fauſſe ſincérité; par un refus, elle auroit cru manquer aux devoirs ſacrés de l'amitié qui les uniſſoit; elle accepta la partie, & toutes deux partirent le lendemain pour S. Cloud.

Comme Agathe rendoit à ſes connoiſſances du couvent & à la plupart des religieuſes toutes les converſations que ces deux amies avoient enſemble, on a rapproché les circonſtances de l'évènement, & tiré des conſéquences qui

ne laiſſent point douter qu'il n'y eût une connivence entre mademoiſelle De*** & le marquis, & que ce dernier ne fût le véritable auteur de cet enlèvement. L'air piqué de ce ſeigneur, après le refus que ma couſine avoit fait de ſa main, ſes vivacités, ſes emportemens, ſa fureur même, qu'il avoit quelquefois fait éclater trop ouvertement, ſes aſſiduités, ſes entrevues peu ménagées avec ſa parente, enfin la partie préméditée de S. Cloud & ſes ſuites, dépoſoient hautement contr'eux, & ſembloient dénoncer les coupables. Si mademoiſelle De*** n'avoit point été la parente de l'abbeſſe, on ne l'auroit point ménagée; mais cette conſidération empêcha de parler, & de lui reprocher la trahiſon que l'on ſuppoſoit, avec aſſez de vraiſemblance, qu'elle avoit faite à Céline. La généreuſe Agathe, qui étoit ſortie du couvent peu de jours après cet enlèvement, n'avoit rien ménagé pour découvrir l'endroit où ce nouveau Pâris retenoit ſon Hélène; elle venoit d'apprendre depuis deux jours, que le marquis avoit une terre dans le Poitou, où elle me dit qu'elle ne doutoit point qu'il ne l'eût amenée, qu'elle connoiſſoit un de ſes laquais qui étoit à Paris, & qu'il avoit envoyé depuis ſon arrivée dans ſa terre, de qui elle ſauroit ſi ſa maîtreſſe étoit au pouvoir

du marquis. Cette fille ajouta que M. le comte étoit venu demander Céline au couvent, dans le deſſein, ſans doute, de ſavoir de mes nouvelles, qu'elle s'informeroit de ſa demeure, & qu'après avoir eu un entretien avec le laquais en queſtion, elle iroit le trouver, & ménager ſa protection en faveur de ma couſine. Il eſt galant homme, diſoit-elle, il eſtime ma maîtreſſe; ſenſible à ſon infortune, il m'aidera, peut-être à découvrir ſa retraite, pour la retirer d'entre les mains de ſon injuſte raviſſeur.... Après ce diſcours, Agathe prit congé de moi, ſe promettant bien de me rendre un fidèle compte de ce qu'elle apprendroit par le domeſtique du marquis & des ſuites de ſon entrevue avec le comte. Je lui défendis de découvrir à ce dernier le lieu de ma retraite, & en cas qu'il demandât de mes nouvelles, qu'elle lui dît que ſa maîtreſſe & elle m'avoient perdue de vue depuis plus d'un an. Cette fille me tint parole, puiſque le jeune comte a toujours ignoré juſqu'ici le couvent que j'avois choiſi pour me retirer.

Cependant la douleur que je reſſentois de la mort de mon époux, n'altéroit point ma ſenſibilité ſur les malheurs de ma couſine. Les circonſtances de ſon enlèvement m'étoient toujours préſentes, & je brûlois d'impatience d'en

apprendre le dénouement. Il me tardoit de voir Agathe, dans l'eſpérance qu'elle auroit fait quelque découverte relative aux circonſtances qui me rendoient cher tout ce qui pouvoit avoir rapport à mon infortunée parente. Au bout de trois jours, cette fille vint m'annoncer qu'elle avoit de bonnes nouvelles à m'apprendre ſur le ſort de ma couſine. J'ai eu, me dit-elle, une longue converſation avec le laquais du marquis : il vient de m'apprendre que ſon maître étoit arrivé dans ſes terres il y avoit environ deux mois en chaiſe de poſte ; qu'avant de mettre pied à terre, il avoit fait retirer tous ſes domeſtiques, excepté ſon valet-de-chambre, parce qu'il étoit dans ſa confidence ; que malgré ces précautions, ils avoient entendu pouſſer un cri perçant à une femme ; ce qui leur avoit donné lieu de ſoupçonner que leur maître avoit agi de violence avec elle, & que cette infortunée avoit été enlevée à Paris, ou dans les environs : que depuis ce jour le marquis donnoit des marques d'un noir chagrin, qu'il paroiſſoit inquiet & rêveur, que tous ceux qui l'environnoient ſe reſſentoient de ſa mauvaiſe humeur ; qu'il faiſoit quelques voyages de tems en tems à Paris, pour effacer le ſoupçon que l'on pouvoit concevoir contre lui, au ſujet de la perſonne qu'il tenoit pri-

ſonnière dans ſa maiſon ; qu'il avoit mis auprès d'elle la fille de ſon fermier pour la ſervir, & qu'elle étoit la ſeule avec le valet-de-chambre qui euſſent la permiſſion d'entrer dans ſon appartement, dont les fenêtres étoient grillées comme celles d'une priſon ; qu'au reſte aucun domeſtique n'avoit vu cette demoiſelle, parce qu'elle étoit ſervie dans ſa chambre par les ſeules perſonnes qu'on avoit miſes dans ſa confidence. Voilà, me dit Agathe, ce que je tiens de ce garçon ; à l'égard du comte, il parut extrêmement ſenſible au malheur de votre parente, & me demanda pluſieurs fois avec un tendre empreſſement de vos nouvelles. Je lui répondis que je n'en ſavois aucunes, ce qui l'a pénétré de douleur. Un profond ſoupir qu'il a pouſſé en levant les yeux au ciel, m'a donné lieu de croire qu'il reſſentoit toujours pour vous la même tendreſſe. Il m'a fait la confidence de tous les efforts qu'il a tentés pour ſe guérir de ſa paſſion ; que votre fuite du couvent l'avoit mis au déſeſpoir, ne doutant point qu'elle ne fût un effet de la haine que vous aviez pour les hommes en général : qu'il n'avoit jamais pu, malgré ſes recherches multipliées, découvrir le lieu de votre retraite, s'étant même adreſſé pour cet effet à votre intendant, dont il avoit tenté la fidélité par l'offre d'une ſomme con-

ſidérable ; mais que toutes ſes promeſſes n'avoient point ébranlé ſa fidélité. Il me dit de plus, continuoit Agathe, que cet homme, pour en mieux impoſer, avoit ſoutenu qu'il ne recevoit aucune de vos nouvelles, que ce ſilence obſtiné lui donnoit des inquiétudes mortelles, par la peur qu'il ne vous fût arrivé quelqu'accident fâcheux. Le comte ajouta, qu'ayant vu que ſes perquiſitions devenoient inutiles, il avoit pris le parti de voyager, eſpérant que l'abſence & la diverſité des objets arracheroient de ſon cœur le trait qui le déchiroit & qui le rendoit le plus à plaindre de tous les hommes ; mais que ce remède n'avoit ſervi qu'à rouvrir les plaies de ſon cœur ; que ſa tendreſſe n'en étoit que plus vive, & qu'il ne prévoyoit pas qu'un ſi grand feu pût jamais s'éteindre : qu'après une aſſez longue abſence, il étoit revenu plus amoureux, & par conſéquent plus à plaindre : que ſon premier ſoin en arrivant avoit été de retourner à l'abbaye, & d'interroger les perſonnes avec leſquelles vous aviez la plus intime liaiſon ; mais que cette dernière reſſource n'avoit pas ſervi plus que les autres, puiſqu'après bien des queſtions à votre ſujet, les réponſes des religieuſes s'étoient trouvées conformes à celles de votre intendant : qu'il avoit ſeulement appris de l'une d'elles, que

votre couſine vous avoit quittée depuis quelque tems, & qu'elle s'étoit retirée dans une communauté, dont il s'étoit fait donner le nom, ſe flattant d'apprendre d'elle quelque choſe de plus poſitif; mais les démarches du pauvre comte furent en pure perte: il ne trouva plus Céline au couvent; on lui fit dire par la portière, qu'elle étoit partie pour la campagne depuis quelques jours, & que l'on ignoroit le tems de ſon retour. On garda le ſilence ſur l'aventure de ma couſine, enſorte que ce ſeigneur outré de dépit, s'en retourna ſans être plus avancé qu'auparavant. Il frémit de colère au récit que lui fit Agathe de l'enlèvement de cette chère couſine, & ſur les indices qu'elle lui donna que le marquis étoit l'auteur de cette violence, il brûla d'impatience de délivrer cette infortunée des mains de cet indigne amant, qui loin d'employer la force pour la ſéduire, auroit dû mettre en uſage la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe, afin de vaincre, s'il étoit poſſible, la répugnance dont elle payoit ſa tendreſſe. Voilà, dit le comte à cette fille, la route que j'aurois priſe pour pénétrer juſqu'au cœur de l'aimable Julie, ſi ſa fuite, hélas! trop précipitée, ne m'en avoit pas dérobé les moyens. Au reſte Céline eſt ſa parente & ſa plus fidelle amie; elle a toujours pris beaucoup de part aux

maux que mon amour infructueux me faiſoit ſouffrir ; elle partageoit ma ſenſibilité : que dis-je ! elle ſembloit accuſer le cœur de Julie de trop de cruauté, pour un amant ſoumis & reſpectueux, dont la ſincérité étoit digne d'un meilleur ſort : ſes larmes ont ſouvent juſtifié ſa façon de penſer, & l'intérêt qu'elle prenoit à mes démarches. J'aurois été trop heureux ſi la divine Julie eût penſé comme elle : qu'elle m'auroit épargné de chagrin ! oui, j'aurois payé de tout mon ſang un ſeul regard favorable de ſa part. Comme j'ai pour Céline une véritable eſtime, & que la reconnoiſſance d'ailleurs m'engage à la ſervir : je ſacrifierois ma vie pour lui rendre la liberté. Allez Agathe, pourſuivit le comte, revenez demain, j'aurai peut-être beſoin de vous ; engagez le laquais du marquis à s'informer ſi ſon maître eſt à Paris ou à ſa terre ; je vous promets que vous verrez bientôt ici votre chère maîtreſſe.

Je remerciai cette fille des nouvelles intéreſſantes qu'elle m'avoit données, en la priant de me faire part des démarches que le comte feroit pour délivrer Céline ; quel plaiſir n'éprouvera-t-elle pas en trouvant dans ſon libérateur la perſonne du monde qu'elle aimoit le plus ! Après cette exclamation, je laiſſai partir Agathe fort contente de moi. J'avoue que l'eſpé-

rance de revoir ma couſine, fit diverſion au ſouvenir cruel de mes malheurs. Cette idée flatteuſe mit pour un moment le calme dans mon eſprit, & me fit entrevoir un avenir moins triſte pour moi, par le plaiſir que j'aurois de trouver dans cette amie un genre de conſolation que je n'avois point encore éprouvé depuis mes foibleſſes & ſon abſence.

Au bout de deux jours, Agathe revint, & m'apprit que le comte ayant ſu que le marquis étoit à ſa terre, en avoit pris le chemin accompagné de trois braves de ſes amis, dont l'un étoit parent de Céline. Ce dernier devoit s'annoncer le premier, & demander à parler à ſa couſine; qu'ils avoient eu la précaution d'avoir une chaiſe à deux, dans laquelle on devoit faire monter Céline avec ſon parent, lorſqu'il auroit lavé dans le ſang du perfide marquis l'affront qu'elle en avoit reçu. Cette petite troupe étoit partie la nuit, ſuivie de ſix domeſtiques, pour faire face à ceux du marquis en cas de réſiſtance, & qu'ils vouluſſent mettre obſtacle à la délivrance de mon amie. Le domeſtique du marquis dont on avoit tiré des inſtructions, leur ſervoit de guide, & les mena par des routes peu fréquentées. Le comte & ſes amis s'arrêtèrent près d'un bois, à quelque diſtance du château, pour y laiſſer leur voi-

ture. C'eſt tout ce que j'appris d'Agathe. Je ne doute point, me dit-elle, que vous n'ayez dans peu le plaiſir de revoir Céline, & moi celui de lui renouveller tout mon zèle. En effet, dès le lendemain elle vint m'annoncer qu'une amie du couvent demandoit à me voir. On l'introduiſit dans mon appartement; mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je reconnus Céline elle-même! Je ne m'amuſerai point à vous détailler tout ce que nous nous dîmes pour nous prouver réciproquement la tendre ſatisfaction que nous avions de nous revoir: on ſe le repréſente bien mieux que je ne pourrois l'exprimer. Après nous être livrées l'une & l'autre à tout ce que l'amitié fait ſentir de plus vif & de plus inſinuant; Céline me demanda ce qui cauſoit en moi les impreſſions de triſteſſe qu'elle remarquoit ſur mon viſage. Je ne pus refuſer à ſon empreſſement l'aveu de ma foibleſſe, & du malheur qui m'étoit arrivé depuis notre cruelle ſéparation, par le mépris des ſages conſeils qu'il m'avoit toujours donnés, en s'efforçant de détruire dans mon eſprit les impreſſions chimériques que mon indigne gouvernante avoit l'adreſſe d'y répandre; ſuite funeſte & dangereuſe de la confiance aveugle que la plupart des parens donnent à des monſtres chargés de l'éducation de leurs enfans, qui

n'en ſont que trop ſouvent les malheureuſes victimes. Ce récit douloureux toucha ſi fortement ma couſine, qu'elle répandit un torrent de larmes; mais je n'avois pas beſoin de cette preuve de ſenſibilité de ſa part pour me convaincre de ſon amitié, que je ſavois auſſi pure que la mienne. Je la priai de me dire à ſon tour les circonſtances de ſon enlévement juſqu'à ſon arrivée au château du marquis; elle ſe prêta de bonne grace à ce que j'exigeois d'elle.

Je ne vous rappellerai point ce qui précéda mon enlèvement; ſans doute que vous l'aurez appris de la penſionnaire qui fut témoin de cette cataſtrophe. La paſſion du marquis que je mépriſois, la rage & le déſeſpoir qui l'excitoient à ſe venger de mon indifférence, & peut-être les ſuites d'une intelligence que je n'ai ſu prévoir, m'ont rendue le jouet des moyens violens dont on s'eſt ſervi pour me ſéduire. La propoſition que me fit mon amie d'aller à S. Cloud, me parut d'autant moins ſuſpecte, que lui ayant donné toute ma confiance, je penſois n'avoir rien à craindre de ſa part, & que je ſoupçonnois encore moins le marquis d'un forfait qui m'expoſoit à toute la fureur de ſes emportemens: je frémis encore lorſque je penſe que je pouvois devenir la victime de ſa brutalité! Cependant nous marchions

avec une diligence incroyable, & ce ne fut qu'à deux lieues du château, que mon raviſſeur, ſe démaſquant, rompit le ſilence qu'il avoit gardé juſqu'alors. Jugez, ma chère couſine, de mon étonnement à la vue du marquis; la réflexion me ſervit bien dans cette occaſion; je pris le parti de diſſimuler, au lieu de m'étendre en reproches qui devenoient inutiles en pareilles circonſtances. Il ſe plaignoit beaucoup de ma rigueur à ſon égard, & me faiſoit des excuſes mal arrangées du parti qu'il avoit pris de m'enlever, pour me déterminer à répondre à ſes feux. Il en accuſoit l'amour violent dont il étoit épris, & l'excès d'une tendreſſe qui ne devoit finir qu'avec ſa vie; pour moi, j'étois ſi accablée de me voir ſous la puiſſance d'un homme pour lequel je n'avois jamais ſenti que de l'indifférence, dans le tems même où il s'efforçoit de me donner les témoignages de la plus vive tendreſſe, que j'étois immobile & comme pétrifiée. Les différens mouvemens qui m'agitoient, & que mille raiſons m'empêchoient de faire éclater, me mettoient dans une ſituation qu'il n'eſt pas aiſé de dépeindre; au reſte, il s'en tenoit au diſcours, & ne s'écartoit point du reſpect qui m'étoit du; mais mon indifférence ſe changea bien-tôt en haine, elle fut juſqu'au

juſqu'au mépris, & ſa vue me devenoit inſupportable. Pouvois-je penſer autrement vis-à-vis d'une perſonne que je n'aimois point, & que ſon indigne conduite à mon égard achevoit de me rendre odieux ? J'employai le peu de chemin qui nous reſtoit à verſer un torrent de larmes. Mes ſoupirs & mes ſanglots déſeſpéroient le marquis ; mais il ſe flatta ſans doute que je m'accoutumerois à le voir, & que les marques d'amour qu'il me donneroit, ſes ſoins & ſes attentions amoliroient mon ame en ſa faveur ; il me préparoit, par les diſcours les plus obligeans, à l'écouter plus favorablement par la ſuite, & ſembloit exiger une réponſe qui pût flatter ſes eſpérances. Mais voyant que je m'obſtinois à garder le ſilence, il ſe tut à ſon tour pour m'abandonner à mes larmes, & peut-être à mon déſeſpoir. Etant arrivé à ſa terre de Normandie, il eut la précaution de faire retirer tous les domeſtiques pour ne les point rendre témoins de cette ſcène ; il fit avancer la chaiſe où nous étions juſqu'au pied de l'eſcalier, mit pied à terre & me préſenta la main pour m'aider à deſcendre. Je la refuſai, ma chère Julie, en jettant ſur lui un regard terrible, qui devoit lui faire preſſentir combien j'étois offenſée de ſon indigne procédé. Comme il étoit nuit, & que

l'on avoit myſtérieuſement écarté les lumières, le valet-de-chambre qui m'aidoit à marcher me conduiſit dans l'appartement qui m'étoit deſtiné. Je pouſſai des cris lamentables à la vue de cette priſon, qui furent entendus des domeſtiques. Les réflexions douloureuſes que je faiſois ſur un avenir qui ne me laiſſoit entrevoir qu'un abyme de malheurs; la crainte que j'avois d'ailleurs que le marquis, devenu ſourd à la voix de la juſtice & de l'honneur, ne ſe portât envers moi à des extrémités qui m'auroient déshonorée, me mettoit dans une ſituation d'autant plus triſte, que je ne voyois aucun moyen d'y remédier, ſans un ſecours inattendu, & ſans une protection viſible de la Providence.

Le marquis ne s'étoit point encore préſenté devant moi; cependant il occupoit une chambre voiſine de la mienne. Il attendoit apparemment que ma ſituation fût plus tranquille, & que le calme ſe fût un peu remis dans mon eſprit: ma douleur juſqu'alors avoit été muette, & ne s'exprimoit que par mes larmes; mais prévoyant que j'allois être expoſée aux importunités d'un homme que je déteſtois, & qui, ſans mettre de frein à ſa paſſion, pouvoit me faire eſſuyer le dernier outrage, en me forçant de lui accorder par la violence, ce

que j'étois bien déterminée à ne lui jamais abandonnner de plein gré, je frémis de crainte & d'horreur; je fis retentir mon appartement de cris & de plaintes. Dans l'accablement où me jettoient les plus cruelles réflexions, je pris la ferme réſolution de ne pas ſurvivre à mon déshonneur; ce projet formé ſuſpendit ma douleur, & calma les mouvemens de fureur & d'indignation qui m'avoient juſqu'alors empêchée de prendre aucun parti déterminé. Le valet-de-chambre, me voyant un peu remiſe, & voulant tirer avantage de ma tranquillité, ſe mit en devoir de me faire la cour pour ſon maître: il exagéra l'excès de ſa tendreſſe à mon égard; il me peignit ſa timidité, ſon reſpect & ſes attentions avec les couleurs les plus ſéduiſantes; me fit l'éloge de toutes ſes belles qualités, de ſon bien, de ſa naiſſance, & des avantages conſidérables que je retirerois d'une pareille alliance. Je voulus interrompre ce digne confident, en lui ordonnant de mettre fin à des diſcours qui m'offenſoient; mais voyant que mes remontrances ne lui en impoſoient point, la fureur s'empara de mes ſens, & laſſée d'entendre faire l'apologie d'une perſonne que j'avois tout lieu de déteſter, je vomis contre le marquis toutes les injures dont on accable le plus ſcélérat

de tous les hommes. Ce dernier, qui ſans doute nous écoutoit, entra comme un furieux dans ma chambre, & me lançant un regard menaçant, me dit qu'il ne méritoit point les titres odieux dont je le chargeois ; que ſa conduite à mon égard, depuis que j'étois en ſon pouvoir, ſembloit mériter moins d'aigreur & plus de ménagement ; qu'au reſte, ſi je ne meſurois pas mes termes, il trouveroit le moyen de s'en venger, & de me faire repentir de mon indiſcrétion. Va, monſtre, lui dis-je, gardes-toi de t'offrir à mes regards ; ta vue eſt un ſupplice pour moi. De quel droit oſes-tu donc attenter à ma liberté ? ſur quel titre veux-tu que je te donne un cœur dont je puis ſeule diſpoſer, & dont tu t'es rendu très-indigne par la plus noire des perfidies ? Va, traître, je me ris de tes menaces : quelle que ſoit la vengeance que tu me prépares, elle ſera bien douce, en comparaiſon du déſeſpoir où me mettroit la cruelle néceſſité de te donner la main.

A ces mots, voyant un cabinet dans un coin de mon appartement, je m'y précipitai en tirant la porte ſur moi. Le marquis ne me ſuivit point : il ſortit ſur le champ, & me laiſſa, pendant deux heures, livrée aux plus cruelles réflexions. Croiriez-vous, ma chère

Julie, que dans ces instans critiques l'idée du comte ne me quittoit point, quoique je fusse persuadée qu'il étoit toujours prévenu en votre faveur ? Je me flattois que, généreux comme il étoit, s'il pouvoit être instruit de mes malheurs, il feroit des perquisitions pour découvrir l'auteur de mon enlèvement, & me procurer la liberté; mais ces flatteuses espérances s'évanouissoient un instant après, en réfléchissant qu'il n'étoit point à Paris le jour de ma disparition, comme je le savois par notre amie du couvent, avec laquelle j'étois en commerce de lettres: cette ressource impuissante, sur laquelle je ne pouvois presque plus compter, me replongeoit dans mes rêveries, & partageoit mon cœur entre la haine & l'amour. Le marquis vint m'arracher à mes réflexions, en frappant à la porte du cabinet où je m'étois barricadée: sur le refus que je fis de lui répondre, il me dit qu'il la feroit enfoncer; ce qui me détermina à lui ouvrir, dans la résolution de me défendre jusqu'à la dernière extrémité, en cas qu'il voulût trop entreprendre. En entrant, il se jetta à mes pieds, & me fit mille excuses de la vivacité qui lui étoit échappée en me parlant: le désespoir étoit peint dans ses yeux, ils sembloient m'annoncer quelque chose de sinistre;

ſes diſcours n'avoient point de ſuite, & ſe reſſentoient des mouvemens tumultueux qui l'agitoient. Il m'invita poliment à venir ſouper, mais je lui répondis que je ne voulois rien prendre; il inſiſta, & voyant que je m'obſtinois à le refuſer, il ſortit bruſquement ſans revenir de la ſoirée: comme j'avois lieu d'appréhender quelqu'inſulte de ſa part, & que ſon aigreur ne l'emportât ſur les feintes politeſſes & le reſpect forcé qu'il me portoit, je ne me couchai point cette nuit. Le lendemain il vint, ſuivi d'une jeune fille qu'il me donna pour me ſervir; je ne fus point fâchée d'avoir quelqu'un pour me tenir compagnie. Toute neuve qu'elle étoit, & ſans aucun uſage du monde, c'en étoit aſſez pour ſuſpendre ma mélancolie, & diſſiper une partie de l'ennui que l'on reſſent à être toujours iſolée & vis-à-vis de ſoi. Nannette (c'étoit le nom de cette petite fille) avoit une phyſionomie aſſez revenante, & joignoit à un air ſimple & naturel, une douceur dans le caractère, qui lui mérita toute mon eſtime. Elle parut empreſſée à me rendre ſervice, & dans les ſuites elle m'a donné des preuves ſincères de ſon attachement. Le marquis ne l'avoit miſe auprès de moi, que dans la vue qu'elle me ſollicitât en ſa faveur; mais la pauvre fille

n'avoit garde de me parler pour une perſonne que je déteſtois : elle n'ignoroit pas mes intentions, & la nouvelle de mon enlèvement, dont ſon maître étoit l'auteur, étoit parvenue juſqu'à elle par l'indiſcrétion des domeſtiques ; vice favori de ces ſortes de gens, qui, dans la débauche & ſouvent à l'appât d'un intérêt, trahiſſent ceux qu'ils paroiſſent ſervir le plus fidèlement. Nannette ne leur reſſembloit point, & m'étoit ſi intimement attachée, qu'elle auroit tout ſacrifié pour moi.

Malgré ma prévention & les doutes injurieux que j'avois ſur la façon de penſer du marquis, je dois dire, à ſon avantage, qu'il a toujours eu pour moi les attentions les plus marquées, & qu'il ne s'eſt point écarté du reſpect dont mon eſclavage ſembloit le diſpenſer. Tout autre que lui n'auroit peut-être écouté que les mouvemens d'une paſſion effrénée ; ſuite funeſte d'un malheureux penchant que la raiſon condamne, mais que le libertinage ſemble autoriſer : les exemples ſont effrayans. Mais les bonnes façons du marquis furent en pure perte ; l'injuſtice de ſon procédé fermoit mon cœur à la reconnoiſſance. Cependant, ma chère Julie, rien n'appaiſoit ma douleur ; mon amour pour le comte, & mon mépris pour le marquis, m'occupoient

également, & partageoient les ennuis de ma ſolitude. Ma triſte ſituation influoit ſur ma ſanté, ſur-tout lorſque je réfléchiſſois ſur un avenir qui ne faiſoit qu'augmenter le déſordre de mon eſprit, en écartant toute eſpérance. La mort, que j'appelois ſouvent à mon ſecours, étoit le ſeul remède que je voyois à mes maux, je la déſirois ardemment ; mais l'inſenſible étoit ſourde à ma voix, & ſembloit me forcer de vivre pour mettre ma conſtance à de nouvelles épreuves. Remplie de ces funeſtes idées, hier j'avois paſſé une partie de la nuit à m'entretenir avec Nannette, lorſque j'entendis à la pointe du jour un bruit de chevaux qui s'approchoient du château : je prêtai une oreille attentive, & mon cœur, dans cet inſtant, flottoit entre la crainte & l'eſpérance. Je brûlois d'impatience de voir les ſuites de ces approches qui ſembloient myſtérieuſes, & promettre à l'heure qu'il étoit un dénouement ſingulier : en effet, un inſtant après l'on vint frapper à la porte, & les coups redoublés qu'on y donnoit, éveillèrent tous les domeſtiques ; le cœur me palpitoit, & j'étois dans une agitation qui ne m'étoit point ordinaire. On ouvrit la porte par les ordres du marquis : j'étois levée, & mon premier mouvement fut de courir à la fenêtre

de ma chambre ; mais les grilles de fer qui l'environnoient ne me permirent pas de distinguer les objets, & de satisfaire ma curiosité. Cependant le chevalier de ***, mon parent, suivi de ses amis, se fit conduire à l'appartement du marquis : après l'avoir accablé de reproches, il demanda à me voir. Le marquis qui n'avoit nulle envie de le contenter sur ce point, répondit fièrement que j'étois en sa puissance ; que je n'étois visible que pour lui, & qu'au reste personne n'étoit en droit de lui demander compte de sa conduite ; que ses vues étoient légitimes, & n'avoient pour but que de m'engager à lui donner mon cœur & ma main ; qu'il m'avoit offert l'un & l'autre pendant mon séjour au couvent ; que je l'avois cruellement refusé ; que désespérant de vaincre ma répugnance, & les obstacles que j'opposois à son amour, il avoit pris le parti de m'enlever à la sollicitation de mademoiselle de *** sa cousine, qui lui en avoit facilité les moyens dans une promenade à S. Cloud ; qu'il avoit espéré jusqu'ici que ses soins, ses attentions & le respect dont il ne s'étoit jamais écarté, vaincroient ma répugnance & mon insensibilité ; qu'il n'avoit encore rien gagné sur mon esprit, mais qu'il se flattoit que sa constance me rendroit plus traitable ; qu'il me garderoit en

attendant que le ciel fît un miracle en ſa faveur ; & qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de ſe déſiſter des droits que ſon amour lui donnoit ſur ma perſonne... Le chevalier piqué de la réponſe du marquis, lui fit ſigne de ſortir ; il n'eut garde de le refuſer : les domeſtiques eurent ordre de ne faire aucun mouvement pour interrompre ſon combat. Le comte & ſes deux amis entrèrent dans la ſalle du château pour attendre l'événement de cette ſcène tragique. Nous aurions bien ſouhaité, Nannette & moi, d'être inſtruites des cauſes du bruit confus que nous entendions ; mais le marquis prenoit la précaution de nous enfermer le ſoir, & ſon valet-de-chambre en uſoit de même pendant ſon abſence ; en ſorte que nous ne pouvions ſortir que par leur moyen : on s'imagine bien que dans les circonſtances préſentes, ils n'avoient garde de nous donner l'eſſor. Mon couſin, avant que d'en venir aux mains, convint en héros de roman que je ſerois le prix du vainqueur. Cette circonſtance étoit très-haſardée de ſa part : tout brave qu'il étoit, ſes eſpérances pouvoient s'évanouir, & ne lui laiſſer qu'un triſte repentir de ſon indiſcrétion ; il étoit le maître de prendre une voie plus sûre & moins dangereuſe : outre qu'il étoit facile de me rendre la liberté à force

ouverte, avec le ſecours de ſes amis, il pouvoit mettre le marquis en juſtice réglée, en l'accuſant du crime de rapt, & le forcer à ſubir la loi qu'on lui auroit impoſée. Mais la fureur & la vengeance prennent-elles conſeil de la raiſon ?

Cependant nos deux champions, animés par des motifs bien différens, commencèrent un combat qui ne pouvoit pas durer long-tems. Le bruit de leurs épées venoit juſqu'à nous, & nous ne pouvions point encore décider ſi c'étoit une querelle particulière, ou le deſir de briſer mes fers qui conduiſoit le bras de ces deux fiers combattans. Malgré le doute où j'étois, je faiſois des vœux ſincères pour mon libérateur, ſi quelqu'un étoit aſſez généreux pour entreprendre de me venger. Après quelques coups portés de part & d'autre avec une valeur égale, le chevalier plus heureux que ſon rival, lui fit mordre la pouſſière. Dès qu'il le vit hors de combat par ſa chûte, il banda ſa plaie avec un mouchoir & courut au château pour avertir les domeſtiques de voler au ſecours de leur maître. Un chirurgien mit le premier appareil ſur la plaie du marquis, & panſa le chevalier d'une légère bleſſure qu'il avoit reçue au bras; le vaincu que l'on avoit porté dans ſon appartement demanda le vain-

queur, pour l'assurer qu'il lui pardonnoit sa mort en cas que sa blessure fût mortelle, qu'il sentoit toute l'injustice de son procédé envers moi, mais qu'il espéroit que son repentir, & la juste punition qu'il venoit de recevoir, lui mériteroient le pardon d'un crime qu'il ne falloit attribuer qu'à la violence d'une passion malheureuse; que si l'on croyoit qu'il n'eût pas suffisamment expié sa faute, il étoit prêt de me donner sa main & de recevoir la mienne, à laquelle son bien & sa naissance lui permettoient d'aspirer, dans la vue de rétablir ma réputation & de me convaincre de la sincérité de ses sentimens. Le chirurgien, après la visite de la plaie, assura qu'elle n'étoit point mortelle, mais qu'il étoit nécessaire que le malade ne parlât à personne. Il demanda à me voir, mais la crainte que l'agitation causée par ma présence, ne lui fût fatale, engagea le chevalier à flatter son espoir, sans avoir la moindre envie de lui tenir parole. Il sortit de sa chambre, alla rejoindre le comte & ses deux amis; il fit appeller le valet-de-chambre du marquis, & lui ordonna de le conduire à mon appartement. Ayant ouvert la porte, jugez, ma chère Julie, de mon étonnement à la vue de mon parent; je poussai un cri de joie, & je me jettai entre les bras de mon libérateur. Il me

reçut avec les démonſtrations de l'amitié la plus tendre, en me diſant, vous êtes libre, ma belle couſine, & vous êtes vengée; mais ſuivez-moi ſans différer: cet endroit eſt peu convenable pour vous faire part des circonſtances de cet événement, un lieu plus tranquille & moins ſuſpect me donnera plus de liberté, ſurtout quand je vous verrai éloignée d'un ſéjour qui vous a tant fait verſer de larmes. A la fin de ce diſcours il me donna la main, & je me préparois à le ſuivre, quand Nannette vint ſe jetter à mes genoux & me ſupplier, en verſant un torrent de pleurs, de lui permettre de m'accompagner. Le zèle de cette jeune fille me toucha, je lui dis de me ſuivre, & le chevalier me conduiſit dans la ſalle où ſes amis nous attendoient. Si j'avois été ſenſible à l'apparition de mon couſin, je tombai de mon haut, & le fus bien davantage lorſque je reconnus le comte au nombre de mes libérateurs; je reſſentis dans ce moment un trouble mêlé de joie qui m'auroit décélée vis-à-vis de quelqu'un prévenu en ma faveur. J'oubliai dans cet heureux inſtant tous les maux que j'avois ſoufferts depuis l'apparition du comte à l'abbaye, & mes chagrins ſembloient s'évanouir par la préſence de celui qui les cauſoit. Après les avoir remerciés en général des obligations eſſentielles que je leur

avois, on amena la chaiſe qui devoit me conduire à Paris : je m'y plaçai donc à côté de mon couſin, quoique j'euſſe bien ſouhaité d'être auprès du comte. L'un de ces meſſieurs mit Nannette en croupe & nous prîmes la route de la capitale. Le comte & ſes amis ſuivoient la chaiſe dont l'ancien laquais du marquis étoit poſtillon, il avoit ordre de me remettre chez une tante du chevalier, où je devois reſter quelque tems, juſqu'à ce que j'euſſe pris des arrangemens conformes à ma ſituation. Agathe vint me joindre dans mon nouveau logement, où je fus reçue par ma parente avec les démonſtrations d'une tendreſſe qui ne parut point équivoque ; elle m'accabla de careſſes, & m'offrit tout ce qui dépendroit d'elle pour rendre ma vie plus douce & plus tranquille.

Le chevalier m'avoit fait pendant la route le récit de ce que je viens de vous apprendre, en me confirmant que le comte étoit mon libérateur, ayant ſeul formé le plan de ma délivrance, qu'il avoit communiqué à ſes amis dont il étoit du nombre, en leur donnant les moyens sûrs de me tirer des mains de mon raviſſeur. Je vous laiſſe à juger quelle fut ma joie en apprenant que j'étois redevable de ma liberté aux ſoins généreux de celui qui faiſoit tout l'objet de ma tendreſſe. Je conçus dès cet inſtant la

flatteuſe eſpérance de m'en faire aimer, quoique j'euſſe lieu de croire que le bon office qu'il m'avoit rendu n'étoit que la ſuite des mouvemens d'un cœur dont la ſenſibilité s'étendoit ſur le ſort de tous les malheureux. Il vint me rendre viſite deux heures après mon arrivée, & ſe félicita de la manière la plus modeſte d'avoir contribué lui-même à rétablir la tranquillité de ma vie en prévenant les deſſeins d'un injuſte raviſſeur qui vouloit étendre ſes droits au-delà des bornes de la bienſéance, & m'engager dans des démarches que mon cœur déſavouoit. Après que je l'eus remercié comme il convenoit, il me demanda de vos nouvelles avec beaucoup d'empreſſement, en m'aſſurant que l'abſence n'avoit rien changé à ſa ſituation, puiſque ſa tendreſſe pour vous étoit auſſi vive que dans cet heureux commencement où votre vue lui avoit inſpiré la paſſion la plus reſpectueuſe, & qu'il ſe flattoit que ſes ſoins & ſa conſtance vous rendroient ſenſible en ſa faveur. Je lui dis que je ne ſavois rien de vous, depuis long-tems, que j'avois ſeulement appris que vous étiez en campagne, mais que j'ignorois de quel côté, que j'attendois du tems & des circonſtances à faire cette découverte. La ſuite de notre converſation roula ſur l'aventure récente qui m'étoit arrivée avec le marquis, &

chacun en parla ſuivant les intérêts qu'il y prenoit. En me quittant, il me pria de lui permettre de me faire ſa cour; les ſentimens favorables que j'avois pour lui, joints à la reconnoiſſance, ne me permirent pas de lui refuſer une grace qui flattoit ſi bien mes eſpérances.

Ma couſine ayant achevé ſon récit, me demanda le ſujet de ma retraite; je lui retraçai tous mes malheurs ſans lui cacher aucune des circonſtances; toutes mes foibleſſes & la confiance aveugle qui m'avoit jettée dans cet abîme d'infortunes, furent expoſées aux yeux de ma couſine: je ne diſſimulai ni ma honte ni mon erreur. Cette chère parente y fut auſſi ſenſible que je pouvois l'eſpérer, & partagea mes peines avec une bonté de cœur, qui ne me laiſſa rien à déſirer du côté de l'amitié ſincère qui nous uniſſoit: elle eut même la généroſité contre ſes propres intérêts, du moins ceux qui regardoient ſon amour pour le comte, de me parler en ſa faveur, en me conſeillant de couronner ſa perſévérance par le don de ma main, en m'inſinuant que le mérite & les belles qualités de cet aimable homme m'inſpireroient pour lui des ſentimens conformes à ceux qu'il avoit pour moi; que je devois ce retour & cette juſtice à ſa conſtance qui ne s'étoit point démentie depuis qu'il m'avoit connue à l'abbaye; d'ailleurs,

d'ailleurs, qu'il ignoroit mes foibleſſes, & que ſa façon de penſer à mon égard devoit me faire eſpérer que je ſerois heureuſe en m'uniſſant avec lui; que ſon caractère, ſa naiſſance & ſes mœurs devoient contribuer à me faire ſouhaiter une alliance qui feroit le bonheur de ma vie, & qui effaceroit les impreſſions de triſteſſe que ma cruelle aventure avoit répandues juſques ſur mon viſage. Je l'interrompis en lui diſant avec vivacité : pouvez-vous, chère Céline, me faire une pareille propoſition ? outre que mon cœur eſt encore rempli du ſouvenir de mon malheureux époux, de quel front pourrois-je regarder & m'unir avec un homme du mérite du comte, après avoir donné dans l'aventure avec un inconnu à qui j'ai prodigué les dernières faveurs, & avec lequel je n'ai gardé aucune bienſéance ? Il eſt vrai que ce jeune ſeigneur ignore juſqu'à préſent l'indigne conduite que j'ai tenue; mais ne peut-il pas le ſavoir par la ſuite ? je n'ai que trop de témoins de ma foibleſſe, & cette découverte, en me faiſant mépriſer par le comte, me feroit regarder comme un monſtre : mon imprudence à tous égards m'attireroit la haine & la vengeance d'une famille juſtement irritée contre moi. Soyez perſuadée, ma chère couſine, que je ſens toutes ces conſéquences qui rejailliroient ſur moi,

ſans que je puſſe produire, pour ma juſtification, que mes larmes & mon déſeſpoir. Je ſuis bien jeune encore; mais ma vie ne ſera point aſſez longue pour expier mon crime, & pleurer mon infortune: mon parti eſt pris de finir mes jours dans cette honnête retraite, & d'y chercher un repos que je chercherois en vain dans le monde. Faites vos efforts, ma tendre amie, pour engager le comte à répondre à l'ardeur que vous ſentez pour lui, puiſque vous avez eu le malheur de devenir ſenſible: je ſais comme vous qu'il eſt bien amer de ne pas trouver dans quelqu'un que l'on aime un retour de tendreſſe, tel qu'on ſe le promettoit; mais ſouvent le tems couronne notre perſévérance, & nous dédonimage avec uſure des tourmens que nous avons ſoufferts: l'amant ouvre les yeux, & reconnoît ſon erreur; il devient ſenſible à ſon tour, & rend, par une tendreſſe méritée, le tribut qu'il devoit depuis long-tems à nos charmes. J'ai un preſſentiment que vous parviendrez à vos fins; vous êtes jeune & belle, vous avez de la naiſſance & une fortune honnête à laquelle je joindrai la mienne. Toutes ces raiſons me font croire que le comte, pénétré d'ailleurs de votre mérite, ne tiendra pas contre tous ces avantages; il vous eſtime beaucoup: il vous épouſera par raiſon, dès qu'il verra que

les routes qui auroient pu lui donner quelqu'eſpérance de me déterminer en ſa faveur, lui ſeront fermées. N'allez pas, chère Céline, vous piquer d'une délicateſſe hors de ſaiſon; ne rejettez point ſes ſoupirs, ſi ſon cœur s'ouvre pour vous; les charmes qu'il trouvera dans votre poſſeſſion, en feront un amant tendre, en même-tems qu'il ſera le meilleur de tous les époux. Hélas! me dit cette aimable fille, en m'interrompant, que dois-je me promettre d'une auſſi flatteuſe perſpective? cet eſpoir s'évanouit auſſi-tôt que j'oſe le concevoir : le comte pourroit-il effacer ſi-tôt l'impreſſion que vos charmes, toujours victorieux, ont fait dans ſon cœur? non, ma chère couſine, cela n'eſt pas poſſible. Cependant s'il ſe pouvoit faire un miracle en ma faveur, & que votre prédiction s'accomplît, je ne m'amuſerois point à combattre un penchant que vous approuvez, & que ma raiſon, d'intelligence avec mon cœur, ne s'efforce que trop de juſtifier. Les avis ſincères que votre amitié me prodigue, ſont conformes à ma façon de penſer; je ſuis déterminée à les ſuivre, & à répondre aux avances que le comte pourra me faire, ſi la balance le fait pencher de mon côté. Comme je ſerai à portée de le voir ſouvent, je démêlerai aiſément ſes ſentimens; ſes ſoins, ſes attentions, ſes diſ-

cours ſeront aſſez intelligibles pour me donner lieu de ſoupçonner la vérité de ſes démarches: un cœur prévenu ne laiſſe rien échapper, il met à profit juſqu'aux moindres circonſtances qui ſe trouvent relatives aux tendres mouvemens qui le font agir. Si ſes vues répondent à mon attente, je lui laiſſerai entrevoir mes diſpoſitions ſecrètes: j'accepterai ſa main & ſon cœur, s'il me laiſſe la maîtreſſe du choix. Après cet entretien, Céline me dit qu'elle étoit déterminée à reſter chez ſa tante; qu'elle vouloit rompre tout commerce avec mademoiſelle de ***, dont la conduite indigne à ſon égard, & ſa connivence avec le marquis, méritoient le dernier mépris: elle prit congé de moi, me promettant de me rendre des viſites d'amitié deux fois la ſemaine, & de me faire part de la conduite que le comte tiendroit avec elle. Deux jours après, elle vint m'annoncer qu'elle avoit vu ſon amant; que la converſation n'avoit roulé que ſur moi, & qu'il ſembloit qu'il étoit plus épris que jamais; qu'il paroiſſoit que les difficultés ne faiſoient qu'irriter ſa paſſion, qui, toute infructueuſe qu'elle étoit, lui laiſſoit encore quelque légère eſpérance de découvrir le lieu de ma retraite, & de me convaincre de la ſincérité de ſes feux. Je lus ſur ſon viſage le chagrin que lui cauſoit une entrevue qui ne

paroiſſoit pas répondre à ſon empreſſement & au projet flatteur qu'elle avoit formé : elle ajouta qu'elle eſpéroit peu de réuſſir dans ſon entrepriſe, tant que le comte ne me perdroit point de vue, & que ſon amour ne ſe ralentiroit jamais ; qu'au reſte, ſi elle étoit aſſez malheureuſe pour échouer dans ſes deſſeins, elle étoit réſolue de venir me tenir compagnie dans ma retraite, en renonçant au monde pour toujours ; cependant, dit-elle, j'ai chargé Nannette d'aller au couvent pour retirer mes habits qu'elle m'a rapportés ; & elle m'a appris que toutes les religieuſes avoient pris beaucoup de part à mon enlèvement, & qu'elles paroiſſoient très-ſenſibles à mon retour ; que mademoiſelle de *** avoit pris Nannette en particulier, pour lui faire des reproches ſur mon indifférence marquée à ſon égard ; que cette fille l'avoit payée des mêmes raiſons dont elle s'étoit ſervie avec les religieuſes, en affectant qu'elle ignoroit les motifs de ma conduite ; mais que mademoiſelle de ***, prenant un ton plein d'aigreur, lui avoit dit : je la verrai votre ingrate maîtreſſe, & je ſaurai d'elle les raiſons qu'elle peut avoir de me manquer eſſentiellement : mon amitié, ma confiance pour cette perfide, méritoient plus de retour de ſa part ; mais je vois que l'on doit peu compter ſur de pareilles ames.

L'effronterie de cette infidelle, continua Céline, me fit pitié, & n'excita que mon mépris. Elle eut la hardieſſe de venir me demander une audience particulière : il me prit envie de lui refuſer ma porte; mais, faiſant réflexion que cette viſite me délivreroit de ſes importunités, en lui mettant devant les yeux les griefs que j'avois contr'elle, avec les preuves bien établies de ſa perfidie, tirées de l'aveu même que le marquis en avoit fait, je la reçus avec un air froid, qui, ſans la déconcerter, alluma ſa colère. L'amitié que vous m'avez toujours témoignée, dit-elle avec empreſſement, & le retour ſincère dont j'ai payé votre confiance, autoriſent ma démarche : je viens vous demander quel eſt le ſujet de votre froideur & de votre indifférence : vous ſortez de captivité, vous êtes à Paris depuis quelques jours, & c'eſt par le ſeul hazard que j'apprends votre arrivée?... Je l'interrompis en lui diſant qu'elle auroit vainement eſpéré de recevoir des nouvelles de ma part, après la noire trahiſon qu'elle m'avoit faite; & ſans entrer dans de plus grands éclairciſſemens avec elle, je me contentai de lui apprendre tout ce que j'avois ſu de mon couſin, pour ne pas lui dire que je le tenois du marquis..... Elle m'interrompit à ſon tour, en faiſant des

ſermens horribles pour me perſuader ſa prétendue innocence & la fauſſeté des rapports injurieux qu'on avoit multipliés contr'elle ſans aucun ménagement : mille horreurs furent miſes ſur le compte du marquis : il n'étoit, à l'entendre, qu'un ſcélérat ; elle étoit l'innocence même.

Je lui laiſſai répandre ſon venin pendant un moment ; mais à la fin, laſſée de toutes les imprécations qu'elle vomiſſoit, tant contre moi que contre ſon couſin, je lui répondis, avec un air de mépris qui la déconcerta, que j'étois ennuyée de l'entendre débiter des menſonges & donner de fauſſes couleurs à ſes démarches, qui ne la rendoient que plus coupable à mes yeux ; que je la priois de ſe retirer, que je faiſois trop peu de cas de ſon amitié pour ſouhaiter qu'elle ſe diſculpât ; que je n'avois qu'une choſe à regretter, c'étoit d'avoir mis ma confiance dans un monſtre, dont les conſeils ne tendoient à rien moins qu'à me déshonorer, en me livrant, comme elle avoit fait, entre les mains du plus ſcélérat de tous les hommes. Elle ſe préparoit encore à me répondre ; mais quelques perſonnes qui ſurvinrent, lui firent quitter la partie, & l'obligèrent de ſortir de mon appartement, afin de leur dérober la connoiſſance d'une pa-

reille altercation. En la conduiſant, elle me fit des menaces qui ne laiſſèrent pas de m'inquiéter, par la connoiſſance que j'ai de ſon caractère capable de ſe porter aux plus grandes noirceurs pour exécuter ſa vengeance. Vous allez me dire, ma chère Julie, que cette découverte auroit dû me faire tenir ſur mes gardes, & m'empêcher de former aucune liaiſon intime avec une perſonne qui le méritoit ſi peu : je conviens de mes torts; mais en qualité de nièce de l'Abbeſſe, j'éprouvois par l'aſcendant qu'elle avoit ſur ſon eſprit mille douceurs dont j'aurois été privée en ne lui faiſant pas ma cour. D'ailleurs comme elle paroiſſoit m'être attachée, & que je n'avois point encore eu ſujet de me plaindre d'elle ouvertement, je n'aurois jamais imaginé qu'elle fût capable de faire tomber ſur moi le poids de ſes vengeances, & de me traiter comme ſa plus cruelle ennemie, dans le tems même que je m'efforçois le plus de lui plaire. Au reſte, cette odieuſe fille a beaucoup d'eſprit, elle excelle ſur-tout dans l'art de voiler ſes défauts ſous des dehors ſéduiſans qui la rendent impénétrable : ce n'eſt que long-tems après notre liaiſon, que j'ai pu découvrir une partie des vices & des noirceurs qui ſouilloient ſon ame : les triſtes effets que j'en viens de

reſſentir, & dont j'ai manqué d'être la victime, ont achevé de la perdre dans mon eſprit; je la regarde comme une furie déteſtable. Mais laiſſons les monſtres & leurs ravages, ne nous occupons que de notre amitié & quelquefois de nos amours. Je prends congé de vous, ma belle couſine, & s'il ſe paſſe quelque choſe d'intéreſſant, le plaiſir de vous en faire part, me ramenera chez vous. Il ſe paſſa quatre jours ſans avoir des nouvelles de Céline; ce ſilence m'inquiéta d'autant plus, que chaque jour, je recevois un billet de ſa femme-de-chambre, qui m'inſtruiſoit des moindres particularités qui la regardoient. Craignant qu'elle ne fût tombée malade, j'envoyai quelqu'un pour m'informer de ſa ſanté, & je joignis une lettre remplie de tendres reproches, en l'invitant de répondre plus ſouvent à la vive impatience que j'avois de ſavoir l'état de ſes affaires. Marie-Anne à ſon retour me dit que je ne devois plus être ſurpriſe du ſilence que Céline avoit gardé, puiſqu'il lui étoit arrivé une aventure des plus ſingulières qu'elle étoit bien éloignée de prévoir; elle m'apprit que cette aimable fille étant à prendre le frais au milieu de la nuit ſur un balcon qui donne ſur la rue, ſe ſentit ſaiſir le bras par une perſonne qu'elle ne put diſtinguer à

cauſe de l'obſcurité; comme elle vouloit s'échapper de ſes mains, l'inconnu lui jetta au viſage une liqueur brûlante qui lui cauſa des douleurs aiguës, & lui fit jetter un cri ſi perçant, qu'il attira tous les domeſtiques: Marie-Anne & Nannette, qui étoient dans une chambre voiſine, furent les premières à la ſecourir; &, à la faveur de la lumière, elles découvrirent ſur la figure de cette infortunée les effets de la plus noire malignité: la peau du viſage qui étoit enlevée, jointe à la rougeur ſurnaturelle que cauſoit l'inflammation, la rendoient un objet auſſi hideux qu'elle étoit belle auparavant. On devine aiſément que cette funeſte liqueur étoit de l'eau-forte, & que la haine & la jalouſie avoient conduit la main de celui qui s'étoit prêté à cette fatale expédition. On chercha de tous côtés pour découvrir les traces du téméraire; & on s'apperçut qu'une échelle poſée le long du mur avoit favoriſé cette infernale entrepriſe. On envoya ſur le champ chercher un chirurgien, qui, pour arrêter les progrès de cette eau corroſive, prépara vîte une pommade qu'il mit ſur le viſage de Céline, en l'aſſurant qu'elle ne perdroit rien de ſes charmes. Elle ne douta point que cette horrible action ne fût l'effet des menaces de mademoiſelle de ***, qu'elle avoit démaſquée dans leur dernière entrevue, & dont elle s'étoit bien

promis de tirer une vengeance éclatante. Quoique le remède eût diminué considérablement les douleurs cuisantes qu'elle ressentoit, l'émotion, jointe à la frayeur, lui causoit une fièvre ardente. Marie-Anne fut chargée de me faire le détail de ce fâcheux accident.

Le chevalier ayant appris à son retour le malheur de Céline, devint furieux contre mademoiselle de ***, ne doutant point qu'elle ne fût le mobile de cette indigne manœuvre. Il se proposa d'aller au couvent le lendemain & de traiter cette fille comme elle le méritoit, en cas que ses soupçons pussent tourner en certitude. En attendant le dénouement de cette aventure, je donnai des larmes sincères au malheur de cette infortunée parente, dont le caractère & le mérite étoient dignes d'un meilleur sort. Après tous les chagrins qu'avoit pu lui causer sa passion pour le comte, il sembloit que la fortune devoit fixer ses caprices, & se lasser de rendre Céline le jouet de son inconstance : elle garda le lit pendant huit jours, au bout desquels elle fut entièrement rétablie; j'appris cependant que ses charmes en avoient un peu souffert, par l'impression subite que l'eau forte avoit faite sur son visage, & que tous les remèdes n'avoient pu empêcher qu'il n'en restât des marques. Je fus curieuse d'ap-

prendre les ſuites de l'entrevue du chevalier avec mademoiſelle de ***, & ma couſine vint elle-même m'en inſtruire. Lorſque nous eûmes ſatisfait aux devoirs du ſang & de la tendre amitié qui nous uniſſoit, elle prit la parole. Le chevalier, outré comme vous l'avez ſu du tour odieux que m'avoit joué mon ennemie, ſe tranſporta dans ſon couvent & demanda l'abbeſſe pour lui dire que ſa nièce avoit favoriſé mon enlèvement, qu'il en avoit une certitude entière, & que, malgré les reproches ſecrets que cette indigne amie devoit ſe faire, elle avoit eu la hardieſſe de me rendre une viſite, dans l'eſpérance apparemment de ſe juſtifier; mais, qu'après avoir eſſuyé les plaintes amères que méritoit ſon mauvais procédé, elle avoit pouſſé l'effronterie juſqu'à me faire des menaces qu'elle venoit d'exécuter. Mon couſin lui fit la peinture de l'état où lui-même m'avoit trouvée, après les ſuites de la vengeance cruelle qu'elle avoit exercée à mon égard. L'abbeſſe frémit au récit de toutes ces horreurs, & voulut diſculper ſa nièce ſur ſon intelligence avec le marquis pour mon enlèvement; mais elle ne la défendit point de façon à faire croire qu'elle ne fût point capable d'une partie des méchancetés qu'on lui imputoit. Cette impudente fille ayant appris que mon couſin étoit en conférence avec ſa

tante, entra bruſquement ſans ſe faire annoncer, en jettant ſur eux un regard qui n'exprimoit que trop la ſituation de ſon ame. Le chevalier ne put ſe contenir & l'accabla des reproches les plus ſanglans, ſans que la préſence de l'abbeſſe lui fit garder aucun ménagement. Lorſqu'il eut épuiſé toutes les épithètes que lui dictoit ſa colère & ſon juſte emportement, il alloit ſe retirer, lorſque mademoiſelle de *** l'ayant preſſé de l'entendre, lui tint ce diſcours: je ne vous nierai point, monſieur, que j'ai trempé dans le projet de faire enlever Céline; un principe de jalouſie m'a fait prendre ce parti: c'eſt vous, cruel: oui, c'eſt vous que je dois regarder comme la cauſe de tous mes crimes. Dans la première viſite que vous avez rendue à votre couſine, j'étois préſente; votre vue fut pour moi le poiſon le plus dangereux, & je conçus pour vous la plus vive de toutes les paſſions. Que n'ai-je point fait, ingrat, pour vous la faire connoître? mes ſentimens, mes yeux, mes expreſſions, tout annonçoit la tendreſſe que vous m'aviez inſpirée; mais, hélas! je m'apperçus qu'ils me ſervoient mal, & que je m'efforçois en vain de vous rendre ſenſible. Cependant je cachois à Céline le tendre penchant que j'avois pour vous, je craignois l'auſtère vertu dont elle ſe paroit, & comme je

croyois ſon cœur exempt de foibleſſe, je n'avois garde de lui développer le mien. Je trouvai, comme vous le ſavez, le moyen de vous parler ſans témoins, un jour que Céline ſe trouvant indiſpoſée, m'engagea de tenir ſa place auprès de vous. Quoique ma tante ne ſache point l'irrégularité de mes démarches, je ne veux point feindre en ſa préſence : il faut qu'elle apprenne aujourd'hui tout ce que je fis pour vous engager à répondre à ma folle paſſion. Vous me parlâtes en homme poli; mais il régnoit dans vos diſcours & dans vos regards un froid qui me déſeſpéroit; ce qui, ſans altérer mes ſentimens, me fit perdre l'eſpérance de vous attendrir en ma faveur. Je pris le parti d'éclaircir les démarches de Céline, que je regardois, en ce moment, comme ma rivale; je croyois qu'elle rempliſſoit votre cœur, & la perverſité de mon caractère me faiſoit attribuer à l'amour les innocentes marques d'amitié que vous lui prodiguiez : elle y répondoit par des vues bien différentes que je ne me l'imaginois. Le marquis mon parent devint amoureux de Céline, & n'ayant pu s'en faire aimer, malgré ſes ſoins & ſes empreſſemens, je crus devoir me venger de votre indifférence, en lui facilitant les moyens d'enlever celle à qui je portois ſecrètement toute la haine d'une

rivale, malgré les façons obligeantes dont je colorois la noirceur de mes projets. Vous ſavez le reſte, & je paſſerai légèrement ſur ces faits. Vous êtiez abſent lorſque Céline fut enlevée ; je jouiſſois du plaiſir de la vengeance en me repréſentant quel ſeroit votre déſeſpoir à la nouvelle de ce funeſte accident : mon amour pour vous s'étoit converti en haine, & je triomphois de mes déteſtables fureurs, lorſque j'appris que vous étiez le libérateur de Céline, que mon couſin avoit reçu pluſieurs bleſſures, & qu'enfin ma rivale logeoit avec vous chez une de ſes tantes. Ma rage redoubla contre cette innocente victime ; & ne ſachant quels moyens employer pour troubler votre mutuelle tranquillité, je mis le comble à mes crimes en faiſant jetter ſur le viſage de cette infortunée une liqueur corroſive pour effacer des charmes que je croyois coupables, en m'enlevant un cœur que j'avois tenté vainement de ſéduire : j'ai réuſſi, puiſque vous éclatez, & je m'en applaudis ; mais apprenez que ce n'eſt pas la ſeule de mes horreurs ; j'ai fait aſſaſſiner il y a quelque tems un jeune homme qui comme vous avoit négligé de repondre à mes empreſſemens ; mon amour pour lui n'avoit pour but que le plaiſir des ſens :

mais les démarches que je fis pour l'en inſtruire m'ayant attiré ſon mépris, au lieu d'exciter ſa tendreſſe, je devins furieuſe, & je n'écoutai plus que mon reſſentiment : je jugeai que ſon cœur étoit épris pour quelqu'autre beauté ; & afin de m'en éclaircir, je le fis ſuivre par des perſonnes qui m'étoient entiérement affidées. J'appris que je ne m'étois point trompée dans mes conjectures, & qu'il étoit très-aſſidu auprès d'une jeune demoiſelle qu'il devoit épouſer dans l'eſpace de quelques jours. J'attendis ce terme pour rendre ma vengeance plus marquée ; & dans le tems que cet heureux couple goûtoit les plaiſirs d'une union bien aſſortie, je cherchai ma victime, & fis tomber ma fureur ſur l'époux que j'immolai. Voilà le tableau fidèle des horreurs d'une vie qui m'eſt devenue odieuſe. Je ne crains point en ce moment la punition de mes crimes ; le poiſon funeſte que j'ai pris en apprenant votre entrevue avec ma tante, va pourvoir à ma ſûreté par la mort même qu'il me procure. Je ſens que ma dernière heure approche ; je la vois ſans trembler, & je meurs ſatisfaite d'avoir ſu mériter votre haine & celle de tous ceux qui auront connoiſſance de mon aventure. Je demande que l'on

l'on me tranſporte dans mon appartement, afin de me dérober la vue de la ſenſibilité que vous pourriez encore marquer aux derniers momens de ma vie... L'abbeſſe, au récit de toutes ces horreurs, fut frappée comme d'un coup de foudre, & ſe retira dans ſa chambre ſans pouvoir prononcer une ſeule parole ; elle ne s'inquiéta pas ſeulement de ſa malheureuſe nièce, qui mourut deux heures après cette terrible ſcène, dans des douleurs inexprimables, & ſans marquer le moindre repentir. Voilà, continua Céline, ce que je viens d'apprendre du chevalier, dont le ſang friſſonnoit encore au ſouvenir des perfidies & de l'intrépidité de ce monſtre. Je ſuis vengée, ainſi que le public, par la mort de cette odieuſe fille ; mais je n'en ſuis pas plus heureuſe ni plus tranquille ; au contraire, je me trouve plus à plaindre que jamais : je crains avec raiſon que la perte de mes foibles appas ne me faſſe échouer dans le deſſein que j'ai de captiver le cœur du comte. Ce jeune ſeigneur penſe en général comme tous les hommes qui fondent ordinairement leurs conquêtes ſur les charmes de celles dont ils ſont l'objet de leurs ſoupirs. Vous ſavez, chère Julie, que nos injuſtes adorateurs mettent toujours au dernier

rang les qualités du cœur & de l'eſprit, quoique plus touchantes pour une perſonne délicate qui cherche ſon bonheur, bien plus dans les ſentimens de celle qu'il adore, que dans les dons paſſagers de la nature, qui s'épanouit comme une belle fleur. Mais mon parti eſt pris : ſi je perds cette douce eſpérance, mon unique reſſource ſera de venir habiter avec vous cette tranquille retraite, & d'y chercher un repos que je m'efforçois en vain de goûter dans le monde. J'ajouterai, ma chère Julie, que le comte, depuis la nouvelle de mon malheur, m'a fait plus régulièrement ſa cour qu'à l'ordinaire. Il a paru pénétré de mon accident, & n'a point épargné ſon zèle pour me conſoler d'un déſaſtre qui n'ôtoit rien du mérite ni des qualités qui me diſtinguoient toujours aux yeux de ceux qui avoient l'avantage de me connoître. Cependant à travers les propos obligeans qu'il m'a tenus, j'ai démêlé qu'un motif de pitié y avoit plus de part qu'un tendre intérêt, que j'aurois été plus charmée d'y trouver : je veux, à quelque prix que ce ſoit, ſavoir à quoi m'en tenir ; je languis dans une incertitude cruelle qui ne fait qu'augmenter mes peines, & qui rend ma ſituation plus triſte & plus affreuſe que ſi je n'avois plus

rien à eſpérer. J'ai réſolu de franchir les règles que la bienſéance me preſcrit, en faiſant au comte un ſincère aveu de mes foibleſſes, & de lui apprendre l'impreſſion qu'il a faite ſur moi dès le premier moment que j'ai pu le voir à l'abbaye. Si cette démarche eſt ſans effet, elle m'affranchira au moins de ſa vue, & je ne l'aurai plus pour témoin de ma honte. Les réflexions que je ferai ſur la perte de ma beauté, qui dans un autre tems auroit pu flatter mon eſpoir, me forceront à me rendre plus de juſtice, & me détermineront plus aiſément à prendre le parti dont je vous ai fait part : demain ſans autre délai le comte ſaura que l'infortunée Céline brûle pour lui... Je ne m'aviſai point de combattre ſes raiſons ; je ſavois par expérience juſqu'où peuvent aller les emportemens d'une paſſion violente : on n'écoute qu'elle, & les avis les plus ſalutaires ne ſont jamais ſuivis ; c'eſt un furieux que l'on ne ſauroit dompter ; c'eſt un torrent qui force toutes les digues qu'on lui oppoſe.

A ſon retour chez elle, on lui dit que le comte l'attendoit depuis long-tems : comme il étoit intime ami du chevalier, on ne trouvoit point à redire aux fréquentes viſites qu'il rendoit à l'un ou à l'autre ; mais le motif de celle-ci étoit bien plus intéreſſant pour Céline,

Il étoit arrivé, par un de ces caprices les plus ſinguliers, que le comte, à la première nouvelle de l'accident de ma couſine, avoit reſſenti des mouvemens inconnus, qu'il prit d'abord pour les mouvemens d'une ſimple pitié que l'on accorde au ſort des malheureux ; mais ayant fait un mûr examen de ſes ſentimens, il ſentit ſon erreur, & s'apperçut que cette pitié prétendue avoit fait place à l'amour le plus violent. Il s'applaudit de cette découverte : ayant entièrement perdu l'eſpérance de me retrouver, & faiſant d'ailleurs réflexion ſur l'indifférence que j'avois oppoſée à ſes pourſuites, il ſe propoſa de former, avec cette autre parente, un engagement ſolide, en lui offrant ſon cœur & ſa main. Le comte s'étoit apperçu dans pluſieurs entretiens, qu'il ne lui étoit pas indifférent, & que cette raiſon pourroit la déterminer à ne pas refuſer ſes offres. En effet, Céline, malgré toute ſa prudence & ſes précautions, avoit laiſſé échapper quelques diſcours qui avoient rapport à ſa tendreſſe, & le comte avoit lu dans ſes yeux la confirmation des ſentimens qu'il avoit fait naître. Cette découverte, jointe à l'amour dont il étoit épris, & à l'envie qu'il avoit d'arracher de ſa bouche un aveu favorable à ſes vues, l'avoit amené chez le chevalier. Convenez avec moi, pourſuivit Julie, que le cœur humain

eſt impénétrable ; c'eſt un bizarre aſſortiment de caprices & de fantaiſies, qu'il ne peut expliquer lui-même, & qui le fait marcher par des routes toutes différentes que celles qu'il s'étoit propoſé de ſuivre : cet homme qui avoit conçu pour moi la paſſion la plus violente, ſans aucun eſpoir de retour, qui avoit entrepris un long voyage pour tâcher d'effacer de ſon cœur l'idée de ſon ingrate, & qui revient plus amoureux que jamais, devient en un inſtant idolâtre d'une perſonne qu'il avoit regardée juſqu'alors avec indifférence, dans le tems même qu'elle étoit pourvue de tous ſes charmes : un accident funeſte la prive de ces traits victorieux, qui autrefois auroient mérité l'encens le plus pur ; rien ne l'arrête, il devient ſenſible, & plus tendre encore qu'il n'étoit indifférent. Amour, voilà de tes coups, je les reconnois aujourd'hui ! L'infortunée Julie ſe tut après cette exclamation, & verſa un torrent de larmes : lorſqu'elle eut un peu calmé l'agitation de ſon ame, elle reprit le fil de ſon récit en ces termes.

Le comte, ayant ſu que ma couſine étoit arrivée, s'empreſſa de lui rendre une viſite dans ſon appartement, & en l'abordant il lui demanda un moment d'entretien en particulier,

qu'elle lui accorda d'autant plus volontiers ; qu'elle étoit curieuſe d'apprendre où aboutiroit cet air myſtérieux, qu'il n'avoit point encore mis en uſage depuis qu'il venoit au logis. Après les politeſſes uſitées en pareille rencontre, il lui tint à peu près ce langage : je ne viens point, mademoiſelle, vous faire, en amant ordinaire, l'aveu des ſentimens que vous m'avez inſpirés ; je ne me ſervirai point de termes recherchés ni de complimens pompeux, pour vous perſuader de la ſincérité & de la pureté de mes feux, je me bornerai ſeulement à vous développer ſans art le miracle que l'amour a fait en ma faveur : il m'a guéri ſubitement de la paſſion que j'avois pour l'ingrate Julie ; il s'eſt laſſé de me voir le jouet des injuſtices de cette belle qui refuſoit d'encenſer ſes autels ; mais, comme ce dieu ne veut point perdre ſes droits, & qu'il ſait tôt ou tard faire éclater ſa puiſſance, il n'a fait que changer d'objet, en me rendant ſenſible pour l'aimable Céline. Oui, c'eſt vous, mademoiſelle, que j'adore uniquement ; la perte de vos charmes ne me fait aucune impreſſion, je ne recherche que les beautés de l'ame ; elles ſont d'un plus grand prix à mes yeux, que des atraits paſſagers que le tems ou quelqu'accident détruit, & fait diſparoître ſans aucun eſpoir de retour. Si vous

n'avez aucune répugnance pour moi, ſi l'aveu de ma tendreſſe vous touche & vous perſuade, je vous offre mon cœur & ma main.... Céline, devenue plus ſenſible à la joie imprévue que lui cauſa ce diſcours, qu'à toute la douleur de ſes diſgraces, fut ſi frappée du contre-coup, qu'elle en perdit connoiſſance : le comte appella ſes femmes qui l'emportèrent ſur ſon lit, & s'efforçerent de lui rappeller ſes eſprits... Comme il s'étoit éloigné par reſpect, il revint un moment après, & ne ſachant à quel motif attribuer l'accident qui venoit d'arriver à Céline, il ſe mit à côté de ſon lit, en la regardant avec des yeux qui annonçoient le trouble & l'agitation de ſon ame, dans le doute où il étoit ſi le ſaiſiſſement de ma couſine partoit d'un principe de haine ou d'amour. Cette cruelle incertitude ſe développoit dans ſes geſtes & dans ſes diſcours qui n'avoient point de ſuite. Il attendoit ſon arrêt de la bouche de celle qui étoit la cauſe de tous ſes différens mouvemens. La tendre Céline le tira bientôt de ſes inquiétudes, en lui faiſant un récit fidèle de tous les maux qu'elle avoit ſoufferts depuis l'inſtant que ſon cœur étoit décidé en ſa faveur. Tout autre que vous, mon cher comte, lui dit-elle, auroit lu dans mes yeux ſon triomphe & ma défaite, s'il eût été moins

prévenu que vous l'étiez pour une ingrate qui n'a jamais connu le prix de ſa conquête : je partageois vos peines avec d'autant plus de ſincérité, que je ſavois que vous feriez de vains efforts pour attendrir le cœur de Julie : prévenue comme elle l'étoit contre tous les hommes en général, tout autre que vous n'auroit pas mieux été récompenſé de ſes ſoins, & pour prix de ſa conſtance n'auroit eu de reſſource que dans ſes larmes ou dans ſon déſeſpoir..... Cet aveu de la part de Céline, rétablit le calme dans l'eſprit du comte, & lui cauſa des tranſports de joie, qu'il fit éclater en des termes qui achevèrent de perſuader ma couſine de la ſincérité de ſes ſentimens. Il fut réſolu dès-lors entre ces deux amans, qu'ils ſcelleroient au plutôt leur tendre union, & que la fin de certains arrangemens indiſpenſables ſeroit le terme de leur félicité. Le comte fut trouver le chevalier, à qui il fit part de ſa joie & du deſſein qu'il avoit d'épouſer Céline, qui, de ſon côté, conſentoit à faire ſon bonheur. Ils furent enſemble annoncer cette nouvelle à la tante, à qui le comte en fit la demande comme à la plus proche parente. Cette bonne dame, flattée de cette alliance, y donna ſon conſentement, le parti étant d'autant plus ſortable pour ſa parente,

du côté de la naiſſance, que ce ſeigneur poſſédoit des biens immenſes, qui, joints à un caractère aimable & une conduite aſſez régulière, lui faiſoient eſpérer que Céline ne pouvoit manquer d'être heureuſe. Huit jours après ces amans furent aux pieds des autels ſe jurer un amour inviolable : une tranquille poſſeſſion n'en a point ralenti les feux ; l'hymen éclairé par le flambeau de l'amour, leur procure chaque jour des plaiſirs nouveaux : ils ſe vengent tous les deux, dans le ſein de la volupté, des longs tourmens qu'ils ont ſoufferts avant qu'ils fuſſent unis. Ma couſine m'a fait part de ce grand événement, & depuis quelque tems elle ne m'a point donné de ſes nouvelles : cependant je n'ignore pas qu'ils vivent dans une parfaite intelligence, & que leur tendreſſe, ſoutenue par la délicateſſe des ſentimens, ne ſouffre aucune altération.

C'eſt ici, dit Julie en ſoupirant, que je vais mériter plus ſinguliérement votre attention, & peut-être votre pitié, par un caprice qui ſemble fait pour augmenter mes peines. Tenez-moi compte de l'aveu que je vais vous faire ; je vous développerai tous les replis de mon cœur, & vous ſerez l'unique confidente d'un ſecret que je cacherois à tout autre qu'à vous. Vous avez cru juſqu'à préſent que je vous

avois fait part de toutes mes foibleſſes; mais vous allez apprendre que vous étiez dans l'erreur, & que vous ne connoiſſiez qu'imparfaitement l'infortunée Julie.

Lorſque j'eus appris de la bouche de ma couſine l'amour que le comte avoit pour elle, & les préparatifs qu'ils faiſoient pour mettre le comble à leur bonheur, le dépit s'empara de mon ame, & je ſupportois avec chagrin les portraits flatteurs qu'elle me faiſoit du caractère, des attentions & des tendres empreſſemens de ſon amant. Chaque trait me perçoit le cœur, & je dévorois intérieurement un fond d'amertume & de douleur que j'avois de la peine à contenir; je les ſentois redoubler à meſure qu'elle faiſoit éclater ſa joie, & qu'elle s'applaudiſſoit du changement favorable du comte à ſon égard. Je reſſentois des mouvemens de fureur qui m'avoient été juſqu'alors inconnus, & qui rendoient ma ſituation d'autant plus déplorable, que mes maux étoient ſans remède. Peu verſée dans l'art de diſſimuler, on liſoit aiſément dans mes yeux l'agitation de mon ame, & le déſordre qu'y cauſoit la douleur accablante d'un bonheur que l'on venoit de m'annoncer. Ma couſine me demanda avec douceur la raiſon d'un changement ſi ſubit; j'en rejettai la cauſe

ſur le dérangement de ma ſanté, dont le mauvais état depuis quelques jours avoit cauſé quelqu'altération ſur mon viſage. Je lui fis preſſentir le beſoin que j'avois de repos, afin de l'engager à me laiſſer ſeul, dans le deſſein de remettre, s'il étoit poſſible, le calme dans mon eſprit, & d'y rétablir la tranquillité que ſa préſence & ſes diſcours m'avoient fait perdre. Elle s'en alla ſans doute un peu piquée de la façon dont je l'avois congédiée; mais cette adorable parente, uniquement occupée du bonheur dont elle alloit jouir, ne chercha point à pénétrer le véritable motif de ma ſituation & de la mauvaiſe humeur que j'avois fait éclater vis-à-vis d'elle: trop flattée de l'heureuſe perſpective qui lui promettoit une félicité durable dans les bras de ſon cher comte, elle oublia dans cet inſtant tout l'univers pour ſe repaître des idées flateuſes & ſéduiſantes que lui faiſoit entrevoir un ſi bel avenir. Lorſque j'eus fait réflexion ſur ma conduite & ſur mes nouveaux ſentimens, je démêlai ſans peine d'où partoient les divers mouvemens dont j'étois agitée; j'en reconnus l'objet, & cette découverte ne ſervit qu'à me déſeſpérer. Je vis, hélas! continua-t-elle avec un ſoupir douloureux, que la certitude du bonheur décidé de ma couſine

cauſoit toute mon infortune; mon cœur en ce moment étoit plus que jamais pour le comte; je ne voyois plus que cet aimable ingrat, & je m'accuſois d'injuſtice de n'avoir pas répondu, comme je le devois, à ſes empreſſemens. Ce n'étoit plus cette Julie inſenſible aux hommages reſpectueux d'un homme qui lui avoit ſacrifié ſon repos, ſes ſoins & les marques les moins équivoques d'une tendreſſe digne du meilleur ſort. Que je m'abuſois cruellement, quand je rejettois ſes ſoupirs, & que je me faiſois un mérite ridicule de m'endurcir le cœur contre les attaques qu'on lui portoit ! Je mérite bien aujourd'hui d'être punie de mon inſenſibilité : j'ai pris plaiſir à forger mes propres chaînes, & je ſuis l'inſtrument de tous mes malheurs, comme la triſte victime de mes caprices & de mes injuſtices. Quelle déplorable ſituation ! Mais je fis encore pis : je fauſſai mes ſermens, & je devins la plus ingrate de toutes les femmes : j'oubliai ce que je devois à la mémoire de mon époux ; j'en bannis l'idée de mon eſprit, pour ne m'occuper que de celle du comte : dès que je connus la ſource de mon mal, j'appellai la raiſon à mon ſecours ; mais elle fut ſourde à ma voix, & ne fit qu'irriter mes plaies, au lieu de les guérir. L'amour ſeul

commandoit en ſouverain : cet impérieux tyran uſoit de ſes droits, & ſe vengeoit à ſon tour, au profit du comte, du mépris que j'avois fait de ſa puiſſance. J'enviois le ſort de Céline : la jalouſie me rendoit injuſte à ſon égard, & je l'accuſois de m'enlever un cœur ſur lequel il me ſembloit que j'avois un droit acquis, & qu'elle ne pouvoit me conteſter. Inſenſée que j'étois ! n'avoit-elle pas ſuivi mon conſeil en ſe livrant au penchant qu'elle avoit pour le comte ? N'avois-je pas flatté ſes eſpérances ? Ma répugnance à former aucun engagement ne la diſpenſoit-elle pas de garder des meſures avec moi ? N'étoit-elle pas autoriſée par mes démarches, & le parti que j'avois pris de renoncer au monde, en choiſiſſant une retraite pour y paſſer le reſte de mes jours ? O amour ! amour ! à quels excès ne portes-tu pas le cœur humain ! J'en vins juſqu'à haïr ma couſine autant que je l'avois aimée ; je ne reſpirois plus que la vengeance : il y avoit des momens où j'avois envie de traverſer le bonheur de ces tendres amans, & de faire ſavoir au comte l'impreſſion qu'il avoit faite ſur mon cœur.

Je me flatois de reveiller des feux mal éteints ; je me faiſois un plaiſir cruel de recevoir ſes ſermens, de l'entendre à mes genoux me jurer

un amour éternel : il brûloit de voir Celine accablée de honte & de douleur, mourir de rage & de déſeſpoir à la vue de mon triomphe. Cependant je m'appliquai de toutes mes forces à combattre un projet auſſi inſenſé ; je connus la fauſſeté de cette démarche, & les cuiſans regrets que je me préparois, ſi mes deſſeins alloient échouer : quel reproche n'aurois-je pas à me faire d'avoir voulu traverſer un penchant innocent que j'avois été la première à autoriſer, & dont cette unique raiſon devoit m'empêcher d'interrompre le cours ? Enfin, graces à mes réflexions, j'abandonnai cet odieux projet ; je ſuis née avec quelques ſentimens qui m'ont ſervi fidèlement en cette occaſion ; j'ai reconnu que ma façon de penſer auroit dérogé à ce qu'ils m'inſpiroient, & que le plus ſage parti que j'avois à prendre, étoit celui de faire un généreux effort pour étouffer une malheureuſe paſſion qui ne me promettoit rien de favorable, & dont j'avois perdu tout le fruit par ma faute. Je travaille depuis longtems à effacer de mon cœur la trop vive impreſſion que le comte y avoit faite ; juſqu'à préſent mes ſoins ſont en pure perte ; l'amour eſt le plus fort & ne veut point abandonner la place. Ma couſine eſt venue pour me faire part de ſon mariage, j'ai refuſé de

la voir, & je me ſuis, à ce ſujet, attiré de juſtes reproches, par une lettre que j'ai reçue d'elle le lendemain, à laquelle j'ai fait la réponſe ſuivante.

Vous êtes ſurpriſe, ma chère Céline, du refus que j'ai fait de vous voir, je veux bien vous en apprendre le motif : l'infortunée Julie eſt devenue votre rivale. A peine le comte a-t-il commencé de vous aimer, que mon foible cœur s'eſt déclaré pour lui ; il m'eſt devenu plus cher que jamais, & j'ai dans ce moment déteſté toutes les rigueurs dont je l'accablois. Lorſque je me ſuis apperçue de ma foibleſſe & de l'injuſtice que je vous faiſois, je n'ai rien oublié pour arracher le trait qui déchire mon cœur. Mais ce généreux effort a ſurpaſſé mes forces, la raiſon, mon amitié pour vous, tout eſt inutile : je ſuis à plaindre, ma chère couſine ! Un charme ſecret, auquel je ne puis réſiſter, me fait perſévérer dans des ſentimens que je condamne & qui me couvrent de honte. Dans cette déplorable ſituation, je n'ai pas eu la hardieſſe de vous entendre, ni la force d'apprendre de votre bouche le triomphe de votre conſtance, comment vous aurois-je vu tracer à mes yeux le tableau de votre fidélité ? Plaignez-moi, trop heureuſe Céline ; mais ne

m'imputez point un malheur qui met le comble à tous ceux dont je ſuis accablée depuis que je reſpire. Mes maux ſont extrêmes, & le ſouvenir qui m'en reſte me ſuivra juſqu'au tombeau. Ne cherchez point à redoubler mes peines en demandant à me voir, je vous dis un éternel adieu ; puiſſe le ciel vous combler de ſes faveurs ! Oubliez, s'il ſe peut, la trop tendre & trop malheureuſe Julie.

Ainſi ſe termina le récit de cette aimable héroïne, dont le caractère, l'eſprit & la douceur étoient dignes d'un meilleur ſort : elle étoit née pour faire le bonheur du comte, ſi l'aſcendant d'un préjugé funeſte & d'une trop grande crédulité ne l'avoient pas rendue la victime d'une foibleſſe qu'elle a toujours eu lieu de ſe reprocher. Enfin, après avoir combattu, mais inutilement, contre la violence d'une paſſion qui, dès ſa naiſſance, avoit pris de trop profondes racines dans ſon cœur, elle ſuccomba ſous la violence de ſes chagrins, & mourut à la fleur de ſon âge, d'une langueur que tout l'art des médecins, ni les conſeils ſenſés que je lui prodiguois, ne purent détruire. Elle emporta avec elle l'image de ſon cher comte, dont elle prononça le nom en rendant le dernier ſoupir. Quoiqu'elle eût regardé ſa couſine comme une rivale qui avoit

mis

mis obſtacle à ſa fidélité, elle diſpoſa néanmoins en ſa faveur des biens conſidérables qui lui appartenoient de la ſucceſſion de ſes pères. J'ai reſſenti moi-même ſes bienfaits ; ce qui n'ajoutoit rien à la tendre amitié qui nous uniſſoit. Que de mérites ! que de graces ! que de beauté dans cette adorable fille ! Elle eût été ſans défauts, & rien ne lui manquoit pour être heureuſe, ſi ſa raiſon plus forte ou plus éclairée avoit pu la garantir des chimères de l'amour-propre & des illuſions du cœur.

FIN de la ſeconde & dernière Partie.

78738

TABLE

Des Ouvrages contenus dans ce Volume.

AVERTISSEMENT de l'Editeur.

LE COMTE DE GABALIS.

Premier Entretien. Apparition du Comte de Gabalis. Il commence à développer à l'Auteur les myſtères de la Cabale. pag. 3

Second Entretien. Sur les quatre eſpèces de Peuples élémentaires. Les Sylphes, les Ondins, ou Nymphes, les Gnomes & les Salamandres, 14

Troiſième Entretien. Sur les Oracles; 39

Quatrième Entretien. Sur les Mariages des Enfans des Hommes avec les Peuples élémentaires, 62

Cinquième Entretien. Suite du précédent; 87

*Lettre à Monſeigneur ***,* 111

Réponſe, 115

LE SYLPHE AMOUREUX, 127

LES ONDINS.

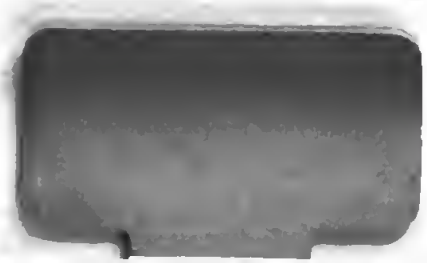
PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. *Introduction; Naiſſance de Tramarine,* 157

CHAP. II. *Voyage de la Princeſſe Tramarine à la Fontaine de Pallas*, pag. 174
CHAP. III. *Jugement de Tramarine*, 187
CHAP. IV. *Départ de Tramarine pour la Tour des Regrets*, 192
CHAP. V. *Enlèvement de Tramarine*, 200
CHAP. VI. *Entrée de Tramarine dans l'empire des Ondes*, 210
CHAP. VII. *Tramarine eſt conduite dans le ſalon des merveilles*, 224
CHAP. VIII. *Voyage dans l'empire des Ondes*, 238
SECONDE PARTIE.
CHAP. IX. *Hiſtoire de la grande Géante*, 243
CHAP. X. *L'accompliſſement de l'Oracle*, 248
CHAP. XI. *Hiſtoire de Brillante & de l'Amour*, 270
CHAP. XII. *Hiſtoire du Prince Nubécula, fils du Génie Verdoyant & de la Princeſſe Tramarine*, 289
L'AMANT SALAMANDRE.
PREMIÈRE PARTIE. 317
SECONDE PARTIE. 401

FIN de la Table.

19651



Digitized by Google